LA FONTAINE

FABLES

Edition annotée

PAR

L. CLÉMENT



Librairie Armand Colin

Virginia Walker

Lizzie Victor

Diary.

Virg

Virginia Walker

Virginia Walker

FABLES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

**avec une introduction et des Notes
une Grammaire et un Lexique de la langue
de La Fontaine**

PAR

L. CLÉMENT
Agrégé de l'Université, Professeur à l'Université de Lille



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1922

19e Edition

AVERTISSEMENT

Cette édition des *Fables de la Fontaine* s'adresse a l'Enseignement secondaire, classique et moderne; le soin que nous avons pris de traduire les citations grecques et latines qui se rencontrent dans les notes, la rend accessible à tous.

Il semble que les programmes de notre enseignement aient voulu suivre la division même en deux recueils donnée par La Fontaine[1] : l'étude des douze livres y est séparée en deux années. Nous dirons plus loin les raisons qui nous font rejeter une distinction trop absolue entre les deux recueils de fables[2]. Mais il est évident qu'on ne saurait aborder l'un sans arriver ou sans revenir à l'autre ; notez que les fables se succèdent sans aucun lien d'un livre à l'autre et dans le même livre : ici, plus qu'ailleurs, la comparaison est le vrai moyen d'étudier et de comprendre.

On sait avec quel succès M. Gazier est arrivé à classer les Fables par ordre de difficulté[3]. Si notre édition vient s'ajouter à la sienne, c'est qu'elle cherche à répondre à d'autres besoins. Nous donnons donc le texte de La Fontaine dans son intégrité, tout en respectant les convenances réclamées par une édition classique. Ce texte a été revu par nous-même sur l'édition originale de 1678-79 (y compris le tome

1. Le second recueil s'arrêtait à la fin du XI[e] livre ; voir p. 16. Les livres sont numérotés d'une façon très confuse dans l'édition définitive.

2. Voyez page 25.

3. *Fables de La Fontaine, classées par ordre de difficulté*, par A. GAZIER. 27[e] édition, Librairie Armand Colin.

supplémentaire de 1694 pour le XII[e] livre). Pour les six premiers livres, nous avons recouru, quand il y avait lieu de le faire, à l'édition de 1668. C'est une partie de notre tâche qui pouvait sembler inutile, ce travail ayant été fait par des éditeurs comme MM. Moland et H. Regnier. Mais ayant à relire pour notre compte La Fontaine, nous avons préféré faire notre lecture sur les éditions qu'il avait données : ce qui nous a permis de nous décider en connaissance de cause quand nous étions en présence de deux leçons différentes. Outre le recueil de 1668, un certain nombre de fables parurent séparément en 1671 et en 1685. Si l'édition de 1678-79-94 représente le dernier texte de La Fontaine, il y a lieu de tenir compte des variantes, parfois plus satisfaisantes, des autres éditions[1].

Pour nous conformer à la règle de cette collection de classiques français, nous avons adopté l'orthographe moderne : il est inutile de dérouter de jeunes lecteurs par des formes étranges qui seraient pour eux sans aucun intérêt. Mais nous signalons dans le lexique l'orthographe ancienne, quand elle présente une particularité curieuse pour l'histoire de la langue, et nous la maintenons toujours dans le texte, quand elle est nécessaire soit à la mesure du vers, soit à la rime. La plupart des éditeurs modernes ramènent la ponctuation ancienne aux habitudes modernes; nous avons suivi cet exemple avec une extrême réserve, en conservant scrupuleusement le sens précis du texte.

Nous avons placé, au commencement du volume, une introduction littéraire; à la fin, une grammaire et un lexique de la langue de La Fontaine. Cette disposition nous a permis d'alléger le commentaire des fables d'un bon nombre de notes qui se seraient répétées, et de rendre ainsi la lecture du texte plus courante. Chaque fable est précédée de l'indication des *sources;*

1. Quand le cas se présente, nous indiquons en note la leçon que nous ne croyons pas devoir adopter.

nous citons de préférence la source la plus ancienne. Parmi les fabulistes qui ont traité le même sujet que La Fontaine, nous indiquons seulement ceux dont la comparaison sera facile et particulièrement intéressante pour les élèves. Nous avons fait une plus large part à la fable française (par exemple : le *Roman de Renart*, *Haudent* et *Guéroult*, traducteurs d'Ésope, etc.). Nous avons pris ici pour guide l'*Édition des grands Écrivains*, si amplement informée, et à laquelle nous renvoyons ceux qui voudraient pousser plus loin ce genre de rapprochements.

On trouvera dans l'*Introduction* ce qu'il est utile de savoir sur l'histoire de la fable. Dans les deux chapitres suivants, nous avons essayé de présenter avec un certain enchaînement les idées essentielles qui peuvent diriger une lecture réfléchie des Fables. Dans la biographie, c'est le caractère de l'homme que nous avions à mettre en lumière, en montrant comment la vie explique l'œuvre. Dans l'étude sur La Fontaine et la fable, nous avons fait voir quelle était l'originalité de la nouvelle poétique, et ce qu'il fallait penser de la morale du fabuliste, en nous appuyant sur ce que La Fontaine a dit lui-même dans sa préface, dans ses épîtres, un peu partout dans le cours de ses fables. Le critique littéraire qui nous a le plus servi pour cette théorie de la fable, c'est donc La Fontaine. Notre étude est suivie d'un court chapitre sur la versification. Il est bon de faire comprendre aux élèves la nature du vers libre, et de leur montrer à quel degré La Fontaine a possédé la science du rythme, comment, sous le laisser-aller apparent de ses mètres, tout procède d'un art réfléchi.

Les remarques philologiques ont été réunies dans la grammaire et dans le lexique : dans l'une, les faits de syntaxe particuliers à la langue de La Fontaine et à celle du dix-septième siècle, classés suivant les parties du discours, éclairés par des exemples ; dans l'autre, les mots aujourd'hui tombés en désuétude ou tout à fait perdus, et aussi les mots employés

au dix-septième siècle avec un sens original que le temps a effacé; — des locutions populaires et proverbiales; des expressions et des métaphores, encore aujourd'hui françaises, mais qui sont familières à La Fontaine, et qui appellent une explication : bref, ce n'est pas uniquement un glossaire de mots rares que nous avons voulu donner, mais un vocabulaire des termes les plus intéressants qui se rencontrent dans les fables[1].

Si l'on compare ce que nous apportons à ce qui a été fait avant nous, on saura sans doute ce que nous devons à nos prédécesseurs; mais peut-être aussi comprendra-t-on les recherches et les efforts qu'il nous a fallu pour satisfaire nos lecteurs. Si nous avions pu contribuer, pour notre part, à faire mieux saisir et goûter le style de La Fontaine, nous n'aurions pas perdu notre peine. Notre vœu le plus cher serait qu'au sortir du collège, ce volume pût encore servir aux étudiants, comme une *editio minor*, qui ne les dispenserait pas de recourir aux grandes éditions.

Nous acquitterons une dette de reconnaissance, en rendant hommage à M. E. Manuel, inspecteur général de l'Instruction publique, qui, après nous avoir donné l'idée de cette édition des Fables, a bien voulu nous soutenir de ses encouragements et de ses conseils. Nous remercions aussi M. F. Brunot, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, dont le concours amical nous a été, pour la revision de notre travail, tout à fait précieux.

LOUIS CLÉMENT.

1. Ces termes sont marqués dans notre texte d'un astérisque, indiquant le renvoi au lexique. Inversement, le lexique répond au passage signalé par deux chiffres, celui du livre et celui de la fable.

HISTOIRE DE LA FABLE

L'apologue[1] est un récit qui, sous le voile de la fiction, nous fait saisir une vérité morale. Les éléments en sont pris le plus souvent au monde des animaux ou aux scènes de la nature. Toutefois, l'apologue met aussi en scène l'homme lui-même, sans déguisement : tel fait de l'histoire, telle anecdote véridique ou imaginaire nous est proposée comme leçon. — La fable[2], c'est, dans le sens premier et général du mot, toute espèce de récit fictif, de conte; dans un sens plus restreint, la fable n'est autre chose que l'apologue, tout en désignant plus particulièrement la mise en œuvre de la fiction, la forme sensible et dramatique du conte.

La transmission des fables. — On a cru longtemps que ces récits avaient un berceau premier, l'Inde, d'où ils étaient sortis en se transformant suivant les temps et les lieux, mais en conservant à travers les modifications les plus diverses leur fond original. Cette théorie de la transmission des fables a été tout récemment combattue et fortement ébranlée par des arguments probants[3]. En effet, parmi les fables, les unes sont particulières à tel peuple dont elles reflètent les idées et la civilisation : elles ne sont donc pas transmissibles, puisqu'elles seraient lettre morte pour un autre peuple. Les autres reposent sur une donnée tellement générale et universelle, qu'il est impossible de leur assigner une patrie ou de fixer la date de leur naissance : en fait, elles apparaissent à toutes les époques de l'histoire de l'humanité et chez tous les peuples. Ce qui a pu seulement se transmettre, c'est la *forme littéraire* des fables, le jour où elles ont été empruntées par les écrivains à la tradition populaire.

On peut donc faire l'histoire des voyages des fables écrites[4], mais il faut renoncer à rechercher l'origine ou la date de

1. Grec *apologos*, allégorie.
2. Latin *fabula*, récit.
3. Dans l'étude de M. J. Bédier sur *les Fabliaux*. Paris, 1893.
4. V. Walckenaer, *Essai sur la fable et sur les fabulistes avant La Fontaine*. Paris, 1822. — Moland, *Œuvres de L. F.*, tome I, introduction, pp. VII-LXXX.

la matière même des fables, matière conservée dans les traditions populaires, produit spontané de l'esprit humain.

La fable orientale. — Nous en avons une très ancienne rédaction en langue sanscrite : le *Pantcha-Tantra* (ou *les cinq chapitres*[1]), composé par le brahmane Vichnou-Sarma, pour l'instruction des fils d'un monarque indien. — Au vi^e^ siècle de notre ère, ces apologues indiens furent traduits du sanscrit en pehlevi (la langue des anciens persans). Cette première version est perdue. Mais au viiie siècle parut en arabe une traduction du texte pehlevi, intitulée : *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpaï*. Calila et Dimna sont les noms de deux chacals dont les aventures sont racontées dans l'ouvrage. Quant au nom de Bidpaï, c'est celui d'un sage brahmane qui intervient dans le récit, personnage purement fictif, dont on fit à tort l'auteur de ces contes. — Un certain Locman eut la même fortune ; ce second personnage fut sans doute créé, comme le premier, par l'imagination féconde des Arabes. On lui attribua des fables plus récentes.

La forme de l'apologue oriental est bien faite pour nous déconcerter : chaque récit comprend une suite de fables distinctes qui s'emboîtent les unes dans les autres. La morale en est assez grossière, conseillant la prudence ou la ruse comme seuls principes de conduite.

La fable chez les Hébreux ; la parabole. — Avant de quitter l'Orient, nous retrouvons l'apologue dans les deux Testaments, sous le nom de *parabole* (comparaison, allégorie). C'est ici la même puissance d'imagination que dans les récits indiens ou arabes, mais la parabole apporte avec elle un élément nouveau : l'esprit de sa morale sublime. Rappelons l'*Enfant prodigue*, le *Mauvais Riche et Lazare*, le *Pharisien et le Publicain*, le *Grain de Moutarde*, la *Fourmi*, les *Arbres qui se choisissent un roi*, etc., etc.

La fable grecque. — Les Grecs ont fait de la fable l'expression claire de préceptes moraux ; mais la fable grecque satisfait l'esprit sans le séduire ; la morale y est nue ; l'action à peine sensible. On raconte que Socrate, dans sa prison, s'était mis à traduire en vers quelques-unes des fables d'Ésope. Avant lui, des poètes avaient écrit des fables par occasion, les plaçant comme un ornement dans des

1. Le *Pantcha-Tantra* doit remonter au moins au iiie siècle avant J.-C., il a été traduit par l'abbé Dubois Paris, 1826.

poèmes de longue haleine. Mais le vrai représentant de l'apologue en Grèce, ce fut Ésope : or Ésope n'a jamais été regardé par les Grecs comme un poète, ni même comme un écrivain.

Ésope. — Les biographes ne lui ont pas manqué ; ils lui ont fait une légende romanesque et fort amusante. Lisez la vie d'Ésope par le moine Planude, dans la reproduction qu'en a donnée La Fontaine, et vous serez édifié. La Fontaine accepte avec une foi candide tout ce que raconte Planude. « Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. » Malheureusement, Planude était un moine de Constantinople qui vivait au milieu du XIVe siècle après J.-C. ! — Ésope vécut au premier tiers du VIe siècle avant l'ère chrétienne ; il habita Samos. C'était un esclave phrygien ; il était laid, il avait beaucoup d'esprit. Les apologues qu'il racontait avec une verve caustique, et les sentences morales qu'il se plaisait à formuler, lui valurent la réputation d'un sage. Voilà tout ce que nous savons d'à peu près certain sur ce personnage. Ésope a-t-il jamais écrit ? Il est incontestable que les fables qui lui ont été attribuées sont des adaptations postérieures. Le premier recueil ésopique fut composé, *vers 325 av. J.-C.*, par *Démétrius de Phalère*. Planude, puisant dans ce recueil et sans doute dans d'autres compilations, donna à son tour des fables d'Ésope, et c'est la prose de Planude qui a représenté à la Renaissance la fable grecque.

Babrius. — Les récits ésopiques avaient cependant reçu, dans l'antiquité, une forme déjà littéraire : ils avaient été mis en vers par Babrius, un Syrien qui vivait au milieu du IIe siècle avant J.-C. Mais ses fables furent perdues au moyen âge ; un certain Ignatius Magister eut la malheureuse idée de les réduire en quatrains, sans doute pour l'usage des écoliers (IXe siècle après J.-C.). Le résumé resta, l'original fut oublié, et le nom même de Babrius changé en celui de Gabrias, l'auteur présumé des quatrains. Le vrai Babrius a été seulement découvert de nos jours, en 1839, par M. Mimas, dans un manuscrit, au couvent du mont Athos ; encore n'avons-nous à peu près que la moitié de l'œuvre primitive.

La fable latine : Phèdre. — La fable ne fut pas très cultivée à Rome. L'œuvre même de Phèdre passa presque inaperçue de ses contemporains. Le moyen âge l'ignora

complètement; elle ne fut publiée qu'en 1596 par Pithou, sur un manuscrit du xe siècle. De la personne du poète nous savons peu de choses : il était originaire de la Macédoine ou de la Thrace, et vint de bonne heure à Rome. Affranchi d'Auguste, il fut persécuté par Séjan et vivait encore sous Claude. — Phèdre n'est pas un écrivain original, quoiqu'il ait ajouté quelques sujets à ceux qu'il avait trouvés dans les recueils ésopiques. Plus sententieux que narrateur, il vise à l'épigramme. La fable perd entre ses mains son caractère populaire et n'est plus que l'œuvre consciencieuse d'un habile écrivain.

La fable française. 1° Le moyen âge : le Roman de Renart. — Les fables ésopiques ne furent pas entièrement perdues pour le moyen âge, qui en reçut une partie dans les compilations latines d'*Avianus* (ive siècle) et de *Romulus* (xe siècle). Nous avons cité le recueil de *Planude* (xive siècle). Quant aux apologues orientaux, ils pénétrèrent en Europe par l'Espagne, qui resta longtemps en contact avec la civilisation musulmane : traduction latine du Calila et Dimna par *Jean de Capoue* (1278). Mais il se produisit, en dehors de ce courant ancien, comme une rénovation originale de la fable dans une vaste composition en vers dont la popularité fut immense : le *Roman de Renart*. C'est une satire de la société féodale. Chaque animal y a son nom propre : le héros du roman, c'est *Renart*. Ses aventures furent tellement répandues que ce nom propre de *Renart* devint un nom commun et se substitua au vieux mot de *goupil* ou *gorpil* (latin, *vulpeculum*), qui désignait à l'origine le renard. L'adversaire de Renart, c'est *Ysengrin*, le loup. Leur rivalité fait le sujet même du poème, et amène les épisodes. Renart personnifie la ruse et la malice; Ysengrin la force brutale et la sottise. — La fable, dans cette œuvre, n'est plus sentencieuse et purement morale, comme chez les Grecs : elle est devenue satirique et dramatique[1].

Autres productions : les fabliaux; les ysopets; les sermons. — La fable est encore représentée au moyen âge par des productions satiriques, comme les *bestiaires* et les *bibles*,

1. Le roman de Renart ne fut pas l'œuvre d'un seul homme, ni d'une seule époque. Il s'est, en quelque sorte, formé collectivement, à partir du xiie siècle, où l'épopée animale commence à prendre corps, chaque génération apportant quelque enrichissement au fonds primitif. On appelle ces développements successifs : *les branches du roman*. Voir, pour plus de détails, l'ouvrage de M. L. Sudre : *les Sources du Roman de Renart* (Paris, 1893).

par les *fabliaux*[1], petits contes en vers de huit syllabes, malicieux et comiques, qui laissent, à vrai dire, l'allégorie de côté, et représentent les hommes sans déguisement (XIIe-XIVe siècle) — enfin par d'anciens recueils de fables ésopiques traduites en langue vulgaire et qu'on nomme *Ysopets* (petits Ésopes). Le plus célèbre de ces recueils est celui de Marie de France qui vivait au XIIe siècle.

Tout en reproduisant les données ésopiques, les auteurs d'Ysopets ne manquent pas de se conformer dans leurs récits aux mœurs de leur époque : le bœuf assiste à la messe, le loup jeûne pendant le carême, etc. — Le goût de l'apologue était au moyen âge tellement répandu que les prédicateurs placèrent des fables dans leurs sermons : on peut lire la fable de la *Laitière et le Pot au lait* dans un sermon de Jacques de Vitry (XIIIe siècle), et celle de la *Confession des Animaux* dans un sermon de Raulin (fin du XVe siècle). La fable était donc revenue, au moyen âge, à ses origines populaires.

2° La Renaissance : conteurs et poètes. — Aux fabliaux rimés succédèrent, vers la fin du XVe siècle, les contes en prose, continuant l'œuvre du moyen âge, en même temps qu'ils s'inspiraient d'auteurs italiens, comme Boccace. Pas plus que les fabliaux, les contes ne sont à proprement parler des fables; toutefois on y rencontre çà et là de véritables apologues. Le *Cymbalum mundi*, *les nouvelles récréations et joyeux devis* de Bonaventure Des Perriers, les *Contes* de la reine de Navarre, les différents recueils de *Nouvelles nouvelles*, les *Propos rustiques et facétieux* de Noël du Fail, voilà toute une littérature satirique et gauloise où puisera largement La Fontaine. Une œuvre y domine toutes les autres par la puissance d'imagination qui s'y trouve déployée, par la faconde intarissable et la verve comique, et plus encore par la hardiesse toute nouvelle de la pensée : c'est la vie de *Gargantua*, suivie du *Pantagruel* de François Rabelais : La Fontaine y fit de nombreux emprunts.

En même temps que les contes se multipliaient, la fable ésopique s'adaptait au vers français : *Gilles Corrozet* rime d'après Ésope une centaine de fables; *Guillaume Haudent* en fait autant pour un plus grand nombre; *Guillaume Guéroult* en intercale dans ses *Emblèmes*, et *Philibert Hégémon* dans

1. Gaston Paris, *La Littérature française au moyen âge*, chap. VI; et Bédier, *ouvrage cité*. — V. aussi *Les Fabulistes latins*, par Léopold Hervieux.

sa *Colombière ou Maison rustique*. Mais seuls à cette époque, *Clément Marot* et *Mathurin Régnier* ont su jeter dans le moule régulier retrouvé par la Renaissance tous les charmes du récit, toutes les grâces de la poésie; ils ont écrit, par occasion, des fables qui sont de purs chefs d'œuvre : Marot, la fable du *Lion et du Rat* (épître à Lion Jamet); Régnier, plusieurs apologues insérés dans ses satires, dont la *Lionne, le Loup et le Mulet* (satire 3). Avec Marot et Régnier, nous sommes bien près de La Fontaine.

Les Humanistes. — Citons la compilation latine d'*Abstemius* — la traduction en vers latins de *Faërne* — les fables italiennes de *Verdizotti* — et en France les adaptations en vers latins de *Jacques Regnier*.

Entre Mathurin Régnier et La Fontaine, il n'y a plus, dans le genre qui nous intéresse, une seule œuvre littéraire et personnelle; mais seulement des recueils en prose comme celui de Boissat : les *fables d'Ésope Phrygien moralisées*, ou les *fables d'Ésope illustrées de discours moraux, philosophiques et politiques* (1633) et le recueil de Jean Baudoin (même titre) 1659 — ou des dissertations romanesques à propos de fables comme : *les fables héroïques d'Audin* (1648).

A quelles sources La Fontaine a-t-il puisé ? — La Fontaine a connu la fable indienne par une traduction française et abrégée d'une version persane faite au XVe siècle du *Calila et Dimna;* elle est intitulée : *Le Livre des lumières, ou la Conduite des Roys, composée par le sage Pilpay Indien, traduite en français par David Sahid, d'Ispahan, ville capitale de Perse* (Paris, 1644). La Fontaine a pu lire aussi un arrangement en latin, fait d'après une version grecque du poème arabe par le *P. Poussines : Specimen sapientiæ indorum veterum* (Rome, 1666). — Pour la fable grecque et latine, il n'avait qu'à choisir parmi les différents recueils du XVIe siècle; il pouvait aussi puiser dans la collection plus récente de *Nevelet* (1610 et 1660). — Quant aux fabulistes du XVIe siècle, La Fontaine les avait lus; il savait par cœur Marot, Rabelais et Régnier. S'il n'a pu remonter jusqu'au moyen âge, dont la littérature était profondément ignorée de son temps, il a trouvé dans ces conteurs du XVIe siècle l'esprit satirique de nos vieilles fables, la tradition si française du *Roman de Renart*.

BIOGRAPHIE DE LA FONTAINE[1]

LA VIE ET L'ŒUVRE

I

1621 : Château-Thierry; la famille; le collège. — Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry, dans le mois de juillet 1621. Son père était maître particulier des eaux et forêts; sa mère, Françoise Pidoux, était fille d'un bailli de Coulommiers. Il paraît vraisemblable que ses premières études furent faites au collège de Reims. La Fontaine y devint le condisciple de François Maucroix; les deux écoliers se comprirent et s'aimèrent : ils ne cessèrent depuis de vivre l'un pour l'autre.

1641 : Le séminaire de Saint-Magloire; le droit; les eaux et forêts. — La Fontaine était-il convaincu de sa vocation religieuse, quand, en 1641, il franchit la porte du noviciat que les oratoriens tenaient rue Saint-Honoré? Quelques mois après, il entrait au séminaire de Saint-Magloire qui appartenait aussi à l'Oratoire, pour faire les exercices de piété et pour approfondir les Pères : il y passa son temps à lire des poètes comme Marot ou Voiture. Suivant une anecdote communément répétée, ce fut à l'âge de vingt-deux ans, à Château-Thierry, qu'entendant réciter par un officier de la garnison une ode de Malherbe, La Fontaine sentit s'éveiller en lui le goût de la poésie. Nous croyons qu'il n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour lire Malherbe, et sans doute il avait écrit, dès le séminaire, quelque pièce de première jeunesse.

La théologie manquée, l'ex-séminariste fit son droit et devint avocat au Parlement. Mais il ne plaida jamais que

1. Il nous suffira d'indiquer les traits essentiels de cette biographie, et de renvoyer pour plus de détails à nos deux guides : *Walckenaer* (Vie de La Fontaine), et *P. Mesnard* (Notice biographique en tête de l'édition des Grands Écrivains).

dans ses fables en faveur de l'agneau, ou pour défendre l'esprit de ses chères bêtes contre Descartes. Il ne se laissa pas non plus absorber par la charge de maître des eaux et forêts que lui transmit son père. Outre qu'il n'était obligé de l'exercer que deux années sur trois, sa négligence lui attira les réprimandes de Colbert, et il se défit complètement de ce fardeau en 1672. S'il allait dans les bois, c'était pour rêver tout à l'aise sous de frais ombrages, ou pour suivre religieusement l'enterrement d'une fourmi.

1647 : La Fontaine et le mariage. — Indifférent par caractère aux obligations gênantes de la vie, La Fontaine ne voulut accepter, dans son indépendance, que les liens de l'amitié. Il est vrai qu'il se maria; ou plutôt il se laissa marier. Il vivait à cette époque avec son ami Maucroix, quand on songea pour eux à un établissement. Il fut décidé que Maucroix entrerait au chapitre de Reims; La Fontaine prendrait femme. Sans doute, ils hésitèrent devant un parti aussi grave. Maucroix demanda son avis au poète qui lui répondit par la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane* (livre III, fable 1)[1]. La conclusion fut qu'on ne pouvait contenter tout le monde et son père, et qu'après tout il fallait bien agir sans écouter ce que le monde en dirait. Maucroix suivit le conseil et prit son canonicat; La Fontaine épousa, en 1647, Marie Héricart, nièce de Jeannart, substitut du procureur général au Parlement de Paris. Le grand tort des deux époux fut de rester parfaitement indifférents l'un à l'autre. Survinrent les embarras d'argent : La Fontaine administrait fort mal sa fortune; il faisait soit à Paris, soit à Reims, de fréquents séjours, plus profitables à sa bonne humeur qu'à sa bourse. Bientôt on se sépara d'un commun accord, et

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il soulait* passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Cette épitaphe plaisante fut composée par lui-même en 1659. Si La Fontaine ne garda pas rancune à sa femme, il

1. Telle est la circonstance qui inspira cette fable à La Fontaine. M. Mesnard pense avec raison qu'elle fut écrite plus tard ou remaniée; car elle est d'un style trop achevé pour être de 1647.

ne manqua pas, dans ses fables, l'occasion de railler en passant les femmes et le mariage. Il prit plaisir à reprocher au beau sexe son esprit de contradiction (V. *la Femme noyée*, III, 16); les artifices de sa coquetterie (*la Jeune Veuve*, VI, 21); son bavardage et son indiscrétion (*les Femmes et le Secret*, VIII, 6). Il généralisait injustement sa propre expérience, ajoutant plaisamment :

> J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent.
>
> (*Le Mal Marié*, VII, 2.)

La Fontaine et les enfants. — Il eut un autre tort, et non moins grave que celui de quitter sa femme; il négligea son fils, se reposant sur des amis du soin de son éducation. La Fontaine n'aima jamais l'enfance. C'est un des faits les plus curieux de l'histoire littéraire : le poète, dont nous récitons les vers dès que nous apprenons à parler, a méconnu les enfants : « *Cet âge est sans pitié* » dit-il (IX, 2); « *l'enfance n'aime rien* » (XI, 2). En 1662, il écrivait à sa femme : « *De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple.* » La Fontaine est devenu sans le vouloir le poète de l'enfance.

II

1655-61; Protection de Fouquet; le poète de Vaux. — Dégagé du cercle étroit de la famille où il se déplaisait, chaque année le retint davantage à Paris. Vers 1655, il est présenté à Fouquet, surintendant des finances et procureur général au Parlement de Paris. Le public connaissait déjà le nom de La Fontaine par une comédie de l'*Eunuque*, imitée de Térence (1654). Il offrit à Fouquet, pour payer sa bienvenue, le manuscrit du poème d'*Adonis*, essai de poésie bucolique, avec une épître dédicatoire. En 1658, il écrivait les fragments du *Songe de Vaux*, qui furent publiés en 1671. La terre de Vaux-le-Vicomte était située à dix lieues de Paris, près de Melun et des bords de la Seine. Le Vau avait construit le palais; Le Nôtre dessiné les jardins; Le Brun exécuté les peintures. La Fontaine, dans ses fragments, célébrait les splendeurs de ce séjour. Dès 1659, il devint le poète attitré de Vaux, et reçut une pension en

échange de ses vers. Il s'acquitta des compliments obligés avec un esprit qui sauvait la dignité du poète[1].

Les habitués de Vaux; première rencontre avec Molière; l'élégie aux nymphes de Vaux (**1661**). — La Fontaine usa largement des relations que le séjour de Vaux lui offrait. A la marquise de Sévigné, il adressait un dizain (1657); et plus tard il dédiait à sa fille, qui n'était pas encore Madame de Grignan, la fable du *Lion amoureux* (IV, 1). Il rencontrait aussi Molière, qui venait donner à Vaux, le 11 février 1661, une représentation de l'*École des Maris*, et qui, le 17 août de la même année, jouait pour la première fois *les Fâcheux*, dans la fête que Fouquet offrit au roi. La Fontaine fut ravi des *Fâcheux*, et il en écrivit à Maucroix :

> ... et maintenant il ne faut pas
> Quitter la nature d'un pas.

La nature, c'est-à-dire ici l'homme pris sur le vif, voilà ce que La Fontaine a trouvé dans Molière, et ce qu'il mettra dans ses fables.

Mais cette vie si facile et si remplie dans ses plaisirs, ce rêve enchanté de Vaux cessèrent brusquement. L'orage s'était formé menaçant au milieu même de la fête du 17 août. Louis XIV, humilié par la pompe qu'avait déployée son surintendant, voulait donner l'ordre d'arrêter Fouquet sur-le-champ; il le fut à Nantes, le 5 septembre 1661. Certes, en faisant rendre gorge à l'homme qui vivait sur la France, dilapidant l'argent du Trésor et inventant de faux états, Louis XIV et Colbert agissaient justement et pour le bien public. Fouquet eut du moins pour lui d'être défendu, dans sa chute, et pleuré par tous ses amis; et si l'habile plaidoyer de Pellisson ne put fléchir les juges, les lettres éloquentes de Madame de Sévigné, l'*élégie aux Nymphes de Vaux* de La Fontaine lui ont valu devant la postérité une sorte de réhabilitation par le malheur. Le génie de La Fontaine parla pour la première fois avec son cœur dans une langue forte et harmonieuse, où les images se pressent pathétiques ou gracieuses :

> Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes;
> Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes...
> Les Destins sont contents; Oronte est malheureux.

1. Voyez ce que La Fontaine dit lui-même du salaire légitime que peut recevoir un écrivain, à la fin de la fable 14 du livre Ier.

... Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

Et le poète se prend à songer aux gens médiocres, dont il est, au bonheur sûr des humbles. Il termine par un touchant appel à la clémence du roi :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Deux ans plus tard, La Fontaine essayait encore d'obtenir le pardon dans une *ode au Roi* (1663). Ce fut en vain : Fouquet fut condamné par ses juges au bannissement perpétuel; il est vrai que le roi commua la peine en une plus dure : il le fit enfermer pour le reste de ses jours dans la forteresse de Pignerol.

Le voyage en Limousin. — Le contre-coup de la catastrophe se fit sentir dans la propre famille de La Fontaine. Jeannart, qui était le substitut de Fouquet au Parlement, fut exilé en Limousin. Son neveu l'accompagna dans ce voyage forcé, et il en écrivit une relation à sa femme, dont il s'était séparé, sans être absolument brouillé avec elle. Ces lettres nous le montrent plein d'une naïve bonne humeur, observant et notant déjà d'un trait précis les grandes lignes des paysages qu'il aperçoit : un pont sur la Loire, ou dans l'enfoncement d'un parc, la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles.

Premières compositions; le séjour de Vaux fut-il nuisible au génie de La Fontaine? — A son retour du Limousin, La Fontaine passa quelque temps à Château-Thierry :

J'étais lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne.
(*Épître au duc de Bouillon.*)

Il avait d'ailleurs mis à profit les loisirs de Vaux en composant des pièces de théâtre : *Clymène*, une comédie qui ne fut publiée qu'en 1671, et le ballet des *Rieurs du Beau-Richard* (1659). Contes, épîtres, ballades ou comédies, ce n'était que la menue monnaie de son génie, et dans cette veine facile, La Fontaine restait le disciple aimable de Marot et de Voiture. Sainte-Beuve estime que la disgrâce de Fouquet fut utile au poète : « les belles fables de La Fontaine, très probablement, ne seraient jamais écloses

dans les jardins de Vaux et au milieu de ces molles délices... il lui fallait l'influence de Boileau, Racine, Molière. Autrement et de lui seul que fera-t-il donc ? Il rêvera, mais il n'écrira point. Il y a eu deux La Fontaine, l'un avant et l'autre après Boileau ». Mais vraiment, il est mal aisé de savoir ce qui serait arrivé, si La Fontaine avait pu goûter plus longtemps les délices de Vaux. Il nous paraît probable qu'il aurait écrit ses fables quand même. Notons qu'il n'a jamais cessé de fréquenter les cercles quelque peu relâchés où le goût du plaisir se traduisait en des vers légers, à la façon des Contes.

Retour à Paris ; le Luxembourg. — Dès 1664, il revint à Paris et reçut une charge dans la maison de la duchesse douairière d'Orléans (la veuve de Gaston d'Orléans), qui habitait le palais du Luxembourg. La Fontaine la conserva jusqu'à la mort de la princesse, en 1672. Ce fut aussi à cette époque qu'il entra dans l'intimité de la duchesse de Bouillon (Marie-Anne Mancini) ; cette femme, d'un esprit trop léger, eut le tort d'encourager la publication des *Contes*, dont les premiers parurent en 1665 (2e partie en 1666).

III

1668 : le premier recueil des Fables ; éloge de La Rochefoucauld. — Arrivons au premier recueil des Fables ; le privilège pris par l'auteur est du 6 juin 1667 ; l'achevé d'imprimer du 31 mars 1668. Ce recueil comprenait les six premiers livres, soit la première et la deuxième partie de tout l'ouvrage. Il est dédié au Dauphin, fils de Louis XIV ; plusieurs fables sont adressées à des personnages dont nous connaissons la figure ; Maucroix (III, 1), le chevalier de Bouillon (V, 1), Mademoiselle de Sévigné (IV, 1). Dans la onzième fable du premier livre, La Fontaine fait un éloge ingénieux du *Livre des Maximes* et de la Rochefoucauld. Il avait puisé dans ce recueil, qui parut en 1665, plus d'une observation pénétrante sur le cœur humain ; et plus tard il s'adressera de nouveau à l'auteur dans la fable des *Lapins* (X, 14). De son côté, le duc était l'admirateur et l'ami du poète. Il y avait entre ces deux génies des affinités naturelles (V. ci-dessous, page 36.)

La rue du Vieux-Colombier ; les quatre amis. — A cette époque, Racine, Molière et La Fontaine se rencontrèrent

plusieurs fois la semaine chez Boileau, rue du Vieux-Colombier. La Fontaine a pris soin de nous dire, au début de son roman de Psyché, ce qu'était cette réunion tout intime, de laquelle « ils avaient banni les conversations réglées et tout ce qui sent la conférence ». Il nous a tracé dans les mêmes pages les portraits de ses trois amis et de lui-même : « *Acante... aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses... Des deux autres amis que j'appellerai Ariste et Gélaste, le premier était sérieux, sans être incommode ; l'autre était fort gai.* » Acante, c'était Racine ; Polyphile, La Fontaine ; Ariste, Boileau. Comment ne pas croire que Gélaste fût Molière ? Il est cependant à peu près démontré que Gélaste représente ici Chapelle[1] qui venait aussi quelquefois rue du Vieux-Colombier. Sans aucun doute, La Fontaine avait eu le dessein d'introduire Molière dans son roman. Mais au moment où il finissait d'écrire *Psyché*, Molière était brouillé avec Racine ; et le narrateur, ne voulant pas « mettre en présence ceux qui avaient cessé de se voir[2] », donna à Gélaste la figure et les traits de Chapelle ; c'est ainsi que Gélaste se permet des plaisanteries assez indignes de Molière, et qu'il est justement accusé par Ariste d'être le plus frivole avocat de la comédie qu'on ait vu depuis longtemps[3].

Polyphile. — Celui-là aimait toutes choses, et comme il le dit à la fin de *Psyché :*

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

La Fontaine reviendra plus d'une fois encore sur son portrait (dans les *Fables*, et dans l'*Épître à Huet*) et il définira plus nettement chez lui-même le moraliste et le poète ; mais il

1. Chapelle écrivit des poésies légères, et collabora avec Bachaumont au *Voyage en Provence et en Languedoc.*
2. Mesnard, notice biographique, page XCII.
3. La Fontaine était d'ailleurs resté l'ami de Molière. Il fut vivement affecté par sa mort, qui arriva en 1673, et il écrivit pour le grand poète cette épitaphe :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière sont morts.

a bien marqué dans *Psyché* ce qui est le fond de son caractère, ce qui explique son tempérament poétique : un immense amour de la vie, un besoin de se répandre et de se mêler à tout.

Le distrait. — Quant à ses distractions, elles prêtaient sans doute à rire; mais elles montraient un cœur naïf, un esprit détaché de ce qui l'entourait, comme pour mieux recueillir la parole intérieure de son génie. Ses amis ne lui en voulurent pas : ils l'appelèrent *le bonhomme*. Ceux qui le connaissaient moins le jugeaient plus sévèrement. Un jour qu'il se trouvait chez Boileau avec Racine et un frère de Boileau, docteur en Sorbonne, celui-ci se mit à disserter sur saint Augustin et en fit un pompeux éloge. La Fontaine ne disait mot et n'écoutait pas; « tout à coup, il se réveilla comme d'un profond sommeil et demanda d'un grand sérieux au docteur s'il croyait que saint Augustin eût eu plus d'esprit que Rabelais. Le docteur, l'ayant regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, lui dit pour toute réponse : « Prenez garde, Monsieur de La Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers »; et cela était vrai en effet. (D'Olivet, *Histoire de l'Académie*.)

1669 : Psyché; 1671 : Nouvelles fables; admiration de Madame de Sévigné. — *Psyché* parut en 1669. En 1671, La Fontaine publiait la troisième partie des *Contes*, puis un volume de *Nouvelles fables et autres poésies*. Madame de Sévigné goûta fort les deux volumes, et voici ce qu'elle dit des fables à sa fille : « N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions l'autre jour ravies chez M. de La Rochefoucauld. Nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat*..., cela est peint; et la *Citrouille, et le Rossignol*, cela est digne du premier tome. » Ces fables furent placées dans le second recueil.

Liaison passagère avec Port-Royal. — Nous passerons sur la liaison de La Fontaine avec Port-Royal. On s'étonne de le trouver en si austère compagnie, et le bonhomme ne devait pas se sentir à l'aise en face des jansénistes (V. la fable du *Philosophe Scythe*, XII, 20). Toujours est-il qu'il consentit à couvrir de son nom un recueil de poésies chrétiennes, où l'on inséra des pièces de différents poètes, et quelques vers de La Fontaine, avec une préface de Lancelot ou de Nicole. Ce ne fut pas tout : il écrivit pour ces Messieurs un poème

sur *La captivité de Saint-Malc* (1677) qui dut lui paraître à lui-même fort ennuyeux, et que Sainte-Beuve appelle plaisamment son pensum.

Madame de La Sablière; sa bonté maternelle pour le poète; son esprit; le salon de la rue Saint-Honoré; Madame de La Sablière n'était point une pédante. — Suivons La Fontaine chez Madame de La Sablière qui lui donna l'hospitalité dès 1672. Ce que fut cette femme pour le poète, une bienfaitrice délicate, et comme une mère d'une indulgente tendresse, les fables mêmes nous le laissent entrevoir. La Fontaine lui a rendu deux fois hommage dans la seconde partie de son œuvre (V. le Discours placé à la fin du livre IX, et la fable 15 du livre XII). C'est à elle qu'il s'est adressé dans le discours en vers qu'il lut à l'Académie le jour de sa réception. Et chaque fois il parle d'Iris (c'est le nom poétique qu'il donne à Madame de La Sablière) avec une piété filiale, une sorte de vénération pour la bonté de celle qui lui épargna pendant vingt ans le souci des nécessités matérielles. Tant qu'il fut chez elle, il n'eut qu'à se laisser vivre; « elle pourvoyait, dit l'abbé d'Olivet, à tous ses besoins, persuadée qu'il n'était guère capable d'y pourvoir lui-même. » Elle ne le quittait pas : « J'ai renvoyé tout mon monde, disait-elle un jour; je n'ai gardé que mon chien, mon chat et La Fontaine. » Mais s'il lui était reconnaissant de ses bienfaits, La Fontaine goûtait encore plus les charmes de son esprit. Était-elle jolie? elle était surtout gracieuse et affable avec « son art de plaire et de n'y penser pas. » (XII, 15). Marguerite Hessein, femme d'Antoine Rambouillet de La Sablière, était née vers 1630. A l'époque où elle accueillit La Fontaine, elle tenait un salon où se rencontraient des savants comme Sauveur, Roberval et Bernier, des seigneurs de la cour et des beaux esprits comme Lauzun, Rochefort, La Fare et Chaulieu. La maîtresse de la maison n'était pas étrangère aux sciences; elle s'était fait initier à la philosophie de Descartes, et Bernier avait composé pour elle un abrégé de la doctrine de Gassendi. Elle était donc très capable de prendre part aux discussions les plus sérieuses sur toutes ces matières; mais ce n'était point une femme savante; une pédante, comme quelques-uns l'insinuèrent très injustement. Les bruits malveillants du monde eurent un écho dans une satire de Boileau, qui ne parut d'ailleurs qu'après la mort de Madame de La Sablière. Mais Boileau

a souvent manqué d'impartialité; j'aime mieux croire La Fontaine :

Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle à part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens... (fin du livre IX).

Le second recueil des Fables : 1678 (livres VII et VIII), comment La Fontaine savait être courtisan; l'ami de la paix. — La publication de nouveaux Contes (1674-75) fut pour leur auteur un succès de scandale. Dès 1672, quelques fables du second recueil circulèrent en manuscrit dans le cercle des intimes. Madame de Sévigné signale le *Curé et le Mort*, et la *Laitière et le Pot au lait*. Ce second recueil paraît en 1678; il ne comprend encore que deux livres, formant la troisième partie. La dédicace en est adressée à Madame de Montespan, alors dans tout l'éclat de sa faveur. On voit que La Fontaine, en dépit de son caractère insouciant, savait être courtisan, quand l'occasion s'en présentait, et qu'il n'entendait pas trop mal ses intérêts. Il ne manqua jamais de louer Louis XIV. C'était un éloge auquel nul poète n'eût osé se soustraire. Mais La Fontaine le fit toujours à propos, et sans tomber dans les lieux communs du panégyrique officiel. Quand il parle des victoires de Louis le Grand et du traité glorieux de Nimègue, c'est avec la joie sincère d'un bon Français, et, sans nul doute, avec la satisfaction d'un cœur très désireux de la paix. Même quand il s'adresse à Madame de Montespan, il garde une parfaite dignité, et se tire de son compliment avec infiniment de grâce.

Louis XIV; sa froideur à l'égard de La Fontaine. — Comment s'expliquer la froideur de Louis XIV à l'égard du poète? C'est qu'après tout les Fables n'avaient pu faire oublier les Contes, dont la licence n'était pas pour plaire à une cour régulière et solennelle. La manière même des Fables, cette libre allure, ce laisser-aller de génie, cette recherche des mots populaires, des vocables anciens, ces aveux ingénus d'épicurisme, tout ce qui nous séduit aujourd'hui devait laisser froid le grand roi dans sa majesté. L'homme et l'œuvre contrariaient l'étiquette.

Une grosse erreur de Boileau. — Ce qui est plus étonnant, et moins facilement pardonnable, c'est le silence de Boileau sur La Fontaine dans l'*Art poétique*. Ainsi Boileau passe en revue tous les genres littéraires, les grandes œuvres du siècle, et il ne trouve pas un seul mot pour les Fables! On a dit, pour l'excuser, qu'il fit paraître son traité en 1674 avant le second recueil qui comprend les grandes fables de La Fontaine. Mais il y a dans le premier recueil de très belles fables qui auraient bien pu valoir à leur auteur l'honneur d'une citation. Louis Racine raconte que Boileau s'excusa de son omission sur ce que La Fontaine avait imité Marot et Rabelais, et n'était pas le créateur de son genre. Il est plus vraisemblable que Boileau ne voulut voir dans la fable qu'un genre inférieur, indigne de prendre rang dans un art poétique.

1679 : quatrième partie des Fables (livres IX, X et XI) : La Fontaine et l'amitié; le rêve d'un épicurien. — En 1679, nouvelle série de chefs-d'œuvre. Le second recueil des Fables est complété par la quatrième partie qui comprend trois livres. Deux fables nous donneront ce que nous cherchons à connaître ici : l'homme, son esprit et son cœur. C'est d'abord la fable des *Deux Pigeons* (IX, 2). La Fontaine y célèbre l'amitié. Il faut rapprocher de ce touchant tableau ce qu'il avait déjà dit dans la fable 11 du livre VIII :

> Qu'un ami véritable est une douce chose!...

La Fontaine ne vivait que pour l'amitié; il en connaissait toutes les délicatesses et la force durable; et s'il donne en passant un regret mélancolique à l'amour :

> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
> Ai-je passé le temps d'aimer?

il a déjà sacrifié l'amour à l'amitié, comme il le dira plus tard, dans les dernières années de sa vie (XII, 15) :

> A qui donner le prix? au cœur si l'on m'en croit.

Voilà pour le cœur; voici maintenant pour l'esprit. C'est dans *le Songe d'un habitant du Mogol*, le rêve du poète devant la nature qui l'inspire, dans la grande solitude des champs et des bois :

> Solitude où je trouve une douceur secrète...

La vie calme, exempte de soucis, que les circonstances lui ont faite, comble tous ses vœux :

Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix,
En est-il moins profond et moins plein de délices ?

S'il n'a pas connu les dévouements héroïques, il n'a du moins jamais fait de mal :

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

C'est le langage d'un païen. J'imagine qu'aux Enfers, l'ombre de La Fontaine aurait vite été reconnue et fraternellement saluée par les illustres ombres d'Épicure, de Lucrèce et d'Horace.

IV

L'Académie; opposition du roi; séance du 2 mai 1684; hommage solennel à Madame de La Sablière; la confession du poète. — Au second recueil de ses fables le poète ajoutait un épilogue en quelques vers, une sorte de testament poétique, où il semblait dire adieu à la fable. Ses amis songèrent alors pour lui à l'Académie. En 1683, Colbert mourut, laissant un fauteuil vacant; La Fontaine s'y présenta : il comptait sans le roi qui mit en avant Boileau. La Fontaine eut cependant la grande majorité des suffrages; mais Louis XIV s'opposa à sa réception. L'année suivante, nouvelle vacance; Boileau fut élu à l'unanimité, et Louis XIV satisfait permit de nommer La Fontaine qui fut reçu le 2 mai 1684. Le nouvel académicien fit le discours obligé, une harangue en bonne prose, pleine de repentirs malicieux où il promettait à ses confrères de suivre les exemples édifiants qu'ils lui donneraient, et pour terminer il lut à l'Académie un *Discours en vers* adressé à Madame de La Sablière. Elle s'était retirée du monde depuis deux ans et vivait aux Incurables, dans des pratiques austères. Dans ses vers, La Fontaine rendit un solennel et pieux hommage à sa bienfaitrice, en même temps qu'il fit de sa vie une confession sincère, d'un charme mélancolique. Il en est temps : car,

... le plus beau couchant est voisin de la nuit...
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre.

Il fait encore son portrait (qui s'en plaindrait?). Et certes il déplore chez lui :

> L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
> Inquiète, et partout hôtesse passagère.

Pouvait-on définir plus heureusement son génie qu'il le fait lui-même?

> Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
> A qui le bon Platon compare nos merveilles.
> Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

Nouveaux plaisirs; l'hôtel de Bouillon; 1685 : poésies mêlées; opéras. — En perdant Madame de La Sablière, La Fontaine avait cependant gardé sa chambre dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré : là rien n'était changé; c'était le même cabinet de travail avec ses bustes en terre cuite de Socrate et de Platon et son clavecin (v. lettre à M. de Bonrepaux, 31 août 1687). Mais malgré son amour poétique pour la solitude, La Fontaine recherchait encore les distractions du monde. A cette époque, il fréquenta l'hôtel de Bouillon, ou il retrouvait les Vendôme, les Conti, la Fare et Chaulieu. En 1685 paraissait un volume de poésies mêlées, contenant plusieurs des fables qui furent publiées dans le dernier recueil, et le petit poème de *Philémon et Baucis*, dédié au duc de Vendôme, sous ce titre : *ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine.*

De temps à autre La Fontaine écrivait pour le théâtre; composant des opéras pour Lulli, et, suivant son propre aveu, se laissant « *enquinauder*[1] », collaborant aussi avec le comédien Champmeslé. Le vrai théâtre de La Fontaine, ce sont ses fables.

Le partisan des anciens ; épître à Huet. — L'activité de son esprit se portait sur tous les sujets. Il revit une traduction de Sénèque, faite par son parent Pintrel, et il traduisit en vers les passages des poètes cités dans l'ouvrage (1681). Depuis longtemps il avait pratiqué les anciens. Le disciple de Marot et de Voiture s'était pénétré de Virgile et d'Horace. C'est ainsi qu'il intervint dans la querelle des anciens et des modernes, soulevée par Charles Perrault dans son poème du *Siècle de Louis XIV*, lu en séance aca-

1. C'est-à-dire imposer le métier de *Quinault* qui avait écrit pour Lulli de brillants livrets d'opéra.

démique le 27 janvier 1687. Perrault sacrifiait les anciens aux modernes; La Fontaine répondit dans une épître à l'évêque de Soissons, Huet, auquel il envoyait un Quintilien traduit par Toscanella. Nous reviendrons sur les doctrines littéraires de La Fontaine et sur la façon dont il comprenait l'imitation de l'antiquité (v. page 41).

Chantilly; La Fontaine méconnu par La Bruyère. — Devenu le familier des princes de Conti, neveux du grand Condé, La Fontaine fut reçu à Chantilly, et il écrivit à cette occasion la comparaison d'*Alexandre, de César et de Monsieur le Prince*. A Chantilly, il rencontra La Bruyère, qui a tracé de sa personne un portrait peu flatteur : « *Un homme paraît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes...* » (*Les Caractères*, chap. des *Jugements*.) Il semble que La Bruyère ait fort exagéré la gaucherie et la lourdeur de La Fontaine dans le monde; il est certain qu'il fallait approcher le bonhomme de très près pour le juger comme il le méritait. La Bruyère est resté à distance. Mais les amis de Madame de La Sablière, les habitués de l'hôtel de Bouillon ne trouvaient La Fontaine ni grossier ni stupide : « La Fontaine aimait le monde et le monde l'aimait. » (Saint-Marc Girardin.)

La colonie française de Londres. — En voici la preuve : des amis qu'il avait à Londres, Saint-Évremond, exilé par Louis XIV, et la duchesse de Mazarin, Hortense Mancini, nièce du cardinal, formèrent le projet d'enlever La Fontaine à la France, pour l'avoir tout à eux. Madame Harvey, veuve d'un ambassadeur de Charles II, venue à Paris en 1683, se chargea de la négociation. Elle rencontra le poète chez son frère, lord Montagu, qui était ambassadeur d'Angleterre à Paris. La Fontaine, fort peu soucieux de s'expatrier et de rompre ses habitudes, n'accepta pas; mais il remercia Madame Harvey en lui adressant la fable du *Renard anglais* (XII, 23.) En 1687, la duchesse de Bouillon étant allée voir sa sœur, la duchesse de Mazarin, écrivit à La Fontaine pour l'inviter de nouveau. Saint-Évremond vint lui-même à la charge, et ce fut entre Londres et Paris un échange de billets aimables et spirituels. On s'envoya des compliments en vers. La Fontaine se comparait à Anacréon; il voyageait sous cette figure antique; mais il resta.

Dernière amitié : Madame d'Hervart. — De nouveaux liens d'amitié le retenaient à Paris. Il avait été reçu chez M. d'Hervart, conseiller au Parlement de Paris, et maître des requêtes au Conseil du roi. Madame d'Hervart remplaça pour lui la sollicitude maternelle de Madame de La Sablière. Elle lui fit changer ses habits qu'il ne songeait pas à renouveler souvent. Aussi, en 1693, quand Madame de La Sablière mourut, le bonhomme ne fut pas embarrassé pour savoir à quelle porte il frapperait. Il rencontra en chemin M. d'Hervart qui venait lui offrir de le recevoir dans son hôtel : « J'y allais », lui répondit simplement La Fontaine.

Dernières dissipations : le Temple. — Revenons de quelques années en arrière. La Fontaine avait suivi les Vendôme au château d'Anet[1], puis au Temple[2]. Il vécut encore dans cette société de mœurs très relâchées qui commençait déjà la Régence. Ce fut lá fin de ses erreurs.

V

Maladie et conversion : 1692-93. — En décembre 1692, il tomba dangereusement malade. Il reçut alors la visite d'un jeune vicaire de Saint-Roch, l'abbé Pouget, qui amena peu à peu dans son âme l'éveil des idées religieuses et le désir de se convertir. La Fontaine ne se rendit pas sans peine ; il soutint avec celui qui le prêchait de longues discussions théologiques. Il voulut même avoir l'opinion de la Sorbonne. Ce qui le contrariait le plus dans la religion, c'était l'enfer, qui lui paraissait opposé à la bonté divine. Mais à la fin il acquiesca, et sur la demande du vicaire, il jeta au feu le manuscrit d'une nouvelle comédie qu'il avait récemment composée. Une députation de l'Académie vint

1. Ce château, résidence du duc de Vendôme, était situé au village d'Anet, à 16 kilomètres de Dreux. Henri II l'avait fait bâtir pour Diane de Poitiers. Philibert Delorme en avait été l'architecte ; les sculptures étaient dues à Jean Goujon, les peintures sur verre à Jean Cousin. Le château est aujourd'hui détruit ; mais la façade a été transportée dans la cour de l'école des Beaux-Arts.

2. L'hôtel du Temple appartenait à Philippe de Vendôme, frère cadet du duc, et grand-prieur de France. Il avait été construit dans la seconde moitié du XVII[e] siècle pour Jacques de Souvré, dans une partie du vaste enclos qui appartenait autrefois aux Templiers. Le grand-prieur y donna des soupers restés fameux et que Chaulieu a célébrés dans de petits vers. L'hôtel a été démoli en 1854. — Sur le caractère des deux Vendôme, voyez *Philémon et Baucis*, page 397, note 1.

entendre sa rétractation formelle et ses regrets d'avoir écrit les *Contes*. Il passa les deux dernières années de sa vie dans la maison de M. d'Hervart ; ce n'était pas une maison dévote ; mais tout le monde y respecta sa piété.

1694 : Le dernier recueil des Fables (XIIe livre) ; les thèmes du duc de Bourgogne ; Fénelon et La Fontaine. — Quand il eut repris un peu de ses forces, il s'occupa de publier un dernier recueil de fables, qui parut en 1694, formant la cinquième partie de l'ouvrage. Ce recueil était dédié au jeune duc de Bourgogne qui avait eu pour la vieillesse du poète de délicates attentions. Le prince avait appris de Fénelon, son précepteur, à connaître et à goûter les vers de La Fontaine. On demandait au poète une fable dont le sujet servait de composition latine à l'écolier, et le poète à son tour mettait en vers un thème du duc de Bourgogne (v. *Le Loup et le Renard*, XII, 9). Quand La Fontaine mourut, Fénelon écrivit en latin pour son élève quelques lignes d'oraison funèbre, où il retraçait avec une rapide élégance les qualités maîtresses du fabuliste.

1695 : Mort de La Fontaine. — Le 16 février 1695, La Fontaine écrivait à Maucroix, auquel il était resté toujours attaché : « *Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie.* » Le mercredi, 13 avril, il s'éteignait doucement, à l'hôtel d'Hervart, à l'âge de soixante-treize ans et neuf mois.

LA FONTAINE ET LA FABLE[1]

TRANSFORMATION DE LA FABLE : LA NOUVELLE POÉTIQUE

En puisant au trésor commun d'apologues, enrichi par les siècles, La Fontaine s'est très modestement présenté comme le continuateur d'Ésope et de Phèdre. Dans son second recueil de fables, alors qu'il avait entièrement renouvelé le genre, il se réclamait de « Pilpay, sage Indien », et de quelques autres ; mais lui-même a pris soin de nous indiquer ce qui manquait à ses devanciers, et ce qu'il a voulu faire.

Les censeurs de La Fontaine au XVII[e] siècle : 1° les doctes. — Il a d'abord été obligé de défendre les fables contre certaines préventions. Un de ses amis, Patru, avocat et académicien, désapprouvait le dessein de les mettre en vers. Puisque les fables ont un but essentiellement moral, à quoi bon, disait Patru, leur donner une forme poétique ? le fabuliste doit nous instruire et non chercher à nous amuser. Il y a plus : un apologue, pour être frappant, doit être court, et la brièveté est peu l'affaire de la poésie.

2° Les délicats. — D'autres dédaignaient les inventions de la fable :

> Vous parlez magnifiquement
> De cinq ou six contes d'enfant... (II, 1).

Nous avons dit plus haut la grosse erreur de Boileau, passant sous silence la fable et La Fontaine dans l'*Art poétique*. Mais ce que Boileau n'a pas voulu ou n'a pas osé faire, La Fontaine l'a fait lui-même, non seulement dans sa préface, mais à toute occasion, dans le cours de son œuvre : il définit la fable, il en donne les règles, il en fait comprendre le charme et la vertu morale. L'insistance avec laquelle il revient sur les mérites de ses vers et sur la

1. V. Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes.* — Taine. *La Fontaine et ses fables.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII. — L'étude de M. E. Faguet dans les *Classiques populaires*, etc.

portée de son œuvre est la réponse la plus éloquente au silence de Boileau[1].

Et d'abord il se résigne à ne point satisfaire les délicats:

Les délicats sont malheureux... (II, 1).

Il ne croit pas non plus que la brièveté soit l'âme du conte :

Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé;
Esope en moins de mots s'est encore exprimé (VI, 1).

Or :

Une morale nue apporte de l'ennui,

et « *on ne considère en France que ce qui plaît ; c'est la grande règle, et pour ainsi dire la seule.* » (Préface.)

Le langage de la nature. — Le grand mérite que La Fontaine se reconnaît hautement, c'est que tout parle en son ouvrage, tout y vit.

C'est ainsi que ma muse, au bord d'une onde pure,
Traduisait en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Trucheman de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage :
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers...
(*Épilogue du livre XI.*)

Le double caractère de l'apologue. — Mais pour être pénétrée du sentiment profond de la vie universelle, la fable n'en sera que plus humaine. Car tout dans le monde est symbole pour l'esprit qui le saisit, et rien ne vaut que ce qui nous représente quelque aspect de notre propre nature, une idée ou un sentiment qui soient nôtres. « *Les fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint.* » (Préface.)

Les contes dans les Fables. — Parfois aussi l'homme nous est présenté sans le déguisement de la fable animale. C'est alors plus un conte qu'un apologue. La leçon devient tout à fait directe. Les pièces de ce genre abondent dans l'œuvre de La Fontaine, qui se souvenait évidemment des

1. Voir la préface du premier recueil, et dans les fables les passages suivants : livre II, fable I ; V, 1 : le prologue ; VI, 1 et l'épilogue du même livre ; l'avertissement du second recueil; l'épître à Madame de Montespan ; IX, 1, le prologue ; fin du livre IX : le discours à Madame de la Sablière, *passim;* X, 14 : la fin de la fable ; l'épilogue du livre XI ; XII : la préface, et 26, prologue.

conteurs du XVIe siècle : par exemple le *Charlatan* (VI, 19), le *Curé et le Mort* (VII, 11), la *Fille* (VII, 5), le *mal Marié* (VII, 2), le *Savetier et le Financier* (VIII, 2), etc., etc. Disons que ce sont des *contes*, moins la licence, ou encore des *fabliaux*. Nous dirions aujourd'hui : des nouvelles.

Le drame. — Poétique et humaine, la fable de La Fontaine reçoit sa forme définitive en devenant dramatique. Quel meilleur moyen d'étudier l'homme et de faire connaître ses défauts que de le mettre en scène ? Parcourez les fables et vous verrez toutes les situations de la vie humaine : dans le pêle-mêle de la réalité, riches et pauvres, rois et bergers, et l'amour et la haine, et la souffrance et la joie, la Mort enfin, tous les acteurs du grand drame humain défileront à vos yeux et tiendront leur rôle :

J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
  Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
  Et dont la scène est l'univers (V, 1).

L'évolution de la fable chez La Fontaine ; les deux recueils : 1668 et 1678. — Ce n'est pas que La Fontaine soit arrivé du premier coup à réaliser cette conception nouvelle de la fable. Il y a eu dans l'histoire de son œuvre deux étapes ou, si l'on veut, une évolution. Lui-même nous signale le fait dans l'*Avertissement* de son second recueil. Il est certain que la fable du *Loup* et de l'*Agneau*, celle du *Corbeau* et du *Renard* ne sont pas encore très éloignées de la simplicité d'Ésope ou de l'élégante brièveté de Phèdre. Les œuvres maîtresses appartiennent aux six derniers livres : les *Animaux malades de la peste*, la *Mort et le mourant*, les *Deux Pigeons*, le *Paysan du Danube*, etc. Mais dès les premiers livres nous rencontrons des fables où le génie du poète se retrouve dans ses grands traits : le *Chêne et le roseau*, l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, le *Meunier, son fils et l'âne*. Ce qu'il faut dire, c'est que, dans le second recueil, il a très largement agrandi le champ de la fable, s'écartant de plus en plus du cercle restreint de l'apologue ésopique, cherchant de nouveaux sujets, et, comme il nous en avertit : « *étendant davantage les circonstances de ses récits.* »

Nous avons signalé les caractères généraux de l'œuvre et l'originalité de la poétique ; entrons plus avant dans l'étude

des Fables, et voyons comment La Fontaine a développé « *les deux parties dont l'apologue est composé, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable* (c'est-à-dire la fiction) ; *l'âme, la moralité.* » (Préface.)

I. — L'AME DE L'APOLOGUE : LA MORALITÉ

On a fait à la morale de La Fontaine deux objections différentes. Les uns lui ont reproché d'être une morale absolument immorale. Rousseau prétend « que si les enfants pouvaient la comprendre, elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. » Et Lamartine ajoute : « C'est la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard. » D'autres ont découvert que La Fontaine n'avait, à vrai dire, en écrivant ses fables, aucune espèce de préoccupation morale, et que, par conséquent, il n'était ni moral, ni immoral, mettez *amoral.* Avant d'examiner ces deux opinions, et pour y répondre, il importe de comprendre le sens de ces mots : la *moralité* ou la *morale d'une fable.* Voici la définition du dictionnaire de Trévoux : « *Le sens moral... on le dit aussi de cette instruction qu'on tire des fables sous le voile desquelles on reprend les défauts des hommes... C'est la moralité. On l'appelle en latin : affabulatio.* » La morale d'une fable c'est donc simplement l'enseignement pratique qui en découle. Autant de fables, autant, par conséquent, d' « instructions », de réflexions sur nos défauts. A coup sûr, ces morales diverses peuvent se réunir, se coordonner et former ainsi une histoire de l'expérience, un manuel de conduite pour la vie. Disons donc que la morale des fables est celle de l'expérience. Mais il faut se garder de confondre cette morale avec la morale, au sens absolu du mot : c'est-à-dire avec la science qui, s'appuyant sur le principe impératif du devoir, détermine la fin de notre activité, et règle jusqu'aux intentions mêmes de nos actes.

La morale de l'expérience et la morale du devoir. — Et maintenant toute la question est de savoir si la morale de l'expérience blesse la morale du devoir. Or, non seulement, quand on en comprend les enseignements, elle ne la blesse pas, mais elle la complète. Il ne suffit pas, en effet, de vouloir bien faire ; dans une foule de cas, il faut aussi savoir comment il faut faire. Où le cœur ne manque pas, la raison souvent fait défaut. La tâche des moralistes (c'est-à-dire de ceux qui étudient les mœurs humaines), c'est précisément

de prémunir la raison et d'exercer le jugement, en nous faisant mieux connaître ce que nous sommes et ce que sont les autres.

Cette morale de l'expérience a toujours été celle de la fable, et il est clair que La Fontaine ne l'a pas découverte ; il continue une tradition et redit souvent sous une forme neuve des pensées fort anciennes. Mais il y ajoute aussi de son propre fonds. Rien de plus personnel que la façon dont il nous conseille : il y met toute sa bonté naïve, sa finesse d'observation, et quelle discrétion ! il lui arrive même de se contredire, oubliant sa propre opinion d'une fable à l'autre : la vie qu'il observe n'a-t-elle pas ses contradictions ? La Fontaine est éminemment un moraliste.

Corneille et La Fontaine. — Le plus souvent il exprime la moralité de sa fable en un ou deux vers, nettement frappés, et ces vers, définissant quelque vérité morale, sont pour la plupart passés en proverbe :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi...
Aide-toi : le Ciel t'aidera...

Je ne connais qu'un autre poète qui ait fait, aussi heureusement que La Fontaine, des vers proverbes : c'est Corneille. Mais les siens sont héroïques :

Á vaincre sans péril, on triomphe sans gloire...

Ceux de La Fontaine s'adressent à des gens plus médiocres, à nous tous, à la foule. Seulement, il y a en chacun de nous, sous l'enveloppe bourgeoise, un héros endormi qui s'éveille à la voix de Corneille, et c'est pour cette raison que Corneille et La Fontaine sont restés si populaires en France, tous deux répondant aux exigences de notre double nature : l'un nous inspirant, à l'heure du danger, l'ardeur généreuse, la force du sacrifice ; l'autre nous mettant en garde contre les écueils : c'est-à-dire la sottise des uns, la méchanceté des autres, et défendant aussi contre nos propres passions l'indépendance et le repos de notre vie.

La morale de la Fontaine n'est pas l'égoïsme. — Si la morale des Fables repose sur l'utilité, elle ne conclut pas cependant à un égoïsme satisfait, indifférent aux maux d'autrui ; elle ne s'inspire pas de cette sécheresse de cœur que Lamartine se plaignait d'y rencontrer. La Fontaine ne pense-t-il pas avant tout aux faibles, aux petits ? ne

cherche-t-il pas à les défendre contre les grands, contre les forts, ceux qu'il nomme les *mangeurs de gens*. Dans la lutte pour l'existence, La Fontaine se met du bon côté, puisqu'il est avec les opprimés. S'il parle du droit du plus fort, c'est en observateur véridique : il constate les faits, mais il s'en plaint : l'âne,

> — c'est quelquefois une pauvre province :
> Les voleurs sont tel ou tel prince (I, 13).

Laissons les philosophes rêver la paix universelle ; mais ne sachons pas mauvais gré à La Fontaine de s'être élevé contre les appétits violents du loup, et contre la tyrannie hypocrite du lion.

Le paradoxe de J.-J. Rousseau. — Rousseau s'est étrangement mépris sur l'impression que les fables doivent laisser à l'esprit des enfants. « On fait apprendre les fables de La Fontaine aux enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis... Je demande si c'est à des enfants de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et qui mentent pour leur profit?... Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on veut les guérir ou les préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. »

La morale des fables est entendue des enfants. — Il y a dans la thèse de Rousseau deux assertions qui valent la peine d'être séparées et discutées à part. Quand Rousseau prétend que la lecture des fables sera funeste aux enfants qui ne manqueront pas d'être séduits par le succès et de prendre parti pour le vice contre la vertu, il est, selon nous, dans la plus grande erreur. L'intention morale d'une fable, comme le *Loup et l'Agneau*, est assez évidente pour que le plus jeune enfant ne s'y trompe pas ; jamais il ne pensera que La Fontaine a voulu lui proposer la basse méchanceté du Loup comme exemple ; mais il plaindra sûrement l'Agneau.

Les fables intéressent les enfants sans qu'ils en comprennent toute la portée. — Rousseau est plus près de la vérité, quand il remarque que l'esprit des fables dépasse

les enfants. Les fables étant une satire de la société, un tableau de la vie, il est clair que de jeunes écoliers seront loin d'en saisir la vérité philosophique. Que restera-t-il donc pour eux ? Mais la comédie même, plus ou moins comprise, toujours captivante, mais le dialogue de ces personnages travestis en bêtes, parlant une langue familière, et représentant des qualités ou des défauts, des vices ou des vertus dont les enfants ont une notion suffisamment claire ! — Regrettons-nous d'avoir appris les fables par cœur, quand nous étions enfants ?

La Fontaine est le poète de tous les âges. — Concluons contre Rousseau, en rappelant une page de Nisard : « La Fontaine est le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr, le dernier mets substantiel du vieillard... Il n'y a de plus populaire que le livre de la religion. Celui qui n'a que deux ouvrages dans sa maison a les Fables de La Fontaine. »

On pourrait faire un recueil des *sentences* de La Fontaine et les répartir en trois chapitres qui répondraient à la division classique des traités de morale : *devoirs envers nous; devoirs envers les autres; devoirs envers Dieu*. Ce serait là ce manuel de l'expérience dont la morale du devoir ne peut se passer. Les deux premiers chapitres seraient très remplis, le troisième semblera court; nous le donnons ici, parce qu'il nous amène à son complément naturel : la philosophie de La Fontaine.

Dieu fait bien ce qu'il fait (IX, 4).

La Providence sait ce qu'il nous faut mieux que nous (VI, 4).

Ne cherche pas à pénétrer l'avenir; méprise la vaine science (II, 13).

Dieu est un père plein d'indulgence (VIII, 20).

La philosophie de La Fontaine. — Aux âmes simples La Fontaine adresse sa fable du *Gland et de la Citrouille :* Dieu fait bien ce qu'il fait; c'est la philosophie du bon sens. Mais on peut trouver dans les Fables une vue plus élevée des choses et de leurs rapports avec la cause première : c'est l'affirmation de l'ordre intime qui assemble les êtres et les relie les uns aux autres, c'est l'intuition de l'unité profonde de la création :

Du hasard il n'est point de science (II, 13).

La Fontaine écarte les vaines apparences, ces circons-

tances purement fortuites que le vulgaire prend souvent pour les vraies causes. Il s'élève contre le fatalisme puéril de l'astrologie qui avait encore de si nombreux adeptes au XVIIe siècle. Dieu :

> Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

A ce système il oppose la finalité de l'univers :

> Vous ne détournerez nul être de sa fin... (IX, 7).

La vie continue, éternelle, voilà le spectacle qui a frappé La Fontaine, et qui excite son enthousiasme :

> Le firmament se meut, les astres font leur cours,
> Le soleil nous luit tous les jours,
> Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire... (II, 13).

Au-dessus du monde physique, le monde vivant : la plante, la bête, l'homme : *cependant la plante respire.* » (Discours à Madame de La Sablière, fin du livre IX), et si la bête est à une distance infinie de l'homme, si elle est privée de la raison, de cette âme supérieure « fille du ciel » qui est en l'homme, en elle se meut une âme « imparfaite et grossière », comme le principe même de la vie répandue dans tout l'univers « *où tout aime et tout pullule* » :

> Monstres marins au fond de l'onde,
> Tigres dans les forêts, alouettes aux champs (IV, 22).

Nous savons que La Fontaine lisait Platon; il s'était pénétré de Lucrèce, et chez Madame de La Sablière, il entendait parler de Gassendi, qui avait repris les doctrines d'Épicure, et de la philosophie de Descartes. Ce n'est pas que ces systèmes divers ou opposés l'aient jamais beaucoup embarrassé, et qu'il se soit inquiété de donner raison à Platon contre Lucrèce, ou à Gassendi contre Descartes. En philosophie, comme en littérature, il restait éclectique. Une fois seulement, il osa contredire Descartes, mais sur une question qui lui tenait très à cœur : il s'agissait de savoir si les bêtes étaient douées de sentiment, ou si elles n'étaient que de simples machines. Or les bêtes avaient aux yeux de La Fontaine le grand honneur d'être les personnages de la fable, les premiers rôles de son drame : il les défendit courageusement.

II. — LE CORPS DE L'APOLOGUE : LA FICTION; A. — LES PERSONNAGES

1° Les bêtes. — Descartes et l'automatisme. — Le plaidoyer fut naturellement écrit en vers et adressé à Madame de La Sablière (v. le Discours placé à la fin du livre IX). La théorie cartésienne y est exposée sous une forme à la fois poétique et précise. Non seulement Descartes refuse à l'animal le moindre degré d'intelligence; par exemple la faculté d'associer des sensations et d'agir selon les impressions que les objets lui ont causées; mais il lui ôte même le sentiment de l'impression elle-même. L'animal ne sent rien : frappez-le; il poussera des cris, mais non parce qu'il souffre. Ce n'est qu'une machine; vous poussez un ressort, et la roue se met en mouvement. Aussi bien l'automatisme de l'animal est une déduction rigoureuse des principes mêmes du cartésianisme qui fait de l'univers un mécanisme où tout s'enchaîne nécessairement[1]. Mais La Fontaine n'a cure de discuter ces principes : il oppose simplement aux négations de Descartes des faits qui lui paraissent révéler, mieux que tous les raisonnements, un certain sentiment et des lueurs de pensée chez la bête.

La réponse du poète. — D'abord timides, les objections deviennent plus pressantes : « *vous n'êtes point embarrassé de le croire* (ce que dit Descartes), *ni moi*... (puisque Descartes le dit); *cependant*... » et sur ce mot, le poète nous raconte les ruses qu'emploie le vieux cerf de dix cors pour donner le change aux chiens. Nous assistons à la lutte émouvante, et quand, à la fin, épuisée par ses efforts, la pauvre bête succombe malgré ses stratagèmes :

> Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort,

nous sommes émus de pitié à la mort du héros. — La Fontaine multiplie les exemples, les anecdotes auxquelles il sait donner un air de vérité, et il conclut tout bonnement :

> Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
> Que les bêtes n'ont point d'esprit!

(Voyez encore *les Souris et le Chat-Huant*, XI, 9).

Hypothèse inutile. — Il aurait peut-être bien fait d'en rester sur ce mot. Malheureusement, en philosophant,

1. Voy. *Discours à Madame de La Sablière*, page 309, note 7.

l'idée lui est venue de bâtir un système; et voilà qu'il nous expose une hypothèse où il croit expliquer la nature de cette âme qu'il faut accorder aux bêtes : cette âme serait matérielle, mais d'une matière épurée, quintessenciée... Mais qui dit esprit, dit tout le contraire de ce qui est matériel!

Sensibilité de La Fontaine. — Combien nous préférons à ces vains efforts d'abstraction les traits touchants et pathétiques qu'inspirent à La Fontaine les souffrances des bêtes! Ainsi le tableau rapide mais si profondément ému de la peste sévissant sur les animaux (VII, 1), ou la plainte indignée du lion quand, « *chargé d'ans et pleurant son antique prouesse* », il se voit frappé par l'âne (III, 14).

Les bêtes dans les Fables et dans la nature. — Si les bêtes nous paraissent plus intelligentes et plus humaines dans les Fables que dans la nature, ce n'est pas à dire qu'elles y soient de pure convention. D'abord La Fontaine leur a donné le caractère qu'avait consacré la tradition populaire : le renard est le type de la ruse, le loup le type de la lâcheté. On a prouvé de nos jours que les fourmis ne faisaient point de provisions pour l'hiver, mais qu'elles passaient le temps froid enterrées dans leurs trous, engourdies, pour ne se réveiller qu'au printemps. Qu'importe à la fable? Cette réputation de prévoyance faite à la fourmi date du règne de Salomon (v. le *Livre des Proverbes*, ch. VI, 6-8); La Fontaine n'avait garde de la mettre en doute. Autrefois on croyait que la queue du serpent était venimeuse : La Fontaine le croit aussi (VII, 17). Ailleurs il confond les souris et les rats, le hibou avec le chat-huant, le chameau et le dromadaire. Mais ces confusions ou ces préjugés n'ont pas empêché La Fontaine de donner à chacune de ses bêtes une physionomie très conforme aux traits essentiels de la réalité.

La Fontaine et Buffon. — On pourra s'en convaincre en rapprochant les Fables de l'*Histoire naturelle* de Buffon. Je sais bien qu'il serait facile, avec les résultats de la science moderne, de faire à Buffon le même reproche qu'à La Fontaine : il s'est souvent mépris sur le caractère qu'il prête aux animaux; ses descriptions sont forcément inexactes, quand elles deviennent un plaidoyer pour ou contre telle bête; par exemple, il prête au lion les plus hautes qualités morales, et il charge trop facilement le tigre des instincts

les plus bas et les plus sanguinaires. Mais faut-il reprocher au naturaliste le coloris du style et cette vérité de peinture sans laquelle les observations les plus exactes ne seraient que lettre morte? — On peut seulement reconnaître que La Fontaine, plus que Buffon, avait le droit de *poétiser* ou d'*humaniser* les animaux de par la nécessité de l'apologue.

Physionomie humaine. — C'est ainsi que par des artifices ingénieux de style, le poète nous fait voir, sous le même personnage, tantôt l'animal et tantôt l'homme. Nous entendons « *rugir en leur patois messieurs les courtisans;* » (VIII, 14) — « *la femme du Lion mourut;* » (*Ibid.*) — « *c'est où ces dames vont promener leurs caprices.* » (Il s'agit des chèvres, XII, 4). Nous voyons bien que cette ménagerie, c'est toujours la comédie humaine : encore la fiction est-elle très vivante.

Vérité pittoresque. — Le lion a la griffe superbe, la crinière royale, la voix terrible, le pas majestueux. L'ours se meut lourdement dans sa robe fourrée; il est montagnard et vit dans la solitude. Le chat est « velouté, marqueté, longue queue, une humble contenance, un modeste regard, et pourtant l'œil luisant ». Souvent en quelques mots le portrait est achevé : la tortue s'en va de son train de sénateur et portant sa maison; triste oiseau, le hibou hante le tronc pourri d'un pin sauvage; et nous voyons sur ses longs pieds, allant je ne sais où :

> Le héron au long bec emmanché d'un long çou.

2° La nature. — Double aspect de la nature dans les Fables. — Si la nature est, dans les Fables, le théâtre de l'action, elle intervient parfois directement évoquée par le poète et devient un des acteurs de son drame.

La nature, théâtre de l'action. — Seuls, ou à peu près seuls, dans la littérature du XVIIe siècle, Madame de Sévigné et La Fontaine ont aperçu la nature. L'une, dans ses lettres, note avec délices les impressions exquises qu'elle rapporte de ses promenades dans les bois, aux environs de Vitry. Nous avons vu La Fontaine errant dans la campagne de Château-Thierry. Les Fables nous rendent le charme de ces paysages aux tons assez uniformes, aux couleurs adoucies, mais riants, mais familiers, se prêtant facilement à traduire l'idée même du récit et l'émotion des personnages. C'est le clair ruisseau où boit la colombe, et qui devient un océan pour la fourmi; c'est la rivière poissonneuse que côtoie le héron

dédaigneux, ou la côte rude que monte péniblement le coche. C'est encore la chaumine enfumée du pauvre bûcheron. Il n'est pas besoin de longues descriptions pour frapper l'esprit; la manière de La Fontaine est à la fois sobre et large : en quelques traits, il place sous nos yeux tout le paysage.

Personnification de la nature. — Parfois aussi l'horizon s'agrandit et la nature apparaît dans son immortelle fécondité. C'est ainsi que dans le prologue de la fable 22 du livre IV : l'*Alouette et ses petits*, La Fontaine, par le souffle poétique, par la richesse des images, s'est approché de Lucrèce. Ailleurs il dit les molles et vivifiantes haleines du printemps (V, 8); ou le chant des oiseaux éclatant sous la feuillée (VII, 8), et, en s'inspirant de Virgile, il écrit une ode à la solitude (XI, 4).

La Fontaine ne fait pas seulement parler les bêtes dans ses vers, mais les bois, les sources, tout ce qui paraît au vulgaire matière inerte et indifférente au plaisir comme à la souffrance. On se rappelle l'ode de Ronsard à la forêt de Gastine :

Escoute, Bûcheron, arrête un peu le bras;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas...
Forêt, haute maison des oiseaux bocagers!

Madame de Sévigné se désole aussi dans une de ses lettres de la dégradation de ses bois « *les plus vieux bois du monde* » où son fils a fait donner les derniers coups de cognée. « *Et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde?* » (27 mai 1680). La Fontaine, après Ronsard, après Madame de Sévigné, nous fait entendre les mille voix de la forêt, sous laquelle il venait goûter l'ombre et le frais; il parle sur un ton religieux des chênes et des sapins « *dont chacun respectait la vieillesse* », et quand la cognée du bûcheron s'attaque à la forêt *qui gémit*, il est ému, il proteste contre cette profanation (XII, 16).

Comme il s'apitoyait sur les souffrances des bêtes, La Fontaine défend la nature outragée : après le bœuf, l'arbre est pris pour juge, et il conclut aussi à l'ingratitude de l'homme (X, 1). D'autres poètes, Lucrèce, par exemple, ont éloquemment exprimé les plaintes de l'homme contre la nature; La Fontaine s'est fait le défenseur de la nature contre l'homme. Il voulait que tout être, toute chose fût

respectée, et il n'était pas loin de proclamer les droits sacrés de tout ce qui participe à l'universelle vie.

3° L'homme; les caractères. — Dégageons-nous maintenant du symbole et de la fiction ; arrivons à ce qui fait la valeur durable des Fables : le tableau de la vie humaine, l'étude du cœur humain. Sans aucun doute, La Fontaine a glissé dans les Fables plus d'une allusion satirique aux mœurs de son temps. Mais on aurait tort de chercher à enfermer son œuvre dans le cadre restreint d'une époque et d'une société. Pas plus que Molière, La Fontaine n'a essayé de copier des individus. L'un dans son théâtre, l'autre dans ses fables ont analysé et dépeint des caractères.

Les grands; la force brutale. — Si le lion est le roi, il représente plus généralement l'abus de la force, le mépris du droit. Consent-il à un partage, c'est à condition de le faire lui-même, et il prend tout (I, 6). A côté de lui les autres puissances, princes ou grands seigneurs : le tigre, l'ours :

L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas (XII, 12).

L'hypocrisie. — Le renard, c'est le courtisan passé maître en l'art de flatter « *ni fade adulateur, ni parleur trop sincère* » (VII, 7). Si l'on attaque son crédit, il se venge cruellement et il accable sa victime de ses railleries (VIII, 3). A côté de l'hypocrite de cour, l'hypocrite de religion : c'est le chat « *un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras* » (VII, 16 et VIII, 22). — Tartuffe n'est pas toujours à l'église, ou chez Orgon : il a parfois une profession, il est fonctionnaire. Sa majesté fourrée trône sur les fleurs de lis : il rend la justice en croquant les plaideurs (VII, 16); la justice qui devrait être le suprême recours des petits et des opprimés. Mais, hélas!

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir (VII, 1).

Les petits. — Plaignons donc les petits quand ils sont en proie à l'injustice des grands; mais non quand ils sont victimes de leur propre sottise. Voyez les rats et les grenouilles, c'est-à-dire les bourgeois.

La vanité bourgeoise. — L'un veut bâtir comme les grands seigneurs (I, 3); l'autre se croit un personnage (VIII, 15), « *ce qui est proprement le mal françois.* » (Voir aussi le *Singe et le*

Dauphin, IV, 7). — **Les fanfarons** : ceux-ci tiennent conseil dans un danger pressant, et font de belles harangues sur la guerre : quand il s'agit de marcher à l'ennemi, ils se dérobent (II, 2 et XII, 25). — **Les politiques** : ceux-là, vrais brouillons, crient contre les gouvernants et se font croquer à plaisir et gober par le roi qu'ils ont réclamé (III, 4). — **Les importuns** : d'autres gens s'empressent et font les nécessaires comme la mouche du coche (VII, 9). — **Les parasites** : ce sont encore les mouches, gourmandes et importunes (IV, 3). — **Les égoïstes** : l'avare fourmi repousse durement l'insouciante cigale (I, 1) ; l'âne lui-même, quoiqu'il soit bonne créature, et qu'on puisse le plaindre pour les coups qu'il endure, l'âne a ses moments d'égoïsme ; il refuse de répondre au chien mourant de faim, et pendant qu'il est occupé à ne pas perdre un coup de dent, il se fait étrangler net par le loup. L'âne, c'est le peuple qui se plaint toujours (*l'âne d'un jardinier se plaignait au Destin*), et c'est aussi tout le monde :

— tous gens sont ainsi faits ;
Notre condition jamais ne nous contente (VI, 11).

La Fontaine est-il misanthrope ? — Si cette comédie humaine prête à rire, elle est parfois assez triste, et nous serions tentés de nous demander si La Fontaine n'est pas au fond, à part lui, un moraliste désenchanté, se plaisant à noter surtout ce qui est mauvais chez l'homme — et pour prendre un mot très moderne : un pessimiste. Lui qui s'était pénétré des *Maximes* de La Rochefoucauld, ne dit-il pas trop souvent : l'amour-propre, l'égoïsme, voilà tout l'homme ? (Voyez la fable des *Lapins*, X, 14). Ferons-nous de La Fontaine un Alceste, encore plus misanthrope qu'Alceste, puisqu'il parle froidement, ou pis : un Philinte résigné qui :

N'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage [1].

(*Le Misanthrope*, acte I, scène I.)

Ce serait, à notre avis, méconnaître l'esprit même des Fables, et le caractère de leur auteur. En retraçant la vie de La Fontaine, nous l'avons vu heureux de vivre, se

1. Comparez la fable 1 du livre XII : « *Scélérat pour scélérat, il vaut mieux être un loup qu'un homme.* »

donnant sans réserve à l'amitié, ne ménageant pas aux autres l'indulgence qu'il leur demandait pour lui-même. Nous avons dit plus haut quelle était la vertu bienfaisante de la morale des Fables, et nous avons suffisamment répondu à la critique injuste de J.-J. Rousseau et de Lamartine. Ajoutons ici que si La Fontaine nous représente volontiers la nature humaine telle quelle est, il ne cherche pas à en exagérer les mauvais côtés ; il ne se complaît pas dans la satire. Sans doute il a pratiqué le livre des *Maximes*, mais il n'a pas soutenu avec La Rochefoucauld que l'intérêt était le *seul* mobile du cœur humain.

Les fables nous montrent aussi ce qu'il y a de bon chez l'homme. — Il n'a pas dissimulé le bien à côté du mal. Quand il rencontre le dévouement, la charité, il s'arrête tout heureux : le lion donne la vie au rat, « montrant ce qu'il était, » et le rat reconnaissant délivre le lion pris dans les rets. Quoi de plus touchant que la fourmi et la colombe se prêtant mutuellement assistance ? Voyez les deux amis du Monomotapa (pays sans doute un peu lointain !), et les deux pigeons : *amants, heureux amants*.... Voilà qui nous réconcilie avec la vie, si nous avons été près de désespérer.

Scènes de la vie publique et scènes de la vie privée. — On pourrait ainsi poursuivre cette étude morale et dramatique dans les Fables. Après avoir observé l'homme dans la société, on irait le prendre chez lui dans le cercle intime de la famille ou du voisinage. Les scènes de la vie publique (n'oublions pas une page d'histoire qui semble détachée de Tacite : le *Paysan du Danube*) se compléteraient par les scènes de la vie privée. Exemples : la *Jeune Veuve* (VI, 21), le *mal Marié* (VII, 2), la *Vieille et les deux servantes* (V, 6), le *Savetier et le financier* (VIII, 2), etc.

Études de psychologie. — A prendre certaines fables d'un autre point de vue, on y trouverait de fines analyses de psychologie : sur l'*avarice* (VIII, 27), sur la *peur* (II, 14 et IX, 18), sur *la force du naturel* (II, 18), sur l'*humeur contredisante* (III, 16), sur la *crédulité* (VII, 15). Il serait facile d'extraire du recueil un traité court, mais délicieux, sur l'*amitié* et de profondes pensées sur l'*amour* et sur l'*ambition* (X, 9).

Les quatre âges. — On retrouverait enfin, sans beaucoup de peine, un portrait de l'homme aux différents âges de la vie : l'*enfance*, l'âge sans pitié ! (mais ce portrait-là est fort

injuste, parce qu'il est incomplet (I, 19, IX, 5 et IX, 2); — la *jeunesse*, avec son ardeur toujours inquiète et ses témérités (XI, 8 — VIII, 16, vers 23 — IX, 2); — l'*âge mûr*, ambitieux et cupide, en quête de la fortune (VII, 12 — V, 13, etc.) — la *vieillesse*, courbée sous le poids des années et s'acharnant au dur labeur, sans entendre la mort qui l'appelle (I, 15 et 16 — VIII, 1), ou parfois, au contraire, grave et résignée, goûtant un dernier plaisir en songeant que :

Ses arrière-neveux lui devront cet ombrage (XI, 8).

Ainsi, quand toute la vie a été parcourue par le moraliste, et que la matière de son observation semble épuisée, il prend l'homme devant la mort, et pour traiter ce grand lieu commun La Fontaine trouve des images nouvelles; il ajoute à ce qu'avaient dit avant lui Lucrèce et Horace, Malherbe et Bossuet :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret (VIII, 1).

B. — L'ACTION

Si tout récit habilement conduit est fait de parties nettement distinctes, mais reliées avec art, la fable de La Fontaine est composée avec la rigueur et la simplicité saisissante d'un drame : ses parties sont des *actes*. Cette ressemblance de la fable avec une pièce de théâtre tient à sa nature même ; par exemple : l'exposition est faite dans la fable tantôt en quelques vers rapides et expressifs (v. le *Héron*, la *Mort et le bûcheron*, le *Coche et la mouche*, etc.), — tantôt en un prologue lyrique (v. l'*Alouette et ses petits*, — les *Animaux malades de la peste*, — la *Mort et le mourant*, la *Fille*, etc.). Mais dans une pièce de théâtre, la personnalité de l'auteur est absente; dans la fable, au contraire, le poète intervient parfois pour mêler ses réflexions au prologue ou à l'action, et toujours pour tirer lui-même la conclusion de son drame dans la *moralité*. La place nous manque ici pour analyser les grandes fables de La Fontaine au point de vue de la composition. Et d'ailleurs nous ne voudrions pas enlever à nos lecteurs le plaisir de surprendre eux-mêmes les secrets de cet art savant et ingénieux. Disons seulement quelques mots du dialogue, puisque c'est par lui que se dessinent le mieux les caractères, et sur lui que repose l'intérêt dramatique.

Le dialogue. — Le dialogue est naturellement varié suivant les circonstances et les personnages : dans les *Animaux malades de la peste*, le *lion* et le *renard* font chacun un discours fort étudié à l'adresse de la galerie qui les écoute en tremblant : ces hypocrites sont beaux parleurs, et tous leurs mots portent. Aussi le loup, quelque peu clerc, ne prononce-t-il sa harangue que pour la forme, et l'âne ouvre à peine la bouche que la pauvre bête est déjà condamnée. — L'orgueilleuse quiétude du chêne s'étale naïvement dans les paroles compatissantes qu'il laisse tomber sur le roseau : l'arbuste lui répond à peine; il attend la fin : c'est l'ouragan qui réfutera le chêne. — Non seulement le dialogue soutient l'action, mais parfois il est tout le drame : la Mort se dresse en face de l'homme et lui fait signe de le suivre; l'homme résiste, discute et supplie; la Mort lui répond, réfute ses arguments, rejette ses prières, démontre au moribond qu'il doit mourir. Cette lutte suprême où l'homme se débat avec un effort désespéré est rendue pour nous plus émouvante, parce que nous entendons les cris du vaincu, et les objurgations ironiques du vainqueur (I, 16, VIII, 1).

Ailleurs le dialogue est moins soutenu : il a le laisser-aller et l'imprévu de la conversation. Les réponses évasives du savetier au financier expriment bien l'embarras fait de méfiance et la naïveté voulue de l'artisan. — La malice populaire, le bon sens épais des paysans, ces quolibets, ces proverbes de campagne, tout cela se fait jour dans la fable du *Meunier, son fils et l'âne* (III, 1). — Dans la *Jeune Veuve* (VI, 21), dans les *Femmes et le secret* (VIII, 6), c'est le ton plus fin qui convient à la comédie de mœurs. La conversation familière du *Singe* et du *Dauphin* (IV, 7) est du pur Molière.

La Fontaine insiste à propos pour rendre l'effet plus frappant ; il suspend, il coupe le dialogue :

> Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
> « Qu'est-ce là ? lui dit-il ? — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu de chose.
> — Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
> De ce que vous voyez est peut-être la cause... (I, 5).

Des bouts de conversation suffisent parfois à animer l'action :

> La difficulté fut d'attacher le grelot.
> L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ; »
> L'autre : « Je ne saurais. » — Si bien que sans rien faire
> On se quitta... (II, 2).

Un mot est tout un argument : le cerf traqué par les chasseurs dit aux bœufs : « *Mes frères, ne me décelez pas* » (IV, 21). — « *Mes amis* », dira le solitaire, en mettant poliment à la porte ceux qui viennent lui demander secours » (VII, 3).

Le style. — D'une fable à l'autre, et souvent dans la même fable, La Fontaine nous fait passer de la comédie à la poésie, du ton familier de la conversation au souffle lyrique et majestueux. L'écrivain est aussi sincère que l'homme, et cette part de libre fantaisie que La Fontaine avait laissée dans sa vie, se retrouve dans son œuvre. Voici quelques passages où l'on étudiera plus facilement les qualités essentielles de ce style dans les différents genres.

Genre élevé ou sublime. — Le beau morceau sur la nature et sur la providence (II, 13) ; — les développements sur le lieu commun de la mort (III, 1) ; — le *Vieillard et les trois jeunes hommes* (XI, 8) ; — le *Paysan du Danube* (XI, 7). Dans ces fables, La Fontaine atteint la grande poésie lyrique par la richesse des images, par le mouvement soutenu de la période ; mais que de traits semblables parsemés dans toute l'œuvre ! ainsi l'exclamation du berger devenu ministre :

Sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe (X, 9).

Genre tempéré, ou légèrement orné : Le *Chêne et le roseau* (I, 22) ; — le *Lion et le moucheron* (II, 9) ; — le *Lion devenu vieux* (III, 14) ; — les *Obsèques de la lionne*, à la fin de la fable : l'oraison funèbre prononcée par le cerf (VIII, 14) ; — la mort du cerf dix cors, dans le *Discours à Madame de La Sablière* (fin du livre IX) ; — les vers sur la retraite dans le songe d'un *Habitant du Mogol* (XI, 4) ; — les *Deux Pigeons* (IX, 2), particulièrement les vers élégiaques qui terminent la fable.

Genre simple. — Ici peu d'images, mais des mots expressifs de la langue courante, des traits de fine ironie. Citons la *Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* (I, 3) ; — le *Renard et la cigogne* (I, 18) ; — le *Rat qui s'est retiré du monde* (VII, 3), etc., etc. Quelquefois la fable n'est plus qu'une épigramme, comme le *Renard et le buste* (IV, 14) ; — le *Coq et la perle* (I, 20).

Certaines pièces présentent tout particulièrement un

curieux mélange des termes figurés et des mots propres, du style poétique et de la langue ordinaire. Par exemple, le *Cierge* (IX, 12) et dans la *Mort et le mourant* (VIII, 1) :

> Je voudrais qu'à cet âge
> On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
> Remerciant son hôte et qu'on fît son paquet.

Emploi du burlesque. — Ces contrastes d'expressions, ce mélange de tons disparates produisent au besoin un effet burlesque et voulu. L'écrivain se plaît à grandir démesurément de petites choses par des hyperboles plaisantes. Il puise dans la mythologie, il use de formules épiques, en narrant les luttes fratricides du peuple vautour pour un chien mort (VII, 8). Il affuble le chat de titres pompeux : l'Alexandre des chats, l'Attila, le fléau des rats (III, 18). — L'homme lui-même n'est-il pas souvent ridicule et bouffon par l'importance exagérée qu'il s'attribue, par les vœux importuns dont il fatigue les dieux :

> Pour tuer une puce, il voulait obliger
> Les dieux à lui prêter leur foudre et leur massue (VIII, 5).

Les dieux ne sont pas non plus épargnés par l'humeur railleuse du poète, et les habitants de l'Olympe nous apparaissent comme des fonctionnaires supérieurs, installés béatement dans des places lucratives, ayant, comme les bourgeois, leurs vices et leurs ridicules. Jupiter n'est plus que Jupin. Cette parodie burlesque de la mythologie fait penser à Scarron.

Les maîtres de La Fontaine : anciens et modernes. — Dans son épître à Huet, alors évêque de Soissons, La Fontaine, en prenant parti sur la fameuse querelle des anciens et des modernes, nous dit comment il entend l'imitation de l'antiquité. Il faut étudier l'art des anciens, et s'efforcer de reproduire dans des œuvres nouvelles cette beauté parfaite dont ils ont donné le modèle. Cette discipline littéraire est celle des grands écrivains du XVIIe siècle. A ce point de vue, une des grandes fables de La Fontaine nous en apprend autant, sur l'esprit de ce siècle, qu'une tragédie de Racine ou une oraison funèbre de Bossuet. Mais La Fontaine ne copie pas : ses emprunts sont des créations par le tour et par la forme originale qu'il sait leur donner. Il fait mieux que glaner dans le champ de la

fable, comme il le dit modestement : il en rapporte une moisson inattendue de pensées et d'images :

Mon imitation n'est point un esclavage.

Partisan des anciens, il était loin de dédaigner les modernes. Il avait pour Malherbe et pour Racan une très vive admiration (Épître à Huet ; v. aussi la fable 1 du livre III). — Il aimait surtout à relire les auteurs du XVI[e] siècle, trop méconnus de ses contemporains :

J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.

« *J'oubliais maître François, dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent, et celui de maître Clément. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge.* » (Lettre à Saint-Évremond, 18 déc. 1687). Il prenait à Marot (maître Clément) son élégant badinage, à Rabelais (maître François) sa verve intarissable ; au premier le tour vif et leste, au second ses épithètes burlesques et ses mots populaires. Nous voyons moins en quoi Voiture (maître Vincent) lui fut utile.

Les Italiens. — Les lectures de La Fontaine s'étendaient à tout :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

(*Épître à Huet.*)

L'influence si considérable de l'Italie sur notre littérature avait commencé avec le XVI[e] siècle : elle continue avec le XVII[e]. La Fontaine en est un des derniers représentants, surtout, à vrai dire, dans ses contes ; cependant on peut retrouver dans quelques fables, dans celles que nous avons appelées des contes, moins la licence, la narration piquante de Boccace, la verve des comédies d'Arioste et de Machiavel.

L'art éclectique. — L'éclectisme de la Fontaine prenait donc au hasard des rencontres tout ce qui pouvait servir à sa fable. En littérature, comme dans la vie, il était vraiment le Polyphile que nous connaissons : « *Papillon du Parnasse*

et semblable aux abeilles. » C'est dans ce travail d'élaboration et de mise en œuvre que se révèle son génie. Lui-même nous en avertit, en nous donnant en passant un des principes les plus sûrs de l'art d'écrire :

Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur (VI, *Épilogue*).

et plus loin :

Il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser (X, 14).

Encore faut-il, d'un trait, éveiller dans notre esprit l'idée avec l'image : c'est le propre du poète, et La Fontaine n'y manque pas.

LA VERSIFICATION

I. Les rythmes. — On dit communément que le mètre de La Fontaine est le vers libre[1]. Veut-on signifier par là qu'il use indifféremment de toute espèce de vers, au hasard de son caprice ; qu'il se débarrasse de toute forme métrique régulière, comme d'une entrave qui gênerait l'expression de sa pensée et la libre allure de sa fable ? — Un grand poète, qui n'était pas un grand critique, Lamartine, est tombé dans cette erreur. Il affirme que « ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page, le rebutaient quand il les apprenait par cœur dans son enfance. » Il faut voir, dans ces lignes si dures pour La Fontaine, moins un jugement réfléchi qu'une impression toute personnelle et subjective. Lamartine avoue qu'il « n'a jamais pu revenir de son antipathie contre les fables. » Il n'y voyait que les corbeaux et les renards, « toute une ménagerie. »

Il suffit d'y prendre garde ; on s'aperçoit vite que La Fontaine n'a pas mêlé au hasard les alexandrins et les vers de dix ou huit syllabes. Lisez à haute voix une fable, et dès les premiers vers vous serez entraîné par le rythme, par le balancement ou par le mouvement plus rapide de la phrase, tantôt période soutenue, tantôt suite de mesures entrecoupées, mais cependant unies encore. Mais non seulement l'harmonie, l'idée même profitent de cette disposition ingénieuse de vers inégaux. Le mètre de La Fontaine suit docilement le mouvement de sa pensée ; il traduit par sa vertu intrinsèque la scène que le poète met sous les yeux, le ton et par suite le caractère des personnages ; il accuse jusqu'aux intentions à peine exprimées, cette ironie discrète, ces demi-sourires qui donnent à certains passages tant de grâce expressive.

Emploi de l'alexandrin. — Chaque sorte de vers a son emploi dans ces combinaisons savantes : mais la première

1. Sur l'histoire des *vers libres* avant La Fontaine, nous renvoyons à l'article que nous avons publié, dans la *Revue universitaire* du 15 octobre 1892, sur *la Versification de La Fontaine*, et dont nous ne pouvons donner ici que le résumé.

place reste au grand vers classique, à l'alexandrin. C'est sur lui que s'appuient les variations de la mesure, et pour prendre une comparaison : il est comme la clef de voûte de l'édifice métrique de La Fontaine.

L'ampleur et la gravité de l'alexandrin le font employer dans les endroits où le poète décrit largement : par exemple, dans une exposition, alors que le ton s'élève et que la scène prend un caractère solennel :

> Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
> S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur. » (I, 7).

> Le député vint donc et fit cette harangue :
> « Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter,
> Je supplie avant tout les dieux de m'assister. » (XI, 7).

(V. encore *L'Oracle et l'impie*, IV, 19). Les beaux développements sur la nature, sur la providence, sur la mort, seront confiés à l'alexandrin.

> Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
> Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?... (II, 13).

Ici, douze alexandrins se succèdent, majestueux, et se rattachent à une seconde série de sept, par un seul octosyllabe. Toute la seconde partie de la fable 4 du livre XI : *Le Songe d'un habitant du Mogol*, est écrite en alexandrins ; le poète y célèbre, sur un ton religieux, les douceurs de la solitude... Ailleurs, l'alexandrin est surtout descriptif :

> Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
> Le héron au long bec emmanché d'un long cou (VII, 4).

(V. encore I, 16, *La Mort et le Bûcheron*, les dix premiers vers, etc.)

L'alexandrin s'unit étroitement à l'octosyllabe. — Mais l'alexandrin forme rarement dans les fables des groupes isolés, indépendants ; le plus souvent il est accompagné du vers de huit syllabes, même dans les passages soutenus, dans les traits de force. C'est là le procédé le plus constant de la versification de La Fontaine : l'*alliance étroite de l'alexandrin et de l'octosyllabe* :

> Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
> Et de tous les côtés au soleil exposé,
> Six forts chevaux tiraient un coche (VII, 9).

> Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
> Que ce soit aux rives prochaines.
> Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau (IX, 2).

Dans ces passages, la phrase a le mouvement d'une strophe terminée par le vers le plus court. La voici retournée :

Un lièvre en son gîte songeait,
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ? (II, 14).

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ? (XI, 8).

Ailleurs, c'est l'octosyllabe qui commence et finit la strophe :

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Est enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse (III, 14).

Ou inversement, l'octosyllabe est encadré par les alexandrins :

Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet (X, 14).

Le poète veut-il rendre le rythme plus vif, il redouble l'octosyllabe :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre (VII, 1).

Tel est le rythme fondamental (8 + 12 ou 12 + 8, ou encore : 8, 12, 8 et 12, 8, 12, chacun des deux termes pouvant être répété plusieurs fois de suite).

Dans le prologue des *Animaux malades de la peste*, les octosyllabes, plus étroitement liés entre eux, forment une véritable stance dont le balancement convient au style lyrique :

Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

La strophe lyrique de La Fontaine. — Ces alternances d'alexandrins et de stances rapides concourant, dans un mouvement prolongé, à l'expression d'une pensée ou d'une émotion, constituent ce que nous nommerons la strophe lyrique de La Fontaine. Elle se distingue, en effet, très nettement de la simple phrase narrative qui va d'un pas inégal, — et se laisse couper à chaque instant par les hasards du récit ; elle, au contraire, se détache par son mouvement (sinon toujours par les liaisons des rimes) du reste de la fable ; et, de plus, elle porte en elle des éléments rythmiques plus riches que la phrase élémentaire, puisqu'elle combine : 1° l'octosyllabe uni à l'alexandrin ; 2° les octosyllabes réunis en stances. De cette strophe lyrique donnons quatre exemples frappants : 1° *le prologue de la Jeune Veuve* (VI, 21) ; 2° *le prologue des Animaux malades de la peste*, analysé plus haut ; 3° *le prologue de la fable* 1 du livre VIII : la *Mort et le mourant*, où se trouve, il est vrai, un décasyllabe entre deux alexandrins, qui fait un temps d'arrêt, mais sans détruire le rythme :

Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.||
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse, |
La Mort ravit tout sans pudeur :||
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.||

C'est le mouvement, c'est la force expressive des stances de *Polyeucte ;* vous ne trouverez rien de plus lyrique dans nos poètes modernes ; 4° la fable tout entière du *Chêne et du Roseau* (I, 22). Je ne sache pas dans les Fables de morceau plus achevé, à ne considérer que la juste appropriation du rythme à la pensée ; ici encore, il faut noter un décasyllabe entre deux alexandrins ; mais toute la mesure s'appuie d'un bout à l'autre sur l'alternance que nous signalons.

On pourra sans peine trouver d'autres exemples : ainsi la harangue que prononce le paysan du Danube (XI, 7). Le rythme y soutient la période oratoire ; les raisonnements serrés sont exprimés en alexandrins vigoureux ; les mots décisifs, détachés rapidement et mis en saillie dans

les octosyllabes qui accentuent plus fortement l'émotion de l'orateur :

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ; |
Et, mettant en vos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère, |
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour. ||

Nous avons montré comment l'octosyllabe s'unissait à l'alexandrin pour former de véritables strophes. Cette union est évidemment moins étroite dans les passages familiers où le rythme se fait moins sentir. Le vers de huit syllabes devient alors un simple vers de transition. Cependant il produit, par sa vivacité, certains effets pittoresques ou comiques ; voyez, par exemple, l'envolée des petits de l'alouette (IV, 22, la fin de la fable), ou le mouvement des tourets mis en jeu par les deux chambrières (V, 6).

Les autres mètres ont dans les fables une importance secondaire ; ils s'appuient d'ailleurs, comme l'octosyllabe, sur l'alexandrin : ou plutôt ils n'interviennent que pour diversifier, suspendre en de courts passages la mesure fondamentale de 12, 8 — 8, 12.

Le vers de dix syllabes. — C'est l'ancien mètre épique de nos chansons de gestes ; avec sa césure au quatrième pied, c'était un vers sonore et pesant. Marot l'allégea en multipliant les coupes et les rejets, et le décasyllabe servit au conte et à la poésie familière. La Fontaine l'a manié avec facilité dans la fable du *Bassa et du Marchand* (VIII, 18), et dans un prologue à Madame de La Sablière (XII, 15) :

Je vous gardais | un temple dans mes vers ;
Il n'eût fini | qu'avecque l'univers.

La fable, moitié épique, moitié burlesque, des *Vautours et des pigeons* (VII, 8), est écrite tout entière en décasyllabes ; mais on rencontre bien rarement ce vers uni à d'autres ; voyez surtout *La Ligue des rats* (XII, 25). Dans la longue fable du *Paysan du Danube*, il n'y a qu'un seul décasyllabe :

Retirez-les : | ils ne vous apprendront
Que la mollesse et que le vice (XI, 7).

Employé dans la strophe lyrique, ce vers, comme nous

l'avons dit plus haut, marque un temps d'arrêt : par exemple (I, 22) :

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables...

et (VIII, 1).

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps.

Le vers de sept syllabes. — C'est un rythme instable, qui sert au caprice, à la fantaisie. La Fontaine en use pour traduire un mouvement brusque ou gai :

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage (I, 17).

Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte (VI, 9).

Dans le second passage, la stance rapide de quatre vers retombe sur une suite de quatre octosyllabes, et le rythme est conclu par la phrase fondamentale de 12, 8.

Le vers de six syllabes. — La Fontaine semble l'avoir entièrement négligé dans ses fables ; ce vers, étant exactement la moitié de l'alexandrin, n'apportait par lui-même aucun élément nouveau au rythme. Et, de fait, il faut chercher longtemps dans les fables pour trouver un vers de six syllabes.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla (V, 6).

(Voyez encore I, 15, vers 2 ; — I, 17, vers 5 ; — V, 15, vers 14 ; — V, 16, vers 18). Mais employé seul et par couplets, le vers de six syllabes peut être fort gracieux.

Les petits vers. — Ce sont ceux de quatre, de trois ou de deux syllabes ; ils ne tiennent pas proprement au rythme ; ils arrivent quand on ne les attend pas, pour détacher brusquement quelque mot décisif ou piquant. Ces petits vers ne sont pour ainsi dire que des rejets plaisants :

C'est promettre beaucoup, mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent ! (V, 10).

Notez que ce vers-rejet est préparé par les sept vers

qui le précèdent, ou plutôt par les deux couplets de l'épigramme.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger (VII, 1).

L'homme au trésor arrive et trouve son argent
Absent (IX, 15).

(Voyez encore IV, 11, vers 19; — VIII, 19, vers 13, et XII, 11, vers 3). Observez, de plus, que le vers-rejet répète la rime du vers précédent et lui fait écho. La cadence finale du grand vers est donc prolongée par le petit vers. Ailleurs, deux vers de quatre syllabes commencent la phrase sur la même rime :

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle...

(Fin du livre IX, discours à Madame de La Sablière.)

Les pièces d'un mètre uniforme. — Elles sont une faible minorité dans les fables. Deux sont écrites en strophes de quatre vers : *Le Satyre et le passant* (V, 7), vers de sept syllabes. *Le Statuaire et la statue de Jupiter* (IX, 6), vers de huit — IV, 6 ; vers de sept — IV, 7 ; vers de huit — V, 1 ; VI, 6 ; VII, 8 : décasyllabes. La fable *Le Meunier, son fils et l'âne* (III, 1) est écrite en alexandrins à rimes plates, sans que la forme unie gène en rien la libre allure du récit (voyez aussi V, 12 et VIII, 5, deux petites pièces en alexandrins, à rimes mêlées). La Fontaine connaissait les ressources d'un mètre dont la régularité devient monotone et sèche dans des mains moins habiles.

Les règles de Boileau. — Disons à ce propos que les fameuses règles de Boileau sur la césure et sur les rejets[1] ne semblent pas avoir beaucoup gêné La Fontaine. L'*Art poétique* ne parut qu'en 1674 ; les six premiers livres des *Fables* étaient donc publiés ; mais La Fontaine ne paraît pas s'être soucié de changer sa manière dans les livres suivants pour obéir à son ami.

C'est à chaque instant qu'il déplace la césure :

C'est ce coup qu'il est bon de partir | , mes enfants ! (IV, 22).
J'ouvrirais pour si peu le bec ! || aux dieux ne plaise (VII, 4).

1° Gardez que dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
2° Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

L'« enjambement » assouplit le rythme et donne le relief à la pensée :

Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause!........................ (VIII, 26).

.............., et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude?........................ (X, 1).

C'est ainsi que le rythme est à lui seul une peinture; par exemple, dans la fable *Le Lievre et la Tortue*, où l'agitation du lièvre est si plaisamment opposée à la lenteur de la tortue :

..... A la fin, | quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière, |
Il partit comme un trait; || mais les élans qu'il fit
Furent vains : || la tortue arriva la première. || (VI, 10).

II. Les rimes. — Dans nos vers français, la rime achève le rythme, elle en est la conclusion nécessaire. Une rime, pour être bonne, doit satisfaire à la fois l'oreille, les yeux et l'esprit. Rappelons que la rime est dite **riche**, quand la voyelle tonique y est précédée de la **consonne d'appui**, comme dans : **santé, aménité; génie, agonie**. A défaut d'une rime riche, on peut se contenter d'une rime **suffisante**, alors que la voyelle tonique est suivie d'une articulation finale qui en prolonge le son : **nuage, carnage ; punir, désir** : ces rimes satisfont encore l'oreille par la plénitude du son. Toute rime qui ne remplit pas ces conditions est une **rime faible** : **vertu, corrompu**; ou une rime absolument mauvaise : **âme** et **femme** (le son n'est pas le même dans les deux syllabes finales).

Or, La Fontaine s'est permis de prendre avec la rime des licences que l'on doit regretter.

Rimes faibles. — Lui-même avouait la faiblesse de certaines de ses rimes, comme **priant** et **amant** (v. la fable 1 du livre II). C'est qu'en effet, ces finales en **ant** et **ent**, étant très sourdes, exigent l'identité de la consonne d'appui (comme dans **croissant, éblouissant; ardent, occident**) ; **magnifiquement** et **enfant** (II, 1), **faon, rugissement** (X, 12), **aucunement, pédant** (IX, 5), sont donc des rimes condamnables.

Citons encore dans cette catégorie : **naïveté, curé** (VIII, 2); **transportée, couvée** (VII, 10); **voilà** et **creva** (I, 3). Il serait facile d'en relever beaucoup d'autres du même genre dans les fables.

Rimes mauvaises pour l'oreille. — **École** et **saule** (I, 19); **saules** et **paroles** (II, 1); **soucie** et **fantaisie** (II, 9); **usée** et **pensée** (IV, 5). Voilà des rimes qui ne satisfont pas l'oreille, le son n'étant pas identique dans les deux mots qui riment.

Rimes mauvaises pour les yeux. — Depuis Malherbe, c'est un principe qu'il faut rimer pour l'œil autant que pour l'oreille. Cependant certaines lettres sont considérées comme équivalentes

à la fin des mots : **t**, **d**, **c**, **g** ; **rang** et **sang** riment avec **plant** et **franc** ; **bord** avec **sort**. De même **o** équivaut à **eau** ; **s** douce à **c** doux. La Fontaine use donc de son droit en faisant rimer **instant** et **étang** ; **prévôts** et **animaux** ; **réponse** et **semonce**. Mais il unit à tort **Jupiter** et **perd** (VIII, 20) ; **fort** et **encor** (I, 6) ; **beaucoup** et **cou** (III, 9) ; **hiver** et **vert** (V, 8) ; **étang**, **autant** et **camp** (II, 14), etc.

Rimes mauvaises pour l'esprit. — **Survint** et **vint** (VII, 13) ; **dire** et **prédire** : les composés ne doivent pas rimer avec les mots simples dont ils sont formés. — **Dira**, **décampera** (IV, 22) ; **gardait**, **convenait** (VI, 6) ; s'**égosillèrent**, **disputèrent** (IX, 14) ; **plaignit**, **promit**, **sourit** (VIII, 20). Ces rimes ne satisfont pas l'esprit, parce qu'elles offrent seulement la similitude des désinences verbales.

Rimes fondées sur une ancienne prononciation. — Un certain nombre de rimes, parmi celles que nous serions tentés, à première vue, de déclarer mauvaises, s'expliquent naturellement par la prononciation du temps de La Fontaine, souvent même par celle du seizième sur laquelle reposait la versification du dix-septième[1]. Exemples : **Monsieur** et **rieur** (VIII, 2) ; **cher** et **chercher** (V, 3) ; **r** finale était également sonore dans tous ces mots au XVI[e] siècle, et encore au XVII[e] siècle dans le discours soutenu, — **brebis** et **jadis** (I, 6.) ; **fils** et **assis** (III, 1). L'usage ancien de faire sonner l'**s** devant une pause se perdit au XVII[e] siècle ; les poètes le conservèrent dans leurs rimes ; **Fiers** et **volontiers** (IV, 1) ; **r** et **s** sonnaient également dans les deux mots ; **net** et **baudet** (VII, 1) ; **délicat** et **fat** (XI, 5) ; **croc** et **coq** (XI, 3), même raison ; le **t** et le **c** s'entendaient également dans tous ces mots, sinon dans la langue courante, du moins dans la déclamation, restée fidèle à une prononciation plus ancienne.

Particularités orthographiques. — La Fontaine écrit (je) **chomme** (aujourd'hui : **chôme**) qu'il fait rimer avec **homme** et **somme**. Cette orthographe était d'accord avec l'ancienne prononciation de ce mot, où l'**o** était bref. Il fait rimer **respec** et **circonspec** avec **bec**, et il supprime le **t** final pour mettre l'écriture d'accord avec la prononciation qu'il adopte, c'est-à-dire la sonorité du **c** (V. X, 7 et 11 — XII, 2) ; **trou** rime avec **sou** (que nous écrivons aujourd'hui **soûl**) (II, 2 — III, 17 — VIII, 9) **émute** pour **émeute**, (v. le *Lexique*) avec **dispute** (VII, 8). Il écrit **plat fonds** (aujourd'hui plafond) (I, 14) et le mot rime avec **flacons** et **échansons**. La distinction entre **fonds** et **fond** est moderne.

Signalons enfin les mots terminés par la diphtongue **oi** : **croître**, **connoître**, **foi**, **loi**, **monnoie**, **étroit**, etc., qu'il était d'usage au XVII[e] siècle de faire rimer avec des mots terminées en **ai** ou **ê** : **maître**, **traître**, etc. — La diphtongue **oi** se prononçait dans ces mots **oué** ou même **è** ; on disait : la **loué**, la **foué** ; la **monnè** ; **crouètre** et **crètre** ; **connètre** ; **étroué** et **étrè** ; mais ces deux sons, d'ailleurs très voisins, étaient représentés par la même orthographe **oi**. — De là ces rimes : **froid** et **fouet** (X, 9) ; **courtois** et **harnois**

1. V. Thurot : *De la prononciation française depuis le XVI[e] siècle* (1881).

(VI, 16). Quelquefois même l'écriture indiquait la prononciation : **étroites** est écrit **étrètes** et rime avec **retraites** (III, 8). **Étrètes** rime encore avec **Belettes** (IV, 6). Au lieu de **paroître**, nous lisons **parêtre** et **craître** au lieu de **croître,** rimant avec **maître** (X, 8)[1].

Quantité des syllabes. — **Ancien** était au XVIIe siècle de trois syllabes (VIII, 8). Cf., Corneille : « *J'ai su tout ce détail d'un an-ci-en valet* » (*le Menteur*, vers 924). Aujourd'hui il est le plus souvent dissyllabe. — **Sanglier** : La Fontaine fait ce mot de deux syllabes ; c'était encore l'usage de son temps ; on prononçait **san-lé,** ou **san-lié** (II, 19, — VIII, 24 et 27). « *Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable ?* » (MOLIÈRE, *Princesse d'Élide*, I, 2.) — **Poëte** compte le plus souvent dans les Fables pour deux syllabes; c'est qu'en effet on prononçait : **pouet'** ou **pouat'** (VIII, 16 — IX, 6). Plus tard, la diphtongue **œ** se désagrégea (le mot est compté comme trisyllabe (I, 14, vers 14), et nous prononçons aujourd'hui **po-è-te** en trois syllabes. L'Académie a sanctionné ce changement en transformant le tréma (qui d'ailleurs ne rendait pas compte de l'ancienne prononciation) en accent grave (1878). — **Oût** : La Fontaine écrit le mot, comme il doit se prononcer, en une syllabe (v. le *Lexique*). **Hier** : était monosyllabe dans l'ancienne langue et jusqu'au XVIIIe siècle (IX, 1). « *Hier, j'étais chez des gens de vertu singulière* » (MOLIÈRE, *Misanthrope*, III, 5).

Hiatus, élision. — En règle générale, l'hiatus est proscrit dans le vers français. On tolère quelques rares locutions où la rencontre des voyelles ne produit pas un son trop dur : **çà et là, sang et eau il y a,** etc. C'est ainsi que La Fontaine écrit **à tort et à travers** (II, 3) ; **puisque vent y a** (IX, 7) ; **au haut et au loin.** Ces deux derniers hiatus sont trop accentués pour être légitimes.

Signalons, pour en finir avec ces remarques de détail, l'élision remarquable du pronom **le** :

Mettons-le' en notre gibecière (V, 3),

il faut prononcer : *mettons l'en* (Cf., MOLIÈRE, *Misanthrope*, I, 1). « *Mais mon petit monsieur, prenez-le' un peu moins haut.* »

Nous donnerons, en terminant, quelques indications sur l'agencement des rimes dans les Fables.

Les rimes *mêlées* sont, par leur nature même, celles qui conviennent aux vers libres, puisqu'elles sont disposées et variées *librement*, sans qu'elles tiennent à un ordre uniforme. Mais sous ce désordre, nous retrouvons forcément

1. L'histoire de cette diphtongue *oi* est curieuse : les mots qui, au XVIIe siècle, se prononçaient *oué* : le *roi*, la *loi*, se prononcèrent peu à peu *oua*, mais s'écrivirent toujours par *oi*. Cette prononciation *oua*, due au bas peuple de Paris, triompha à la Révolution. — Quant aux autres mots en *oi*, qui dès le XVIe siècle avaient pris le son de l'*è* (ouvert) : des formes verbales, comme *connoître*, *paroître*, *j'avois*, *je paraissois*, des noms de peuple, comme les *Anglois*, les *François*, ils s'écrivirent au milieu du XVIIIe siècle par *ai : connaître*, j'*avais*. Cette orthographe, vivement défendue par Voltaire, finit par s'imposer.

les quatre grandes combinaisons auxquelles les rimes peuvent se prêter : 1° *rimes suivies ou plates;* 2° *rimes croisées;* 3° *rimes embrassées* (les deux premières rimes masculines embrassant les deux rimes féminines, et les deux rimes féminines suivantes embrassant deux masculines ou *vice versa*); 4° *rimes redoublées;* une des deux rimes, soit la masculine, soit la féminine, est redoublée. On peut donc ramener une suite de rimes mêlées à l'un ou à plusieurs de ces quatre systèmes, en remarquant toutefois que ce mélange de combinaisons produit précisément pour l'oreille une combinaison nouvelle qui est proprement celle des vers libres.

La Fontaine use souvent des rimes redoublées (4ᵉ système); il fait plus : il répète de suite la même rime trois ou quatre fois; et cette répétition du même son devient comme un refrain emphatique ou plaisant :

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut par*age*,
Qui marchait à gros équi*page*.
Sur l'animal à triple *étage*
Une sultane de re*nom*,
Son chien, son chat, et sa gue*non*,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa mai*son*.
S'en allait en pèleri*nage* (VIII, 15).

Ailleurs, la même rime féminine est répétée cinq fois de suite (V. 18, vers 21 et *suiv.*). C'est là une singularité propre à La Fontaine; elle devient tout à fait irrégulière, quand c'est la rime masculine qui est ainsi triplée ou quadruplée :

Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna... (VIII, 14).

Mais cette négligence est voulue :

Quiconque avec elle naîtra (l'humeur contredisante)
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà (III, 16).

C'est un retour aux strophes monorimes des vieilles poésies du moyen âge. On voit l'intention comique que souligne ici la rime. En somme, La Fontaine n'avait-il pas le droit d'en user ainsi dans un genre de versification aussi varié que la fable — et où les libertés qu'il a prises ont été le plus souvent des audaces heureuses, des bénéfices pour le vers et pour la poésie française?

FABLES DE J. DE LA FONTAINE[1]

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[2]

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité* sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[3] a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux[4] fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, et tout ensemble si agréables: car que peut-on souhaiter davantage[5] que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier* de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui[6] sur lequel Sa

1. Le premier recueil des fables parut en 1668; il comprenait les six premiers livres, formant la première et la seconde partie de tout l'ouvrage. En tête du recueil se trouvaient cette épître dédicatoire, la préface de La Fontaine, la vie d'Ésope le Phrygien, et les vers adressés, avec l'épître, au Dauphin.

2. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche. Il était né à Fontainebleau, le 1er novembre 1661. Il avait donc un peu plus de six ans lorsque La Fontaine lui dédia son premier recueil. Il mourut à Meudon le 14 avril 1711. Ce fut un prince d'une intelligence bornée; tenu par Louis XIV à l'écart des affaires, il passa sa vie dans l'inaction: « *Monseigneur n'avait pu profiter de l'excellente culture qu'il reçut du duc de Montausier, et de Bossuet et de Fléchier, évêques de Meaux et de Nîmes... De son aveu, depuis qu'il avait été affranchi des maîtres, il n'avait de sa vie lu que l'article de Paris de la* Gazette de France, *pour y voir les morts et les mariages.* » (*Saint-Simon.*)

3. Socrate. (V. plus haut, *Histoire de la fable*, page 2.)

4. V. Grammaire, *prépos. A*, p. 412.

5. V. Grammaire, p. 415.

6. Il s'agit de M. de Périgny, président aux enquêtes, qui fut le premier choisi comme précepteur du Dauphin. C'était un esprit orné. Quand il mourut (en 1670), Louis XIV choisit Bossuet pour le remplacer.

Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite; mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe[1], et les machines* qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province[2] où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre[3] en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations. Je devrais m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

Cette épître fut insérée, du vivant de La Fontaine, dans un recueil intitulé : *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français, avec des notes*, par Pierre Richelet (1689).

---

1. L'Angleterre, l'Espagne et la Hollande avaient formé contre Louis XIV une triple alliance (1668).

2. La Flandre; Louis XIV y prit en 1667 Douai, Tournai, Oudenarde et Lille.

3. La Franche-Comté, que le roi conquit en 1668.

PRÉFACE DE LA FONTAINE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil[1]. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient[3] en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté*, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les Grâces lacédémoniennes[4] ne sont pas tellement ennemies des Muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse[5] a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées[6] des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes[7]. Cébès[8] l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avaient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la

---

1. Avant la publication de ce premier recueil, quelques fables avaient déjà circulé en manuscrit.

2. Patru, né en 1604, mort en 1681. Avocat au Parlement de Paris et membre de l'Académie française, « il était regardé comme un autre Quintilien, comme un oracle infaillible en matière de goût et de critique. » (*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson et d'Olivet.)

3. Sur l'accord du verbe, v. p. 410, *modes*, 2°. *La contrainte de la poésie*, c'est la mesure rigoureuse du vers, ce sont les rimes.

4. Les Lacédémoniens ou Spartiates étaient réputés pour la concision de leurs paroles; de là cette expression le *laconisme*, pour signifier une manière courte et sentencieuse d'exprimer sa pensée.

5. C'est-à-dire la poésie, les poètes.

6. Comme autrefois les pages et les écuyers portaient la livrée, c'est-à-dire un costume uniforme aux armoiries du seigneur. — Les apologues d'Ésope étaient connus depuis longtemps, quand Socrate se mit à les traduire en vers. (Voyez *Histoire de la fable*, p. 2 et 3.) Le récit de Platon, que La Fontaine va résumer, se trouve dans le *Phédon* ou *Dialogue de l'âme;* Platon y rapporte l'entretien suprême que Socrate eut avec ses disciples, dans sa prison, en attendant la mort.

7. Chaque année les Athéniens envoyaient une députation ou *théorie* à l'île de Délos, au temple d'Apollon, et tant que la galère qui portait les députés n'était pas revenue, il était interdit d'exécuter les condamnés.

8. Un des disciples de Socrate.

musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait : car, comme la musique [1] ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous : d'autant plus que les Dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait : il n'y a point de bonne poésie sans harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fiction [2] ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament [3] : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus [4] a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples, non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible [5] que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein ; quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni

---

1. La Fontaine se méprend sur le sens que les Grecs attachaient à ce mot. Pour eux, la *musique* était l'ensemble de tous les exercices de l'esprit : sciences, lettres et beaux-arts ; la philosophie et la poésie appartenaient donc à la musique, au même titre que l'art de jouer de la lyre. A la *musique* les Grecs opposaient la *gymnastique*, qui était l'ensemble des exercices du corps (lutte, escrime, danse, etc.).

2. La fiction, c'est ce que le poète invente, ce qu'il imagine (v. le *Lexique*, au mot *feinte*.)

3. Un moyen de tout concilier ; le mot signifie : adoucissement, mélange.

4. Voyez *Histoire de la fable*, page 4.

5. V. p. 404, *adjectifs*, 2°.

l'extrême brièveté qui rendent Phèdre[1] recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense* égayer* l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue n'en demandait pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser* d'ailleurs[2] ; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien[3] dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté[4] et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue[5] ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme[6] ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles[7] ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse ; il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa

---

1. Voyez page 3 : la fable latine.
2. C'est-à-dire « d'*un autre côté* », avec d'autres qualités.
3. Dans l'*Institut. orat.*, liv. IV, ch. II.
4. *Il me faut du nouveau, n'en fût-il [point au monde,*
dit La Fontaine dans sa comédie de *Clymène*.
5. Dans le développement qui suit, La Fontaine s'attache à montrer l'utilité morale de la fable, et l'efficacité de ses enseignements. (V. notre *Introduction*, pages 26 et suiv.)
6. V. p. 419, *conjonctions*.
7. (Voyez *Histoire de la fable*, page 2.)

république [1], y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre; car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus [2] allant contre les Parthes s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif [3]; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle: au contraire [4], le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant; ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances. Les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables [5]. Quand Prométhée [6] voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit * monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme

---

1. Platon a tracé les lois d'une société idéale dans son ouvrage de la *République* (v. le livre III.)

2. M. Licinius Crassus fut battu par les Parthes en l'an 55 av. J.-C. Peu de temps après, le chef des Parthes l'attira dans une entrevue, et lui fit trancher la tête.

3. V. la fable 5 du livre III.

4. La suppression de la conjonction donne plus de vivacité à la phrase.

5. En résumé, la fable est utile: 1° par les principes de morale qu'elle nous enseigne; 2° par la connaissance qu'elle nous donne du monde et de l'homme.

6. D'après une autre légende, plus répandue parmi les poètes grecs, Prométhée aurait seulement dérobé le feu du ciel, source de l'intelligence et des arts, pour le communiquer aux hommes.

ces derniers sont nouveaux venus[1] dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste; et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable; l'âme la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes* ne l'a gardée[2]; tout au contraire de la moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît[3]. C'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours en suite[4]. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

> « Et quæ
> « Desperat tractata nitescere posse, relinquit[5]. »

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la *Vie d'Ésope*. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude[6] nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un

1. Voyez page 404. II. *Adjectifs*.
2. V. l'*Introduction*, pages 1 et 24.
3. C'est ce que disait aussi Molière : « *Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre, qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin.* » (*Critique de l'École des femmes*, scène VII.)
4. En deux mots dans l'édition de 1678 : *à la suite*.
5. Horace : *Art poétique*, v. 150 : « *et ce qu'il n'espère point pouvoir traiter avec éclat, il le laisse.* »
6. V. *Histoire de la fable*, page 3. La vie d'Ésope par Planude avait été reproduite maintes fois au XVI[e] et au XVII[e] siècle, dans les recueils ou

caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*, c'est-à-dire d'un homme subtil*, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet des sept Sages* est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer* à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui ; me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Ésope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope. A peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée; lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru

traductions de fables ésopiques. Un contemporain de La Fontaine, *Méziriac*, publia en 1632 une *Vie d'Ésope*, où il prétendait redresser les erreurs de Planude. Si La Fontaine a connu le travail de Méziriac, il n'a pas voulu en faire profiter ses lecteurs. Faut-il vraiment le regretter ?

qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé[1]. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que[2] ce qui m'a semblé trop puéril*, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*[3]. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade [4], quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre, et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre ; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eut[5] affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue, et paraissait idiot. Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore, et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur

---

1. Nous avons dit, dans l'*Histoire de la fable*, à quel point La Fontaine s'était mépris sur le temps où vivait Planude (v. page 3).
2. *Sans retrancher... que*, v. p. 420, *que*, 3°.
3. Le bourg d'Amorium était situé en Galatie, à l'ouest du Sangarius.
4. Vers 552 av. J.-C. On admet généralement qu'Ésope était plus ancien et qu'il florissait vers la cinquante-deuxième olympiade (572 av. J.-C.).
5. C'est ici l'indicatif : v. p. 411, *modes*, 4°.

gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns[1] disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter Hospitalier qu'il[2] leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement à se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut; et en s'éveillant : « Qu'est ceci? dit-il; ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça[3] que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison : que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer, et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendrait pour une outre*. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment: je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête*. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles[4], et dit en riant : « Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves; si bien qu'allant à Éphèse[5] pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi

---

1. V. p. 408, *pronoms indéfinis*, 1°.
2 et 3. V. p. 420, *que*, 2°.
4. L'obole était la sixième partie de la drachme, et valait environ quinze centimes de notre monnaie.
5. Ancienne ville d'Ionie.

selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain ; c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais dès la dînée * le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés. Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos[1]. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise. Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. — « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de[2] l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien, » puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence[3], à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une

---

1. Une des principales îles de la mer Égée ; elle faisait partie de la Confédération ionienne.

2. Sur cette locution, voyez Grammaire, VII. *Conjonctions*, page 419.

3. Inversion : *il n'y avait pas d'apparence qu'il pût le faire sérieusement : il n'y fallait pas songer.*

se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa, jusqu'à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance* effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court*. Ésope se mit à rire; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui ; il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme; sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie. » Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce : c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue.

Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction[1] ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne[2] à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces* à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité*. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second[3], l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien! dit Xantus, qui prétendait l'attraper, achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier. »

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine? » reprit Ésope. — « Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place; et voyant un paysan qui

---

1. Nous retrouverons dans les fables ces traits satiriques à l'adresse du mariage et des femmes (par ex. le *mal Marié*, VII, 2; l'*Homme entre deux âges*, I, 17). Voyez en particulier sur l'*humeur contredisante* du sexe, la *Femme noyée*, III, 16.

2. Sans garder rancune; sur cette locution familière, v. p. 405, *adjectifs*, 2°.

3. Le second service.

regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis : « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout*; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait; Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Esope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat qui lui demanda où il allait. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas[1]? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part*, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant[2] la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer toute[3] entière, et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait[4] fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa

---

1. Voyez page 409. V. *Verbe*, 2°.
2. V. p. 411, *participe*, 2°.
3. V. p. 409, *pronoms indéfinis*, 6°.
4. Il estimait. C'est ainsi que l'on dit : je le *tiens* pour un honnête homme; ou simplement : je le *tiens* honnête homme.

maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé; il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci. Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât pas d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. « Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! Moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais quant à la liberté, il ne se[1] pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouvèrent, après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculait toujours. « Les dieux me gardent de t'affran-

1. V. p. 405, *pronoms*, 5°.

chir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel[1] nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : 'Απόϐας βήματα, etc.; c'est-à-dire : *Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien, qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata[2] de rire; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. « La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt[3] de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains*. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce pro-

---

1. Voyez page 408, *que*, 9°.
2. V. p. 406, n° 7.
3. La Fontaine donne des noms tout modernes aux magistratures antiques; ce genre d'anachronisme est habituel aux historiens et aux traducteurs du XVIe et du XVIIe siècle. Sur le sens du mot *prévôt*, v. p. 252, note 4.

dige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus[1], roi des Lydiens, fit dénoncer* à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au[2] bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient[3]. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos. Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait* les sauterelles. — « Que « vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos « blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez « en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. — Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus[4], roi de Babylone. Les rois d'alors s'en-

1. Dernier roi de Lydie, régna de 560 à 546 av. J.-C. Cyrus, roi de Perse, le vainquit, et s'empara de Sardes, sa capitale.

2. Voyez p. 412, *préposition A.*

3. C'est la fable 13 du livre III.

4. Ce prétendu roi paraît être de l'invention de Planude.

voyaient les uns aux autres des problèmes à soudre* sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci paya d'ingratitude son bienfaiteur qui le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre : jusqu'à ce que Necténabo [1], roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant [2] à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant ; et pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince ; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu, et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre aux malheurs [3] ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage ;

---

1. Autre erreur de Planude, reproduite par La Fontaine ; ce roi d'Égypte ne régna qu'au quatrième siècle, deux cents ans après la mort d'Ésope.

2. V. p. 412, *participe*, 3°.

3. V. p. 413. IV.

non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui sur le bruit de sa mort avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement* des chevaux qui sont devers [1] Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? — Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre [2] ? »

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celles-ci entre autres : « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants*, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. — Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcs-boutants les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler.

---

1. Voyez Grammaire, page 416.
2. Comparez la fable 1 du livre IX : le *Dépositaire infidèle*, dont la moralité rappelle ce conte.

Ésope écrivit une cédule[1] par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin, tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes[2] fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué* de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien[3]. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité[4]. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent. — « La grenouille[5], leur dit-il, avait

1. Promesse de payer sous seing privé.
2. Ville de Phocide, célèbre par oracle d'Apollon.
3. Voyez la fable 10 du livre IV.
4. On précipitait les sacrilèges du haut d'une roche.
5. C'est la fable 11 du livre IV.

invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples : il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle*, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter[1]. » Les Delphiens, peu touchés* de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

---

1. C'est la fable 8 du livre II. Tout ce long récit de *la vie d'Ésope* est comme une fable, ou plutôt une suite de fables en excellente prose.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1]

Je chante les héros dont Ésope est le père :
Troupe de qui l'histoire, encor que[2] mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes[3],
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois[4].
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer* je n'emporte le prix[5],
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

---

1. Voyez l'*Épître dédicatoire*, page 55.
2. V. p. 419, *conjonctions*.
3. En 1667, Turenne et Louis XIV avaient conquis la Flandre (prise de Charleroi par Turenne ; prise de Lille par le roi). En 1668, l'année même où La Fontaine écrit cette épître, la Franche-Comté avait été conquise en moins d'un mois par le grand Condé. Le roi avait suivi en personne la campagne, qui devait aboutir au traité d'Aix-la-Chapelle. Louis XIV allait devenir l'arbitre de l'Europe.
4. C'est-à-dire les vertus que doivent avoir les rois. Boileau, dans son *Discours au Roi*, 1665, regrettait, lui aussi, son impuissance devant ces grands sujets :

Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.

La *forte voix* du siècle a été celle d'un orateur, de Bossuet, dont les oraisons funèbres ont magnifiquement retracé la gloire de nos armes.
5. « Emporter le prix d'agréer » est une expression peu naturelle et peu claire ; mais l'inversion même du vers rend la tournure moins pénible, en appuyant notre attention sur le mot important : *t'agréer*.

Nota. — Les fables d'Ésope sont citées aux *sources*, d'après l'édition de Coray (Paris, 1810).

LIVRE PREMIER

Fable I. — La cigale et la fourmi.

Sources : *Ésope*, fab. 134; imitée directement par La Fontaine. — On trouve déjà dans le *Livre des Proverbes*, attribué à Salomon (ch. vi, 6-8), la fourmi proposée comme exemple à l'homme paresseux.

La cigale[1], ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise[2] fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi[3] sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût*, foi* d'animal,
Intérêt et principal[4]. »
La fourmi n'est pas prêteuse
C'est là son moindre défaut[5].
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise[6].
— Vous chantiez? j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant[7]. »

Fable II. — Le corbeau et le renard.

Sources : *Ésope*, fab. 204, *Phèdre*, liv. I, fab. 13. — Au moyen âge : *le Roman de Renart* (édition Méon, t. I, v. 7187-7382). — *La farce de maistre Pierre Patelin* (xv[e] siècle), scène 6. — Voyez aussi dans Robert (*Fables inédites*, t. I), la fable du *Renart et du Corbel* (xiv[e] siècle).

---

1. C'est un insecte ailé qui fait entendre dans la campagne, pendant les chaleurs de l'été, un chant aigu et monotone.
2. C'est proprement le vent du nord. Ici le mot désigne les froids de l'hiver.
3. V. l'*Introduction*, p. 32.
4. C'est-à-dire le capital. On disait autrefois le sort principal de la dette. (V. livre XII, fable 7.)
5. C'est-à-dire le défaut que l'on peut le moins lui reprocher, si tant est que prêter soit un défaut; c'en serait un, à coup sûr, aux yeux de l'avare fourmi.
6. Tour elliptique et familier. (V. p. 420, *que*, 1°).
7. Le trait mordant de la fin se trouve dans Ésope : « Si tu jouais de la flûte dans la saison d'été, danse l'hiver. »

Il est curieux de rapprocher de l'exorde insinuant du renard ce passage du roman de Renart :

Par les Sainz Deu[1], *que voi je la ?*
Estes vos ce, sire compère ?
Bien ait hui l'ame vostre père[2]
Dant Rohart, qui si sot chanter[3] *!*

Parler au corbeau de son père, de l'âme et du chant de son père, c'est un trait de haute comédie. A la fin de la scène, la raillerie de Renart devient d'une cruauté raffinée :

Si dist « dès l'ore qu'il fu nez
Ne manju il de tel fromache
En nule terre que il sache. »

Maître* corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau[4] :
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix[5] des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent* pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon[6] vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Fable III. — La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf.

Sources : *Phèdre*, I, 24. — Horace, *Satires*, II, 3, v. 314-320.

Nous retrouvons un souvenir du même apologue dans la *Satire Ménippée* (XVIe siècle). Le recteur Roze interpelle le duc de Mayenne qui cherche à

---

1. C'est-à-dire par les saints de Dieu.
2. Que l'âme de votre père ait aujourd'hui du bien : soit heureuse.
3. Dom (seigneur) Rohart qui sut si bien chanter.
4. V. p. 415, *de*, 9°.
5. Oiseau fabuleux, et seul individu de son espèce, qui, après avoir vécu plusieurs siècles, se dressait un bûcher, et renaissait de ses cendres. Par métaphore : personne unique en son genre.
6. « Il est plaisant de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la sottise », dit Chamfort. La leçon n'en est que plus piquante.

imiter le roi de Navarre : « *Vous aurez beau faire le Roy... quand vous devriez crever et vous enfler gros comme un bœuf, comme feit la mere grenouille, vous ne serez jamais si gros seigneur que luy.* »

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille*,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni[1]. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore*
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois* veut bâtir comme les grands seigneurs ;
Tout petit prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis[2] veut avoir des pages[3].

Fable IV. — Les deux mulets.

Sources : *Ésope*, fab. 58. — *Phèdre*, II, 7.

Deux mulets cheminaient*, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle[4].
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé[5],
Et faisait sonner sa sonnette[6] :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,

---

1. Voyez page 449, *négation*, 7°.
2. C'était, dans la société féodale, le gouverneur des provinces frontières appelées *marches* (ancien allemand, *marck* : limite).
3. Jeunes nobles que l'on formait à la chevalerie. On était page de sept à quatorze ans, et attaché à la maison d'un grand seigneur. A quatorze ans, on était mis *hors de pages*. Au XVIIe siècle, on ne trouve plus guère de pages que chez les rois et les princes du sang royal.
4. Le mot *gabelle* désignait primitivement toute espèce d'impôt, de tribut. Peu à peu le nom de *gabelle* s'appliqua exclusivement à l'impôt sur le sel qui était le plus odieux de tous. Le droit perçu était d'un cinquième du prix de la vente. Le grenier à sel s'appelait aussi *gabelle*.
5. C'est-à-dire en élevant haut le pied et fièrement.
6. Cf. *Phèdre : clarumque collo jactat tintinnabulum :* il agite à son cou sa sonnette sonore.

Sur le mulet du fisc[1] une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi, j'y tombe et je péris.
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade. »

Fable V. — **Le loup et le chien.**

Sources : *Babrius*, fab. 99. — *Phèdre*, III, 7, directement imitée par La Fontaine. Cf. *Le Noble*, fab. 11, du *Chien gras et du Chien maigre. L'esclavage de la cour.* C'est une des meilleures fables de Le Noble. (Contemporain de La Fontaine ; 1643-1711.)

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant[2] que beau,
Gras, poli[3], qui s'était fourvoyé* par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire* loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin* était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau* sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères*, et pauvres diables*,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée* ;
Tout à la pointe de l'épée.

---

1. (Du mot latin *fiscus*, panier où l'on mettait l'argent), signifie le trésor public. Chez les Romains, *fiscus* désignait le trésor particulier du prince ; l'*ærarium* était le trésor de l'État. — En France, à l'époque carlovingienne, *fisc* était synonyme de *domaine*. Le fisc par excellence était le domaine particulier du roi.

2. Le mot désigne ici la force physique, la vigueur des membres.

3. C'est-à-dire au poil lustré.

Suivez-moi; vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant[1] bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis; à son maître complaire;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force[2] reliefs[3] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge[4] une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor[5]. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court* encor.

Fable VI. — La génisse, la chèvre et la brebis, en société avec le lion.

Sources : *Phèdre*, I, 5. Cf. *Roman de Renart* (éd. Méon. t. I, v. 5584-6168 et un fabliau cité par Robert (t. I, p. 32-34) : la *Compaignie Renart*. Ici, la compagnie donnée au lion est moins invraisemblable; il s'agit d'un loup et d'un renard, c'est-à-dire encore de bêtes de proie: les associés ont à se partager un taureau, une vache et un veau. Dans La Fontaine, le lion parle seul; dans le fabliau du moyen âge, chacun des deux autres associés s'explique sur le partage. Le loup, voulant donner à chacun sa part, reçoit un coup de griffe du lion. Maître Renart est mieux avisé; il adjuge le taureau au lion, et la vache à *Madame la Lionesse* qui le

Mengera souz sa courtine,
Ou elle gist en sa gésine.

Puis il ajoute :

Et vostre fils, mi Damoisel,
Si aura le petit vel.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier* lion, seigneur du voisinage,

1. La Fontaine a écrit *portants*. V. p. 412, *participe*, 4°; *mendiants* est également pris avec la valeur d'un participe : *qui mendient.*
2. V. Grammaire, p. 416.
3. Ce qu'on relève de dessus la table : les restes du repas.
4. Se figure, imagine; on dit, dans le même sens figuré : se forger des chimères, des monstres.
5. Dans Le Noble, le loup conclut par cette énergique déclaration :

J'aime mieux, au fond des bois,
En gueuse liberté me promener et vivre.

Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs* de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça[1] ;
Prit pour lui la première en qualité de sire* :
« Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort[2].
Comme le plus vaillant, je prétends* la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

Fable VII. — La besace.

Sources : *Ésope*, fab. 337. — *Phèdre*, IV, 10. — *Avianus*, fab. 14 : la *Guenon et Jupiter*. — L'apologue de la besace est à rapprocher de la comparaison célèbre de l'Évangile : « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil ? » (*Saint Mathieu*, ch. VII, versets 3-5.) — Cf. Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, ch. XV et XXXV.

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé* quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause[3].
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait ? — Moi ? dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait[4] plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa[5] sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor

---

1. Sur cette inversion, voyez page 422, 3°.
2. V. même livre, *fable* 10.
3. Jupiter plaisante ; il suppose que le singe aura plus à se plaindre que les autres animaux, étant le plus laid.
4. V. p. 405, *pronoms*, n° 5.
5. On appelle *glose* une note explicative et critique sur un passage obscur d'un auteur. De là le dérivé *gloser*, qui,

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit*
Dame* baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron[1] trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin* les renvoya s'étant censurés tous :
Du reste contents[2] d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout[3] ce que nous sommes,
Lynx[4] envers nos pareils, et taupes[5] envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers* tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Fable VIII. — L'hirondelle et les petits oiseaux.

Sources : *Ésope*, fab. 285.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages[6],
Et devant[7] qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que[8] la chanvre* se sème,
Elle vit un manant* en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons ;
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,

---

par extension, signifie critiquer, épiloguer, blâmer.

1. Insecte qui se développe dans le fromage et dans la farine ; c'est le plus petit des animaux visibles à l'œil nu.

2. La première édition, 1668, in-4°, porte *content* au singulier, ce qui donne un sens tout différent ; mais dès 1668, l'édition in-12 donne *contens*, qui est reproduit par les éditions suivantes.

3. C'est-à-dire *nous tous*, et comme l'écrit souvent La Fontaine : *tous tant que nous sommes*.

4. C'est le loup-cervier ; les anciens lui attribuaient une vue perçante ; de là cette expression : avoir des yeux de lynx.

5. La taupe est presque aveugle.

6. Virgile nous montre l'hirondelle voltigeant au-dessus des étangs, et avertissant de son cri perçant les laboureurs que l'orage approche. (*Géorgiques*, I, v. 377.)

7. V. p. 419, *conjonctions*.

8. V. Grammaire, pronom conjonctif *que*, p. 408, 10°.

Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine*?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à[1] vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison[2]
Votre mort ou votre prison;
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi[3].
Quand la chènevière[4] fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton*. »
La chanvre étant tout à fait crue[5],
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte[6], et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglettes* et réseaux[7]
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat :

---

1. Voyez page 413, *prép. à*, II, 1°.
2. Quand la chènevière sera verte.
3. Expression familière : *de quoi manger*. C'est la réponse des oiseaux; elle est mise au style indirect. (V. Grammaire, p. 423.)
4. C'est le terrain où le chanvre a été semé; la graine du chanvre est le chènevis.
5. Part. passé du verbe *croître*.
6. C'est-à-dire ensemencée (après la moisson et le labour). Le mot couvert, pris dans ce sens, est un terme d'agriculture. En Touraine, on se sert encore du mot *couvraille*, pour dire les semailles.
7. Petits filets, petits rets. Le rets est un tissu à mailles.

Imitez le canard, la grue, et la bécasse[1].
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser[2] aussi confusément
Que faisaient[3] les Troyens quand la pauvre Cassandre[4]
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit* aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Fable IX. — Le rat de ville et le rat des champs.

Sources : *Ésope*, fab. 301. — *Horace*, liv. II, sat. 6, v. 79 et s.

Sans méconnaître l'élégante rapidité de cette fable, nous oserons dire que le récit d'Horace lui est supérieur par la verve et par l'esprit. Le poète latin nous fait assister d'abord au repas frugal offert par le rat campagnard à son ami le citadin. La parcimonie resserrée et toute paysanne de l'un, la mine dégoûtée de l'autre « *effleurant à peine chaque morceau d'une dent dédaigneuse* » sont une fort jolie peinture. Le rat de ville, épicurien et sensuel, fait un discours à son pauvre camarade, pour lui montrer qu'il faut savoir mieux jouir de la vie qui est si courte. Il finit par le séduire de ses théories brillantes. Les voilà installés sur le tapis de pourpre, devant les reliefs d'un splendide souper Le citadin s'empresse, en maître de bonne maison, auprès de son hôte : « *goûtant d'abord, le premier, à tout ce qu'il apporte.* » La scène finit comme dans La Fontaine. Collin d'Harleville et Andrieux ont fait l'un et l'autre une traduction en vers de ce morceau d'Horace.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs[5] d'ortolans[6].

---

1. Tous oiseaux voyageurs : il s'agit naturellement ici des canards sauvages.
2. Se dit du cri de certains oiseaux comme la pie, le perroquet.
3. V. p. 410, *auxiliaires*, 2°.
4. Fille de Priam ; elle prédit la chute de Troie et ne fut pas écoutée. (Voyez Virgile, *Énéide*, livre II.)
5. V. plus haut, page 81, note 3.
6. L'ortolan est un petit oiseau de passage, dont la chair est grasse et très estimée. *Étymologie :* ancien français, *hortolan*, jardinier (latin, *hortulanus*, même sens, de *hortus*, jardin).

Sur un tapis de Turquie[1]
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie*
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit ;
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats[2] en campagne[3] aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique*
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc : fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! »

Fable X. — Le loup et l'agneau.

Sources : *Phèdre*, I, 1.

La raison du plus fort est toujours la meilleure[4] :
Nous l'allons montrer tout à l'heure*.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.

1. On imita les tapis d'Orient, en France, dans une manufacture installée d'abord au Louvre par Henri IV, puis transportée par Louis XIII dans la maison de la Savonnerie, près de Chaillot ; l'établissement fut réuni par Louis XIV aux Gobelins.

2. V. Grammaire, p. 410, *ellipse du verbe*, 3°.

3. Ils se hasardent de nouveau.

4. C'est-à-dire qu'elle prévaut contre les bonnes raisons du plus faible. C'est même l'originalité de cette fable, comme l'a remarqué Chamfort : « C'est la pré-

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure*,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ? »
Dit cet animal plein de rage :
« Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas[1] désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si[2] je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme* de procès.

Fable XI. — L'homme et son image.

POUR M. L. D. D. L. R.[3].

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux[4]
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.

---

tention du loup qui veut avoir raison dans son injustice, et qui ne supprime tout prétexte et tout raisonnement que lorsqu'il est réduit à l'absurde par les réponses de l'agneau. »

1. V. p. 409, *verbe*, 2°.
2. V. Grammaire, p. 420.
3. *Pour Monsieur le duc de La Rochefoucauld*. Il était né en 1613 et mourut en 1680. Le livre des *Maximes* fut publié en 1665 ; une seconde édition parut en 1666. Ce fut, dit Voltaire, « un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation... On lut avidement ce petit recueil : il accoutuma à penser, et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. » L'auteur y analyse les sentiments et les passions du cœur humain, et les ramène à un principe unique : l'amour de soi-même. Sur les relations de La Rochefoucauld et de La Fontaine, V. l'*Introduction*, page 12.
4. Expression recherchée, mais plaisante. qui se trouve dans Horace (*Art poétique*, v. 443.)

Afin de le guérir, le sort officieux[1]
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers* muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galands*,
Miroirs aux ceintures des femmes[2].
Que fait notre Narcisse[3]? il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure*.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau ;
Mais quoi ? le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît[4] d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

Fable XII. — Le dragon à plusieurs têtes, et le dragon à plusieurs queues.

Sources : Apologue oriental que l'on peut lire dans la *Vie de Gengis-Khan*, par l'historien persan *Mirkhond*. Le conquérant mogol emploie cette allégorie pour exhorter ses fils à l'union. On ne sait pas où La Fontaine l'a trouvée.

Un envoyé du Grand Seigneur[5]
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur[6],

---

1. Voulant lui rendre service ; office veut dire service : rendre de bons offices.

2. Dans la *Place royale*, de Corneille, représentée en 1635, Alidor présente à Angélique un miroir qu'elle porte pendu à sa ceinture. (II, 2.)

3. Narcisse avait dédaigné la nymphe Écho qui en mourut de douleur. Pour le punir, Némésis lui fit voir sa propre image réfléchie dans une source, et il en devint si amoureux qu'il dépérit peu à peu, et fut métamorphosé en une fleur qui porte son nom.

4. V. p. 414, n° 5.

5. C'est le nom que les Turcs donnent au Sultan.

6. C'est l'empereur d'Allemagne qui, à cette époque, était l'Empereur par excellence.

Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef*, sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer* une armée. »
Le chiaoux[1], homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée
Ce que chaque Électeur[2] peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre* au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer :
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef*
Et bien plus d'une queue, à[3] passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi ;
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre. »

Fable XIII. — Les voleurs et l'âne.

Sources : *Ésope*, fab. 39. — *Corrozet*, fab. 103.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder ; l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron*.

1. Ce mot est une corruption du turc *Schaouch* qui signifie *envoyé*. Les Schaouch étaient les envoyés de la Porte, ses messagers dans les différentes cours de l'Europe.

2. Les électeurs étaient les princes allemands qui avaient le droit d'élire l'empereur. Leur nombre varia de sept à neuf.

3. V. Grammaire, p. 413, II, 1°.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transylvain[1], le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De[2] nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart* voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

Fable XIV. — Simonide préservé par les dieux.

Sources : *Phèdre*, IV, 24, même titre.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe[3] le disait ; j'y souscris, quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes[4].
La louange chatouille et gagne les esprits ;
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide[5] avait entrepris
L'éloge d'un athlète[6] ; et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus[7].
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;

---

1. La Transylvanie est une province voisine de la Hongrie et de la Turquie d'Europe, faisant aujourd'hui partie de l'empire d'Autriche. Les Transylvains, les Turcs et les Hongrois, étant voisins, avaient entre eux de fréquentes contestations. En 1699, l'empereur Léopold Ier, à la fois roi de Hongrie et souverain de l'Autriche (le quatrième larron de la fable), rangea définitivement la Transylvanie sous la domination autrichienne.

2. Par aucun d'eux. V. Grammaire, p. 414, n° 1.

3. *Malherbe* (1555-1628) fut l'adversaire acharné de l'école de Ronsard et le réformateur de la poésie française. (V. F. Brunot : *la Doctrine grammaticale de Malherbe, d'après son commentaire sur Desportes.*) Il a été parfois grand poète. La Fontaine l'admirait sincèrement. (V. l'*Introduction*, page 42.) Cf. la fab. 1 du liv. III.

4. Il ne faut voir dans ces vers qu'un badinage plaisant. Nous avons dit (*Introduction*, p. 16) comment La Fontaine savait être courtisan. Les dieux, ce sont encore ici les grands et le roi.

5. Poète grec, né dans l'île de Céos (556 av. J.-C.). Hipparque l'attira à Athènes. A la mort du tyran, Simonide se rendit chez les Aleuades, en Thessalie. Il y trouva une table plus somptueuse, mais des oreilles moins délicates et des protecteurs moins généreux qu'en Attique, s'il faut en croire l'aventure racontée par La Fontaine, et qui dut se passer à Cranon. Il revint à Athènes à l'époque des guerres médiques. Nous n'avons plus que quelques fragments de ses élégies. Il devint poète national quand il célébra dans de courtes épigrammes d'une simplicité saisissante les combattants héroïques des Thermopyles, d'Artémisium et de Salamine. Il mourut à 89 ans, en 467 av. J.-C.

6. Les athlètes étaient les combattants qui disputaient un prix (grec, *athlon*) dans les jeux publics de la Grèce. On confiait l'éloge du vainqueur à un poète de renom, mais le panégyrique s'adressait moins à l'athlète qu'à sa patrie.

7. C'est-à-dire ne se prêtant point aux agréments du style, aux ornements.

Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux[1] ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
Élève* leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent[2] :
Mais quand il le vit, le galant*
N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
« Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie*.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré* de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte[3]
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers*.
La prédiction en fut vraie :
Un pilier manque ; et le plafonds*,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.

---

1. Deux célèbres héros ou demi-dieux, que les Grecs appelaient *Dioscures* (fils de Jupiter). Leur mère était Léda.

2. Monnaie grecque ; le talent représentait un certain poids d'argent (5560 fr. 90 de notre monnaie).

3. Ce terme qui, dans le style élevé et poétique, veut dire troupe, bataillon, est ici employé plaisamment.

Ce ne fut pas le pis ; car, pour rendre complète
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire ;
Chacun cria miracle : on doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils* de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte[1], et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer*, de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène[2]
Souvent sans déroger trafique[3] de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce* :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étaient frères et bons amis.

FABLE XV. — **La Mort et le malheureux.**

Sources : Les vers de Mécène, que traduit La Fontaine, nous ont été conservés par Sénèque (épître CI). — V. Montaigne, *Essais* (liv. II, ch. 37), qui cite ce passage, « *Tant les hommes*, dit-il, *sont accoquinez à leur estre misérable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! Oyez Mæcenas.* » — Dans Homère, Achille exprimait déjà le même sentiment : « *J'aimerais mieux labourer la terre aux gages d'un pauvre homme que d'être le roi de tous les morts.* » (*Odyssée*, chant XI, vers 489 et s.)

Un malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
« O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle ! »

---

1. A mon sujet, à la pensée que j'ai développée.
2. Une des neuf muses ; elle présidait à la tragédie ; son nom désigne ici la poésie et les poètes en général.
3. Boileau soutiendra comme La Fontaine les revendications légitimes des écrivains ; mais il aura soin de marquer sévèrement les limites que ne doit point franchir la dignité du poète :

Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
Tirer de son travail un tribut légitime ;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
(*Art poétique*, chant IV, vers 127-133.)

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je? cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi! »

Mécénas[1] fut un galant* homme;
Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un[2] me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits[3] qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite : mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau[4] et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

Fable XVI. — La Mort et le bûcheron.

Sources : *Ésope*, fab. 20.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée[5],
Sous le faix[6] du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine* enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
« Quel plaisir[7] a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine* ronde?

---

1. *C. Cilnius Mæcenas*, chevalier romain et ministre d'Auguste, protégea les poètes. (V. Boissier : *Nouvelles promenades archéologiques*.)

2. Ce quelqu'un était Boileau, à ce que dit Brossette. Il eut la malheureuse idée de refaire la fable de La Fontaine; il n'a réussi qu'à donner une traduction d'Ésope froide et décolorée.

3. C'est le trait de la fin : « *Pour que, levant ce fardeau, tu le charges sur moi.* » C'est en effet un trait de vérité dramatique.

4. Disons si humain!

5. Branches coupées avec leurs touffes vertes.

6. Le sens étymologique du mot est *faisceau* (latin, *fascis*), par extension : *fardeau*. Le même vers présente le sens propre et le sens figuré.

7. Exemple de style indirect. (V. Grammaire, p. 423, n° 3.)

Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »
Sa femme, ses enfants, les soldats[1], les impôts,
Le créancier, et la corvée[2]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée[3].
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère[4]. »

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Fable XVII. — L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses.

Sources : *Ésope*, fab. 162. — *Phèdre*, livre II, fab. 2. — Le même apologue se retrouve dans une traduction persane du livre de *Calila et Dimna*.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant[5],
Et partant
De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire ;
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant :
Bien adresser* n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.

---

1. Les soldats étaient autrefois logés chez l'habitant ; les premières casernes ne furent bâties qu'à la fin du XVIIe siècle. Sans doute il ne s'agit, pour le pauvre bûcheron, que de troupes de passage.

2. On appelait *corvées* des services de corps ou des redevances auxquels étaient astreints les habitants de certaines terres. Il y avait des *corvées publiques*, exigées par le souverain, et des *corvées particulières*, dues aux seigneurs. Les corvées ont été abolies par l'Assemblée constituante, dans la nuit du 4 août 1789.

3. « Voilà les traits poignants de la vérité prise sur le fait, » dit Taine, qui s'attache à faire ressortir la tristesse et la profondeur du sentiment dans ce qu'il nomme : un sombre tableau d'Holbein.

4. Cela ne te causera pas grand retard.

5. C'est-à-dire de l'argent comptant.

Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient[1] quelquefois testonnant*,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part* emportait
Un peu du poil* noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils* blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen, point de nouvelles*.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne[2] ;
Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

Fable XVIII. — Le renard et la cigogne.

Sources : *Ésope*, fab. 326. — *Phèdre*, I, 26.

Compère* le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère* la cigogne[3].
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts ;
Le galant*, pour toute besogne*,
Avait un brouet clair ; (il vivait chichement.)
Ce brouet[4] fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle* eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très-fort la politesse,

1. Voyez page 410, *auxiliaires*, 1°.
2. C'est-à-dire ma tête rendue chauve ne m'empêchera pas de rester garçon. Cf. l'expression : *qu'à cela ne tienne !*
3. *Cicogne* est l'orthographe de toutes les anciennes éditions (latin, *ciconia*).
4. Ancien français *breu*. Sorte de potage, de sauce très liquide ; le brouet du renard était *clair*, c'est-à-dire moins que substantiel.

Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire* était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille[1].

FABLE XIX. — L'enfant et le maître d'école.

Sources : *Ésope*, fab. 310. — Cf. *Rabelais*, liv. I, ch. 42 : Un moine, passant à cheval sous un noyer, accroche les branches par mégarde, et se trouve suspendu à l'arbre, « *tandis que son cheval se desrobe dessous luy.* » Il interpelle Eudémon et Gargantua qui se disputent, au lieu de lui porter secours, et le comparent à Absalon.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva[2],
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant[3] pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école[4] ;
L'enfant lui crie : « Au secours ! je péris ! »
Le magister*, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer[5]. « Ah ! le petit babouin* !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille* !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord[6].

---

1. V. Grammaire, *adjectifs*, p. 405.
2. V. p. 411, *modes*, 4°.
3. V. p. 411, *participe*, 2°.
4. Ce mot ne rime pas exactement avec *saule*. (V. *Versification*, page 51.)
5. Réprimander.
6. Au bord de la rivière, hors de l'eau.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Créateur en a béni l'engeance*.
En toute affaire, ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé ! mon ami, tire-moi de danger ;
Tu feras après ta harangue [1].

Fable XX. — Le coq et la perle.

Sources : *Phèdre*, III, 12. La Fontaine nous donne ici deux apologues : le second servant de moralité au premier. Phèdre termine simplement par ce trait : « *Je parle pour ceux qui ne me comprennent pas.* » (C'est aux ignorants que j'adresse cette fable.)

Un jour un coq détourna [2]
Une perle, qu'il donna
Au beau* premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton [3]
Serait bien mieux mon affaire. »

Fable XXI. — Les frelons et les mouches à miel.

Sources : *Phèdre*, III, 13. — Cf. *Rabelais*, livre III, ch. 42.

Après Rabelais, La Fontaine se rencontre avec Molière et Racine pour dénoncer les lenteurs de la justice, et les formalités si compliquées et si ruineuses qu'entraînaient avec eux les procès. Cf. *les Plaideurs* (1668) et *les Fourberies de Scapin* (1671). La comparaison qui conclut la fable sera le sujet d'une autre fable : liv. IX, fab. 9.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;

---

1. Ce mot, qui signifie discours apprêté, est pris ici en mauvaise part. La Fontaine nous présente encore un portrait du pédant, au liv. IX, fab. 5.
2. C'est-à-dire écarta de l'endroit où elle était, sans doute d'un fumier. — Détourner est pris ici au sens propre.
3. Diminutif de ducat (v. livre VII, *fab.* 14) ; monnaie d'argent de Hollande et de Venise valant environ cent sous.

Des abeilles s'opposant[1],
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée[2], et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ? dans les frelons
Ces enseignes* étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière
Entendit une fourmilière.
Le point* n'en[3] put être éclairci.
« De grâce, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante[4],
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché* l'ours ?
Sans tant de contredits[5], et d'interlocutoires,
Et de fatras[6], et de grimoires[7],
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties. »
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties[8].

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode[9] !

---

1. C'est ici un terme de jurisprudence. (V. plus bas.) La Fontaine emploie à dessein dans cette fable la langue du palais. *S'opposer*, c'est mettre un empêchement judiciaire à l'exécution d'un acte.

2. Ayant la couleur du tan. (Écorce du chêne, qui est d'un brun clair.)

3. C'est-à-dire *par* la fourmilière.

4. Terme de palais : la cause est en suspens, l'arrêt n'est pas rendu.

5. Les *contredits* sont des écritures que fournit une partie contre la procédure de l'autre. L'*interlocutoire* est « une sentence ou arrêt qui, ne jugeant pas une affaire au fond, ordonne qu'on prouvera quelque incident par titres ou par témoins. » (*Dictionnaire de Richelet.*)

6. Ce mot signifie au propre un amas confus de choses, par exemple un paquet de nippes, de hardes. Au figuré, un fatras est un amas de paroles et d'écrits fastidieux.

7. Écrits obscurs, difficiles à déchiffrer, anciennement : formulaire de sorcellerie.

8. La *partie* est celui qui plaide contre quelqu'un, soit en demandant, soit en défendant. (V. livre II, *fable* 3.) *Leurs parties* signifie donc ici leurs adversaires.

9. La méthode des Turcs était fort

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code;
Il ne faudrait point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge*,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII. — Le chêne et le roseau.

Sources ; *Ésope*, fab. 143 et fab. 180. — *Haudent*, 1re partie, fab. 180.

« C'est une tradition constante que de toutes ses fables, celle que La Fontaine préférait était le *Chêne et le Roseau.* » (Walckenær.) Nous avons étudié cette fable dans notre *Introduction.* (V. pages 39 et 47.)

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet[1] pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure*
Fait rider[2] la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que[3] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon; tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas[4]. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin[5]. » Comme il disait ces mots,

---

expéditive. Le juge (le *cadi*) faisait donner la bastonnade à celui qui lui paraissait avoir tort, et l'affaire était terminée.

1. Très petit oiseau appelé par les naturalistes *régule cristé*. — Le mot vient de l'ancien français *roitel*, qui est lui-même le diminutif de roi.

2. L'image est continuée par le mot *face*.

3. V. Grammaire, p. 419.

4. L'argument est net et tranchant.

5. L'arbuste finit brusquement sur ce mot plein de menaces.

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible dès enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs[1].
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui[2] la tête au[3] ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts[4].

LIVRE II

Fable I. — Contre ceux qui ont le goût difficile.

Sources : *Phèdre*, IV, 7, le *Poète*.

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope[5]
Les dons qu'à ses amants cette Muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges* d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que[6] de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse[7].
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau[8]
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau.
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement[9] ?
« Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant. »
— Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,

---

1. Le rythme suit le mouvement de l'ouragan.
2. V. p. 407, *pron. conj.*, 3°.
3. V. Grammaire, p. 413, III, 3°.
4. Ces deux vers, d'une largeur superbe, sont un souvenir lointain de Virgile. (*Enéide*, liv. IV, v. 445-446.)
5. La muse de la poésie épique.
6. V. p. 418, *si*, 2°.
7. V. p. 420, *que*, 1°.
8. Cf. la dédicace en vers au Dauphin, en tête du liv. I, et l'épilogue du liv. XI.
9. V. Lexique au mot *charme*.

Et d'un style plus haut? En voici. « Les Troyens[1],
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité :
Quand un cheval de bois, par Minerve[2] inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse[3],
Le vaillant Diomède[4], Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troïe,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine... »
— C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style. »
— Eh bien! baissons d'un ton. « La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe[5], et croyait de ses soins*
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles[6]
Au doux Zéphire, et le priant
De les porter à son amant... »
— Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant :
Je ne la tiens pas légitime,

---

1. La chute de Troie a été racontée par Virgile, au second livre de l'*Enéide*.
2. Minerve (Pallas Athéné) protégeait les Achéens (ou Grecs) contre les Troyens.
3. Roi d'Ithaque; Homère l'appelle : l'*artificieux*.
4. Roi d'Argos; Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine.
5. Personnages figurant dans les églogues ou pièces de poésie pastorale. Ce genre à peu près créé dans l'antiquité par Théocrite, et continué par Virgile ressuscita en Italie au XVI[e] siècle (V. l'*Aminta* de Tasse et le *Pastor Fido* de Guarini) et fut très cultivé en France au XVII[e] siècle. *Racan* chanta les bergers, la campagne et la retraite, avec une vérité d'émotion qu'admirèrent La Fontaine (livre III, fab. 1) et Boileau (*satire* IX). Ce goût de la pastorale se répandit dans le roman. (V. l'*Astrée*, d'Honoré d'Urfé, dont le 1[er] volume parut en 1609.)
6. Ce mot rime imparfaitement avec *saules*, les deux syllabes finales n'ayant pas la même quantité; La Fontaine aurait donc pu appliquer ici la censure qu'il se fait adresser deux vers plus bas. (V. *Versification*, p. 51.)

Ni d'une assez grande vertu :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[1]. »
— Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire. »

Les délicats[2] sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

FABLE II. — Conseil tenu par les rats.

Sources : *Abstemius*, fab. 195. — *Faërne*, fab. 47.

Un chat nommé Rodilardus*,
Faisait de rats telle déconfiture*,
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans[3] la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl* ;
Et Rodilard passait, chez la gent* misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut et au[4] loin
Le galant* alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat[5] qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre[6] en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;

---

1. Métaphore empruntée à l'art du fondeur de métaux. Horace, pour rendre la même idée, compare le poète à un forgeron :
« *Il remettra sur l'enclume les vers* [*mal tournés.* »
(*Art poétique*, v. 441.)

2. Le mot est ici une critique : ceux qui cherchent à montrer une délicatesse excessive, qui font les difficiles. (V. l'*Introduction*, p. 23.) En présentant la défense de la fable, La Fontaine raille finement les témérités du style épique et les langueurs un peu fades de la pastorale.

3. V. Grammaire, p. 416.

4. Hiatus. (V. *Versification*, p. 53).

5. Le jour du sabbat est chez les juifs le jour du repos religieux. On appelait aussi sabbat les assemblées nocturnes tenues par les sorciers ; et par comparaison, le mot a signifié toute espèce de bruit et de désordre nocturnes.

6. Le chapitre (latin, *capitulum*) est une assemblée de religieux (moines ou chanoines), réunis régulièrement pour conférer sur certains intérêts de la communauté ou du diocèse. Par extension, le mot *chapitre* désigne le corps même des chanoines. A la tête du chapitre est le *doyen* (latin, *decanus :* celui qui a dix hommes sous sa direction). Les *chanoines* étaient chargés de l'administration des biens ecclésiastiques, et soumis à une règle commune (de là leur nom, les *canonici :* du grec *kanôn* qui veut dire « règle »).

Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas[1] point, je ne suis pas si sot; »
L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus[2],
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[3] chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

Fable III. — Le loup plaidant contre le renard par-devant le singe.

Sources : *Phèdre*, I, 10.

Un loup disait que l'on l'avait volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé[4].
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie[5].
Thémis[6] n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice[7].
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis;
Et tous deux vous paierez l'amende :

1. Voyez page 409. V. *Verbes*, 2°.
2. V. Grammaire, p. 412, 6°.
3. V. Grammaire, p. 418.
4. Cité en justice. La Fontaine emploie ici, comme plus haut (I, 21), le langage de la procédure.
5. V. page 98, note 8.
6. Déesse de la justice. (Voyez Boileau, *le Lutrin*, chant VI, vers 10.)
7. Le mot prend ici une extension plaisante. On appelait *lit de justice* dans l'ancienne monarchie une séance solennelle du Parlement où le roi siégeait, assis sur un trône, au-dessous d'un dais, entouré des ducs et pairs, et où il faisait enregistrer ses édits.

Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »

Le juge prétendait qu'à tort et à[1] travers
On ne saurait manquer*, condamnant[2] un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot[3], selon mon avis.

Fable IV. — **Les deux taureaux et une grenouille.**

Sources : *Phèdre*, I, 30.

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire[4].
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant*.
— Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et nous foulant[5] aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands[6].

---

1. *Et à* forme un hiatus interdit. (V. *Versification*, p. 53.)
2. V. p. 411, *participe*, 1°.
3. Le mot est plaisant, soit ! mais la justice ne doit rechercher que la vérité du fait, sans s'inquiéter des personnes. De plus la conclusion de Phèdre est toute différente : « *Quiconque est une fois réputé pour menteur, dit-il la vérité, n'est pas cru.* »
4. Ce combat a été décrit par Virgile (*Géorgiques*, liv. III, vers 219 et suiv.) Le poète latin nous montre « *les coups terribles que se portent les deux taureaux, ébranlant de leurs mugissements les forêts et le ciel, tandis que la belle génisse paît tranquillement sur la montagne. Le vaincu s'exile au loin, plein de regrets...* »
5. Sur cette tournure, v. p. 411, *participe*, § 2.
6. Cette conclusion rappelle un vers fameux d'Horace : « *Toutes les folies des rois retombent sur les Grecs.* » *Épîtres* (liv. I, 1, vers 14) : « *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.* »

Fable V. — La chauve-souris et les deux belettes.

Sources : *Ésope*, fab. 109, même titre ; fab. 351, l'*Autruche*. Le sujet est tiré de la double nature de l'autruche (en grec, *strouthо-camelos :* oiseau-chameau).

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction[1].
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession[2].
Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent* qui fend les airs ! »
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie[3].
La voilà derechef* en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage.
« Moi pour telle[4] passer ? Vous n'y regardez pas.
Qui[5] fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris ; vivent les rats !
Jupiter confonde les chats ! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

---

1. Sans feinte. (V. ce mot au Lexique.)
2. C'est-à-dire ma nature ; le mot est employé avec une nuance de plaisanterie ; Racine a dit de même : *un citoyen du Mans, chapon de son métier*. (*Les Plaideurs*.)
3. Sur cette construction, v. Grammaire, p. 413, III, 3°.
4. Grammaticalement, ce mot devrait s'accorder avec *oiseau ;* mais la chauve-souris parle en son nom.
5. V. Grammaire, p. 408, 7°.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe[1] changeants[2],
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue*.
Le sage[3] dit, selon les gens :
« Vive le roi ! vive la ligue[4] ! »

Fable VI. — L'oiseau blessé d'une flèche.

Sources : *Ésope*, fable 133.

Mortellement atteint d'une flèche empennée*,
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
« Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles ;
Mais ne vous moquez point, engeance* sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet[5] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre. »

Fable VII. — La lice et sa compagne.

Sources : *Phèdre*, livre I, fab. 19. — Dans *Justin* (livre XLIII, ch. 4), cet apologue est raconté aux Gaulois pour les engager à chasser les Massiliens (habitants de Marseille) qui viennent de s'établir en Gaule.

Une lice[6] étant sur son terme[7],
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De[8] lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.

---

1. L'écharpe servait autrefois à distinguer les partis, comme aujourd'hui la cocarde. C'était une pièce de taffetas que l'on portait tantôt comme une ceinture, tantôt comme un baudrier. Pendant la Fronde, les *Mazarins* portaient l'écharpe verte, les soldats de Condé isabelle, et les partisans de Gaston d'Orléans de couleur bleue.
2. Sur l'accord du participe, v. Grammaire, p. 412, 4°.
3. Le sage n'est ici que l'homme prudent, avisé.
4. Coalition du parti catholique, dirigée à la fois contre les protestants et contre le roi Henri III. Quand ce roi fut tombé sous le couteau du moine Jacques Clément (1589), la ligue, ayant à sa tête le duc de Mayenne, appuyée par l'Espagne, et maîtresse de Paris, tint en échec Henri IV, qui finit par triompher de ses efforts. La Ligue fut définitivement dissoute en 1594.
5. Cette expression désigne ici la race humaine; elle se trouve dans *Horace* (liv. I, ode III, « *audax Japeti genus* »), mais appliquée seulement à Prométhée, fils du Titan Japet. V. page 60, note 6.
6. Femelle du chien de chasse.
7. Près de faire ses petits.
8. V. Grammaire, p. 414, 5°.

Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court*, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Fable VIII. — L'aigle et l'escarbot.

Sources : *Ésope*, fab. 2.

L'aigle* donnait la chasse à maître* Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot[1] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr; mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant[2] cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
« Princesse[3] des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère*. »
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,

---

1. Espèce de scarabée, insecte à ailes membraneuses, recouvertes par des étuis cornés. — Le trou de l'escarbot est beaucoup trop petit pour qu'un lapin puisse s'y blottir. La Fontaine semble avoir prévu l'objection : *mais où mieux?* Ne s'agit-il pas d'une fable?

2. V. Grammaire, page 417.

3. Il s'agit, dans cette fable, de la femelle de l'aigle. (V. pour le genre de ce mot dans l'ancienne langue, le Lexique.)

Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle* étant de retour et voyant ce ménage*,
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean lapin derechef* est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit[1] de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède[2],
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre[3].
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte[4] :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec[5] mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,

---

1. Remarquez la métaphore ; on sait que l'écho était personnifié, dans la mythologie, par une nymphe.

2. Jeune prince troyen, que Jupiter enleva lui-même, sous la forme d'un aigle, ou à l'aide de son aigle, pour lui servir d'échanson.

3. *Prendre :* tour elliptique ; il faut aussi noter que c'est l'aigle qui se fait à elle-même cette réflexion. (V. Grammaire, *style indirect*, p. 423, 6°.)

4. « Il s'agit, dans le texte d'Ésope, non de la crotte du scarabée lui-même, mais d'une de ces boules de fiente, où les escarbots, et particulièrement le scarabée égyptien, enferment leurs *œufs*. » (Édition Régnier.)

5. V. Grammaire, p. 415.

De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote*
Est en quartier d'hiver[1], et, comme la marmotte[2],
Se cache et ne voit point le jour.

Fable IX. — Le lion et le moucheron.

Sources : *Ésope*, fab. 146. — Cf. la 57e fable latine de Weiss (*Pantaleo Candidus*), même titre.

« Ce duel du lion et du moucheron, dit Géruzez, est digne de l'épopée, par le mouvement et la majesté du style. » Remarquez l'allure vive et impétueuse de la phrase, quand le moucheron sonne la charge et attaque son puissant adversaire, et comparez les rugissements du lion vaincu à la chute retentissante du chêne. (I, 22.)

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre[3] ! »
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie*?
Un bœuf est plus puissant[4] que toi :
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord* il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ*;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.

---

1. Le *quartier* ou les *quartiers d'hiver*, ce sont les cantonnements des troupes pendant l'hiver.
2. Quadrupède rongeur, de l'ordre des loirs, qui dort l'hiver; de là l'expression proverbiale : *dormir comme une marmotte.*
3. La Fontaine a emprunté cette expression énergique à Malherbe qui l'avait appliquée au maréchal d'Ancre :

Va-t-en à la malheure, excrément de la terre !
Monstre qui dans la paix fait les maux de la guerre.

(début de l'ode LXXVI.)

4. V. p. 80, note 2.

La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe[1], et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour[2] de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais[3]; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents[4].
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

Fable X. — **L'âne chargé d'éponges, et l'âne chargé de sel.**

Sources : *Ésope*, fab. 254. — *Faërne*, fab. 6.

Un ânier, son sceptre[5] à la main,
Menait en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles*.
Sa charge était de sel. Nos gaillards* pèlerins*,
Par monts, par vaux[6], et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés* se trouvèrent.
L'ânier qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,

---

1. Remarquez ici la coupe du vers.
2. V. Grammaire, p. 416.
3. V. Grammaire, p. 417.
4. Le cheval est sur les dents, quand, fatigué, il appuie ses dents sur le mors; au figuré, être sur les dents, c'est être accablé de fatigue. Cette locution est encore usitée dans le langage familier.
5. Le sceptre de l'ânier est un simple bâton; aussi bien le mot avait-il à l'origine en grec et en latin le sens de bâton, pris ensuite comme signe du commandement.
6. Pluriel inusité de *val ;* il n'est employé que quand on l'oppose à *monts : aller par monts et par vaux.*

Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier* prit exemple sur lui,
Comme un mouton[1] qui va dessus[2] la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant* : l'ânier et le grison[3]
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

Fables XI et XII. — **Le lion et le rat. La colombe et la fourmi.**

Fable XI. — **Sources** : *Ésope*, fab. 217. — Cf. surtout l'épître de Marot *à son ami Lyon Jamet*. Elle fut écrite en 1525. Le poète, alors en prison au Châtelet, s'efforce d'intéresser son ami à sa délivrance, en lui contant cet apologue ; si Jamet se conduit en lion à l'égard de Marot, il trouvera, le cas échéant, un rat reconnaissant. Le récit de Marot, par la vivacité et le piquant du style, par la physionomie si vivante des deux personnages, est un pur chef-d'œuvre, auprès duquel les vers de La Fontaine, pourquoi ne pas le dire ? paraissent assez pâles.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

---

1. C'est un des moutons de Panurge. (V. Rabelais, liv. IV, ch. VIII.) « *Panurge jette en pleine mer son mouton criant et bellant. Tous les aultres moutons, crians et bellans en pareille intonation, commencèrent soy jetter et saulter en mer après, à la file...* »
2. V. Grammaire, p. 416.
3. *Grison* : nom familier donné à l'*âne*, à cause de la couleur de son poil (*grison*, diminutif de *gris*, veut dire : qui grisonne).

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie[1].
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire*?
Cependant il avint* qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets[2],
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire* rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage[3].
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Fable XII. — **Sources** : *Ésope*, fab. 41.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe :
Quand sur l'eau se penchant une fourmis* y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain croquant* qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus[4],
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.

---

1. Citons Marot :

Trouva moyen, et maniere, et matiere,
D'ongles et dens, de rompre la ratière :
Dont maistre Rat eschappe vistement :
Puis meit à terre un genouil gentiment,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand Beste :
Jurant le Dieu des Souris et des Ratz,
Qu'il luy rendroit.

2. Le rets est un tissu à mailles, un filet.

3. Marot fait parler ses personnages. Voici ce que dit le Rat :

Tays toy, Lyon lyé,
Par moy seras maintenant deslyé :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as,
Bien y parut quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort Lyonneusement,
Or secouru seras Rateusement.
Lors le Lyon ses deux grands yeux vestit[1]
Et vers le Rat les tourna un petit,
En luy disant : O povre vermyniere,...
Va te cacher, que le Chat ne te voye.

Et le rat de répondre :

J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchans qu'une Sye:
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche...

4. La colombe était consacrée à Vénus.

---

1. *Vestit* : c'est-à-dire couvrit ses yeux de ses paupières, en clignant. C'est un trait d'exacte observation.

Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon :
Le vilain* retourne la tête ;
La colombe l'entend, part, et tire* de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole[1].

FABLE XIII. — **L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits.**

Sources : *Ésope*, fab. 40 et fab. 166.

Un astrologue[2] un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin[3] les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homère et les siens[4] ont chanté,
Qu'est-ce, que[5] le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence ?
Or du hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles[6] ?

---

1. Pas même le morceau que l'on en pourrait avoir au prix d'une obole. L'obole était une petite monnaie de cuivre qui avait cours autrefois en France.

2. L'*astrologie* était une prétendue science qui rattachait la destinée des hommes au cours des astres ; elle fut très pratiquée au moyen âge et jusqu'au XVIIIe siècle. (V. plus bas la note sur le mot *horoscope*.) Louis XI avait un astrologue attaché à sa personne. Catherine de Médicis fit bâtir à Paris, pour son astrologue, Ruggieri, auprès de son hôtel, un observatoire, qui existe encore et tient à la halle au blé.

3. Le Destin, c'est ici l'ordre immuable, l'enchaînement nécessaire des phénomènes.

4. C'est-à-dire les poètes grecs qui ont continué la tradition homérique ; l'idée du Destin inéluctable, de la fatalité maîtresse de l'homme comme de la matière, apparait surtout dans le théâtre grec (*Eschyle et Sophocle*).

5. *Autre chose que*. (V. Grammaire, p. 420, *que*, 3°.)

6. « Le silence éternel de ces espaces

A quelle utilité[1] ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre dans les biens de plaisir incapables[2] ?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus[3],
Les convertir en maux devant[4] qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut ; les astres font[5] leur cours ;
Le soleil nous luit tous les jours ;
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences *.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope[6],
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs[7] tout d'un temps ;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop[8] ; revenons à l'histoire
De ce spéculateur* qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent* aux chimères,
Cependant[9] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

---

infinis m'effraye », a dit Pascal. (*Pensées*, 428.)

1. *Pour quelle utilité?* (V. Grammaire, p. 413, II, 2°.)

2. Lucrèce montre l'homme troublé dans ses plaisirs par la crainte de la mort, et de ce qui est au delà de la mort. Quelle serait donc sa vie, s'il savait l'heure où il doit mourir, et seulement l'heure où il souffrira? (*De natura rerum*, V, vers 37 et suiv.)

3. Goûtés par anticipation ; ainsi même la certitude du bonheur rendrait l'homme malheureux, en le rassasiant trop tôt.

4. V. Grammaire, p. 419.

5. Remarquez la force du verbe *faire:* ils accomplissent, ils achèvent.

6. Observation astrologique de l'heure natale (grec, *óroscopeion*, examen de l'heure). On prédisait la destinée d'une personne, en notant la situation de certains astres dans le ciel, au moment précis de la naissance; cela s'appelait : *tirer l'horoscope*.

7. Il s'agit ici des *alchimistes*, qui passaient leur temps à *souffler* sur les fourneaux, pour changer les métaux en or, et chercher la *pierre philosophale;* cette pierre, composée d'après certains procédés, devait avoir précisément la propriété de transmuer les métaux inférieurs en or. Cette recherche s'appelait encore le *grand œuvre*.

8. C'est qu'en effet La Fontaine fait tenir en quatre vers l'anecdote dont il tire un long développement philosophique et moral. Il oublie à dessein la fable pour les réflexions qu'elle lui suggère. Mais après la dissertation générale sur le Hasard et la Providence, il revient à des conseils plus particuliers et tout pratiques, s'adressant, pour finir, aux esprits rêveurs et chimériques.

9. V. Grammaire, p. 419.

Fable XIV. — Le lièvre et les grenouilles.

Sources : *Ésope*, fab. 57.

Un lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux :
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle[1] ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet*.
Il était douteux*, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique* animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers[2] sa tanière[3].
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraye aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ? des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre* de guerre.
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

---

1. « *La faiblesse est le seul défaut qu'on ne puisse corriger.* » (*La Rochefoucauld*, 130ᵉ *maxime.*)
2. V. Grammaire, p. 416.
3. Ce terme est ici impropre ; l'endroit où le lièvre repose se nomme le *gîte* (v. vers 1), et le mot se rattache à *gésir* (il gît) ; latin, *jacere*, être couché.

FABLE XV. — Le coq et le renard.

Sources : *Ésope*, fab. 36. — *Marie de France*, fab. 52, *Dou Coulon* (Colombe *e dou Gourpil* (Renard).

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois*.
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse ;
Ne me retarde point, de grâce :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes[1] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[2] dès ce soir ;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour* fraternelle.
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure*, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie ;
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends ; nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire ;
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois[3]. » Le galant* aussitôt
Tire ses grègues*, gagne au haut*,
Mal content de son stratagème ;
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

---

1. La poste était une mesure de chemin, ordinairement de deux lieues. C'était la distance que parcourait la voiture de *poste* avant de changer ses chevaux au relais.

2. Des feux de joie, en signe de réjouissance.

3. L'hypocrisie du renard ne va pas sans vanité : il n'avoue pas sa peur. C'est un trait de caractère.

Fable XVI. — Le corbeau voulant imiter l'aigle.

Sources : *Ésope*, fab. 203. — *Corrozet*, fab. 69.

L'oiseau de Jupiter[1] enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard* corbeau disait, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière* créature
Pesait plus qu'un fromage[2], outre que sa toison
Était d'une épaissseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème[3].
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau*,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette[4].

Il faut se mesurer[5] ; la conséquence est nette :
Mal prend aux voleraux* de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre* :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure[6].

---

1. V. plus haut, même livre, fable 8.
2. La Fontaine fait allusion à la mésaventure du corbeau trompé par le renard, I, 2.
3. Un des Cyclopes ; il avait un seul œil, au milieu du front. Ovide parle de sa barbe : *Métamorphoses*, livre XIII, vers 766 et 850. (V. l'*Odyssée*, livre IX.)
4. Ce trait se trouve dans Corrozet :
A ses enfants le baille pour esbat.
5. Mesurer ses forces. C'est le mot d'Horace : *Épîtres*, I, VII, vers 98.
6. Le dernier vers est tout un apologue en raccourci. Il s'agit des toiles d'araignée que crève la guêpe, et qui prennent le moucheron.

Fable XVII. — Le paon se plaignant à Junon.

Sources : *Phèdre*, livre III, fab. 18.

Le paon se plaignait à Junon[1].
« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps. »
Junon répondit en colère :
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ?
Toi que l'on voit porter à l'entour[2] de ton col
Un arc-en-ciel nué[3] de cent sortes de soies;
Qui te panades*, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés;
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir[4];
Tous sont contents de leur ramage :
Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage. »

Fable XVIII. — La chatte métamorphosée en femme.

Sources : *Ésope*, fab. 169. — *Corrozet*, fab. 47 : de la *chatte muée en femme*.

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,

---

1. Le paon lui était consacré comme l'aigle à Jupiter.
2. V. Grammaire, p. 416.
3. Nuancé ; *nuer*, c'est assortir des nuances, par exemple dans une broderie. On dit *or nué*, c'est-à-dire mêlé à la soie dans la broderie, et fondu avec elle.
4. A Rome, les prêtres chargés d'interpréter le vol et le chant des oiseaux

Qui miaulait d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes*,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa chatte, en un beau* matin,
Devient femme; et le matin même,
Maître* sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait[1] cette épouse nouvelle
Son hypocondre* de[2] mari.
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte,
Troublèrent le repos des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds :
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture.
Pour cette fois elle accourut à point;
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force[3].
Il se moque de tout, certain âge accompli.
Le vase est imbibé[4], l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le[5] veut désaccoutumer.
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières[6];

---

s'appelaient les *augures*. Tandis que le corbeau pouvait donner un présage heureux, la corneille annonçait toujours une catastrophe. (V. *Virgile*, Églogues, IX, 15.)

1. V. p. 410, *auxiliaires*, 2°.

2. V. p. 415, *de*, n° 9.

3. C'est la morale de cette fable, dont il faut rapprocher la 7e du livre IX.

4. V. Horace, *Épîtres*, livre I, II, v. 69.

5. *Le* représente *le naturel*, placé trois vers plus haut, et avant deux autres substantifs également du masculin ; la correction n'est peut être pas entièrement satisfaite de cet éloignement, mais la clarté n'en souffre pas.

6. *En vain*, dit encore Horace, *vous chassez à coups de fourche la nature, elle reparaîtra toujours.* » (*Épîtres*, I, 10, v. 24.)

Et fussiez-vous embâtonnés*,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres[1].

Fable XIX. — Le lion et l'âne chassant.

Sources : *Ésope*, fab. 226. — *Phèdre*, I, 11.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer[2] ; il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[3], daims et cerfs bons et beaux*.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor[4].
L'âne à messer* lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée[5],
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois.
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le lion, c'est bravement* crié.
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé. »
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison :
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur[6] caractère.

---

1. Autre image dans Destouches :

Chassez le naturel, il revient au galop.
(*Le Glorieux*, acte III, sc. v.)

2. Prendre du gibier, chasser.
3. Le mot compte pour deux syllabes. (V. *Versification*, p. 53.)
4. Un des guerriers grecs qui étaient au siège de Troie, et dont la voix, dit Homère, était aussi puissante que cinquante voix d'hommes réunies.
5. V. p. 93, note 5.
6. Le caractère des ânes ; c'est ici la figure de mots appelée *syllepse*. (V. Grammaire, p. 422.)

Fable XX. — Testament expliqué par Ésope.

Sources : *Phèdre*, IV, 5 ; V. la *Vie d'Ésope*, par La Fontaine.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage[1]. En voici pour essai[2]
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales[3],
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente[4] part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain ; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune[5] sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée* ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet*, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.

---

1. Tribunal suprême d'Athènes, composé, depuis Solon, d'archontes sortant de charge. L'Aréopage siégeait sur la colline d'*Arès* (Mars), d'où lui est venu son vrai nom (*Arès* et *pagos*, colline de Mars).

2. C'est-à-dire pour exemple.

3. Les lois particulières d'Athènes.

4. La part qui lui serait échue (latin, *contingere*, échoir).

5. C'est le style de la pratique. (V. Grammaire, p. 409.)

« Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[1]:
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente
Dès le décès du mort courante[2].
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un les maisons de bouteille*,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie[3],
Les esclaves de bouche*, et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie ;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix ;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination*,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre[4] arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui !
Comment! ce peuple, qui se pique*
D'être le plus subtil* des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! » Ayant ainsi parlé,

---

1. Voyez page 409, *verbes*, 3°.
2. Formules usitées dans les actes civils.
3. C'est un vin que l'on récolte aux environs de Nauplie de Malvoisie, en Morée.
4. Événement fortuit, circonstance.

Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré.
Rien qui pût être convenable,
Partant[1] rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne* eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien[2],
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent;
Paieraient leur mère tout comptant;
Ne posséderaient plus les effets[3] de leur père ;
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme[4] il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens[5].

---

1. Voyez Grammaire, page 417.
2. Ésope était né en Phrygie; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir, en cette rencontre, plus d'esprit que les Attiques.
3. Le sens général du mot est : *objets de toute espèce* à l'usage d'une personne, *biens*. En terme de jurisprudence, on dit : les *effets mobiliers*, et absolument les *effets*.
4. V. Grammaire, p. 419.
5. C'est la conclusion de tout ce morceau, qui est moins une fable qu'une anecdote. La Fontaine termine par un trait d'ironie contre la foule si souvent ignorante et irréfléchie. Cf. livre VIII, fable 26.

LIVRE III

FABLE I. — Le meunier, son fils et l'âne.

Sources : *Faërne*, fab. 100, le *Père, le Fils et l'Ane*. — Le Pogge : *Facéties*. — *Vie de Malherbe*, par Racan, publiée en 1651 (v. dans le tome I[er] des *Œuvres de Malherbe*, édition des *Grands écrivains*, p. LXXXI.)

A M. D. M.[1]

L'invention des arts étant un droit d'aînesse[2],
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce ;
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte* est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes[3].
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan[4] Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace[5], héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour, tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers* et leurs soins*),
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir* en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :

---

1. Ces initiales signifient : *A Monsieur de Maucroix;* sur cet ami de La Fontaine, et sur les circonstances qui engagèrent le poète à écrire cette fable, v. l'*Introduction*, p. 8.

2. Dans la société féodale, le droit d'aînesse réservait à l'aîné des enfants le domaine paternel : les Grecs, étant nos aînés, ont donc eu, par droit de naissance, l'avantage d'inventer les arts.

3. La Rochefoucauld écrivait en 1665 : « *Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste bien encore des terres inconnues.* » (Maxime 3.)

4. Honorat de Bueil, marquis de Racan, fut le disciple et l'ami de Malherbe dont il écrivit une vie. Il fit paraître *Arténice ou les Bergeries*, pastorale dramatique. Un petit recueil d'*odes, stances, sonnets* et de poésies diverses, une traduction de cent cinquante psaumes complètent son œuvre poétique. La postérité n'a pas entièrement ratifié les éloges que lui ont accordés La Fontaine et Boileau. Mais si Racan n'est pas un grand poète, il est du moins un poète agréable et sincère. — La Fontaine rendit encore hommage à *ses deux maîtres* dans son épître à Huet (Ep. 8), et Boileau les réunit aussi dans la même admiration :

Malherbe d'un héros peut chanter les exploits;
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.
(Art poétique, ch. I.)

5. Allusion aux odes d'Horace.

Dois-je dans la province* établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter*;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous[1] le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
« Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre ! »
Le premier qui les vit de rire s'éclata[2] :
« Quelle farce[3], dit-il, vont jouer ces gens-là?
« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois*. Le meunier n'en a cure*;
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure*
Passent trois bons* marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria* tant qu'il put :
« Oh là! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
« Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
« C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
« — Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
« Qu'il faille voir ainsi clocher[4] ce jeune fils,
« Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
« Fait le veau* sur son âne[5], et pense être bien sage.
« — Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge;

---

1. Voyez Grammaire, p. 406, nº 10.
2. V. Grammaire, p. 406, nº 7.
3. La *farce* était un genre de comédie très populaire aux XIVᵉ et XVᵉ siècles; le mot, en vieux français, signifiait *mélange* : plat composé de différents aliments; on s'en servit pour désigner ces pièces, jouées par les clercs de la basoche, où le langage du palais était mêlé au parler de la rue.
4. Boiter en marchant.
5. Le rapprochement du veau, de l'âne et de l'évêque est tout à fait plaisant.

« Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser[1]. L'un dit : « Ces gens sont fous ;
« Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
« Hé quoi ? charger ainsi cette pauvre bourrique !
« N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
« Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
« — Parbieu* ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
« Qui prétend contenter tout le monde et son père[2] :
« Essayons toutefois si par quelque manière
« Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant* marche seul devant eux.
Un quidam* les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
« Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
« Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
« Je conseille à ces gens de le faire enchâsser[3].
« Ils usent leurs souliers et conservent leur âne ;
« Nicolas, au rebours[4] ; car, quand il va voir Jeanne,
« Il monte sur sa bête, et la chanson[5] le dit.
« Beau trio de baudets ! » Le meunier repartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
« Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
« Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
« J'en veux faire à ma tête[6]. » Il le fit, et fit bien.

Quant à vous[7], suivez Mars[8], ou l'Amour ou le Prince ;
Allez, venez, courez, demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

---

1. Voyez page 82, dernière note.
2. Proverbe très ancien, que les Italiens connaissaient ; on le trouve dans une lettre de l'Arétin à Nicolas de Cusa.
3. Le conserver précieusement comme une relique dans une châsse.
4. Ellipse : il fait le contraire de ce que fait Nicolas.
5. C'est une chanson populaire, dont voici le dernier couplet :

Adieu, cruelle Jeanne ;
Si vous ne m'aimez pas,
Je monte sur mon âne,
Pour galoper au trépas.
— Courez, ne bronchez pas,
Nicolas ;
Surtout n'en revenez pas.

6. La Fontaine s'entend à mettre en scène ces paysans et à les faire parler. V. l'*Introduction*, p. 39.
7. C'est toujours Malherbe qui s'adresse à Racan.
8. Le dieu de la guerre désigne ici le métier des armes.

Fable II. — Les membres et l'estomac.

Sources : *Ésope*, fab. 202. — *Tite-Live*, livre II, ch. 32. — Cf. Shakespeare, *Coriolan*, acte I, sc. 2. — *Rabelais*, livre III, ch. 3 et 4.

Je devais[1] par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage.
A la voir d'un certain côté,
Messer* Gaster* en est l'image.

S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme[2],
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
Et pour qui ? pour lui seul ; nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons * : c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en[3] allât chercher.
Ce leur[4] fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale[5].
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage[6] le magistrat,
Maintient* le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.

---

1. Voyez page 411, *modes*, 5°.
2. Trait de satire sociale, glissé dans le récit.
3. « Qu'il allât chercher ailleurs des serviteurs, » comme les bras, les mains et les jambes.
4. Voyez à ce sujet page 406, n° 9.
5. Ésope applique l'apologue à l'autorité nécessaire d'un chef d'armée.
6. Donne des gages au magistrat; *gages* ne se dit plus que du salaire des domestiques.

Ménénius[1] le sut bien dire.
La commune[2] s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

Fable III. — Le loup devenu berger

Sources : *Verdizotti*, fab. 42.

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard[3],
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton*,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse[4].
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[5] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;

1. Ménénius Lanatus Agrippa, consul en 503 av. J.-C.; les plébéiens, révoltés contre les patriciens, se retirèrent sur le Mont Sacré en 493; Ménénius réussit à les ramener dans Rome, en leur récitant cet apologue. (V. Tite-Live.)

2. Pour désigner les plébéiens, La Fontaine se sert d'un terme tout à fait moderne. Dans l'ancienne société française, la *Commune* c'est le corps des bourgeois ou habitants d'une ville, ayant leurs franchises reconnues par une charte.

3. Expression proverbiale : il fallait avoir recours à la ruse.

4. Instrument de musique champêtre, formé d'un sac de cuir plein d'air, auquel sont adaptés deux tuyaux (de *corne*, même sens que *cor*, et *muse*, musette). — La houlette est un bâton surmonté d'une petite poche ou gouttière en fer, pour lancer des mottes de terre aux moutons qui s'écartent.

5. « Trompeur » (note de La Fontaine). Une loi d'Athènes défendait l'exportation des figues; on nomma *sycophantes* ceux qui dénonçaient les infracteurs de cette loi (*sukon*, figue; et *phainein*, révéler — celui qui révèle l'exportation des figues). Par extension, le mot devint, dans l'antiquité même, synonyme d'*hypocrite* et de *menteur*.

Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette[1] ;
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire :
Et pour pouvoir mener vers son fort* les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre*,
Empêché* par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup[2] ;
C'est le plus certain de beaucoup.

Fable IV. — Les grenouilles qui demandent un roi.

Sources : *Ésope*, fab. 167. — *Phèdre*, I, 2.

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin* les soumit au pouvoir monarchique
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent* marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,

1. Synonyme poétique de cornemuse, ancien français *muse* : qui se rattache peut-être au latin *musa*, la muse, le chant (cf. *musica*, musique).

2. *Cils qui le leu veult ressembler*
La piau du leu doit affubler.
(*Gauthier de Coinsi*, poète du XIIIe siècle, cité par Robert.)

De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire* le souffre, et se tient toujours coi*.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ? votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez[1] dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire[2]. »

Fable V. — Le Renard et le Bouc.

Sources : *Ésope*, fab. 4. — *Phèdre*, IV, 9. — *Haudent*, 1re partie, fab. 1. — Cf. *Renard le Contrefet* (Robert, II, p. 300), « *si come Renart fit avaler Ysengrin dedans le puits* ». La fable du moyen âge est d'ailleurs indépendante de la fable ésopique (v. Sudre, *ouvrage cité*, p. 228 et s.)

Capitaine[3] renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître* en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits;
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en[4] eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère* ?

1. Vous auriez dû. V. Grammaire, p. 411.
2. On ne voit pas trop ce qui pourrait arriver de pire aux grenouilles dévorées par la grue. — Sur le caractère des grenouilles, v. liv. XII, fable 24 et l'*Introduction*, p. 35.
3. Le *capitaine* était autrefois un des premiers officiers d'une armée; c'était celui qui marchait à la tête (de *caput* : tête; ancien français *chevetaine*, de chef).
4. C'est-à-dire de l'eau.

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe, dit l'autre, il[1] est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous[2] lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence[3]
Autant de jugement que de barbe au menton[4],
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu : j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter* en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin[5].

Fable VI. — L'aigle, la laie et la chatte.

Sources : *Phèdre*, livre II, fab. 4.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie[6] au pied, la chatte entre les deux :
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage*.
La chatte détruisit par sa fourbe* l'accord.
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible[7] guères.

---

1. Cela; v. p. 407, *démonstr.*, 3°.
2. V. Grammaire, p 406. n° 10.
3. Excellemment, au plus haut degré.
4. Le trait est d'Ésope, ainsi traduit par Haudent :

S'autant de sens tu avoys en la teste
Comme de poil as soubz gorge pendu...

5. Voyez ci-dessus la *Préface* de La Fontaine ; il y fait l'application de cette fable à l'expédition de Crassus, s'engageant dans le pays des Parthes, sans savoir comment il en pourra sortir.
6. C'est la femelle du sanglier.
7. V. p. 404, *adjectifs*, 2°.

Voyez-vous à nos pieds fouir* incessamment*
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
Au partir[1] de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine*.
« Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberait sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans[2] l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent* marcassine[3]* et de la gent aiglonne*
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort[4] pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir* une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore[5],
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe*, à mon avis.

---

1. Voyez page 411, *infinitif*, 1°.
2. V. Grammaire, p. 416.
3. Le marcassin est le petit du sanglier.
4. Renfort de provisions.
5. Quand Prométhée eut dérobé le feu du ciel, Jupiter, pour se venger, envoya sur la terre une femme, Pandore, qui devait faire le malheur de la race humaine; elle apportait du ciel une boîte contenant tous les maux, et dès qu'elle fut ouverte, ils se répandirent sur la terre; l'espérance seule resta dans la boîte de Pandore.

Fable VII. — L'ivrogne et sa femme.

Sources : *Ésope*, fab. 73. — *Haudent*, 1re partie, fab. 56.

Chacun a son défaut, où[1] toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt* de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve[2]
L'attirail de la mort à l'entour[3] de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
« Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ? »
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton[4],
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau* propre pour Lucifer[5].
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
— La cellerière[6] du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart, sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire ? »

Fable VIII. — La goutte et l'araignée.

Sources : Pétrarque, *Épîtres latines*, III, 13e. — Nicolas Gerbel, *Recueil de fables en latin*, 1535.

Quand l'Enfer eut produit la goutte et l'araignée,
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter

1. Voyez p. 407, *conjonctifs*, 1°.
2. V. Grammaire, p. 409, *verbes*, 3°.
3. V. Grammaire, p. 416.
4. Une des trois Furies ; les deux autres étaient Tisiphone et Mégère.
5. Nom du diable, comme plus bas *Satan*. — Les religions païenne et chrétienne sont ici mêlées ; mais c'est toujours l'*enfer* dont il s'agit.
6. C'est la religieuse, qui, dans un

D'être pour l'humaine lignée*
Également à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases* étrètes*,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes[1];
Accommodez-vous, ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'aragne*, aux cases qui me plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet[2],
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme*,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet*
Jamais Hippocrate[3] me somme. »
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie*,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion* tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir*, houer[4] : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
« Oh! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. » Et l'autre d'écouter;
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

---

couvent, était chargée des provisions de bouche, du *cellier*.

1. Ce sont deux petits brins de bois ou de paille avec lesquels on tire à la courte paille.

2. Le piquet de sa tente.

3. Le père de la médecine; il naquit en 460 av. J.-C., dans l'île de Cos, et mourut en Macédoine, dans un âge très avancé.

4. C'est remuer la terre avec la houe (sorte de pioche.)

Chez un prélat[1] qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte*,
Et fit très-sagement de changer de logis.

Fable IX. — Le loup et la cigogne.

Sources : *Ésope*, fab. 144. — *Phèdre*, I, 8. — *Marie de France*, fab. 7, *Dou Leu et de la Grue ki li osta l'os de la goule.*

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie*
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur[2] pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne[3].
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis pour un si bon tour[4]
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire? dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère*!
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

Fable X. — Le lion abattu par l'homme.

Sources : *Ésope*, fab. 219.

On exposait une peinture
Où l'artisan* avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.

---

1. Sans doute quelque prélat comme celui du *Lutrin* de Boileau :

Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
(Chant I, vers 57 et suiv.)

La Fontaine, atteint de rhumatisme dans ses vieux jours, se rappela la goutte qu'il avait si bien dépeinte :

Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t-en : suis-je ton héritage?
Suis-je un prélat? Crois-moi, consens à mon adieu.
(Lettre à St-Évremond, 19 déc. 1687.)

2. V. Grammaire, p. 414, n° 1.
3. V. liv. I, fable 18.
4. Pour ce tour d'adresse, pour cette habile opération.

Les regardants[1] en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet :
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre. »

Fable XI. — Le renard et les raisins.

Sources : *Ésope*, fab. 156. — *Phèdre*, IV, 3.

Certain renard gascon*, d'autres disent normand*,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment*,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant* en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats[2]. »
Fit-il pas mieux[3] que de se plaindre?

Fable XII. — Le cygne et le cuisinier.

Sources : *Ésope*, fab. 74.

Dans une ménagerie*
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait* d'être
Commensal du jardin, l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries*,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire[4] à leurs vaines[5] envies*.

1. Voyez Grammaire, page 412, n° 3.
2. On appelait *goujat* un valet d'armée et, par extension, le mot a désigné un homme grossier, méprisable.
3. V. Grammaire, p. 418, *négation*, n° 2.
4. V. Grammaire, p. 413, III, 4°.
5. Le passage de Virgile dont s'est ici inspiré La Fontaine, peut éclairer cette expression : le poète latin nous montre toutes les variétés des oiseaux de mer, « *prenant leurs ébats dans les flots, et se livrant en vain au plaisir de se plonger.* » *En vain*, parce qu'une fois baignés, ils retournent à l'eau. (*Géorgiques*, liv. I, vers 387.)

Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt[1] à mourir, se plaint en son ramage[2].
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
« Quoi? je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe[3]
Le doux parler[4] ne nuit de rien[5].

Fable XIII. — Les loups et les brebis.

Sources : *Ésope*, fab. 237. — V. *Vie d'Ésope*, par La Fontaine, page 71.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[6] les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
Les loups leurs louveteaux; et les brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes* ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats*
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que[7] dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux[8] dents, dans les bois se retirent.

1. Voyez Grammaire, page 417.
2. C'était une tradition poétique chez les anciens que le cygne, quand il se sent près de mourir, fait entendre, pour la dernière fois, ses plus beaux chants. Cette fable, et c'est bien une fable! l'histoire naturelle a prouvé que les cygnes ne chantaient pas, a été racontée par Platon, dans le *Phédon* (ch. xxxv.)
3. Expression imitée d'Horace : *Post equitem sedet atra cura* (*Odes*, III, 1.) « *derrière le cavalier vient s'asseoir le noir chagrin* »; cf. Boileau : *Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.* (Epître V.)
4. Le doux parler, c'est donc le charme d'une parole persuasive, d'une voix éloquente.
5. C'est-à-dire *en rien* (V. Grammaire, p. 414, n° 1.)
6. V. Grammaire, p. 415.
7. V. Grammaire, p. 408, n° 10.
8. V. Grammaire, p. 413, IV.

Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les Chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent;
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

FABLE XIV. — **Le lion devenu vieux.**

Sources : *Phèdre*, I, 21. — Cf. Ménage, *fable latine* (écrite en 1652).

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes[1] plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes[2]. »

FABLE XV. — **Philomèle et Progné.**

Sources : *Ésope*, fab. 149. — *Babrius*, fab. 12. — C'était la seule fable de Babrius qui fût connue au temps de La Fontaine; notre poète a pu la trouver dans Nevelet; il l'a traduite presque littéralement, avec un rare bonheur d'expression.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta[3]
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.

---

1. V. Grammaire, p. 408, *indéf.*, 1°.
2. Dans Phèdre, nous voyons l'âne frapper à coups de pieds le lion; et c'est de la fable latine que nous vient l'expression proverbiale : *le coup de pied de l'âne*. La Fontaine, comme le remarque Walckenaer, a craint d'outrager la majesté du lion en lui faisant infliger sous nos yeux le dernier des opprobres; « il n'a fait qu'indiquer le tableau qui dans Phèdre termine cette fable. » (V. notre *Introduction*, p. 32.) Les douze vers de cette fable sont parmi les plus forts qu'ait écrits La Fontaine.
3. S'égara.

« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace[1], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
— Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux? »
Progné lui repartit : « Eh quoi? cette musique[2],
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux[3] cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée[4] autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage. »

FABLE XVI. — La femme noyée.

Sources : *Faërne*, fab. 41. — *Marie de France*, fab. 96. — Pogge, *Facéties* (édit. de Bâle, p. 437).

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.

---

1. Cette expression elliptique nous est expliquée par le passage de Babrius : « *je te vois aujourd'hui pour la première fois depuis la Thrace.* »

2. Tour brusque et familier; il y a encore ici une ellipse : « qu'est-il besoin de cette musique? »

3. V. Grammaire, *préposition* A, p. 412.

4. Térée, roi des Thraces, avait épousé Procné, dont il eut un fils, Itys. Voulant séduire sa belle-sœur Philomèle, il fit passer sa femme pour morte; mais comme Philomèle lui résistait, il lui coupa la langue, après l'avoir outragée. Procné se vengea en tuant son propre fils, dont elle servit la chair à Térée; elle s'enfuit alors avec sa sœur. Pour échapper au roi qui les poursuivait la hache à la main, elles prièrent les dieux de les métamorphoser en oiseaux. Procné fut changée en hirondelle, Philomèle en rossignol. Quant à Térée, il se vit transformer en huppe (d'autres disent en faucon); on fit d'Itys un chardonneret. (V. Ovide, *Métamorphoses*, VI, 565.)

Son époux en[1] cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce*,
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante[2],
Je ne sais s'il avait raison;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà[3].

FABLE XVII. — La belette entrée dans un grenier.

Sources : *Ésope*, fab. 158. — *Horace*, livre I, ép. 7.

Damoiselle* belette, au corps long et flouet*,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande* fit chère* lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie*,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,

1. Voyez Grammaire, p. 406, n° 11.
2. La manie de contredire : « *Les humeurs contredisantes sont incommodes et désagréables.* » (*Logique de Port-Royal*, IIIe partie, ch. XIX.)
3. V. *Versification*, p. 54.

Grasse, maflue* et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl*,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours :
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir[1].
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres[2];
Mais ne confondons point, par[3] trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

Fable XVIII. — Le chat et un vieux rat.

Sources : *Ésope*, fab. 28. — *Phèdre*, IV, 2. — L'analyse littéraire de cette fable a été finement faite par M. Legouvé dans l'*Art de la Lecture*.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard*, l'Alexandre des chats,
L'Attila[4], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère[5], était craint une lieue à la ronde* :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix* de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant* fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas ; la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.

---

1. C'est la traduction du vers 37 d'Horace. (V. *Sources*.)
2. A qui s'adresse cette allusion si rapide? Sans doute aux financiers, aux traitants, auxquels Colbert fit rendre gorge.
3. V. Grammaire, p. 411, *infinitif*, 2°.
4. Roi des Huns; il envahit et dévasta l'Empire romain dans le milieu du ve siècle: il s'était lui-même surnommé *le Fléau de Dieu;* aussi La Fontaine ajoute : *le fléau des rats*.
5. Chien à trois gueules qui gardait l'entrée des enfers.

Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement[1],
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête*.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite; et sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un[2], dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis*
Pour la seconde fois les trompe et les affine*,
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche[3] ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent* trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier*, il savait plus d'un tour;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine*.
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »

C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence.
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

---

1. Remarquez les trois rimes masculines qui se suivent.
2. C'est-à-dire plus d'un tour : locution elliptique et populaire.
3. Coffre de bois servant à conserver la farine ou le pain.

LIVRE IV

Fable I. — Le lion amoureux.

Sources : *Ésope*, fab. 221.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigné[1], de qui les attraits
Servent aux grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir sans vous épouvanter
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître;
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir;
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que[2] les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance*
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure* outre cela.
Voici comment il en alla[3]:

1. Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de Madame de Sévigné. Elle avait dix-neuf ou vingt ans, quand La Fontaine lui dédia cette fable (en 1665 ou 1666). (V. l'*Introduction*, p. 10.) Elle épousa, le 29 janvier 1669, le comte de Grignan, déjà veuf deux fois, lieutenant général en Languedoc, et qui fut nommé, à la fin de cette même année, lieutenant général au gouvernement de Provence. Ce fut alors que, séparée de sa fille, Madame de Sévigné entretint avec elle une correspondance infatigable, où elle versait, avec son cœur de mère, tout son esprit. Il ne paraît pas que Madame de Grignan ait répondu par des retours bien vifs aux tendresses dont elle était l'objet. C'était une personne assez froide, et qui gardait, au moins dans ses paroles, cette indifférence que lui reproche La Fontaine.

2. V. Grammaire, p. 408, n° 10.

3. Comment la chose se passa.

Un lion de haut parentage*,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur ;
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible[1],
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe* volontiers[2]
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence.[3] »

---

1. Voyez page 404, *adjectifs* 2°.
2. V. *Versification*, p. 52.
3. « *La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre : à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.* » (*La Rochefoucauld.*)

Fable II. — Le berger et la mer.

Sources : *Ésope*, fab. 49.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins*,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite[1].
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage ;
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage ;
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis[2],
Fut Pierrot[3], et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux[4] !
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance[5] ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition[6]
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts* et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

---

1. Néréide ou Océanide, déesse de la mer ; elle désigne ici la mer elle-même.
2. Noms de bergers, personnages d'églogues. (V. livre II, fable 1.)
3. Un des personnages bouffons de la comédie italienne, type devenu en France très populaire.
4. Le berger personnifie tout naturellement ces *Eaux* qui lui ont joué un si mauvais tour.
5. Plus loin, La Fontaine nous dira (livre V, fable 3) : *Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.*
6. Alliance de mots pleine d'énergie.

FABLE III. — La mouche et la fourmi.

Sources : *Phèdre*, IV, 23. — Cf. *Le Noble*, conte 63.

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
« O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal !
Je hante* les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant[1] toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches* emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit[2] ?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il[3] en vaille mieux ?
Si vous entrez partout, aussi[4] font les profanes[5].
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi[6]
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas[7] aussi mouches les parasites[8] ?

1. *Avant toi*. (V. Grammaire, p. 416.)
2. Terminé votre discours ?
3. *Il* pour *cela*. (V. Grammaire, p. 407, *démonstr.*, 3°.)
4. *Aussi* pour *ainsi*. (V. Grammaire, p. 415.)
5. Les gens du commun, la foule.
6. V. Grammaire, p. 407, *conjonc.*, 2°.
7. Ellipse de *ne*. (V. Grammaire, p. 418, *négation*, 2°.)
8. Ce sont ceux qui s'arrangent pour vivre à la table d'autrui. Dans l'anti-

Cessez donc de tenir un langage si vain;
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards* sont pendus; et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai par monts* ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller. »

Fable IV. — Le jardinier et son seigneur.

Sources : *Camerarius* (fab. d'Ésope, p. 312).

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois *, demi-manant *,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue.
Là croissait[1] à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet;
Peu de jasmin d'Espagne[2], et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée*
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier? je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut*,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bonhomme*, sur ma vie.
— Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.

quité, les parasites exerçaient ostensiblement leur profession : ils payaient en bons mots le repas qu'on leur offrait.

1. Sur l'emploi du singulier, v. Grammaire, p. 410, *modes*, 2°.

2. Sorte de jasmin à grandes fleurs.

Cependant on fricasse, on se rue* en cuisine.
« De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur. »
Il déjeune très bien; aussi[1] fait sa famille*,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, cause avec sa fille.
L'embarras des chasseurs[2] succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare:
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bonhomme est étonné*.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage*
Le pauvre potager: adieu planches, carreaux;
Adieu chicorée et porreaux;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance[3]: il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bonhomme disait: « Ce sont là jeux* de prince. »
Mais on le laissait dire; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous;
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V. — L'âne et le petit chien.

Sources : *Ésope*, fab. 212 et fab. 412.

Ne forçons point notre talent[4];
Nous ne ferions rien avec grâce.

---

1. Pour *ainsi*. (V. Grammaire, p. 415.)
2. C'est-à-dire causé *par* les chasseurs, le tumulte qu'ils font en s'apprêtant.
3. Termes de chasse: *quêter* veut dire chercher la piste de la bête; et *lancer*, la faire lever de l'endroit où elle se cachait.
4. C'est un conseil d'une application universelle; La Fontaine l'adresse aux *lourdauds* qui veulent briller dans le monde; ceux qui se piquent d'écrire,

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant*.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer* infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas[1] ressembler à l'âne de la fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment? disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair* à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton?
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé.
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute[2] usée[3],
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin*-bâton! »
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

FABLE VI. — Le combat des rats et des belettes.

Sources : *Ésope*, fab. 242. — *Babrius*, fab. 31. — *Phèdre*, IV, 6.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et sans les portes étrètes*
De leurs habitations,
L'animal à longue échine[4]
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.

---

comme le dit Horace : « malgré Minerve » peuvent le méditer.

1. Tournure elliptique, « et il ne faut pas ressembler. » (V. p. 410, *modes*, 3°.)

2. Voyez Grammaire, page 409.

3. *Usée* rime mal avec *pensée*. (V. *Versification*, p. 51.)

4. V. liv. III, fab. 17.

Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon*
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret[1] s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois*.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax[2],
Psicarpax, Méridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille*, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail*,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.

---

1. Terre labourée et non ensemencée.

2. Ce nom et les deux suivants sont empruntés à la *Batrachomyomachie* ou *Combat des Grenouilles et des Rats*, poème grec burlesque, attribué à tort à Homère. *Artarpax* signifie voleur de pain; *Psicarpax*, voleur de miettes ; *Méridarpax*, voleur de morceaux (grec, *arpazô*, voler, et *artos*, pain; *psix*, miette ; *meris*, parcelle).

La principale jonchée*
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage*
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent* fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

Fable VII. — Le singe et le dauphin.

Sources : *Ésope*, fab. 88. — *Faërne*, fab. 36.

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs[1].
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline[2] le dit; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[3].

---

1. Chiens savants; les bateleurs sont des faiseurs de tours de force et d'escamotage.

2. Pline : *Histoire naturelle*, liv. IX, ch. viii. Le Dauphin est un gros poisson de l'ordre des cétacés. « Quant à l'amitié de cet animal pour notre espèce, le fait est faux, dit Chamfort, mais c'est une tradition ancienne. D'ailleurs La Fontaine évite plaisamment l'embarras d'une discussion. »

3. Arion, poète lyrique, qui vivait vers 625 av. J.-C. Un jour qu'il revenait de Sicile, sur un navire corinthien, comme les matelots voulaient l'assassiner, Arion leur demanda, avant de mourir, la grâce de chanter une dernière fois sur sa cithare. A ses accents, des dauphins accoururent autour du vaisseau, et Arion se jetant soudain dans les flots, un d'entre eux prit le chanteur sur son dos et le déposa sain et sauf au cap Ténare. (V. Hérodote, I, 23. et Ovide, *Fastes*, 2, 83-118.)

Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
« Êtes-vous d'Athènes la grande?
— Oui, dit l'autre; on m'y connaît fort;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire[1]. »
Le dauphin dit : « Bien grand merci;
Et le Pirée[2] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
— Tous les jours; il est mon ami;
C'est une vieille connaissance. »
Mon magot[3] prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard[4] pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru*,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.
Le dauphin rit, tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE VIII. — L'homme et l'idole de bois.

Sources : *Ésope*, fab. 128. — *Babrius*, fab. 119. — Cf. le conte 1er du liv. V du *Pantschatantra*.

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles[5].
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :

---

1. Dignité dont le nom n'a rien d'antique ; le *juge-maire* ou *maje* (latin *major*, qui signifiait plus grand et, par suite, premier), était en France, dans quelques provinces, le nom du lieutenant du sénéchal.

2. Le plus important des ports d'Athènes, situé à environ cinq milles au S.-O. de la ville ; les deux autres ports étaient Zéa et Munychia.

3. Le magot est proprement une espèce de gros singe sans queue du genre des macaques.

4. C'était autrefois un village des environs de Paris ; il fait maintenant partie de la ville.

5. Allusion à ce passage des Écritures : *Ils ont des oreilles, et ils n'entendront pas*. (Psaume CXIII, verset 6.)

Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole*, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage[1] en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part; et sa bourse en souffroit[2] :
La pitance* du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous[3] prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers, et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton. »

Fable IX. — Le geai paré des plumes du paon.

Sources : *Ésope*, fab. 101 et fab. 188. — *Phèdre*; I, 3.

Un paon muait[4] : un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada*,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné[5], sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,

---

1. Expression très familière, le moindre orage.
2. Voyez *Versification*, syllabe oi, p. 52.
3. V. Grammaire, p. 406, n° 10.
4. Était dans le temps de la mue. On appelle *mue* l'état par lequel passe un animal quand il se dépouille de son épiderme ou de ses plumes, poils ou cornes, comme le cerf, l'oiseau, etc. — Dérivé de *muer;* latin, *mutare*, changer.
5. *Berner*, c'est proprement faire sauter un patient dans une couverture; au figuré le mot signifie « railler, accabler de plaisanteries. »

Et que l'on nomme plagiaires[1].
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Fable X. — Le chameau et les bâtons flottants.

Sources : *Ésope*, fab. 110 et fab. 118. — *Haudent*, 1re partie, fab. 92 et fab. 100.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire[2].
L'accoutumance* ainsi nous rend tout familier;
Ce qui nous paraissait terrible et singulier,
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce[3] vient à la continue*.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet*,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot[4],
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant[5] sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien[6].

Fable XI. — La grenouille et le rat.

Sources : *Ésope*, fab. 245. — (V. *Vie d'Ésope*, par La Fontaine, p. 74.)

Tel, comme dit Merlin[7] cuide* engeigner* autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.

---

1. Ce sont ceux qui s'approprient dans leurs écrits les pensées ou les paroles d'autrui ; Horace avait aussi flétri cette sorte de voleurs de la même comparaison. (*Épîtres*, liv. I, 3.)

2. Le mot de *dromadaire* ne désigne plus aujourd'hui qu'une espèce de chameau à une seule bosse ; au xviie siècle, il s'appliquait aussi bien au chameau a deux bosses.

3. *Ce :* pour cela. (V. Grammaire, p. 407.)

4. Petit vaisseau, chargé de matières combustibles, et qu'on lance sur d'autres bâtiments pour y mettre le feu.

5. « *Flottants* » dans l'édition originale. (V. Grammaire, p. 412.)

6. Richer, fabuliste du xviiie siècle, termine ainsi sa fable des *Échasses*, dont le sujet est analogue à celle-ci :

Nous admirons ainsi de loin maint grand seigneur,
Qui de près n'est qu'un nain monté sur des échasses.
(Liv. VIII, fab. 10.)

7. C'est l'enchanteur Merlin, personnage fameux des *Romans de la table.*

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :—
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême[1],
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits*.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :—
« Venez me voir chez moi; je vous ferai festin. »
Messire* rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait[2] à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point, sans plus, tenait le galant* empêché* :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés[3], notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens*, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge* chaude et curée*;
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande* le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque :
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan[4], qui dans l'air planait, faisait la ronde*,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

Ronde, légendes épiques, qui appartenaient au cycle breton et qui furent mises en vers par Chrestien de Troyes, sur l'ordre de la comtesse de Champagne, au XIIIe siècle; plus tard, aux XVe et XVIe siècles, ces *romans*, comme nos différentes chansons de gestes, furent dépouillées de leur forme poétique, et passèrent dans des recueils ou compilations, qu'on appela *incunabules*. La Fontaine a pu trouver la phrase de Merlin dans un petit volume, imprimé à Paris, sans doute au XVIe siècle, et qui a pour titre : le *Premier volume de Merlin*.

1. Comparez le portrait du *Rat qui s'est retiré du Monde*. (VII, fab. III.)

2. Exemple de style indirect. (V. Grammaire, p. 423.)

3. V. Grammaire, p. 411, *participe*, 2°.

4. Oiseau de proie à queue fourchue, genre *milvus*.

La grenouille et le lien.
Tout en fut : tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie[1].
Ayant de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie*
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Fable XII. — Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.

Sources : Gilbert Cousin (compilateur du XVI[e] siècle), recueil de récits : l'*Oracle de Jupiter Ammon*. Toutes ces légendes sur l'histoire d'Alexandre étaient très en faveur au moyen âge ; elles furent popularisées par le *Roman d'Alexandre*, grande composition poétique, attribuée à Lambert le Tort et à son continuateur Alexandre de Bernay (fin du XII[e] siècle). Déjà le merveilleux se trouvait, dès l'antiquité, dans le récit de Quinte-Curce ; avec Cousin et La Fontaine nous sommes en pleine invraisemblance.

Une fable avait cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité ;
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre[2],
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches[3], dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige*
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.

---

1. Nous disons plus souvent : s'en donner à cœur joie.
2. Après la prise de Tyr, Alexandre alla consulter l'oracle de Jupiter Ammon qui se trouvait en Égypte ; il lui fut répondu qu'il était « le fils de Jupiter », et qu'il deviendrait le maître de toute la terre.
3. La Renommée est ainsi personnifiée par Virgile, *Énéide*, IV, v. 174

On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage[1] et pour la manière[2]
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui[3] fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion; cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point*,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait* à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que[4] d'en porter chacun un quart;
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu[5],
Faisant chère* et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphirs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens

1. C'est, dans la langue de la féodalité, le serment que le vassal prête au seigneur.
2. La forme de l'hommage, les termes dans lesquels le serment serait rédigé.
3. V. Grammaire, p. 408, n° 11.
4. V. p. 420, *que*, 6°.
5. Alexandre.

Il se plaignit d'être malade.
« Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire. »
On déballe ; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
« Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie[1]
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[2] m'en appartient. » Il prit tout là-dessus ;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères[3].
Le singe et les sommiers[4] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;
Et le proverbe dit : « Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires[5]. »

Fable XIII. — Le cheval s'étant voulu venger du cerf.

Sources : *Ésope*, fab. 313. — *Horace*, liv. I, ép. 10, vers 34 et suiv. — *Phèdre*, liv. IV, fab. 4.

De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes[6].
Lorsque le genre humain de gland[7] se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait[8] :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,

1. Voyez *Versification*, page 52.
2. L'augmentation. Le mot se dit proprement de l'accroissement d'un troupeau par les naissances de chaque année. (Dérivé de *croître*.)
3. V. Grammaire, p. 415, *avec*.
4. Les bêtes de somme.
5. La Fontaine a emprunté à Régnier (XIIe *satire*) la traduction de ce proverbe qui est d'origine espagnole : « *de corsaire à corsaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.* »
6. Vers d'une construction forcée et un peu obscure : *les chevaux ne sont pas nés de tout temps pour les hommes.*
7. Lucrèce nous montre les premiers hommes vivant sans travail des fruits de la terre, se nourrissant de glands et d'arbouses. (*De la Nature*. V, vers 923, et suiv.) Cet état sauvage de l'humanité naissante se trouve aussi décrit chez Horace. (Liv. I, *sat.* 3, vers 99 et suiv.)
8. Sur ce singulier, après plusieurs sujets. V. p. 410, *modes*, 2°.

Tant de chaises[1], tant de carrosses;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous;
Adieu : je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage[2].
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière[3]. »
Hélas! que sert la bonne chère*
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage[4] s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui[5] les autres ne sont rien[6].

Fable XIV. — Le renard et le buste.

Sources : *Ésope*, fab. 11. — *Phèdre*, liv. I, 7.

Les grands, pour la plupart, sont masques[7] de théâtre;
Leur apparence impose* au vulgaire idolâtre*.

---

1. Voitures légères; de là l'expression : chaises de poste; les carrosses sont des voitures plus lourdes.
2. De quel usage vous pouvez être.
3. La paille fraîche de la litière montera jusqu'au ventre du cheval.
4. Tour elliptique : il eût été sage...
5. Voyez page 407, *conjonctifs*, 3°.
6. C'est la même moralité que dans la fable 5 du livre Ier : *le loup et le chien*.
7. Dans l'antiquité, les acteurs portaient des masques qui enveloppaient la tête entière et qui représentaient le personnage dont ils jouaient le rôle.

L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et quand il s'aperçoit
Que leur fait* n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes[1] en ce point !

FABLE XV. — Le loup, la chèvre et le chevreau.

Sources : Cf. *Marie de France*, fab. 90. — *Corrozet*, fab. 24.

La bique[2], allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die[3],
Pour enseigne* et mot du guet* :
« Foin* du loup et de sa race ! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup de fortune* passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde*,
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup !
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
S'écria-t-il d'abord ; (Patte blanche est un point

1. On pourrait rapprocher de cette épigramme plus d'un portrait et mainte réflexion de La Bruyère, dans le chapitre : *Du mérite personnel*, et dans celui des *Grands* : « *La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manières, si général, que s'ils s'avisaient d'être bons, cela irait à l'idolâtrie.* » (Ch. IX.)

2. Mot vulgaire désignant la chèvre (correspond à l'italien *becco*, bouc) ; trois vers plus bas, nous avons le diminutif *biquet*, pour le chevreau.

3. V. p. 410, *verbe*, 4°.

Chez les loups, comme on sait, rarement en usage).
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de[1] fortune
Notre loup avait entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Fable XVI. — Le loup, la mère et l'enfant.

Sources : *Ésope*, fab. 138.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encore mieux pris.
Il y périt; voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis :
Messer* loup attendait chape-chute* à la porte;
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait[2], agneaux, et brebis,
Regiments de dindons, enfin bonne provende*.
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture*,
Lui dit : « Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette! »
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches-fières*
L'ajustent[3] de toutes manières.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
« Merci* de moi! lui dit la mère;

1. Voyez Grammaire, page 414, nº 1.
2. Qui tettent encore.
3. Le mot est ironique : le maltraitent, le mettent en pièces.

Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim? »
On assomma la pauvre bête.
Un manant* lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie[1]. »

FABLE XVII. — Parole de Socrate.

Sources : *Phèdre*, III, 9.

Socrate[2] un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournait à peine.
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine! »

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison[3].
Chacun se dit ami; mais fol* qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose[4].

---

1. C'est-à-dire, en français moderne :

« Beau sire loup, n'écoutez pas
Mère tançant son fils qui crie. »

Il faut sans doute lire, dans les trois premiers mots du dicton, un singulier; l'*s* étant le signe, en vieux français, du cas-sujet au singulier (nominatif ou vocatif), *Sire* a pris souvent l'*s* par assimilation. (V. Lexique au mot *Sire*.) Une des principales particularités du dialecte picard, le *ch* remplaçant le *c*, devant les voyelles *i* et *e*, se retrouve dans ces deux vers. *Chires* et *tenchent* (*tencent*, *tançant*), *chen* (*sen*, *son*); *mie* était dans l'ancienne langue une particule servant à remplacer la négation *en*. Ce mot, formé du latin *mica*, signifie une miette (une *mie* de pain). Vous *ne* l'aurez *mie:* vous ne l'aurez une miette. *Fieu* est un diminutif populaire de *fils*.

2. 469-399 av. J.-C. — Les principes de sa philosophie furent recueillis et développés par le génie puissant de Platon; la partie toute pratique de ses enseignements, sa morale revivent surtout dans les ouvrages que Xénophon lui a consacrés.

3. « *Je pense*, dit Socrate dans l'*Économique* de Xénophon (ch. II, 3) *que si je rencontrais un bon acheteur, j'aurais très facilement de tout mon avoir, avec ma maison, cinq mines.* » La mine valait environ 90 francs.

4. Cf. livre VIII, fab. 11.

Fable XVIII. — Le vieillard et ses enfants.

Sources : *Ésope*, fab. 171. — *Haudent*, 1re partie, fab. 4.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie [1].
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition [2].
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers* me seraient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.
Un vieillard prêt [3] d'aller où la mort l'appelait :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai* le nœud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le donne [4] aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps : le faisceau résista ;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata [5].
« Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde ;
Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours :
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.

---

1. Ésope. (Voir l'*Introd.*, page 3.)
2. V. *Phèdre*, épilogue du livre II et prologue du livre III ; l'élégant écrivain de Rome laisse percer son dédain pour *le Phrygien*.
3. *Prêt d'aller*, et plus bas, *prêt de terminer*. (V. Grammaire, p. 417.)
4. Locution familière, où *le* représente *cela* (cette difficulté).
5. V. Grammaire, p. 406, n° 7.

Un créancier saisit, un voisin fait procès.
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants[1],
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut[2].
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter[3] de ces dards unis et pris à part.

Fable XIX. — L'oracle et l'impie.

Sources : *Ésope*, fab. 16.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre*
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait* quelque peu le fagot[4],
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire[5],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt[6] d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :

---

1. Ceux qui donnent des consultations : les avocats, les hommes d'affaires. (V. Grammaire, p. 412, nº 3.)
2. Défaut de forme dans la procédure.
3. C'est-à-dire : mettre à profit la leçon que leur père avait tirée de l'exemple de ces dards...
4. Au moyen âge, on condamnait au bûcher les hérétiques.
5. Nous disons plus souvent aujourd'hui : *sous bénéfice d'inventaire;* on appelle bénéfice d'inventaire le droit accordé à l'héritier, par la loi, de n'être chargé des dettes du mort qu'à proportion de ce qu'il hérite ; ce qui se vérifie par l'inventaire de l'héritage. — Le païen croit en Dieu, mais en se réservant de vérifier s'il existe réellement : sa croyance est provisoire.
6. V. Grammaire, p. 417.

« Mort ou vif, lui dit-il, montre-moi ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau*;
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même[1]. »

FABLE XX. — L'avare qui a perdu son trésor.

Sources : *Ésope*, fab. 59. — *Faërne*, fab. 48. (V. encore sur l'avarice la fab. 27 du liv. VIII.)

L'usage[2] seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène[3] là-bas* est aussi riche qu'eux,
Et l'avare* ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait[4].
Il avait dans la terre une somme enfouie[5],
Son cœur avec, n'ayant autre déduit*
Que d'y ruminer* jour et nuit,
Et rendre sa chevance* à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court[6], à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare, un beau jour, ne trouva que le nid[7].

---

1. Homère appelle Apollon : le dieu *qui frappe au loin*, *qui vise bien*... Les morts soudaines étaient regardées comme l'effet de ses traits rapides; c'est avec ces traits qu'il répandait la peste dans le camp des Grecs devant Troie. (V. le Ier chant de l'*Iliade*.) Apollon était le dieu du Soleil; et peut-être faut-il voir dans les fameuses flèches les rayons de l'astre étincelant.

2. L'emploi des richesses, l'art d'en user : « *c'est le jouir, non le posséder, qui nous rend heureux.* » Montaigne (livre I, ch. XLII).

3. Diogène le Cynique, né à Sinope, dans le Pont, vers 412 av. J.-C. — Il méprisait non seulement les richesses, mais le bien-être : il vivait dans la rue, et n'avait pour abri qu'un tonneau.

4. Ce vers énergique est la traduction d'une pensée du philosophe Bion le Borysthénite, que l'on retrouve également exprimée dans Sénèque.

5. Le mot conserve sa valeur verbale : il avait enfoui une somme, et son cœur avec la somme. (V. Grammaire, p. 412, *participe*, 6°, B.)

6. Il eût fallu le prendre de bien court, ne songeant pas... (V. *court* au Lexique.)

7. Image plaisante; les oiseaux, c'est-à-dire les écus s'étaient envolés.

Voilà mon homme aux[1] pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor ? où pris ? — Tout joignant cette pierre.
— Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet*,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons dieux ! ne tient-il[2] qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant. »

Fable XXI. — L'œil du maître.

Sources : *Phèdre*, II, 8. — *Haudent*, 1re partie, fab. 153.

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord* averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis[3] les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins*, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un, d'aventure,
N'aperçut ni cors[4], ni ramure,

1. Dans les pleurs. (V. Grammaire, p. 412, A, I.)
2. *Il* est pris au sens neutre. (V. p. 407, *démonstr.*, 3°.) Ces mots signifient : est-ce facile de puiser à toute heure à sa caisse ? chose plus facile à dire qu'à faire. (Cf. l'expression familière : *qu'à cela ne tienne !*)
3. Landes ou friches où l'on fait paître les bestiaux.
4. *Cors* : tel est le texte de 1668. La leçon *corps*, adoptée, d'après l'édition de 1678, par l'édition des Grands Écrivains ne nous paraît pas avoir grand sens. Les cors, ce sont les boutures de cornes ou chevilles qui sortent de la

Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès[1],
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant* lui dit : « Cela va bien ;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux[2] n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ;
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers? »
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes[3] ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit* d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
« Il n'est, pour voir, que l'œil du maître. »
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant[4].

FABLE XXII. — L'alouette et ses petits, avec le maître d'un champ.

Sources : *Babrius*, fab. 88. — *Aulu-Gelle*, *Nuits attiques*, liv. II, ch. XXIX. — *Faërne*, fab. 96.

Ne t'attends* qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
« Voici comme[5] Ésope[6] le mit

---

ramure du cerf; la ramure, ou *bois*, est l'ensemble des cornes. On appelle cerf *dix cors* celui qui a dix de ces chevilles, cinq de chaque côté; c'est un cerf de sept ans.

1. Déesse de l'agriculture.

2. Dans la mythologie, l'homme aux cent yeux, c'est *Argus*. On dit aussi d'un homme qui surveille tout, et aux yeux duquel rien n'échappe : *c'est un Argus*.

3. C'est une croyance populaire que le cerf répand des larmes quand il est forcé par les chasseurs. Ce qui est vrai, c'est que le cerf a deux cavités assez profondes au-dessous de chaque œil, nommées *larmiers*, contenant une humeur qui parfois suinte et ressemble à des larmes.

4. Le trait final est d'autant plus piquant, qu'il est inattendu. Mais la pensée qu'il renferme est-elle d'une justesse absolue? L'amour n'est-il pas au contraire une passion aveuglante ? l'amant ne verra jamais que ce qui flattera son désir.

5. V. Grammaire, p. 419.

6. Nous ne connaissons d'Ésope que la traduction d'Aulu-Gelle.

En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe :
C'est-à-dire environ* le temps
Que[1] tout aime et que tout pullule[2] dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs[3].
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours* printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore[4].
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte ; le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée*
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet* et faire[5] sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque[6] son fils (comme il viendra) dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera*. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

---

1. Voyez Grammaire, p. 408, n° 10.
2. Se multiplie en abondance et rapidement.
3. Cf. Lucrèce : *De la Nature*, chant Ier. L'*Invocation*. — Le dernier trait : *Alouettes aux champs*, nous ramène vivement au paysage riant (quelque plaine de la Champagne) où va se passer le petit drame.
4. Il était encore temps.
5. V. Grammaire, p. 414, n° 6.
6. V. Grammaire, p. 415.

Cependant soyez gais; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis[1] point du tout.
L'alouette à l'essor[2], le maître s'en vient faire
Sa ronde* ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort[3] qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...
— Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils; et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille*
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court*; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup* qu'il est bon de partir, mes enfants, »
Et les petits, en même temps,
Voletant[4], se culebutants*,
Délogèrent* tous sans trompette.

---

1. Sur cette inversion, v. Grammaire, p. 414, nº 7.

2. C'est proprement l'action de l'oiseau qui s'élance pour prendre son vol. *Essorer* signifie mettre à l'air (*ex aura*), et, en langage de fauconnerie, *essorer* un oiseau, c'est lui faire prendre son vol.

3. V. p. 410, *modes*, 3º.

4. Les deux participes sont écrits avec une *s* dans l'édit. originale. V. Grammaire, p. 412, nº 4.

LIVRE V

Fable I. — Le bûcheron et Mercure.

Sources : *Ésope*, fab. 44. — *Rabelais*, liv. IV, nouveau prologue.

A. M. L. C. D. B[1].

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux[2],
Et des vains ornements l'effort ambitieux[3] ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte[4] tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il[5] ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule[6].
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque[7] l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal[8].
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants[9],

---

1. Monsieur le Chevalier de Bouillon : il était parent du maréchal de Turenne, et fréquentait, avec Chaulieu, la société du Temple. (V. l'*Introduction*, page 19.)
2. Qui cherche l'effet.
3. C'est-à-dire qu'on écrive simplement, avec naturel. L'*effort ambitieux des vains ornements* est une expression heureusement traduite d'Horace. (*Art poétique*, v. 447.)
4. *L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.*
Gresset (*Le Méchant*, IV, 7).
5. *Cela.* (V. p. 407, *démonstr.*, 3°.)
6. V. liv. VI, fab. 18.
7. V. Grammaire, p. 415.
8. V. liv. I, fab. 3.
9. V. liv. I, fab. 10.

La mouche à la fourmi[1]; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers[2].
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui[3]
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée[4]! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première;
Il la refuse; enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai, » dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée[5];
Et boquillons* de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre[6].

---

1. Voyez la fable 3 du livre IV.
2. V. l'*Introduction*, p. 25.
3. Mercure. Dans la mythologie grecque, son nom était *Hermès*.
4. La Fontaine s'est ici plus directement inspiré de Rabelais qui nous montre un pauvre villageois, « *abatteur et fendeur de bois, et en cestuy bas estat guaingnant cahin caha sa pauvre vie... Advint qu'il perdit sa coingnée. Qui fut bien fasché et marry? Ce fut il : car de sa coingnée dépendoit son bien et sa vie.... En cestuy estrif* (en ce chagrin), *commença crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons moult disertes..., disant à chascun refrain de ses suffrages, à haute voix infatigablement : « Ma coingnée, ma coingnée : rien plus, ô Jupiter! que ma coingnée ou deniers pour acheter une aultre. Hélas! ma pauvre coingnée!* »
5. Répandue.
6. Rabelais développe beaucoup

Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe[1].

FABLE II. — Le pot de terre et le pot de fer.

Sources : *Ésope*, fab. 290.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage[2]
De garder le coin du feu;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris* serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure*,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »

---

plus longuement que La Fontaine la seconde partie de l'aventure; il décrit d'abord, avec un luxe de mots étourdissant, toutes les richesses que procure au bûcheron la vente de ses deux haches; puis il met en scène tous les pauvres gens du pays, qui s'empressent de perdre leur cognée : « *Il n'estoit filz de bonne mere qui ne perdist sa coingnée. Plus n'estoit abatu, plus n'estoit fendu bois on* (au) *pays, en ce défault de coingnées...* »

1. Rapprochez de cette fable la sixième du livre VII : *les Souhaits*, où nous retrouvons encore un souvenir du Prologue de Rabelais, cité plus haut.

2. « Qu'il ferait sagement. » (V. Grammaire, p. 408, n° 8.)

Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin-clopant* comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet* qu'ils treuvent[1].
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

FABLE III. — Le petit poisson et le pêcheur.

Sources : *Ésope*, fab. 124. — *Babrius*, fab. 6. — Cf. *Corrozet*, fab. 70.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il[2] n'est pas trop certain.

Un carpeau[3], qui n'était encore que fretin[4],
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin;
Voilà commencement de chère* et de festin :
Mettons-le[5] en notre gibecière. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan[6] m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher

---

1. Voyez Grammaire, p. 409, *formes verbales*, 3°.
2. V. p. 407, *démonstr.*, 3°.
3. Diminutif de carpe; comme *carpillon*, employé plus bas.
4. La Fontaine dira plus loin : « le menu fretin » (IX, 10). C'est le menu poisson. Fretin est un terme général qui désigne les choses de rebut. Au moyen âge, on appelait fretin la petite monnaie.
5. Ce pronom ne compte pas dans la mesure du vers. (V. *Versific.*, p. 53.)
6. Ce mot désignait, dans l'ancienne monarchie, les financiers qui prenaient les impôts ou fermes a *partis*, c'est-à-dire d'après des conventions arrêtées : ils avançaient, par exemple, la moitié

Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille? eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens[1] vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

Fable IV. — Les oreilles du lièvre.

Sources : *Faërne*, fab. 97 : le *Renard et le Singe*. — Dans la fable de Faërne, ce sont les animaux sans queue qui ont été bannis par le lion, le singe par exemple ; le renard s'apprête aussi à les suivre, ne sachant s'il ne prendra pas fantaisie au lion de le compter parmi ceux qui sont dépourvus de queue.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux aussitôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur[2]
N'allât interpréter à[3] cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon[4], dit-il ; je pars d'ici ;
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes cela? Vous me prenez pour cruche ;
Ce sont oreilles que Dieu fit.

---

ou le tiers de la somme totale, et ils recouvraient le reste pour leur propre compte.

1. Le proverbe est dans la fable de Corrozet :
Mieulx vault ung Tien que deux fois Tu [*l'auras.*

2. Juge chargé d'une inquisition ou enquête. Plus spécialement, on nommait *Inquisition* ou *Saint-Office* un tribunal ecclésiastique chargé, au moyen âge, de rechercher et de punir les hérétiques et les infidèles.

3. V. Grammaire, p. 413, III, 4°.

4. Petit insecte de l'ordre des orthoptères, qui aime les lieux chauds et obscurs et qui fait entendre un bruit strident et monotone.

— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif[1], et cornes de licornes[2].
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons[3].

Fable V. — Le renard ayant la queue coupée.

Sources : *Ésope*, fab. 7. — *Corrozet*, fab. 72.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur* de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant* son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc*, car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe;
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous[4], de grâce, et l'on vous répondra. »
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

---

1. Voyez la fable 14 du livre II.
2. La licorne était un quadrupède fabuleux qu'on représentait avec le corps d'un cheval et la tête d'un cerf, mais avec une seule corne.
3. « Hôpital fondé par la ville de Paris en 1497, et désigné d'abord sous le nom de *maladrerie de Saint-Germain* On lui donna le nom de *Petites-Maisons*, parce que les cours qui le composaient étaient entourées de *petites maisons* fort basses qui servaient de logement à plus de quatre cents vieillards entretenus par le grand bureau des pauvres. Cet hôpital était aussi destiné à recevoir des fous, et l'expression *petites-maisons* devint synonyme d'hôpital de fous. » (Chéruel, *Dictionnaire des institutions*.)
4. « Tous ces conseils sont admirables, assurément, dit Sganarelle aux donneurs de conseils, mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous... Vous êtes orfèvre, monsieur Josse... » Molière. (*Amour médecin*, 1re scène.) « Le vers de La Fontaine, dit Geruzez, s'applique à ceux qui dénigrent ce qu'ils n'ont pas, et le mot de Molière à ceux qui vantent ce qu'ils ont. »

Fable VI. — La vieille et les deux servantes.

Sources : *Ésope*, fab. 79. — *Haudent*, 1re partie, fab. 62. — *Corrozet*. fab. 66.

Il était une vieille ayant deux chambrières[1] :
Elles filaient si bien que les sœurs filandières[2]
Ne faisaient que brouiller[3] au prix* de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys[4] chassait Phébus aux crins* dorés,
Tourets[5] entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,
Deçà, delà[6], vous en aurez[7] ;
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point* nommé chantait;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit*,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras!
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée* :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché* :
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin[8] par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

---

1. Personne attachée au service de la chambre : servante.
2. Ce sont les trois Parques : Clotho, Lachésis, Atropos, qui filaient dans les enfers les destinées des hommes.
3. Elles brouillaient leurs fils, ne faisaient rien de bon.
4. Épouse d'Océanus, déesse de la mer.
5. Le touret (diminutif de *tour*) est une bobine en usage dans certains métiers; ce mot désigne ici le rouet a filer : le rouet est une machine a *roue;* le fuseau est un petit instrument en bois tourné qui sert à tordre et à enrouler le fil, lorsqu'on file à la quenouille (bâton aminci aux deux bouts). La Fontaine indique donc ici deux façons de filer.
6. V. Grammaire, p. 415.
7. Tournure elliptique : vous aurez du travail plus que vous ne croyez.
8. C'est un esprit ou un démon qui, suivant la croyance populaire, vient la nuit tourmenter les hommes et prend plaisir a leur jouer de mauvais tours. De là le dérivé *lutiner*, qui signifie tourmenter.

On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla[1].

Fable VII. — Le satyre et le passant.

Sources : *Ésope*, fab. 126. — *Haudent*, 1re partie, fab. 22. V. *Fleury de Bellingen* qui cite l'apologue, à propos du proverbe « *souffler le froid et le chaud.* » (*Prov. fr.* 1656.)

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre[2] et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents[3].

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit;
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet[4] on le convie,
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre* deux fois
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci?

— L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

1. Deux gouffres situés entre l'Italie et la Sicile; les navigateurs n'échappaient à l'un que pour tomber dans l'autre. De là l'expression proverbiale rappelée par La Fontaine et qui signifie : tomber de mal en pis.

2. Les satyres étaient des êtres fabuleux, que la mythologie grecque représente avec des oreilles plantées comme celles des animaux, deux petites cornes sur le devant de la tête, et une queue semblable à celle d'un cheval ou d'une chèvre. Ils étaient revêtus de peaux de bêtes. C'étaient les compagnons de Bacchus (Dionysos chez les Grecs).

3. Locution populaire : en portant l'écuelle à leur bouche.

4. V. livre I, fab. 18.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid[1]! »

Fable VIII. — Le cheval et le loup.

Sources : *Ésope*, fab. 259 ; cf. *Le Noble*, fab. 16, et dans La Fontaine, la fab. 17 du liv. XII : le *renard, le loup et le cheval.*

Un certain loup, dans la saison
Que[2] les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie[3],
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert[4].
Je laisse à penser quelle joie[5].
« Bonne chasse, dit-il, qui[6] l'aurait à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serais hoc*,
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés;
Se dit écolier d'Hippocrate[7];
Qu'il connaît[8] les vertus et les propriétés
De tous les simples[9] de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom* coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guérirait;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,

---

1. On comprend mal l'indignation du satyre contre ce passant morfondu, qui, tout en soufflant tour à tour sur ses doigts et sur son potage, peut être un très honnête homme.
2. V. Grammaire. p. 408, 10°.
3. V. p. 412, *participe*, 6°.
4. On le laissait paître dans une prairie.
5. Tour elliptique : quelle joie fut la sienne.
6. C'est-à-dire *pour qui l'aurait ;* sur cette ellipse, v. p. 407, *conj.*, 5°.
7. Hippocrate : v. p. 134, note 3. — Dans une vieille fable citée par Robert, sous le titre d'Ysopet I, le loup tient ce langage :

Pour très bon mire sui tenu :
Si suis de Salerne venu
Pour vous guérir de vostre mal.

(*Mire*, en vieux français, signifie médecin : *medicus*.)
8. V. Grammaire : *construction double*. p. 422, n° 4.
9. Nom donné aux plantes médicinales : un simple, c'est-à-dire un médicament simple.

Une apostume[1] sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon galant* ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer* son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules[2] et les dents.
« C'est bien fait, dit le loup en soi-même fort triste :
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste*,
Et ne fus jamais que boucher. »

Fable IX. — Le laboureur et ses enfants.

Sources : *Ésope*, fab. 22. — *Haudent*, 2e partie, fab. 11.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds[3] qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût* :
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse[4]. »
Le père mort, les fils vous[5] retournent le champ,
Deçà, delà[6], partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent[7], point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

---

1. Ou *apostème;* le mot est pris au grec et signifie *abcès*.
2. Les mâchoires.
3. Le fonds qui nous manque le moins, c'est-à-dire celui que nous pouvons toujours exploiter, c'est notre propre travail.
4. V. p. 419, *négation*, 2°.
5. V. p. 406, 10°.
6. V. Grammaire, *ça*, p. 415.
7. V. p. 414, n° 7.

Fable X. — La montagne qui accouche.

Sources : *Phèdre*, liv. IV, fab. 22. — *Horace*, *Art poétique*, vers 136-139. — Cf. *Le Noble*, fab. 81.

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans[1] au maître du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent[2].

Fable XI. — La fortune et le jeune enfant.

Sources : *Ésope*, fab. 252. — *Régnier*, satire XIV, vers 85-92.

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,

1. Géants, fils de la Terre (en grec, *Gé*), essayèrent de détrôner Zeus (Jupiter), qui les foudroya.

2. Ce petit vers de deux syllabes est d'un effet piquant ; La Fontaine se souvient ici d'Horace, et, comme le poète latin, il tire de l'exemple de la montagne en mal d'enfant un conseil littéraire à l'adresse des écrivains qui présument trop de leurs forces :

Parturiunt montes ; nascetur ridiculus mus.

Voici la traduction de Le Noble :

A la fin elle accouche ; et que met-elle au monde ?
Un rat.

Voyez aussi Boileau, *Art poétique*, chant III, vers 270-274.

Lui disant[1] : « Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il[2] ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous écots*;
Elle est prise à garant[3] de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort.
Bref, la Fortune[4] a toujours tort.

Fable XII. — Les médecins.

Sources : *Ésope*, fab. 31 et 43. — *Haudent*, 2e partie, fab. 25. — Il entrait dans la médecine, telle qu'on la pratiquait au XVIIe siècle, une bonne part de charlatanisme, si l'on en croit les rudes attaques de Molière, qui ne se lassa pas de mettre en scène les ridicules des médecins « et apothicaires » de son temps. Renvoyons à *Monsieur de Pourceaugnac* et au *Malade imaginaire*, pour ne citer que ces deux pièces. On peut rapprocher de la courte et piquante satire de La Fontaine deux épigrammes de Boileau (Ép. 15 et 16).

Le médecin Tant-pis[5] allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant[6] irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature[7],

---

1. C'est à peu près ainsi que parle la Fortune dans Régnier :

Sus, badin, levez-vous ; si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens, comme vous imprudens,
Croyans en leur esprit que de tout je dispose,
Diroient en me blasmant que j'en serois la cause.

2. V. p. 421, *Constructions chargées*.
3. Elle est rendue responsable de.....
4. La Fontaine défend ici la Fortune des reproches souvent injustes que les hommes lui font. Ailleurs (liv. VII, fab. 12), il nous mettra en garde contre les caprices du hasard, et prouvera aux ambitieux qu'ils ont tort de courir après la Fortune :

La Fortune a-t-elle des yeux?

Mais il n'y a pas de contradiction entre ces deux façons de penser. Ici, comme plus loin, le moraliste estime que les hommes doivent surtout compter sur eux-mêmes.
5. *Tant-pis, Tant-mieux :* dénominations plaisantes qui sont déjà dans les *Sérées* de G. Bouchet (XVIe s.) (V. Grammaire, p. 404.)
6. L'homme qui gisait sur sa couche. (V. Grammaire, p. 412, 3°.)
7. V. Grammaire, p. 405, III.

Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : « Il est mort; je l'avais bien prévu.
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie. »

Fable XIII. — La poule aux œufs d'or.

Sources : *Ésope*, 136. — *Babrius*, fab. 123.

L'avarice[1] perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

Fable XIV. — L'âne portant des reliques.

Sources : *Ésope*, fab. 257. — *Faërne*, fab. 95.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser* il se carrait*,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole*

---

1. Ce mot est ici pris dans le sens latin de cupidité, passion immodérée des richesses. Le possesseur de la poule aux œufs d'or ne ressemble pas du tout à l'*Avare qui a perdu son trésor* (liv. IV, fab. 20). Il ne vénère pas son argent au point de n'oser y toucher; il cherche avant tout à accroître son bien; aussi l'on se demande pourquoi La Fontaine adresse sa leçon aux *gens chiches*, ce dernier terme signifiant « gens parcimonieux, évitant toute dépense. » Il semble qu'il y ait eu confusion dans la pensée du poète entre les deux sens du mot *avare* (v. Lexique), et qu'il ait été ainsi amené à écrire comme synonyme le mot *chiche*.

A qui[1] cet honneur se rend,
Et que[2] la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue[3].

Fable XV. — Le cerf et la vigne.

Sources : *Ésope*, fab. 65. — *Faërne*, fab. 70.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats[4],
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute :
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute[5] sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée* : il lui fut inutile
De pleurer[6] aux[7] veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

Fable XVI. — Le serpent et la lime.

Sources : *Ésope*, fab. 81 et 184. — *Phèdre*, IV, 8.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
« Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?

---

1. Voyez page 407, *pron. conj.*, 3°.
2. Changement de construction. (V. Grammaire, p. 407, *ibid.* 4°).
3. C'est, en deux vers, un second tableau, plus piquant encore que le premier. (Cf. liv. VII, fin de la fab. 15.)
4. En Italie, par exemple, où la vigne s'élève fort haute sur des piquets, et le plus souvent sur des arbres, avec lesquels elle se marie.
5. Expression hardie, mais amenée naturellement, qui confond à dessein l'action matérielle et l'idée morale.
6. V. p. 167, note 3.
7. C'est-à-dire *devant* les veneurs. (V. Grammaire, p. 413, III, 4°)

Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle;
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole[1],
Tu te romprais toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain[2], d'acier, de diamant.

FABLE XVII. — Le lièvre et la perdrix.

Sources : *Phèdre*, I, 9.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux,
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile;
Il s'enfuit dans son fort*, met les chiens en défaut[3],
Sans même en excepter Brifaut*.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits* sortant de son corps échauffé.
Miraut*, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse; et Rustaut*, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte[4].
La perdrix le raille et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite*!

1. Voyez page 113, note 1.
2. Horace s'était servi de la même expression : « *J'ai élevé un monument plus durable que l'airain et plus haut que les Pyramides.* » (Odes, liv. III. 30).
3. Terme de chasse; fait perdre sa piste aux chiens.
4. V. liv. II, fab. 14, note 3.

Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment[1] qu'elle rit,
Son tour vient; on la trouve : elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour[2] aux serres cruelles.

Fable XVIII. — L'aigle et le hibou.

Sources : *Abstemius*, fab. 114. — Cf. fab. 56 de Babrius (*Jupiter et le Singe*).

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou*.
« Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve[3].
— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste[4] oiseau;
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi[5] : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die[6],
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me[7] les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie. »
Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque[8]
N'entre point par votre moyen. »
Il avint* qu'au hibou Dieu donna géniture*;
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut d'aventure,

---

1. Voyez Grammaire, page 420.
2. Oiseau de proie, dans le genre du faucon, dressé au poing pour la chasse.
3. La chouette était consacrée à Minerve, ou plutôt à la déesse grecque Pallas-Athéné.
4. Le chat-huant, le hibou, la chouette que La Fontaine confond ici, appartiennent à la même famille des oiseaux nocturnes, mais ce sont des espèces différentes. Quoi qu'il en soit, ces oiseaux ont l'air *triste*, funèbre, parce qu'ils se tiennent cachés dans les endroits obscurs, et ne sortent, pour chasser, qu'au crépuscule.
5. V. p. 407, *pr. conj.*, 5°.
6. V. Grammaire, p. 410, 4°.
7. V. Grammaire, p. 406, 6°.
8. La mort. (V. même liv., fab. 6, note 2.)

Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure [1]
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère [2].
« Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. » Le galant * n'en fit pas à demi;
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait?

Fable XIX. — **Le lion s'en allant en guerre.**

Sources : *Abstemius*, fab. 95. — *Haudent*, 2e partie, fab. 152.

Le lion dans sa tête avait une entreprise;
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts [3],
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein *, chacun selon sa guise * :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques *;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds [4],
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.

---

1. La même rime féminine est répétée cinq fois de suite; ce qui est irrégulier. (V. *Versification*, p. 54.)
2. Une des furies. (V. liv. VIII, fab. 20.) — On dit aussi d'une femme méchante et emportée qu'elle est une *mégère*.
3. Ses officiers. Ce mot vient du latin *præpositus* qui signifie : préposé. Il désignait sous l'ancien régime certains magistrats de l'ordre civil et judiciaire, et des officiers de la maison du roi. C'est ainsi qu'il y avait le grand prévôt ou prévôt de l'hôtel, chargé de la juridiction de la maison du roi.
4. De corps et d'esprit.

— Point du tout, dit le roi, je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette[1] ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX. — L'ours et les deux compagnons.

Sources : *Ésope*, fab. 249. — *Abstemius*, fab. 49. — *Commines*, Mémoires, liv. IV, ch. III. — Voici ce que raconte Commines : Le roi Louis XI avait envoyé à l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, un ambassadeur pour lui proposer de s'unir contre le duc de Bourgogne : « *l'Empereur prendrait toutes les seigneuries que ledit duc tenait de l'Empire... et les ferait déclarer confisquées à lui ; le roi prendrait celles qui étaient tenues de la couronne de France, comme Flandre, Artois, Bourgogne et plusieurs autres.* » Frédéric répondit à l'ambassadeur en lui racontant l'histoire de l'ours et des trois compagnons.

Deux compagnons*, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours au compte de ces gens.
Le marchand à[2] sa peau devait faire fortune :
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[3] prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de[4] prix, et se mettent en quête*,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre ;
D'intérêts[5] contre l'ours, on n'en dit pas un mot.

---

1. Voyez la fable 19 du livre II.
2. Avec sa peau. (V. Grammaire, p. 413, IV).
3. C'est ce marchand de moutons qui, pour son malheur, fit la rencontre de Panurge, « *sur une nef* », en pleine mer. Comme Panurge lui marchandait un de ses moutons, Dindenaut vantait fort son bétail, pour en avoir plus d'argent : « *Ce sont moutons à la grande laine. Jason y print la Toison d'or. L'ordre de la maison de Bourgogne en fut extraicit. Moutons de levant, moutons de haulte fustaye, moutons de haulte gresse* ». (V. Rabelais, liv. IV, ch. V, VI, VII et VIII.)
4. Nous dirions : *du prix*.
5. Des dommages et intérêts contre celui qui avait fait manquer le marché.

L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent[1],
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau* :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent[2]. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

FABLE XXI. — **L'âne vêtu de la peau du lion.**

Sources : *Ésope*, fab. 113, 258.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde*;
Et bien qu'animal sans vertu*,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe* et l'erreur.
Martin* fit alors son office :
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

---

1. C'est-à-dire retient son haleine.
2. Ce trait est bien amusant, et d'une observation très juste : l'esprit prévenu arrive à prendre ses raisonnements pour des réalités. L'ours croit sentir ce qu'il prend pour un cadavre. « *Retirez-vous, dit M. de Sottenville à un homme qui est à jeun, vous puez le vin.* » (Molière, *George Dandin*, III, *7*.)

Force gens font du bruit en France [1]
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage * cavalier *
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE VI

Fable I. — Le pâtre et le lion.

Sources : *Ésope*, fab. 131. — *Hégémon*, fab. 21.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte * il faut instruire et plaire [2],
Et conter pour conter me semble peu d'affaire *.
C'est par cette raison qu'égayant * leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns [3] l'en ont blâmé ;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec [4] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le [5] avec Ésope en un sujet semblable :
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet [6] quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :

---

1. Le fanfaron des comédies espagnoles s'appelait le *matamore :* celui qui tue les Mores... en paroles. La race des matamores n'appartient pas seulement au théâtre. (Cf. liv. VIII, fab. 15.)

2. *Pour emporter tous les suffrages, il faut mêler l'utilité à l'agrément, divertir le lecteur et l'instruire.* » (Horace, *Art poétique*, vers 343 et 344.)

3. Voyez Grammaire, page 408

4. « Gabrias. » (Note de La Fontaine.) Ce nom de *Gabrias* n'est autre que celui de Babrias ou Babrius. (V. l'*Introduction*, p. 3.)

5. *Le* est élidé. (V. *Versification*, p. 53.)

6. Leur plan. L'événement, c'est ici l'histoire même qu'ils racontent, avec son dénouement.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte [1],
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ *
Des lacs * à prendre loups, soupçonnant cette engeance *.
« Avant [2] que partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle * à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande. »
A ces mots, sort de l'antre un lion grand et fort.
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
« Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte. »

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

Fable II. — Le lion et le chasseur.

Sources : *Babrius*, fab. 92. — (*Ignatius Magister*, quatrain 36.)

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger. « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut [3] un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment [4] qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver * :
« O Jupiter, montre-moi quelque asile
S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »

1. Voyez le Lexique au mot *compte*.
2. V. Grammaire, p. 419.
3. *Pour tribut*. V. Gramm., p. 414, 7°.
4. V. Grammaire, p. 420.

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

Fable III. — Phébus et Borée.

Sources : *Ésope*, fab. 306. — *Babrius*, fab. 18.

Borée[1] et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris[2]
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire ;
Les Latins les nommaient douteux[3], pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules[4]
Du cavalier que nous voyons.
Commencez ; je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage*
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise, en son passage,
Maint toit qui n'en peut mais[5], fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage

1. Il personnifiait dans la mythologie le vent du Nord.
2. Messagère des dieux ; elle personnifiait l'arc-en-ciel, qui est souvent aussi représenté comme l'écharpe de la déesse.
3. *Incertis mensibus*, c'est l'expression dont Virgile se sert pour désigner à la fois l'automne et le printemps ; nous disons de même : le *temps est douteux*. (*Géorgiques*, I, vers 115.)
4. Ce mot rime mal avec *paroles*. (V. *Versification*, p. 51.)
5. V. Grammaire, p. 417.

Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme;
Il eut beau* faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras* fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller;
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence[1].

Fable IV. — **Jupiter et le métayer.**

Sources : *Faërne*, fab. 98.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure[2] en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent ;
Ce ne fut pas sans bien tourner[3] :
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant* et rude, et l'autre un autre si[4].
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé[5].
Jupiter y consent. Contrat passé; notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente[6], et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée[7].

---

1. Rapprochez la morale qui termine la fab. 11 du liv. II.
2. V. liv. V, fab. 1.
3. Sans hésiter, sans susciter des difficultés pour conclure un marché plus avantageux.
4. Voyez Grammaire, page 420.
5. Qu'il aurait ouvert la bouche, pour exprimer son désir.
6. Sur le sens actif de ces verbes, v. Grammaire, p. 410.
7. Récolte de vins, vendange.

Monsieur le receveur[1] fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux :
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous[2].

Fable V. — Le cochet, le chat et le souriceau.

Sources : *Abstemius*, fab. 67. Cette fable se rencontre insérée dans un sermon de Menot (fin du xve siècle) et dans un de Barleta (xve siècle).

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme[3] il conta l'aventure à sa mère :

« J'avais franchi les monts qui bornent cet État[4],
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude* ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair[5],
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or, c'était un cochet[6] dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique[7].
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,

1. C'était celui qui avait pour charge de *recevoir* les produits d'un domaine affermé. C'est donc ici le métayer.
2. C'est à peu près la même morale dans la fable 4 du liv. IX : le *Gland et la Citrouille*.
3. V. Grammaire, p. 419, VII.
4. L'imagination du souriceau grossit tous les objets. La moindre taupinée était mont à ses yeux... comme pour le rat de la fable 9 du liv. VIII.
5. Il s'agit de la crête du coq ; *cette sorte de bras*, ce sont les ailes.
6. Diminutif de coq : jeune coq.
7. C'était, au xviie siècle, le pays lointain des merveilles et des choses étranges ; voyez dans la fable précédente une allusion analogue au vers 18.

Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique*,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux ;
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant :
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet[1] est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite[2],
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine[3]. »

Fable VI. — **Le renard, le singe et les animaux.**

Sources : *Ésope*, fab. 29. — *Haudent*, 2e partie, fab. 21.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée ;
Dans une chartre* un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns[4] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et par plaisir la tiare[5] essayant,

1. Doucet est un diminutif de doux.
2. V. liv. VII, fab. 16, et liv. IX, fab. 14.
3. La même observation morale est répétée au début de la fab. 7 du liv. XI : le *Paysan du Danube*.
4. V. Grammaire, p. 408.
5. C'était la coiffure des rois de

Il fit autour force grimaceries*,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage[1].
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : « Je sais, sire, une cache[2],
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté. »
Le nouveau roi bâille* après la finance*;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même? »
Il fut démis*, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

Fable VII. — Le mulet se vantant de sa généalogie.

Sources : *Ésope*, fab. 140. — *Babrius*, fab. 62. — Cette fable se lit aussi dans un sermon de Menot.

Le mulet d'un prélat se piquait* de noblesse,
Et ne parlait incessamment*
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse :
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant[3] un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne[4] alors lui revint en mémoire.

Perse et des prêtres d'Orient, dans l'antiquité.

1. Ce mot est ici pris avec la valeur qu'il avait dans le langage féodal : serment de fidélité fait au seigneur par le vassal.

2. Nous employons plus souvent le diminutif *cachette*. La cache est ici un endroit où un trésor est caché.

3. V. Grammaire, p. 411, *propositions participes*, et de même pour la tournure elliptique du vers suivant.

4. Monsieur Jourdain oublie volontiers que son père a été marchand de

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

Fable VIII. — Le vieillard et l'âne.

Sources : *Phèdre*, liv. I, fab. 15.

Un vieillard sur son âne aperçut, en passant,
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison[1] se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant[2],
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite*.
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoi? répondit le paillard*,
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord* le large.
— Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître[3].
Notre ennemi, c'est notre maître[4] :
Je vous le dis en bon françois[5]. »

Fable IX. — Le cerf se voyant dans l'eau.

Sources : *Ésope*, fab. 181. — *Phèdre*, liv. I, fab. 12.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois

---

draps. (V. le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, III, 12.) La Bruyère s'adressant a des gens glorieux d'une noblesse trop récente, leur donne ce conseil : « *Attendez du moins que le siècle s'achève sur votre race ; ceux qui ont vu votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux, et ne sauraient plus vivre longtemps ; qui pourra dire comme eux : Là il étalait, et vendait très cher?* (Ch. VII de *la Ville*.)

1. V. p. 111, note 3.

2. Le pronom *se* retombe sur les trois verbes. (V. p. 405, IV, 4°.)

3. Dans une autre circonstance (fab. 17 du liv. VIII), l'âne montrera autant d'égoïsme ; mais il en sera cruellement puni.

4. On a cherché dans ce vers une profession de foi politique de La Fontaine, un trait de satire dirigé contre la royauté ; on s'est donné trop de peine : La Fontaine traduit simplement les sentiments naturels de ceux qui souffrent à l'égard de ceux qui les font souffrir.

5. Franchement et nettement. — Sur la rime en *ois*, v. *Versification*, p. 52.

Louait la beauté de son bois[1],
Et ne pouvait qu'avecque[2] peine
Souffrir ses jambes de fuseaux[3],
Dont il voyait l'objet* se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête?
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir;
Il tâche à[4] se garantir;
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui[5] ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit*.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

Fable X. — Le lièvre et la tortue.

Sources : *Ésope*, fab. 287. — *Corrozet*, fab. 94.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger.
Ma commère*, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore[6].
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.

---

1. Ce bois se renouvelle tous les ans, comme il est dit plus bas ; nous avons déjà rencontré le cerf, fab. 21 du liv. IV, et fab. 15 du liv. V.
2. V. Grammaire, p. 415.
3. C'est-à-dire ses jambes longues et effilées comme des fuseaux.
4. Voyez Grammaire, p. 413, III, 4°.
5. V. Grammaire, p. 407, *conj.*, 3°.
6. Cela revient à dire : vous déraisonnez, vous êtes folle. — L'ellébore est une plante médicinale, à laquelle les anciens attribuaient la vertu de guérir la folie.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint[1].
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt[2] d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[3],
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent[4], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part; elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur[5].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire[6],
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains; la tortue arriva la première.
« Hé bien! lui cria[7]-t-elle, avais-je[8] pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

---

1. Ces indications se trouvent dans la fable ésopique; La Fontaine les supprime comme détails inutiles.

2. V. Grammaire, p. 417.

3. L'expression complète serait : *les renvoie aux calendes grecques*. Les calendes étaient une division du mois dans le calendrier romain; comme elles n'existaient pas dans le calendrier grec, on disait, dès l'époque romaine : *renvoyer aux calendes grecques*, pour renvoyer à un temps qui ne viendra jamais.

4. C'est une habitude du lièvre et d'autres animaux sauvages de s'arrêter et de dresser l'oreille pour écouter d'où vient le vent. afin de saisir les bruits qui pourraient leur révéler la présence d'un ennemi.

5. C'est la traduction d'un proverbe latin (*festina lente*), reproduit par Boileau :

Hâtez-vous lentement et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
(*Art poétique*, I, 171.)

6. La Fontaine insiste à dessein sur toutes les raisons qui retardent le lièvre pour rendre sa défaite plus vraisemblable.

7. Il était encore loin, puisque la tortue est obligée de crier. (Remarque de M. Legouvé, *Art de la lecture*, 4e partie, III.)

8. L'ellipse de la négation rend le tour plus vif. (V. Grammaire, p. 418.)

Fable XI. — L'âne et ses maîtres.

Sources : *Ésope*, fab. 45. — *Corrozet*, fab. 65.

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant[1] l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché :
Belle nécessité d'interrompre mon somme! »
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret, disait-il, à[2] mon premier seigneur :
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien;
Mais ici point d'aubaine[3]; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état[4] d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. « Quoi donc? dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire? »

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente[5];
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets[6].
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

1. Voyez Grammaire, page 416.
2. V. Grammaire, p. 413, III, 1°.
3. Profit sur lequel on ne comptait point. On appelait, dans la langue féodale, *droit d'aubaine*, le droit qu'avait le seigneur d'hériter de l'étranger, non naturalisé, mort sur ses terres.
4. C'est la liste des serviteurs et des personnes qui composent la maison d'un roi ou d'un seigneur; c'est donc par plaisanterie qu'il est ici parlé de l'état d'un charbonnier.
5. Horace développe la même idée au début de la 1re satire du liv. I. (Cf. la fable 4 du livre III : *les grenouilles qui demandent un roi*.)
6. Le placet était une demande succincte faite par écrit pour obtenir justice ou quelque grâce. Quand la demande était agréée, on faisait précéder la réponse favorable du mot : *placet* (il plaît). Le sens propre de *placet* est donc autorisation; c'est par abus qu'il a pris celui de pétition.

Fable XII. — Le soleil et les grenouilles.

Sources : *Ésope*, fab. 350. — *Phèdre*, liv. I, fab. 6.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse*
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.
« Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs[1].
« Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
« Dirent-elles au Sort; un seul Soleil à peine
« Se peut souffrir : une demi-douzaine
« Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
« Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
« Bientôt on la verra réduite
« A l'eau du Styx[2]. » Pour un pauvre animal[3],
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal[4].

Fable XIII. Le villageois et le serpent.

Sources : *Ésope*, fab. 170. — *Phèdre*, liv. IV, fab. 18.

Ésope conte qu'un manant*,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour[5] de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;

1. La Fontaine dira plus loin (XII, 24) : *les reines des étangs*.
2. Le poète grec Aristophane, dans sa pièce intitulée les *Grenouilles*, avait imaginé de faire entendre les coassements « de la gent marécageuse » sur les bords du Styx : les grenouilles forment le chœur de sa comédie.
3. Ce singulier désigne l'espèce entière des grenouilles.
4. La Fontaine donne ici raison aux grenouilles qu'il a fort maltraitées dans une fable précédente (fab. 4 du livre III), et qu'il n'épargnera pas davantage au livre XII. fab. 24.
5. V. Grammaire, p. 416.

Et, sans considérer quel sera le loyer*
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme* lui revient avecque[1] la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous[2] prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte[3], sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? c'est là le point*.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable[4].

Fable XIV. — Le lion malade et le renard.

Sources : *Ésope*, fab. 137. — *Horace*, Épîtres, I, I, v. 73.

De par[5] le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut[6] fait savoir à ses vassaux[7]
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter

1. Voyez Grammaire, page 415.
2. V. Grammaire, p. 406, nº 10.
3. Le serpent ne rentre pas dans la définition scientifique de l'insecte; mais au XVIIe siècle on admettait cette extension de sens : « On a aussi appelé *insectes* les animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties, comme la grenouille, qui vit sans cœur et sans tête, les lézards, serpents, vipères, etc. (*Dictionnaire de Furetière*, 1690.)
4. Il est intéressant de rapprocher de cette fable la première du livre X : *L'homme et la couleuvre*, où le serpent a cette fois le beau rôle, et cherche à prouver que, de l'homme et de la nature, c'est l'homme qui est l'ingrat.
5. Formule des édits royaux; pour l'étymologie, v. Grammaire, p. 417.
6. Il fut fait; c'est ici le style rapide des chancelleries.
7. Terme de droit féodal. Le vassal était celui qui possédait des terres relevant d'un fief seigneurial. Il devait *hommage* au seigneur.

Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très bien écrite;
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour;
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense* :
Grand merci de son passe-port;
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre
Et ne vois pas comme on en sort. »

Fable XV. — L'oiseleur, l'autour et l'alouette.

Sources : *Abstemius*, fab. 3. — *Haudent*, 2e partie, fab. 64.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant* au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme* brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour[1], planant sur les sillons,
Descend des airs, fond, et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main* de l'oiseau,
Elle sent son ongle* maline*.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal. »
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage[2]? »

1. Sur ce mot, voyez p. 185, note 2.
2. On pourrait aussi tirer de cette fable une morale analogue à celle qui est exprimée dans la fab. 11 du livre IV.

Fable XVI. — Le cheval et l'âne.

Sources : *Ésope*, fab. 125. — *Babrius*, fab. 7. — Plutarque : les *Règles et préceptes de santé* (dernier chapitre).

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir[1] :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois[2],
Et le pauvre baudet si chargé, qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait[3] devant[4] qu'être à la ville.
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant[5] qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture*,
Et la peau par-dessus encor.

Fable XVII. — Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Sources : *Ésope*, fab. 209. — *Babrius*, fab. 79. — *Phèdre*, liv. I, fab. 4. Cet apologue se retrouve chez les Indiens. (V. ch. IV du *Calila* et *Dimna*.)

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.

Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée[6] ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps[7].

---

1. Même moralité, liv. VIII, fab. 17.
2. « Harnais ». (V. *Versification*, p. 52).
3. Style indirect ; c'est l'âne qui parle ; v. p. 423.
4. V. Grammaire, p. 419.
5. Si bien qu'à la fin il vit mourir...
6. Par le plongeon du chien.
7. Voilà une fable écrite avec la simplicité d'Ésope, et qui précède un récit où le poète déploiera toute sa verve. Ce sont des contrastes intéressants.

FABLE XVIII. — Le chartier embourbé.

Sources : *Ésope*, fab. 335. — *Haudent*, 1re partie, fab. 202. — *Rabelais*, liv. IV, ch. XXI.

Le phaéton* d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton* de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin[1].
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage[2] :
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier* embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste* et jure[3] de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine* ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement* qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci? mon char marche à souhait :

---

1. Il a toujours été de mode en France de se moquer de certaines villes d'une province reculée.

2. Parce que les chemins y sont mauvais et le pays peu fréquenté.

3. *Jurer comme un chartier* est une expression proverbiale, antérieure à la fable de La Fontaine. On la rencontre dans H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, éd. Ristelhüber, II, p. 74, et dans Scarron : « Je jure comme un chartier embourbé. » (*Virgile travesti*, liv. II.)

Hercule en soit loué! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera[1]. »

Fable XIX. — Le charlatan.

Sources : *Abstemius*, fab. 133. — *Bonaventure des Périers*, Nouvelle 88 : *d'un singe qu'avait un abbé, qu'un Italien entreprint de faire parler.*

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre[2] affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron*.
Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud :
« Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître* passé,
Et veux qu'il porte la soutane[3]. »
Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur[4].
« J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin* d'Arcadie :
J'en voudrais faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout, » reprit d'abord* notre homme.
On lui donna certaine somme[5] ;

---

1. Régnier avait dit, avec moins d'énergie :

Aidez-vous seulement, et Dieu vous aidera.
(*Sat.*, 13, v. 112.)

2. Sur un théâtre ; le mot désigne ici les tréteaux, dressés en plein air, sur lesquels montent les charlatans pour s'adresser au public, débiter leurs drogues et faire leurs tours de passe-passe. Ils affrontent l'Achéron, c'est-a-dire la mort ; ils la défient, par exemple en avalant des poisons, en se faisant mordre par des serpents, etc... (Charlatan, de l'italien : *ciarlatano.* — *Ciarlare :* babiller). Voir V. Fournel : *Tableau du vieux Paris* (les spectacles populaires et les artistes des rues). — Par extension : quiconque exploite d'une façon quelconque la crédulité publique.

3. Comme un docteur. Autrefois la soutane n'était pas seulement portée par les ecclésiastiques, mais par ceux qui tenaient a l'Université : « *Si les médecins n'avaient des soutanes et des mules...* » Pascal, *Pensées*, III, 3, éd. Havet.

4. Celui qui enseignait la rhétorique, qui faisait profession d'éloquence ; le mot est pris en mauvaise part : un rhéteur n'est pas un orateur.

5. Détail fort important : le tour était joué.

Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs[1] :
Sinon, il consentait d'être, en place publique,
Guindé* la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique, et dont le formulaire[2]
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi nous mourrons. »

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie[3].
Soyons bien buvants, bien mangeants :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans[4].

Fable XX. — La Discorde.

Sources : Cf. *Corrozet*, 31e emblème : *Discorde haye de Dieu.*

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme[5],
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non[6] son frère,
Avecque Tien-et-mien[7] son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère

---

1. Sur les bancs de l'Université, pour le mettre à même de prendre ses grades.
2. Les préceptes mis en formules et formant un recueil.
3. La Fontaine aurait dû s'en tenir à cet avertissement fort sage et ne pas ajouter le vers suivant qui est la conclusion d'un épicurisme tout à fait grossier.
4. En dix ans, la mort prend en moyenne un homme sur trois.
5. Allusion au jugement du berger Pâris qui décerna la pomme jetée par la Discorde à Vénus.
6. *Je te dis que si, je te dis que non :* c'est le dialogue de ceux qui se disputent ; v. Grammaire, p. 404.
7. « *Lors du mien et du tien naquirent les procès.* » Régnier, *Sat.*, 6.

A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire[1],
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait la Paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine;
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent[2] de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée*.

Fable XXI. — La jeune veuve.

Sources : *Abstemius*, fab. 14.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;

---

1. Épigrammes malicieuses, mais qui ne prouvent pas grand'chose en faveur de l'état sauvage, dont, un siècle plus tard, Rousseau osera vanter sérieusement la supériorité, en accusant la civilisation d'avoir dépravé le genre humain. (*Discours sur les arts et les sciences*, 1750, et *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, 1754.)

2. Trait imité de l'Arioste, qui loge la Discorde chez les moines (*Roland furieux*). Boileau, dans le *Lutrin*, montrera :

... La discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.

C'est toujours même note et pareil entretien;
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité[1].

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure*
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce*.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours[2].
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux[3], les ris*, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence[4].

---

1. Tout ce début est comme un portrait à la fois piquant et gracieux de la jeune veuve; mais le peintre va s'effacer pour laisser la parole à son modèle : maintenant commence la comédie. Noter ici l'emploi de la strophe lyrique. (V. *Versification*, p. 47.)

2. V. Lexique, au mot *atourner*.

3. V. la fable 5 du livre VII, vers 30, où reviennent les mêmes expressions, mais avec une idée opposée.

4. « *Là sourdait une eau qui avait la propriété de rajeunir; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence; dans les premiers temps du monde, il était libre à tous les mortels d'y aller puiser; l'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les*

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

ÉPILOGUE[1].

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur[2].
Il s'en va[3] temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets :
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets;
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché[4] : Damon[5], vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux[6] me causera !

---

dieux de leur en ôter l'usage. » (*Psyché*, II.) Ici l'expression est prise au figuré : on revient à la jeunesse et à ses joies. — *Jouvence* en vieux français signifiait *jeunesse*.

1. Discours de la fin ; ce mot s'oppose à *prologue*, discours du commencement, préambule.
2. V. l'*Introduction*, p. 43.
3. V. p. 410, *auxiliaires*, 1°.
4. La Fontaine travaillait donc déjà à son roman de *Psyché*, mêlé de prose et de vers qu'il avait tiré de l'*Ane d'Or* d'Apulée ; il le fit paraître à la fin de janvier 1669. (V. l'*Introduction*, p. 14.)
5. Ce pseudonyme désigne quelque ami de La Fontaine, on ne sait pas lequel, sans doute un de ceux qui s'intéressèrent à la publication du roman.
6. L'époux de Psyché, c'est l'Amour.

LIVRE VII

AVERTISSEMENT[1]

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties, convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même; ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay[2], sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres[3] m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

A MADAME DE MONTESPAN[4]

L'apologue est un don qui vient des immortels;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Ériger[5] en divinité
Le sage[6] par qui fut ce bel art inventé.

1. Cet *avertissement* parut en 1878, en tête de la troisième partie des fables. V. l'*Introduction*, p. 16.
2. V. l'*Introduction*, p. 2 et 6.
3. Ce sont surtout des Français, de ces conteurs du XVIe siècle, que La Fontaine avait pratiqués, comme Haudent, Bonaventure des Périers et Rabelais.
4. Françoise-Athénaïs, fille de Rochechouart, duc de Mortemart, était née en 1641. Elle fut toute-puissante à la cour de Louis XIV de 1668 à 1683. Quand elle eut été évincée par Madame de Maintenon, en 1686, elle vécut dans la retraite, et mourut le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Elle avait un fils, le duc du Maine, auquel La Fontaine adressa la fable 2 du liv. XI.
5. C'est-à-dire élever au rang d'une divinité.
6. Ésope.

C'est proprement un charme* : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe[1], si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux[2],
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui[3],
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connaît que[4] vous les beautés et les grâces?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri :
Protégez désormais le livre favori*
Par qui j'ose espérer une seconde vie;
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge* a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple[5] pour salaire;
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

1. Il était de mode, au XVIIe siècle, de désigner ainsi les personnages vivants par des noms empruntés à la mythologie. Plus loin (p. 304), Madame de La Sablière recevra le nom d'*Iris*.
2. Ces dieux, ce sont Louis XIV et le Dauphin auquel le premier recueil a été dédié.
3. Se survivre par ses ouvrages.
4. Si ce n'est vous, p. 420, *que*, 3°.
5. Métaphore traditionnelle chez les poètes. Virgile bâtissait en imagination un temple de marbre blanc à Auguste. (V. *Géorgiques*, liv. III, v. 14.) La Fontaine élève encore un temple à Madame de La Sablière. (V. liv. XII, fab. 15.)

FABLE I. — Les animaux malades de la peste.

Sources : *Raulin*, Sermons latins, 14 et 31. — *Haudent*, 2e partie, fab. 60, *de la Confession de l'Asne, du Regnard et du Loup.* — Cette fable se rencontre plusieurs fois dans les sermonnaires du moyen âge et du XVIe siècle : elle était dirigée contre la partialité des confesseurs, indulgents pour les crimes des grands, inexorables pour les fautes les plus vénielles des pauvres gens. — Il est à remarquer que La Fontaine laisse de côté l'Église, pour s'en prendre à la Justice. Dans Raulin : le lion tient chapitre, et entend d'abord la confession du loup et du renard, qui se justifient d'avoir dévoré moutons et croqué poules par ce grand argument : c'était l'habitude de nos ancêtres... « *Je croque de race,* » *dit le renard. Le lion les oblige à dire chacun un* Pater *comme pénitence. L'âne vient à son tour; il se frappe la poitrine avec componction, il avoue qu'il a commis trois péchés : le premier, c'est d'avoir mangé du foin qui était tombé d'une charrette sur des ronces, — c'est un grand péché que de manger le foin d'autrui!... L'âne avoue ensuite qu'il a fienté dans le cloître des frères. Le lion se récrie plus vivement : Souiller ainsi la terre sainte, c'est un péché mortel! Son troisième aveu, on ne peut le lui arracher qu'au milieu des pleurs et des sanglots; il avoue enfin qu'il avait braït pendant que les frères chantaient dans le chœur, et qu'il avait fait de la mélodie avec eux. Le lion lui dit : Oh! c'est un grave péché que de chanter pendant que les frères chantent, de les mettre en désaccord et de semer la zizanie dans l'église! Sur ce, il le condamna à être flagellé.* (Traduction de Géruzez.)

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur*
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron[1],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant[2] plus de joie[3].

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

---

1. « *Le noir Pluton s'enrichit de larmes et de gémissements.* » Sophocle, *Œdipe roi*, v. 30.
2. V. Grammaire, p. 417.
3. La Fontaine a mis dans cette description rapide un sentiment tout virgilien; voy. dans les *Géorgiques* (liv. III, v. 478 et suiv.) une peinture longuement développée de la peste sévissant sur les animaux.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents*
On fait de pareils dévouements*.
Ne nous flattons* donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits[1] gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse. One hundred
Eh bien! manger moutons, canaille*, sotte espèce*,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir[2].
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins*,
Au dire de chacun étaient de petits saints*.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance*
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro* sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc*, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille[3] fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!

---

1. Voyez Grammaire, page 404, I, 6°.
2. V. Grammaire, p. 414, 3°.
3. Petit péché (de l'italien *peccadiglio*, diminutif de *peccato* : faute).

Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour[1] vous rendront blanc ou noir.

Fable II. — Le mal marié.

Sources : *Ésope*, fab. 93. — *Haudent*, 1re partie, fab. 75.

Que le bon soit toujours camarade[2] du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns[3] d'eux ne me tentent[4] :
Cependant des humains presque les quatre parts*
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt[5] ;
Puis du blanc, puis du noir[6], puis encore autre chose.
Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose. »
Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin[7],
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis * qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.

---

1. Cour de justice. Primitivement la justice était rendue dans leur cour par les rois ou par les seigneurs.

2. C'est-à-dire soit toujours uni avec le beau. Il faut se garder de confondre, comme le faisaient trop facilement les Grecs, le beau et le bon. On peut dire que le bien est toujours beau, mais d'une beauté morale et spirituelle.

3. Voyez Grammaire, page 408.

4. V. l'*Introduction*, p. 9.

5. Disait-elle ; c'est ici, comme plus bas : *Monsieur ne songe à rien*, etc., le style indirect. (V. Grammaire, p. 423.)

6. Elle disait tantôt blanc, tantôt noir : passant d'une opinion à l'opinion contraire, se contredisant.

7. Voy. liv. V, fab. 6, note 8.

Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs est-elle votre fait * ?
— Assez, dit-elle ; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire [1], et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh ! Madame, reprit son époux tout à l'heure *,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que [2] vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés ! »

Fable III. — Le rat qui s'est retiré du monde.

Sources : On peut rapprocher de cette fable, qui paraît être tout entière de l'invention de La Fontaine, une fable de Nicolas de Pergame (75ᵉ dialogue, xvᵉ siècle). Un chardonneret bien nourri dans sa cage refuse l'aumône à de pauvres oiseaux mourant de faim et de froid. — En faisant cette peinture de l'égoïsme hypocrite des faux dévots, La Fontaine se souvenait du *Tartuffe* de Molière (représenté en 1664).

Les Levantins [3] en leur légende *
Disent qu'un certain rat, las des soins * d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde *.
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage ?

---

1. Sur l'ellipse de *le*, v. Grammaire, p. 405, IV, 2°; *savoir*, v. Gramm., p. 410.
2. *Que... qui* : sur cette locution, voyez Grammaire, page 408, 11°.
3. Les peuples du Levant, de l'Orient.

Il devint gros et gras [1] : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage [2]
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient [3] en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis * était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république * attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus [4] :
En quoi peut un pauvre reclus [5]
Vous assister ? que peut-il faire
Que [6] de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte [7].

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis [8] ;
Je suppose qu'un moine est toujours charitable [9].

1.

« Tartuffe ? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
— Le pauvre homme ! »
(Molière, *Tart.*, I, 4.)

2. Même expression dans le Tartuffe. (I, vers 146.)

3. C'est la requête des députés, au style indirect. (V. Grammaire p. 423.)

4. *« Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas. »* (*Tart.*, IV, 1.)

5. (Part. passé de reclure) ; ce mot, pris substantivement, désigne un religieux cloîtré. On dit au féminin, dans le même sens, une *recluse*.

6. Voyez page 420, *que*, 3°.

7.

Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.
(*Tart.*, IV, 1.)

8. En persan, *derouisch*, qui veut dire pauvre ; on dit également *derviche* ; on appelle ainsi, chez les musulmans, des religieux réunis en communauté et qui font vœu de pauvreté. Ce sont des moines mendiants, qui vont de porte en porte demander l'aumône. (*Der*, en persan, signifie *porte*.)

9. Le trait final est plein de malice. La Fontaine a pris soin de le préparer dès le début : c'est la légende des Levantins qu'il nous a racontée.

FABLE IV. — Le héron.

Sources : *Ésope*, fab. 224. — *Haudent*, 2e partie, fab. 98. (Chez ces deux auteurs le sujet est analogue, mais il n'est pas question de héron.) — Le commentaire de cette fable a été fait par M. Legouvé dans l'*Art de la lecture* avec une finesse d'aperçu et une vivacité spirituelle tout à fait dignes du modèle.

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron [1] au long bec emmanché d'un long [2] cou :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère * la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère *.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit [3] :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures [4].
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace [5].
« Moi [6], des tanches ? dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère * ? Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner [7] d'un héron !

---

1. « *N'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile... comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un pied ; le cou replié le long de la poitrine et du ventre... il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une grenouille, un poisson ; mais réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition.* » (Buffon.)

2. « Le lecteur ne manquera pas de rendre l'effet pittoresque du mot *long* trois fois répété. » (Legouvé.)

3. « Attention ! voila le caractère qui se dessine ! le héron est un sensuel, un gourmet plutôt qu'un gourmand. L'appétit est un plaisir pour les délicats de l'estomac. Donnez au mot *appétit* cet accent de satisfaction qu'éveille toujours la pensée ou la présence de ce qui plaît... » (Legouvé.)

4. « Vers de peintre, vers admirable ! Il exprime cette sensation pittoresque que vous avez éprouvée quelquefois en pêchant, quand vous voyez à travers le voile de l'eau se dessiner confusément d'abord, puis plus nettement, puis apparaître a la surface les poissons qui montent du fond de la rivière... » (Legouvé.) Remarquez aussi cette coupe originale l'*appétit vint... l'oiseau...*

5. V. liv. I, fab. 9.

6. « Le caractère se poursuit : *moi, des tanches ?... moi, héron...* Marquez bien l'*h* aspiré de héron ; guindez-le, hissez-le sur cet *h* comme sur ses longues pattes. » (Legouvé.)

7. « Ici il éclate de rire. »

J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim[1] le prit ; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V. — La fille.

Sources : L'épigramme 17 du livre V de Martial a pu suggérer à La Fontaine l'idée de cette fable.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir ?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi[2], moi ? quoi, ces gens-là ? l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce * ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
C'était ceci, c'était cela,

1. « Comprenez-vous maintenant la différence avec le mot appétit ? Croyez-vous que La Fontaine ait mis par hasard ce petit hémistiche si net et si terrible : « La faim le prit ! » Il ne s'agit plus de sensualité, comme là-haut ; le mot est bref, pressant, implacable, comme le besoin ! Rendez tout cela par la voix, et peignez aussi ce dénoûment brusque, dédaigneux et sommaire ainsi qu'un arrêt : il fut tout heureux, etc. » (Legouvé.)

2. Cette fille, comme le héron, montre un goût dédaigneux ; même langage chez la fille que chez l'oiseau ; mêmes exclamations indignées. La fable est calquée sur la précédente d'une façon tout à fait piquante.

C'était tout ; car les précieuses *
Font dessus [1] tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah ! vraiment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré * de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants *.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude ;
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris [2], quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards [3]. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer ; que [4] n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité * changea lors de langage.
Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »
Je ne sais quel désir le lui disait aussi ;
Le désir [5] peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru [6].

---

1. Voyez Grammaire, page 416.
2. V. liv. VI, fab. 21.
3. Ellipse rapide : *puis elle emploie* cent sortes de fards :

Pour réparer des ans l'irréparable outrage
(Racine, *Athalie*, II, 5.)

4. Pourquoi cet avantage n'existe-t-il pas ? V. p. 420 (*que*, 1°.)

5. Comme nous l'indiquons au Lexique, La Fontaine s'est souvenu de Molière pour cette peinture de coquette. Cette fille, en qui le désir se loge, quoiqu'elle en ait, c'est l'Armande des *Femmes savantes*. V. la scène I de l'acte Ier, et surtout la scène II de l'acte IV :

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter...
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame, une autre a pris la place.

6. Un limaçon pour le héron, un malotru pour la fille !

FABLE VI. — Les souhaits.

Sources : *Paraboles de Sendabar* (conte hébreu), — que La Fontaine a dû connaître par quelque traduction. — *Rabelais :* 4e livre de *Pantagruel*, nouveau prologue : *Contre les vœux exagérés des hommes.*

Il est au Mogol[1] des follets[2]
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage*,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux, près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et sa maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphirs,
Peuple ami du démon*, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part*, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant[3] la légèreté
A ses pareils si naturelle ;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était on vous[4] le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut ; je ne puis arrêter*
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la ; formez trois souhaits : car je puis

---

1. Ce nom désigne la région de l'Asie, conquise par les Mongols ou Mogols, et qui comprenait une partie de l'Inde.

2. On appelle *esprit follet*, ou simplement *follet*, une sorte de lutin familier, plus malin que malfaisant (follet est le diminutif de fol, fou.)

3. V. Grammaire, p. 417.

4. V. Grammaire, p. 406, 10o.

Rendre trois souhaits accomplis,
Trois, sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange * et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance *,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins ;
Tout en crève. Comment ranger cette chevance * ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés * si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands seigneurs leur empruntèrent [1] ;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité [2], reviens vite ! » A ces mots
La Médiocrité revient ; on lui fait place ;
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux [3]
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères [4]
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point *,
Ils demandèrent la sagesse [5] ;
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

---

1. Trait de satire, glissé en passant, contre les nobles qui se grevaient de dettes et oubliaient souvent de s'acquitter : de tels emprunts n'étaient que des impôts déguisés.

2. La médiocrité, c'est une condition moyenne, également éloignée de la misère et de l'opulence ; La Fontaine fait allusion à une strophe célèbre d'Horace. (*Odes*, liv. II, ode 10.) — V. encore Rabelais (passage cité plus haut), dont notre poète s'est certainement inspiré : « *Médiocrité a esté par les sages anciens dicte aurée, c'est-à-dire précieuse, de tous louée, en tous endroits agréable.* »

3. Le mot est ironique : n'ayant pas plus de chance qu'ils n'en avaient autrefois.

4. V. fab. 13 du liv. II, les trois derniers vers.

5. Comparez, pour l'analogie de la morale, le *Bûcheron et Mercure* (V, 1), et le *Savetier et le Financier* (VIII, 2).

FABLE VII. — La cour du lion.

Sources : *Phèdre*, liv. IV, fab. 13. — *Guéroult :* du Lyon, du Regnard, et de la Brebis.

Sa Majesté lionne [1] un jour voulut connaître
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux [2] de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire * écriture,
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière [3], dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin [4].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre * il les invita.
Quel Louvre ! un vrai charnier [5], dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité,
Et, flatteur excessif, il loua la colère [6]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie [7]
Eut un mauvais succès, et fut encor punie.

---

1. Voyez page 405, *adjectifs*, 4°.
2. P. 201, note 7.
3. On appelait *cours plénières* les assemblées solennelles que réunissaient les anciens rois de France à certaines époques de l'année. Les vassaux étaient tenus de s'y rendre ; ces assemblées étaient célébrées par des fêtes et des tournois.
4. C'était le nom d'un singe qui servait à la parade du théâtre de Brioché, célèbre joueur de marionnettes, vers le milieu du XVIIe siècle ; ce nom devint générique et désigna tous les singes de bateleurs, dressés aux grimaces et aux tours amusants. (V. le *Tartuffe*, acte II, scène III.)
5. (Bas latin : *carnarium*, de *caro*, chair). C'était un endroit couvert, sorte de petite chapelle, où l'on recueillait les os exhumés des cimetières.
6. Ce vers ne rime avec aucun autre, et de plus il est précédé de trois rimes masculines. Cette inadvertance de La Fontaine se retrouve dans toutes les éditions originales. Montenault (l'éditeur de 1755) coupe ainsi le second de ces quatre vers :

L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.

Mais cette correction lui est absolument personnelle.
7. « *L'abbé de Polignac, se promenant à Marly avec le roi, par un*

Ce monseigneur du[1] lion-là
Fut parent de Caligula[2].
Le renard étant proche : « Or çà[3], lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que[4] dire
Sans odorat. Bref il s'en tire.
Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour[5], si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand *.

Fable VIII. — Les vautours et les pigeons.

Sources : *Abstemius*, fab. 96. — *Haudent*, 2e partie, fab. 153.

Mars autrefois mit tout l'air en émute *.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char[6] : mais le peuple vautour,
Au bec retors[7], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang ; je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine[8].

---

mauvais temps, disait que la pluie de Marly ne mouillait pas. Cela parut si fade, qu'il déplut au roi lui-même. » (Mémoires de Saint-Simon.)

1. V. Grammaire, p. 415, n° 9.

2. Ayant perdu sa sœur Drusilla, il la plaça au rang des divinités, et fit périr également ceux qui pleuraient sa mort et ceux qui ne la pleuraient pas ; les premiers, parce qu'ils insultaient à l'immortalité de la déesse ; les seconds, parce qu'ils étaient insensibles.

3. V. Grammaire, p. 415.

4. On dit de même : je ne sais *que* dire. (V. Grammaire, p. 408, n° 8).

5. V. la définition de la cour dans la fab. 14 du liv. VIII et dans le chapitre de La Bruyère *sur la Cour*, où les grimaces du singe et les ruses du renard sont saisies sur le vif : « *Qui sait parler aux rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence et toute la souplesse du courtisan.* » Notons toutefois une différence entre la cour du lion et la cour d'un roi comme Louis XIV : les courtisans sont réellement heureux de voir le prince : « *son visage fait toute leur félicité.* » Les animaux tremblent devant le lion et ne songent qu'à esquiver sa griffe.

6. Le char de Vénus était traîné par des colombes.

7. Recourbé (tordu en forme de crochet).

8. Formule hyperbolique qui se rencontre fréquemment chez les poètes épiques. (V. Virgile, *Énéide*, VI, vers 597.)

Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée[1] espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises *
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres[2].
Cette fureur * mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus[3] ne se chamaillèrent*.
Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants;
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant; je me tais.

FABLE IX. — **Le coche et la mouche.**

Sources : *Ésope*, fab. 213. — *Phèdre*, liv. III, fab. 6.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

---

1. V. page 60. Enchaîné sur le Caucase, un vautour venait lui déchirer les entrailles sans cesse renaissantes.

2. Les Enfers dont le Styx forme la clôture.

3. Inversion familière.

Six forts chevaux tiraient un coche [1].
Femmes, moine [2], vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu [3].
Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine *,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
Un sergent * de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide [4] aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps [5] ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut [6].
« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà [7], messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés [8].

---

1. Voiture publique analogue à la diligence.
2. C'est une épigramme discrète glissée en passant : le moine descend avant les vieillards, mais après les femmes.
3. C'est surtout par la place qu'il sait donner aux mots que le poète produit ici un effet pittoresque. On ne saurait mieux faire sentir cette habileté d'artiste qu'en citant les vers de l'honnête Benserade sur le même sujet :

Un chariot tiré par six chevaux fougueux
Roulait sur le chemin aride et sablonneux ;
Une mouche était là, présomptueuse et fière,
Qui dit en bourdonnant : « Que je fais de poussière ! »
(31e quatrain).

4. V. Grammaire, p. 413, III, 4°.
5. Style indirect, v. p. 422.
6. Hiatus ici pittoresque.
7. V. Grammaire, p. 415.
8. Cette fable a donné lieu à l'expression proverbiale : *Être ou faire la mouche du coche*, en parlant de quelqu'un qui *fait le nécessaire*, et s'attribue un succès dans lequel il n'est pour rien

FABLE X. — La laitière et le pot au lait.

Sources : *Dans le Pantschatantra; un brahmane possède un pot de riz; il rêve qu'il achètera successivement avec son riz chèvres, vaches, buffles, juments, maison; et qu'il épousera alors une riche héritière, dont il aura un fils, qu'il appelle Somasâman. L'enfant joue trop près des chevaux; le brahmane appelle sa femme pour veiller sur son fils. Elle ne l'entend pas : « Alors je me lève, et lui donne un coup de pied comme celui ci. » Et il donne un coup de pied au pot et le brise.— Dans Nicolas de Pergame* (xve *siècle), c'est une laitière qui est en scène. Arrivons au* xvie *siècle : Rabelais raconte la même fable, mais en remplaçant la laitière par un cordonnier* (*Gargantua*, ch. xxxiii). — *Enfin Bonaventure Des Periers fait une « comparaison des alquemistes* (*alchimistes, ceux qui cherchaient à faire de l'or*) *à la bonne femme qui portait une potée de lait au marché. »* (*Nouvelles récréations et joyeux devis, Nouvelle XII.*) *C'est ce dernier récit que La Fontaine a suivi de plus près.*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court[1] vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée *
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son[2];
Il était[3], quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »

1. Voyez Grammaire, page 404, II.

2. La bonne femme de Des Periers compte fort exactement par liards, sols, écus et francs.

3. Elle se voit déja en possession du porc; de même, plus loin, elle se dit avec bonne foi : *vu le prix dont il est...* La Fontaine avait trouvé même emploi ingénieux du passé et du présent pour le futur dans le passage de Rabelais cité plus haut où Picrochole tient conseil avec ses gouverneurs sur les conquêtes qu'ils vont faire.
« *Prinse Italie, voylà Naples, Calabre, Apoulle, et Sicile toutes à sac... de là prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus à Morée. Nous la tenons... que boirons-nous par ces déserts? — ne vous fourniront ilz de vin à suffisance? — Voire, mais, dist-il, nous ne beusmes poinct frais.* »

Perrette là-dessus saute[1] aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame * de ces biens, quittant d'un œil marri *
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce[2] en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat * la campagne[3] ?
Qui ne fait châteaux * en Espagne ?
Picrochole[4], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous ?
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse * erreur[5] emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte[6], je vais détrôner le sophi[7] ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean * comme devant.

---

1. La bonne femme de Des Periers achètera une jument « *qui porteroit un beau poulain, lequel croistroit et deviendroit tant gentil : il saulteroit et feroit hin. Et, en disant hin, la bonne femme, de l'aise qu'elle avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain, et, en ce faisant, sa portée de laict va tomber et se respandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument, son poulain, tous par terre...* »

2. Sur le sens de ce mot, V. p. 125, note 3. Ce récit de la *Laitière* était donc au temps de La Fontaine un sujet de *farce*.

3. Ici commence la seconde partie de la fable, ou plutôt l'application de l'apologue à tous, à chacun, à La Fontaine lui-même.

4. C'est encore une allusion au même chapitre de Rabelais. Picrochole (ce nom, formé du grec, signifie : maniaque, littéralement : *qui a la bile âcre*), a la folie des conquêtes, dans laquelle il est encouragé par ses gouverneurs. La scène du Conseil où ces extravagants parlent de conquérir tout l'univers est une reproduction bouffonne de la conférence entre Pyrrhus et Cinéas, racontée par Plutarque (*Pyrrhus*, ch. XIV), et mise en vers par Boileau (*Ép.* I, 60.) On sait que Pyrrhus, roi d'Épire, rêvait de conquérir Rome et le monde entier.

5. Cette flatteuse erreur de l'imagination a été profondément analysée par Pascal : « *Elle a* (*l'imagination*) *ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres... Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend heureux.* »

6. Je cours loin des lieux où je suis (avec mon imagination).

7. Sophi est le nom que portait, au temps de Louis XIV, le roi de Perse.

Fable XI. — Le curé et le mort

Un fait contemporain est la source de cette fable. « *M. de Boufflers a tué*, dit Mme de Sévigné, *un homme après sa mort. Il était dans sa bière et en carrosse; on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer: son curé était avec le corps. On verse; la bière coupe le cou au pauvre curé.* » (Lettre du 26 février 1672.) Quelques jours après, la marquise écrit : « *Voilà une petite fable de La Fontaine, qu'il a faite sur l'aventure du curé de M. de Boufflers... Cette aventure est bizarre; la fable est jolie...* »

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite[1].
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment[2] empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons[3],
Et des versets et des répons :
« Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire * Jean Chouart[4] couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire[5],
Et tant en autres menus coûts[6]. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette[7]
Du meilleur vin des environs;

---

1. C'est l'éternel contraste des choses humaines: le malheur des uns devant l'indifférence des autres; ce contraste est ici marqué d'une façon comique par le quatrain dont les vers se répondent deux à deux.

2. Comme il faut; *bien et dûment* est un terme de pratique : *en due forme*, dans la forme prescrite.

3. Ce sont de petits chapitres de l'Écriture ou des Pères que l'on récite (*leçon* veut dire récitation) à matines; *les répons* sont les paroles par lesquelles le chœur répond aux *leçons*. Le *verset* (de *vers*, qui signifiait d'abord *ligne*), c'est l'alinéa de l'un de ces chapitres ou textes.

4. Nom tiré de Rabelais. (*Panurge*, liv. II, ch. XXXI.)

5. Ce sont les cierges brûlés à l'enterrement.

6. Dépenses, menus frais.

7. Mesure de vin d'environ cent vingt litres.

Certaine nièce assez propette *
Et sa chambrière [1] Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée,
Un heurt [2] survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au lait.

FABLE XII. — L'homme qui court après la Fortune, et l'homme qui l'attend dans son lit.

Le sujet de cette fable paraît être de l'invention de La Fontaine.

Qui ne court après la Fortune [3] ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler [4] la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme *.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe :
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape [5] :
Ne le valons-nous pas ? » — Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux [6] ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux

1. Voyez la fable 6 du livre V.
2. Un choc. (Cf. heurter.)
3. V. fab. 11 du liv. V.
4. La Fontaine songe encore à Lucrèce : « *A ces hauteurs sereines de la sagesse, d'où il est si doux d'abaisser ses regards et de voir les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur.* » (*Poème de la Nature*, liv. II.)
5. Le pape Sixte IV était fils d'un pêcheur. Urbain IV avait été cordonnier ; Benoît XI, berger.
6. On représentait la Fortune avec un bandeau sur les yeux.

Qu'on en faisait jadis le partage des dieux[1]?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera; son sexe en use ainsi. »

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien ; l'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure * ailleurs,
— Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous[2]; suivez votre humeur inquiète * ;
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir[3] en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare *,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour[4].
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever[5], à ces heures
Que l'on sait être les meilleures,
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
« Qu'est ceci? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures :
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là; d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse[6].
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu :

---

1. C'était la doctrine des Épicuriens, qui, sans supprimer entièrement les dieux, leur enlevaient toute action sur la marche de l'univers, et les immobilisaient dans une sorte de repos égoïste et impuissant. (V. *Lucrèce*, liv. II, v. 646 et suiv.)

2. Satisfaites vos désirs.

3. Ce dialogue entre les deux amis, le voyage de l'ambitieux et son retour, présentent une analogie frappante avec la fable des *Deux Pigeons* (liv. IX, fab. 2). Mais ici l'ami est un indifférent, un philosophe au cœur sec, à la différence du pigeon qui parle si tendrement à *son frère*, et dont l'amitié sincère s'effraie des dangers qu'il présente.

4. V. même livre, fab. 7.

5. Il s'agit du *coucher* et du *lever* du roi (Louis XIV), auxquels assistaient, suivant l'étiquette, les ministres et les courtisans. On écrit aussi *couché* et *levé*. (V. Molière, *Misanthrope*, II, 4.)

6. Faut-il voir dans cette réflexion un compliment délicat à l'adresse de Louis XIV?

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte*.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate[1];
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant[2], qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol[3]; on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors[4] distribuait ses grâces.
Il y court : les mers étaient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait[5] été;
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté[6].
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates[7],
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi!
Il ne sait que par ouïr* dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit[8], sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
En raisonnant de cette sorte,

---

1. Ville de l'Inde, située au nord de Bombay, sur la mer d'Omân; elle appartient aujourd'hui à l'Angleterre. — C'était, dès le XVIIe siècle, un des centres de commerce les plus importants de l'Orient.
2. Tout ce passage est imité d'Horace. (*Odes*, liv. I, ode 3.)
3. V. la fab. 6 de ce même livre.
4. V. Grammaire, p. 417.
5. Sur la suppression de *ne*, v. Grammaire, pp. 418 et 419.
6. V. Grammaire, p. 412, 6°.
7. Les Lares et les Pénates étaient, chez les Romains, les dieux du foyer; par extension, ces mots désignent, en français : le foyer domestique, le chez soi.
8. Le rejet est à remarquer.

Et contre la Fortune ayant pris ce conseil*,
Il la trouve assise à la porte
De son ami, plongé dans un profond sommeil.

Fable XIII. — Les deux coqs.

Sources : *Ésope*, fab. 145. — *Aphtonius*, fab. 12.

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie[1] ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même[2] on vit le Xanthe[3] teint.
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage ;
La gent* qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu[4] disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet* rallumer sa haine et son courage ;
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour[5].
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet[6] :

---

1. L'enlèvement d'Hélène fut l'occasion de la guerre. C'est ici le ton de la parodie. (Cf. la fab. 8 du même livre : *les Vautours et les Pigeons.*)
2. Pour *mêmes*. V. Grammaire, p. 409.
3. Rivière de la Troade, appelée aussi le Scamandre. Dans l'*Iliade*, les dieux prennent part au combat des Grecs et des Troyens. (Chant 21e.) Au 5e chant, Vénus est blessée par Diomède.
4. Ici, le style s'élève ; rapprochez de ces vers le combat des deux taureaux dans la fab. 4 du liv. II, et le passage de Virgile, dont La Fontaine s'est inspiré dans les deux fables.
5. Comparez, pour le dénoûment, la fab. 9 du liv. II et la fab. 11 du liv. IV.
6. Ce mot est précisément le diminutif de coq : faire le coquet, c'est donc (au sens étymologique) faire le jeune coq ; le *caquet*, c'est le cri des poules qui pondent ; inutile d'ajouter qu'ici le mot est pris au sens figuré de babil.

Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes [1] en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

FABLE XIV. — L'ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune.

Sources : *Abstemius*, fab. 198.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage [2]
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos [3] et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune [4]
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs [5], associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle*,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie [6] enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle [7].
On ne parlait chez lui que par doubles ducats [8];
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendrait-il que [9] de mon savoir-faire?

1. C'est maintenant le tour badin et tout à fait plaisant, et c'est la troisième fois que le poète change de ton.
2. Droit de passage levé sur les marchandises, à l'entrée d'un pont, d'une route, d'un port, etc.
3. L'une des trois Parques. (Voyez page 176, note 2.)
4. V. la fab. 12 de ce liv. et la fab. 11 du liv. V.
5. Ce sont les agents d'un commerçant ou d'une compagnie de commerce à l'étranger.
6. La folie des acheteurs.
7. Grande bourse qu'on portait suspendue à la ceinture; elle avait la forme d'un sac; le fond était souvent de velours ou d'étoffe précieuse. On porte encore de ces bourses dans certains pays, par exemple au Maroc.
8. Le ducat était une sorte de monnaie d'or valant cent dix sous. — « Le double ducat était une espèce d'or d'Espagne qui, du temps de Henri III, valait six livres quatre sous; sous le règne de Louis XIII, il y avait une autre sorte de double ducat qu'on appelait *ducat à deux têtes*, d'Espagne et de Flandre, qui valait dix livres. Cette sorte d'espèce n'a plus aujourd'hui de cours en France, ou du moins on en voit très peu. » (*Dictionnaire de Richelet*, 1680.)
9. Si ce n'est de... (V. Grammaire, p. 420, *que*, 3°.)

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété[1] périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère * lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il[2] devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage *,
Lui dit : « D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie[3];
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune;
On a toujours raison, le Destin toujours tort[4].

Fable XV. — **Les devineresses.**

Au moment où parut ce conte, on s'occupait fort à Paris de tout ce qui tenait à la magie et à l'astrologie. (V. liv. II, fab. 13, et VIII, 16.) On n'avait pas encore oublié le procès retentissant de la marquise de Brinvilliers, accusée de sortilèges et de maléfices, et convaincue d'avoir empoisonné son père, ses frères « et plusieurs autres. » (V. *Lettres* de Mme de Sévigné, 15 avril au 22 juillet 1676.) La marquise avait été brûlée en place de Grève (1676). Le sujet traité par La Fontaine avait donc un intérêt de circonstance; toutefois il n'est pas ici question d'empoisonnement, et l'histoire n'a rien de tragique. — La Fontaine, à coup sûr, ne pou-

---

1. Fréter, c'est proprement donner ou prendre un navire à louage (à fret, allemand *fracht*); par suite, le charger.
2. Cette répétition du pronom sujet n'est plus correcte aujourd'hui. (Voir Grammaire, page 411, *participe*, 2°.)
3. Ce mot signifie à la fois esprit d'invention et savoir-faire.
4. Rapprochez de cette conclusion la morale de la fab. 11 du liv. V.

vait songer, comme on l'a dit, à une autre affaire de poisons qui éclata trois ans après : le procès de la Voisin tireuse d'horoscopes, qui avait pour complices de très grands seigneurs (V. *Lettres* de Mme de Sévigné, juin 1680). Si l'on veut des allusions transparentes à ces événements, on les trouvera dans une comédie que Thomas Corneille et Visé firent représenter au théâtre de Guénégaud en novembre 1679 : *La devineresse ou Madame Jobin.*

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états; tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice :
C'est un torrent; qu'y faire? il faut qu'il ait son cours;
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse[1].
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineuse* on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait* consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats*,
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans[2] un galetas;
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari :
Elle achète un office[3], une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la sibylle[4].

1. C'était le nom de la prêtresse d'Apollon a Delphes; elle rendait ses oracles assise sur un trépied; on l'appelait aussi la Pythie.
2. V. Grammaire, p. 416.
3. Une charge, une fonction publique; sous l'ancien régime, presque tous les offices pouvaient être achetés. La *vénalité des offices* n'a été supprimée que par la Révolution française.
4. Les sibylles étaient aussi des *devineresses;* on fait ici allusion a celle de Cumes, que Virgile a dépeinte, rendant ses oracles dans un antre sauvage, et possédée de l'esprit prophétique d'Apollon. (*Énéide*, liv. VI.)

L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
« Moi devine*! on se moque : eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix* de par Dieu. »
Point de raison; fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats[1],
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage* aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait* son sabbat[2] et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise*.
J'ai vu dans le palais une robe[3] mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître* tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi[4].

Fable XVI. — Le chat, la belette et le petit lapin.

Sources : Cette fable se trouve dans le *Pantschatantra*, dans la version arabe de ce recueil : *Calila et Dimna*, et dans le *Livre des lumières ou la conduite des Rois*.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette[5], un beau matin,
S'empara; c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates[6], un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée[7].

---

1. Voyez la note 8 de la page 233.
2. L'assemblée nocturne des sorciers et sorcières. Ils s'y rendaient sur un manche à balai, enfourché en guise de cheval, et se métamorphosaient en différents animaux.
3. Figure de mot : un homme qui portait une robe.
4. Cf. liv. V, fab. 14, et Pascal : « *Si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique... nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.* » (*Pensées*, art. 3).
5. V. fab. 17 du liv. III.
6. V. la fab. 12 de ce même livre, p. 231, note 7.
7. Paysage plein de fraîcheur, que

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot[1] lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers[2]! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là! madame la belette,
Que l'on déloge* sans trompette
Ou je vais avertir tous les rats[3] du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant[4].
« C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi[5]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi[6]. »
Jean lapin allégua la coutume[7] et l'usage.
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons*-nous, dit-elle, à Raminagrobis*. »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite*,
Un saint homme de chat, bien fourré[8], gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés

---

nous retrouverons dans la fab. 14 du liv. X (vers 18 et suiv.).

1. Nous avons déjà vu : *Jean Lapin* dans la fab. 8 du liv. II.

2. Ce sont les lares et les pénates des anciens.

3. Les ennemis jurés des belettes, comme il a été dit au liv. IV, fab. 6.

4. La belette veut dire : le premier venu qui, trouvant la terre libre, s'y installa; car, à vrai dire, le premier occupant, c'est ici le lapin; seulement son adversaire prétend qu'en s'en allant il a perdu tous ses droits.

5. C'est-à-dire la concession.

6. « La belette, qui met l'hérédité en question, est une terrible révolutionnaire, et Rousseau n'a trouvé ni pis ni mieux dans son discours sur l'inégalité... Les deux plaidoyers sont le résumé de beaucoup de traités. » (Taine).

7. Ce terme avait un sens précis dans la jurisprudence féodale : il désignait la législation introduite par l'usage seul en certaines provinces, par opposition au droit écrit : la *coutume* de Normandie.

8. Rabelais appelait *chats-fourrez* les gens de justice, les magistrats, à cause de leur robe d'hermine et de leur air hypocrite. — La Fontaine est plusieurs fois revenu sur ce portrait du chat. (V. liv. VI, fab. 5; VIII, 22; IX, 14.)

Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud* leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre s'approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre*,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs[1] d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois[2].

FABLE XVII. — La tête et la queue du serpent.

Sources : *Ésope*, fab. 260. — *Plutarque*, Vie d'Agis et de Cléomène ; cet apologue y est appliqué aux États démocratiques, où il ne faut pas que le gouvernement se laisse aller au gré de la multitude.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci;
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante[3].
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang[4],
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte

1. C'est un dénouement analogue, mais moins tragique, dans la fab. 9 du liv. IX : *l'Huître et les Plaideurs*.
2. Nous avons vu la même conclusion tirée de la fable : *les Voleurs et l'Ane* (I, 13). La Fontaine, en terminant, fait de cette satire contre les juges une application générale à la politique et à l'histoire.
3. V. le Lexique au mot *serviteur*.
4. Il y a dans ce vers une ellipse : *puisque nous sommes du même sang*.

Un poison prompt et puissant[1].
Enfin voilà ma requête :
C'est à vous de commander,
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants* effets
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits[2].
Il ne le fut pas lors[3]; et la guide* nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur[4] !

Fable XVIII. — Un animal dans la Lune.

Sources : L'anecdote mise en vers par La Fontaine se trouvait dans un poème satirique de l'Anglais Butler, intitulé : *l'Éléphant dans la Lune*. L'auteur cherchait à y ridiculiser la *Société royale de Londres*, fondée en 1660 par Charles II pour l'avancement de l'astronomie. Il est bien probable que cette monstrueuse bévue avait été imaginée par Butler.

Pendant qu'un philosophe[5] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[6] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

---

1. Cette croyance que les serpents portaient leur poison dans la queue était fort ancienne; elle a donné lieu à l'adage latin : *In cauda venenum* (dans la queue se trouve le poison). La science a fait justice de cette erreur.
2. V. la fable 6 du livre VII.
3. V. Grammaire, p. 417.
4. Rapprochez cette fable de la seconde du liv. III : *les Membres et l'Estomac*, où la même pensée est exprimée dans une comparaison différente; remarquez l'emploi presque constant dans cette pièce du vers de sept pieds, ce mètre quelque peu boiteux.
5. Démocrite d'Abdérès (460?461 av. J.-C.). Il fut le fondateur de la théorie des atomes (éléments premiers et indivisibles de la matière) développée après lui par Épicure. Aussi La Fontaine l'appelle-t-il plus loin (liv. VIII, fab. 26) *le Maît e d'Épicure*. Mais à la différence des Épicuriens, il ne prêtait pas foi à toutes les apparences des sens.
6. Épicure (342-270 av. J.-C.). Son système philosophique sur le monde et sa doctrine morale ont été magnifiquement exposés par le poète latin Lucrèce.

Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement[1].
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil[2] de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la[3] détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile, et la terre chemine*.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine[4]:
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence.
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille[5], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton[6], ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.

---

1. Ce poème philosophique, annoncé par La Fontaine, n'est pas venu. Mais cette fable et quelques autres en sont comme des fragments. V. notre *Introduction*, p. 29.

2. C'est-à-dire que serait l'œil de la Nature? Il me paraîtrait immense. Cette périphrase : *l'œil de la Nature*, a été souvent employée par les anciens pour désigner le soleil.

3. Détermine la distance, en formant un triangle dont la base est une ligne rejoignant deux points opposés de l'orbite terrestre, et dont le sommet aboutit au soleil. La base étant donnée avec l'ouverture des angles, le calcul fournit la longueur des côtés, et par suite la distance du soleil à la terre. — Remarquez, dans ces vers et dans les suivants, la précision du raisonnement et la propriété des termes. L'expression n'en est pas moins poétique.

4. Il s'agit toujours du soleil et de sa nature; sur le sens du mot *machine*, v. Lexique.

5. Ni avec mon oreille; v. *Grammaire, avec*, p. 415.

6. Quand on plonge à moitié dans l'eau un bâton, il paraît courbé, par suite de la réfraction de la lumière.

Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet*?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet? Le monarque [1] accourut:
Il favorise en roi ses hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François [2]
Se donner, comme vous, entiers* à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire [3]
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle [4],
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les premiers exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts?

1. Charles II qui régna sur l'Angleterre de 1660 à 1665.
2. Sur la rime en *oi*, v. *Versification*, page 52.
3. Les Muses.
4. La fable de La Fontaine fut composée au commencement de 1677. La France était en guerre avec la Hollande, l'Espagne et l'Empire, qui avaient formé contre elle une triple alliance depuis 1673. En 1674, Charles II s'était vu forcé par le Parlement d'abandonner Louis XIV et de conclure une paix séparée avec la

LIVRE VIII

Fable I. — La Mort et le mourant.

Sources : *Abstemius*, fab. 99.

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal* tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Et celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière[1].
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur* ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die[2],
Rien où[3] l'on soit moins préparé[4].

Hollande. Mais il était devenu, bientôt après, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Au reste, les victoires des armées françaises (campagne de Turenne sur le Rhin — de Condé en Alsace, etc.) décidèrent, plus encore que la médiation anglaise, la conclusion de la paix (1679). « *Le roi fut en ce temps au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait... ajoutant à ses États la Franche-Comté, Dunkerque, et la moitié de la Flandre...* » (Voltaire).

1. « *La pâle mort*, dit Horace, *renverse également la cabane du pauvre, et le palais des rois.* » (Odes I, 4.)

Et Malherbe, parlant aussi de la mort :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.
(Stances à Du Perrier.)

2. Voyez Grammaire, page 410.

3. V. Grammaire, p. 407.

4. Voici comment Bossuet développait cette même idée dans son *Sermon sur la Mort*, prêché au Louvre, pour la quatrième semaine du carême, le 22 mars 1662 : « *C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort..., et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes.* »

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure*,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied* levé ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu*;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce[1] dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils[2] pourvu, ton bâtiment parfait*.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher[3] et du mouvement,
Quand les esprits*, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus.
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades[4],
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un[5] avertissement?
Allons[6], vieillard, et sans réplique;
Il n'importe à la république*
Que tu fasses ton testament. »

---

1. Voyez Grammaire, page 407.
2. Ce mot est ici, par abréviation, le synonyme d'*arrière-petit-fils*.
3. V. Grammaire, p. 411, *infin.*, 1°.
4. Les compagnons de ton âge, tes contemporains.
5. V. Grammaire, p. 420, *que*, 3°.
6. Dans un passage de Lucrèce (liv. III, vers 965 et suiv.), la Nature parle sur le même ton au vieillard accablé d'années qui murmure contre son ordre de départ. — Rapprochez de tout ce morceau les réflexions que fait Mme de Sévigné sur la mort de Louvois; comme dans la fable, il s'établit un dialogue, vif et pressant, entre la Mort et sa victime : « *Voilà donc M. de Louvois mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le moi, comme dit M. Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! « Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps; je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un*

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[1],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet*;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes* mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret* :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret[2].

Fable II. — Le savetier et le financier.

Sources : *Bonaventure des Périers*, nouvelle 21, met en scène un seul personnage, le savetier Blondeau, enrichi par la trouvaille d'un trésor. Comparez l'histoire, si finement racontée par Horace, du crieur public Vulteius Mena et de l'orateur Philippe. (*Epîtres*, I, 7.)

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était[3] merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages[4],
Plus content qu'aucun des sept sages[5].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu* d'or,
Chantait peu, dormait moins encor;
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir[6]
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fit venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà[7], sire* Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? ma foi, monsieur[8],
Dit, avec un ton de rieur,

---

seul, un seul moment. » (Lettres du 25 juillet 1691).

1. Cette comparaison se trouve dans Lucrèce (au passage cité plus haut) : « *Que ne t'en vas-tu comme un convive rassasié de la vie ?* » Elle a été reprise par Horace. (*Satires*, liv. I, sat. 1.)

2. Cf. les fab. 15 et 16 du liv. Ier.

3. V. Grammaire, p. 407.

4. Terme de musique : ce sont les notes intermédiaires que l'artiste ajoute au chant pour *passer* avec plus d'agrément d'une phrase à l'autre.

5. Les sept fameux sages de la Grèce ; on citait parmi eux : Bias de Priène, Chilon de Sparte, Solon d'Athènes et Thalès de Milet.

6. V. Grammaire, p. 411, *infin.*, 1°.

7. V. Grammaire, p. 415.

8. Sur cette rime, v. *Versification*, p. 52.

Le gaillard* savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer*; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre*
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant; il perdit la voix,
Du moment qu[1]'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôte les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet*; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent[2]. A la fin le pauvre homme
S'en courut[3] chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus[4]. »

Fable III. — Le lion, le loup et le renard.

Sources : *Ésope*, fab. 72. — Le *Roman de Renart* (édit. Méon, t. II) : *de Renart si comme il fut mires* (médecin). Robert cite une fable latine du XIVe siècle, composée sur les données du *Roman de Renart*, et où l'on trouve des traits de comédie plus vifs que dans La Fontaine ; ainsi : l'entrée du renard dans la salle

---

1. Voyez Grammaire, p. 408, 10°.
2. C'est ainsi qu'Harpagon, apercevant la Flèche, se dit : « *Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent* », et voyant Élise et Cléante qui se font des signes : « *Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse.* » (*L'Avare*, acte I, scènes III et IV).
3. V. Grammaire, p. 406, n° 7.
4. Les derniers mots du savetier sont la morale de la fable.

royale, à pas comptés, l'air grave et saluant le roi de la part des docteurs de Salerne (cette ville était célèbre au moyen âge par son école de médecine), et la fuite d'Ysengrin (le loup) écorché vif et poursuivi par les sarcasmes de son ennemi.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse :
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus*.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins; il en est de tous arts*.
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient[1] des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense*, et se tient clos et coi*.
Le loup en fait sa cour, daube*, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure*
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et, sachant que le loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquitais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur[2] ai dit la langueur
Dont votre majesté craint, à bon droit, la suite:
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre[3]. »
Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.

---

1. *Il lui vient.* V. page 405, IV, 1°.
2. *Je* est supprimé, pour plus de vivacité. V. p. 405.
3. Ici perce la cruauté du courtisan qui savoure sa vengeance. Il se donne le plaisir d'un bon mot.

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs* ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien[1].

FABLE IV. — Le pouvoir des fables.

Sources : *Ésope*, fab. 178 : « l'*orateur Démade.* » — On lit dans Plutarque une anecdote analogue : c'est Démosthène qui raconte au peuple d'Athènes, pour forcer son attention, l'histoire de l'âne et de l'ombre (un jeune homme a loué un âne ; vers midi, désireux de se reposer, il veut se coucher à l'ombre de l'âne ; mais l'ânier lui dit qu'il a loué son âne et non l'ombre).

A M. DE BARILLON[2].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point[3] traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre[4]
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre[5]? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[6],
Je vous sacrifierai cent moutons; c'est beaucoup

1. Encore un tableau de la cour (V. liv. VII, fab. 7 et fab. 12 ; VIII, 14) ; une scène de rivalité entre courtisans.
2. Ambassadeur en Angleterre; ami de Mme de Sévigné, de Mme de Grignan, de Mme de Coulanges, il était également lié avec La Fontaine.
3. V Grammaire, p. 418, *négation*, 2°.
4. V. liv. VII, fab. 18, p. 241, note 4. La Fontaine fait encore allusion aux négociations qui précédèrent la paix de Nimègue.
5. L'hydre, c'est ici la triple alliance de la Hollande, de l'Espagne et de l'Empire contre Louis XIV.
6. L'hostilité déclarée de l'Angleterre.

Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens;
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui[1] vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple[2] vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république[3],
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas; l'orateur recourut
A ces figures[4] violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes[5]:
Il fit parler les morts, tonna[6], dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout, personne ne s'émut;
L'animal aux têtes frivoles[7],
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter;
Tous regardaient ailleurs ; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
« Cérès[8], commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle;
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle?
— Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.

---

1. Voyez Grammaire, p. 408, 11°.
2. Syllepse. V. Grammaire, p. 422.
3. « *Chez les Grecs tout dépendait du peuple, et le peuple dépendait de la parole.* » Fénelon (*Lettre à l'Académie française* ch. IV).
4. Ce sont les figures qu'emploie la rhétorique; par exemple : *il fit parler les morts*, c'est la figure appelée *prosopopée* (personnification).
5. Les plus difficiles à émouvoir, « *qui s'émeuvent lentement.* » Cf. l'expression : esprit lent, c'est-à-dire lent à comprendre.
6. Fénelon applique ce mot à Démosthène : « *Il tonne, il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout.* » (*Lettre à l'Académie, ch.* IV).
7. « *Tu es une bête à cent têtes,* » dit Horace, s'adressant au peuple romain. (Ép. I, 1, 76.)
8. Déesse de la terre.

Quoi? de contes d'enfants son peuple s'embarrasse!
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe[1] fait? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière* à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que[2] je fais cette moralité,
Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on; je le crois : cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Fable V. — L'homme et la puce.

Sources : *Ésope*, fab. 62.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment* les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer* l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens[4].

Un sot par une puce eut l'épaule mordue;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce[5] dit-il, tu devais[6] bien purger
La terre de cette hydre[7] au printemps revenue.

---

1. Ce dernier trait est un souvenir de la première *Philippique* de Démosthène: « *Chacun ira-t-il encore çà et là dans la place publique, faisant cette question : N'y a-t-il aucune nouvelle? « Eh! que peut il y avoir de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens et qui gouverne toute la Grèce ?* » (Traduction de Fénelon dans la *Lettre à l'Académie*).

2. V. Grammaire, p. 420.

8. Le conte de Perrault, écrit en vers, parut seulement en 1694; mais la matière même de ce conte était très ancienne.

4. Dans l'*Iliade*, les dieux se partagent en deux camps, les uns du côté des Grecs, les autres du côté des Troyens.

5. V. Grammaire, p. 407.

6. V. Grammaire, p. 411, *modes*, 5°.

7. Sur Hercule et l'hydre, v. la fable précédente.

Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger? »
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

FABLE VI. — Les femmes et le secret.

Sources : *Abstemius*, fab. 129. *Noël du Fail*, *Contes et discours d'Eutrapel :* un sénateur romain fait croire à sa femme qu'il a vu dans le ciel une caille armée comme un chevalier, et il lui confie ce prodige sous le sceau du secret (ch. XXXIII). — Cf. *Rabelais*, liv. III, ch. XXXIV.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi? j'accouche d'un œuf! — D'un œuf! — Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu; gardez* bien de le dire :
On m'appellerait poule; enfin n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine :
« Ma commère*, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
— Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur* s'en retourne chez elle.
L'autre grille[1] déjà de conter la nouvelle;

1. « *La défense ne fut si toste faicte qu'elles grisloient en leurs entendemens d'ardeur de veoir qu'estoit dedans* (la boîte). » (Rabelais).

Elle va la répandre en plus de dix endroits;
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent[1].

FABLE VII. — Le chien qui porte à son cou le dîner de son maître.

Sources : *Jacques Regnier* (fable latine), 1re partie, fab. 17. — Nous savons par Brossette que La Fontaine dut l'idée de cette fable au savant lyonnais Du Puget, qui avait versifié le même sujet, et dont la pièce avait pour titre *le Chien politique*.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance* au logis,
S'était fait un collier du dîner de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulut l'être
Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était; et, tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné*,
Un mâtin* passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eût pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.
Grand combat; d'autres chiens arrivent;
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien se voyant trop faible contre eux tous,

1. Si La Fontaine s'en prend encore ici aux femmes, il le fait au moins avec bonne humeur et le quatrième vers de sa fable doit les consoler de sa critique

Et que[1] la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
« Point de courroux, messieurs, mon lopin* me suffit;
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier, il vous[2] happe* un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille*,
A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille*;
Chacun d'eux eut sa part du gâteau*.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins[3], prévôt des marchands[4],
Tout fait sa main*: le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer* un monceau de pistoles[5].
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot,
Il n'a pas de peine à se rendre;
C'est bientôt le premier à prendre.

Fable XVIII. — Le rieur et les poissons.

Sources : *Athénée*, livre I, ch. vi. (Le poète Philoxène de Cythère à la table de Denys l'Ancien.) — *Abstemius*, fab. 118.

On cherche les rieurs, et moi je les évite :
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite;
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants* diseurs de bons mots[6].
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que des petits poissons; tous les gros étaient loin.

1. Voyez Grammaire, page 422, n° 4.
2. V. Grammaire, p. 406, n° 10.
3. C'étaient des magistrats municipaux, chargés d'assister le maire dans l'administration et dans la juridiction de la cité.
4. C'était, sous l'ancien régime, le premier magistrat de la bourgeoisie parisienne, le chef de l'administration municipale. Il ne faut pas confondre ce magistrat avec le *prévôt de Paris*, qui avait en main la juridiction de la ville.
5. La pistole était primitivement une monnaie d'or d'Espagne de la même valeur que le louis d'or. Mais dès le xviie siècle, ce n'était plus qu'une monnaie de compte représentant 10 ou 11 livres.
6. Pascal a dit, dans un autre sens : « *Diseur de bons mots, mauvais caractère.* » Il désignait ceux qui plaisantent par méchanceté.

Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille[1],
D'écouter leur réponse. On demeura surpris;
Cela suspendit* les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes[2] parti,
N'eût depuis un an fait naufrage;
Il s'en informait donc à ce menu fretin[3];
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauraient davantage.
« N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger? »
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que, depuis cent ans, sous l'abîme avaient vus
Les anciens[4] du vaste empire.

Fable IX. — Le rat et l'huître.

Sources : Anthologie grecque : épigramme attribuée à Antiphile (Bibliothèque Didot, t. II, p. 17). *Abstemius*, fab. 1.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares[5] paternels un jour se trouva soûl*.
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle[6],
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case* :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase[7]! »
La moindre taupinée[8] était mont à ses yeux.

1. Voyez Grammaire, p. 4[illegible]4, II, 2°.
2. Les grandes Indes désignent ici le Nouveau-Monde, l'Amérique, qui d'abord avait été prise pour un prolongement de l'Inde.
3. V. p. 173, note 4.
4. Comparez pour le mouvement de la période les derniers vers de la fable 22 du livre I.
5. V. p. 231, note 7.
6. Terme d'agriculture : c'est le blé coupé qu'on laisse étendu par petits tas sur le sillon, en attendant qu'on le mette en gerbes.
7. Ce rat de peu de cervelle a le même éblouissement que son cadet le souriceau. (Liv. VI, fab. 5.)
8. Ou taupinière, monticule formé par la taupe au-dessus de sa galerie souterraine.

Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton* où Téthys[1] sur la rive
Avait laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire* :
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[2]. »
D'un certain magister* le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers* champs,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants[3],
Se font savants jusques aux dents*.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'était ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère*, ou jamais. »
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs*; car l'huître tout d'un coup
Se referme[4] : et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre[5].

Fable X. — L'ours et l'amateur des jardins.

Sources : *Le Livre des lumières ou la conduite des Rois*, p. 135. — *Bidpaï*, t. II, p. 180.

Certain ours montagnard, ours à demi léché*,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,

1. Voyez la note 4 de la page 176.
2. Allusion à un passage de Rabelais que nous avons cité, p. 226, note 3.
3. Voyez Grammaire, page 412, 4°.
4. Notez le rejet brusque.
5. V. le début de la fab. 11 du liv. IV.

Nouveau Bellérophon[1], vivait seul et caché[2].
Il fût devenu fou; la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait;
Si bien que, que tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part*.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore[3],
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi[4]
Quelque doux et discret ami[5].
Les jardins parlent[6] peu, si ce n'est dans mon livre;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur; mais comment esquiver*? et que faire?
Se tirer en Gascon* d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant[7] d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;

---

1. Il avait tué son fils Bellérus, comme son nom l'indique (tueur de Bellérus). Il se chargea de combattre la Chimère et la tua. Mais poursuivi par la colère des dieux et consumé de chagrin, il se retira dans la solitude, errant, « évitant, dit Homère, les traces des hommes. »

2. « *L'ours est non seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature.* » (Buffon.)

3. Déesse romaine des fleurs et du printemps; *Pomone*, divinité romaine des fruits.

4. V. Grammaire, p. 417.

5. V. l'*Introduction*, p. 17. Cf. la fable suivante, et la fab. 2 du liv. IX.

6. V. sur le sentiment de la nature au XVIIe siècle et dans La Fontaine, l'*Introduction*, p. 33.

7. Assez d'honneur pour y prendre... V. Grammaire, p. 418.

Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte; et d'aller[1].
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur*, écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé[2].
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage[3] ennemi.

Fable XI. — Les deux amis.

Sources : *Le Livre des lumières ou la conduite des Rois*, p. 224. *Bidpaï*, t. II, p. 304.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa[4]:
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait* au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :

1. Sur ce tour, v. Grammaire, p. 414, 3°.
2. Cette périphrase est répétée à la fab. 13 du liv. XII.
3. Dont la sagesse (la raison, la clairvoyance) nous obligerait à nous tenir sur nos gardes. *Sage* s'oppose évidemment à *ignorant*, comme *ennemi* s'oppose à ami.
4. Pays de l'Afrique australe, voisin de la Cafrerie. La Fontaine choisit ce pays lointain, au nom étrange, non sans une intention d'ironie.

Morphée[1] avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit: « Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. — Merci de votre zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il[2] ne fût vrai : je suis vite accouru.
        Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
        Il vous épargne la pudeur*
        De les lui découvrir vous-même;
        Un songe[3], un rien, tout lui fait peur
        Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Fable XII. — Le cochon, la chèvre et le mouton.

Sources : *Ésope*, fab. 176. — *Aphtonius*, fab. 30.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire:
        Le charton* n'avait pas dessein
        De les mener voir Tabarin[4].
        Dom* pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses*:
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours;

---

1. Fils du Sommeil et dieu des songes.
2. V. Grammaire, p. 407.
3. V. un vers presque identique (liv. II, fab. 14, v. 18). — Cf. la fable précédente et *les Deux Pigeons* (IX, 2). V. aussi XII, 15.
4. C'était le bouffon du charlatan Mondor qui avait établi ses tréteaux sur la place du Pont-Neuf, vers le milieu du XVIIe siècle. Il devint vite célèbre et fut le créateur d'un genre bouffon; on publia ses œuvres; voy. la réimpression de P. Jannet (Paris, 1858) : « *Œuvres complètes de Tabarin, avec les rencontres, fantaisies et coq-à-l'asnes facétieux du baron de Grattelard.* »

Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi* ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est un sot,
Repartit le cochon ; s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier[1] ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine ;
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom pourceau raisonnait en subtil* personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage[2].

FABLE XIII. — Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY [3].

J'avais Ésope quitté[4],
Pour être tout à Boccace[5] ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse

1. Crier du haut de son gosier et crier tout du haut de sa tête (v. plus bas) c'est pousser des cris aigus. La voix de tête ou voix de fausset se produit quand on fait vibrer les cordes supérieures du larynx ; la voix ou le registre de poitrine est au contraire donné par la vibration des cordes inférieures.

2. Il est bon de distinguer, ce que ne fait pas La Fontaine, l'ignorance de l'indifférence. Celui qui ne prévoit pas n'est pas le plus sage ; c'est peut-être le plus heureux. Mais la prévoyance ne se commande pas ; l'homme clairvoyant souffrira donc malgré lui. En sera-t-il moins sage ? — La vraie sagesse serait de voir le mal inévitable et de s'y résigner.

3. Fille de Brûlart, marquis de Sillery, et nièce, par sa mère, Marie-Catherine de La Rochefoucauld, de l'auteur des *Maximes*, elle épousait, quelques mois après la dédicace de cette fable, Louis de Thibergeau. Elle aimait les gens de lettres, et faisait même de petits vers. La Fontaine était lié avec plusieurs membres de sa famille.

4. V. Grammaire, p. 412, 6°.

5. *Boccace* (1313-1375) : il vécut à Florence ; poète brillant, il s'illustra surtout par une œuvre en prose, le *Décaméron*, peinture animée des

Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire : « Non »
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité des belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout ;
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout* ;
Comment le pourrait-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs ; les beaux* esprits
N'entendent pas toute chose :
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose[1].
Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante[2] :
« Ah ! si vous connaissiez, comme moi, certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante !
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal :
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique*
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
— L'amour. — Ce mot est beau ; dites-moi quelques marques
A quoi[3] je le pourrai connaître : que sent-on ?
— Des peines près de qui[4] le plaisir des monarques

---

mœurs licencieuses de son époque, partagée en cent nouvelles. La Fontaine imitait Boccace en écrivant ses *Contes*.

1. V. p. 82, note 5.

2. Personnages d'églogues. (V. la fab. 1 du liv. II.)

3. V. Grammaire, p. 408, n° 12.

4. V. Grammaire, p. 407, *conj.*, 3°.

Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près[1] un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir[2] :
On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte[3].

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché* d'autrui.

Fable XIV. — Les obsèques de la lionne.

Source : *Abstemius*, fab. 148.

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province*
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts[4] y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.

---

1. Voyez Grammaire, page 417.
2. Comparez Racine :

Athènes me montra mon superbe ennemi;
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
(*Phèdre*, I, 11.)

3. Cette pièce rentre bien dans le genre de la poésie pastorale cultivée au xviie siècle. (V. liv. II, fab. 1). Mais La Fontaine rejette le langage de convention que prêtaient à leurs bergers enguirlandés d'Urfé ou madame de Scudéry. Il y a de la profondeur et de la naïveté tout à la fois dans cette étude du cœur, et La Fontaine se rapproche de Racine.
4. V. p. 186, note 3.

Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois * messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon *, peuple singe * du maître;
On dirait qu'un esprit anime mille corps;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts * [1].
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon [2],
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé * de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis [3] pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés [4] ongles; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de [5] pleurs
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord * reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde * que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.

---

1. Allusion à la théorie de Descartes, (p. 305, note 7); même comparaison dans La Bruyère : « *Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés; rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan, d'autant plus parfaite qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.* » (Cf. liv. VII, fab. 7.)

2. V. le chap. XVI des *Proverbes*, verset 14, et chap. XX, verset 2.

3. *Suivre* veut dire ici accompagner de sa propre voix.

4. V. Grammaire, p. 404, II, 1°.

5. Nous dirions aujourd'hui : temps *des* pleurs. V. Gramm., p. 414, 7°.

« Aux champs élysiens [1] j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints [2] comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose [3] ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont* l'appât* ; vous serez leur ami [4].

Fable XV. — Le rat et l'éléphant.

Sources : *Phèdre*, liv. I, fab. 29 : l'*Ane se moquant du Sanglier*. — Anonyme de 1670, fab. 12 : *le Rat et l'Éléphant.*

Se croire un personnage est fort commun en France ;
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois* :
C'est proprement le mal françois [5].
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols [6] sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

---

1. On dit ordinairement : les *Champs-Élysées* (V. Virgile, *Énéide*, liv. VI.)
2. Terme chrétien, au milieu d'idées toutes païennes.
3. C'était l'admission d'un mortel au séjour des dieux ; les empereurs romains, par exemple, étaient de droit divinisés après leur mort. La reine n'a donc fait que traverser les Champs-Élysées pour monter dans l'Olympe.
4. Nous avons dans cette fable une définition spirituelle, et mieux encore une peinture vivante de la cour. La Fontaine la prend dans un de ces jours d'hypocrisie officielle où la douleur est de commande, où les sentiments vrais de chacun se dissimulent sous des grimaces. V. dans Saint-Simon (*Ed. de Boislisle*, t. VIII, p. 246 et sq.) le tableau de la mort du Dauphin : « *Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tirait leurs soupirs de leurs talons et, avec des yeux égarés et secs, louait Monseigneur... Les plus fins d'entre eux ou les plus considérables s'inquiétaient déjà de la santé du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble...* »
5. V. *Versification*, p. 52.
6. La forfanterie belliqueuse est le trait caractéristique de certains personnages du théâtre espagnol du XVIe et du XVIIe siècle, *capitans* ou *matamores* (*tueurs de Mores*). Ces rôles avaient été repris par les comédies françaises de la première moitié du XVIIe siècle, imitées des pièces espagnoles. Citons le *matamore* de l'*Illusion comique*, que Corneille fit jouer en 1636, quelques mois avant le *Cid*.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher[1] un peu lent
De la bête de haut parage[2],
Qui marchait à[3] gros équipage*.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille[4], et toute sa maison,
S'en allait[5] en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés* de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes
D'un grain* moins que les éléphants[6]. »
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Fable XVI. — L'horoscope[7].

Sources : Pour l'histoire du *Père et du Fils* : *Ésope*, fab. 264. — *Hérodote*, liv. I, ch. xxxiv-xlv. — Pour l'aventure d'*Eschyle :* Valère Maxime, liv. IX, ch. xii. Pline, *Hist. nat.*, liv. X, ch. iii.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée*
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture*
Les diseurs de bonne aventure[8].
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout

1. Voyez Grammaire, page 411.
2. De haut rang, de haute noblesse.
3. V. Grammaire, p. 413, IV.
4. Quelque dame de compagnie.
5. V. Grammaire, p. 421, VIII, 1°.
6. C'est le discours du bourgeois, « qui sait qu'il est bourgeois et s'en chagrine... il est clair que ce philosophe de grenier est un disciple anticipé de Jean-Jacques, et médite un traité sur les droits du rat et l'égalité animale. » (Taine.)
7. V. liv. II, fab., 13.
8. V. la fab. 15 du liv. VII.

D'une précaution sur qui[1] roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie*,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse[2]
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet*, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons* d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales* défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
« Ah ! monstre ! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! » A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse; il pénétra
Jusqu'aux ressorts* de l'âme*; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape[3] en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte[4] Eschyle[5].

---

1. Voyez page 407, *conjonct.*, 3°.
2. V. le portrait de la jeunesse dans Horace (*Art poétique*, vers 161-162.), dans Régnier qui traduit le poète latin :

Il se plaist aux chevaux, aux chiens, à la campagne.
(Sat. 5.)

et dans Bossuet, *Panégyrique de saint Bernard :*
« ... *Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré.* »

3. Dieu de la médecine, fils d'Apollon.
4. V. *Versification*, p. 53.
5. Le créateur de la tragédie grecque : il mourut à Géla en 455. Le récit de Valère Maxime, que rapporte ici La Fontaine, est une pure invention.

Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut[1] ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui les consulte ;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort[2]
Il dépend d'une conjoncture[3]
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter[4] le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence *
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne * profonde ?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?
Un atome la[5] peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope[6] ?
L'état où nous voyons l'Europe[7]

---

1. Voyez page 410, *auxiliaires*, 1°.
2. La Fontaine avait exprimé cette idée en vers magnifiques dans la fab. 13 du liv. II.
3. Ce mot, qui vient de *conjoindre*, veut dire : *rencontre*, ici purement fortuite ; *conjonction* est un terme d'astronomie : c'est la rencontre de deux planètes dans une ligne droite, par rapport à un certain point de la terre ; les astrologues prétendaient tirer de ces rencontres l'indication de la destinée humaine.
4. C'est la planète de ce nom ; plus loin, Mars désigne une autre planète.
5. L'influence.
6. Molière, dans une de ses pièces, réfute également ces théories astrologiques. (V. *les Amants magnifiques* [1670], acte III, sc. I.)
7. V. dans ce même liv., fab. 4, et la dernière fable du liv. VII.

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu;
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point*, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie*
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!
Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus[1] que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

Fable XVII. — L'âne et le chien.

Source : *Abstemius*, fab. 109.

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais[2] comme il y manqua;
Car il est bonne créature[3].
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître;
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure[4].

1. Obscurs, dont on peut donner plusieurs explications. La Fontaine les explique par le hasard.
2. V. Grammaire, p. 405, IV, 1°.
3. Buffon soutient en faveur de l'âne une sorte de plaidoyer où il proteste contre le mépris dont on accable la pauvre bête : « *Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux ; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups... Il s'attache à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité...* »
4. Reste intact, est dédaigné.

Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie ;
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot* ; le roussin* d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée ;
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat*. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide[1].

Fable XVIII. — Le Bassa et le marchand.

Sources : On peut rapprocher de cette fable la fable 215 d'*Ésope*, dont la moralité est analogue.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa[2] l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand ; tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support* en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.

1. Même moralité fable 16, liv. VI.
2. On dit aussi bacha ou pacha : c'est un gouverneur de province chez les Turcs.

Le Grec écoute ; avec eux il s'engage,
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger ;
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre[1] ; et plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table : on vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien[2].
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop[3] homme de bien ;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage*.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau*
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage*,
Aurait deux ou trois mâtineaux*,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois : mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.

1. Le roi de Macédoine avait reçu une lettre calomnieuse, où l'on accusait son médecin Philippe de vouloir l'empoisonner ; comme celui-ci lui présentait une potion, il la but sans hésiter, en tendant la lettre à Philippe.

2. V. Grammaire, p. 409, 5°.

3. V. Grammaire, p. 418.

Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille*.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces*
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi
Que s'appuyer de[1] plusieurs petits princes.

Fable XIX. — L'avantage de la science.

Sources : *Phèdre*, liv. IV, fab. 21. — *Abstemius*, fab. 145.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut* jadis un différend.
L'un était pauvre, mais habile* ;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable* ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment* ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre*,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république* a bien affaire*
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand* beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! Notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

---

1. V. Grammaire, p. 414, 1°.

Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants* livres bien payés[1]. »
Ces mots remplis d'impertinence*
Eurent le sort qu'ils méritaient[2].
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire :
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris ;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix[3].

Fable XX. — Jupiter et les tonnerres.

Sources : Sénèque : *Questions naturelles* (liv. II, ch. XLI).

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons* de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure[4], aux enfers ;
Amène-moi la Furie[5]
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois. »
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,

---

1. Ces riches protections étaient une nécessité de l'époque. (V. p. 92, note 3.)

2. Il y a cependant une part de vérité dans ces paroles du riche bourgeois : c'est que le luxe d'un petit nombre profite à tous ; c'est que les dépenses les plus vaines en apparence assurent le pain de pauvres ouvriers.

3. Conclusion d'autant plus énergique que l'affirmation paraît moins. — On peut encore rapprocher de cette fable le chapitre de La Bruyère sur les *Biens de la fortune* : « *Homère est encore, et sera toujours : les receveurs de droits, les publicains ne sont plus — ont-ils été ?* »

4. V. fab. 1 du liv. V.

5. Les trois Furies étaient Alecton, Mégère et Tisiphone.

Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.
Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs[1],
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière*
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance* humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas*.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre* à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte[2]
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages[3]
Jura[4] le Styx, et promit
De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan entreprit l'affaire.

1. Mercure était aussi le dieu de l'éloquence et de la musique; v. Horace, *Odes*, livre I, 9.
2. Ce mot est pris ici avec le sens vague de circuit, d'espace.
3. C'est l'épithète qu'Homère donne à Jupiter.
4. C'était pour les dieux le serment le plus redoutable. (V. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 324.)

Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux*:
L'un jamais ne se fourvoie*,
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie;
L'autre s'écarte en son cours:
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
Bien souvent même il se perd,
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter[1].

Fable XXI. — Le faucon et le chapon.

Sources : *Livre des lumières*, p. 112. — *Bidpaï*, t. II, p. 59.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle*.
Un citoyen du Mans[2], chapon de son métier,
Était sommé de comparaître
Par-devant les lares[3] du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer[4].
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
« Petit, petit, petit ! » mais, loin de s'y fier,
Le Normand* et demi laissait les gens crier.
« Serviteur*, disait-il ; votre appât est grossier;
On ne m'y tient pas, et pour cause. »
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille*,

1. La moralité de l'apologue n'est pas exprimée; mais la conclusion de La Fontaine est sans doute que les rois doivent imiter Jupiter.

2. La ville du Mans est réputée pour ses volailles. (Cf. Racine, *Les Plaideurs*, acte III, scène III.)

3. V. p. 231, note 7.

4. Style burlesque; La Fontaine se souvient des *Plaideurs* de Racine, où le chien Citron comparait au tribunal de Dandin.

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le[1] vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau*?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler[2]
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche[3]. »

Fable XXII. — **Le chat et le rat.**

Source : *Calila et Dimna*, dans la traduction latine du P. Poussines (p. 608).

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage*,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette[4] au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient* le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet; il y tombe, en danger de mourir :
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyait dans les lacs* son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit[5] :
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour* singulière*,

1. Voyez page 418, *négation*, 2°.
2. V. p. 405, IV, 3°.
3. Cf. la fable 12 de ce livre.
4. Voyez la fable 16 du livre VII.
5. On dit plutôt aujourd'hui : *à mon endroit.*

Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière[1],
Comme tout dévot[2] chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre * ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai,
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette[3] ;
Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiot !
Moi ton libérateur ? je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou :
Dangers de toutes parts ; le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son[4] rat qui se tenait alerte * et sur ses gardes :
« Ah ! mon frère[5], dit-il, viens m'embrasser ; ton soin *
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ? »

---

1. On croit entendre Tartuffe :

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.
(Acte III, scène II.)

2. V. le portrait du chat, VII, 16 ; cf. l'*Introduction*, p. 37.
3. V. liv. V, fab. 18.
4. Il croit le tenir.
5. C'est le mot de Tartuffe à Orgon. (Acte III, sc. VI.)

Fable XXIII. — Le torrent et la rivière.

Sources : *Abstemius*, fab. 5. — *Haudent*, 2e partie, fab. 66.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante :
Un seul[1] vit des voleurs ; et se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur ;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire[2] :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager[3] malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves[4] que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux[5] ;
Il n'en est pas ainsi des autres.

Fable XXIV. — L'éducation.

Sources : *Ésope*, fab. 92. — Plutarque, *Œuvres morales* (trad. d'Amyot) : *Comment il faut nourrir les enfants.*

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,

---

1. Un seul voyageur osa passer, parce qu'il vit des voleurs.
2. C'est l'onde du Styx ; tout ce qui est dans les enfers est noir ou sombre. (V. liv. XII. fab. 20, note 7.)
3. V. Grammaire, p. 413, II.
4. Trois fleuves enveloppaient le monde infernal : l'Achéron, le Styx aux neufs replis, enfin le Phlégéthon qui entourait seulement le Tartare. (V. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 95 et suiv.)
5. « Il n'est pire eau que l'eau qui dort, » dit un proverbe. Comparez, pour la morale, la fab. 5 du liv. VI.

Hantaient*, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverse nourriture*
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon*.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure*,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier[1] abattu,
Fut le premier César[2] que la gent* chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance* :
Tourne-broches* par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode* des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère;
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

Fable XXV. — Les deux chiens et l'âne mort.

Sources : *Ésope*, fab. 207 ; *Phèdre*, liv. I, fab. 20. — *Marie de France*, fab. 49 : *Dou leu qui cuida de la lune ce fust un fourmaige.*

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais [froid.]
Parmi les animaux, le chien se pique* d'être
Soigneux et fidèle à son maître;

1. V. *Versification*, p. 53.
2. Cf. III, 18 « l'Alexandre des chats. »

Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin[1] ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf ? un cheval ?
— Hé ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un[2] de ces mâtins ; voilà toujours curée*.
Le point* est de l'avoir : car le trajet est grand,
Et de plus, il nous faut nager contre le vent[3].
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité[4] disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant[5] pour acquérir des biens ou de la gloire !
« Si j'arrondissais mes États !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats[6] !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »
Tout cela, c'est la mer à boire[7] ;
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem[8] bout à bout ne pourraient
Mettre à fin* ce qu'un seul désire.

---

1. Voyez Grammaire, page 418.
2. L'un des deux, c'est-à-dire l'autre.
3. Il est dit plus haut : « Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens. » — Pour atteindre l'âne, il leur faudra donc nager dans la direction même du vent, mais en redoublant de vitesse, puisque le vent repoussera toujours leur proie devant eux. La Fontaine veut dire qu'ils devront soutenir une lutte contre le vent.
4. Ce développement sur l'ambition est un lieu commun chez les moralistes (V. Horace, la fin de l'ode 3 du liv. I[er]). « Rien ne semble inaccessible aux mortels, » etc., et le *Sermon sur l'Ambition*, de Bossuet.
5. Allant au delà de ses forces.
6. V. p. 233, note 8.
7. La Fontaine laisse percer un certain dédain pour la science et pour l'érudition qui lui paraissent « la mer à boire. » C'est bien le mot du rêveur nonchalant, qui a dit plus haut (liv. VIII, fab. 19) : *Le savoir a son prix*, mais qui, comme Montaigne, n'aimait pas la *science livresque*.
8. L'aïeul de Noé ; ce patriarche

Fable XXVI. — Démocrite et les Abdéritains.

Sources : Lettres apocryphes de et à Hippocrate. (Édit. de *Littré*, t. IX p. 321 et sq.)

Que j'ai toujours haï les pensers * du vulgaire [1] !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire *,
Mettant de faux milieux [2] entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure [3] en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits ! mais quoi ?
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère [4] députa
Vers Hippocrate [5] et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade :
« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite ;
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant [6].
« Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis [7]. »
Non content de ce songe, il y joint les atomes [8],
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats ;

---

dit la Genèse, vécut neuf cent soixante-neuf ans.

1. C'est le mot d'Horace : « *Je hais le profane vulgaire, et je l'écarte.* » (Liv. III, ode 1.)

2. Ce sont les idées fausses du vulgaire, au travers desquelles les *objets* lui apparaissent altérés et déformés, comme certains corps laissent passer les rayons lumineux, mais en les modifiant.

3. C'est Démocrite. (V. fab. 18 du liv. VII.)

4. Ville de Thrace, sur les côtes de la mer Egée ; ses habitants passaient pour inintelligents et stupides.

5. V. p. 134, note 3.

6. Vers d'une naïveté expressive ; c'est l'aveu de la bêtise inconsciente.

7. « *Démocrite dit qu'il y a des mondes innombrables et qu'il n'y a pas entre eux la moindre différence, que tous contiennent donc mêmes choses, mêmes hommes.* » (Cicéron, *Académiques*, liv. II, ch. XVII.)

8. Ce sont dans le système de Démocrite, repris par Épicure et développé par Lucrèce, les éléments primordiaux des choses ; ils sont un nombre infini, insécables ; doués d'un mouvement perpétuel, ils forment des tourbillons, s'agrègent, et composent tous les êtres. — La Fontaine exprime très clairement la théorie atomistique : et il en met la satire dans la bouche des Abdéritains, ce qui est un hommage a Démocrite.

Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause : Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes[1] d'un cerveau
L'occupaient[2]. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché * selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager * du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit[3],
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu
Que sa voix est la voix de Dieu[4] ?

Fable XXVII. — **Le loup et le chasseur.**

Sources : *Livre des lumières*, p. 216. — *Bidpaï*, t. II, p. 292.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point * tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage[5] ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons ? »

---

1. C'est-à-dire les détours, les replis.
2. V. p. 421 : *tournures synthétiques.*
3. Sur cette partie de la philosophie qu'on nomme métaphysique, et qui est la recherche des causes premières.
4. La clausule de l'apologue est d'une ironie mordante ; La Fontaine aime à prendre un air de doute pour donner plus de force à sa pensée. (Comparez la fin de la fab. 3 du liv. VII.)
5. Voy. fab. 20 du liv. IV, 13 du liv. V, 15 du liv. IX, et 3 du liv. XII.

— Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre[1].
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis[2] dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier, de son arc, avait mis bas un daim.
Un faon* de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon ;
Tout modeste* chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier[3], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque[4] et ses ciseaux
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure[5] au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi ? rien ne remplit
Les vastes appétits* d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes[6] ;
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[7], meurt vengé sur son corps ;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux* ;
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit, en passant, ce spectacle piteux* :
« O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares. »
(Ainsi s'excusent les avares.)

---

1. « Cette fable, dit Chamfort, commence avec la même violence qu'une satire de Juvénal. »
2. « *Jouis du jour présent* » dit Horace (liv. I, ode 11). Et Martial : « *Crois-moi; le sage ne doit pas dire : « Je vivrai. » Demain est un jour trop lointain, vis aujourd'hui.* » (I, 16.)
3. V. *Versification*, p. 53.
4. Voyez la note 2 de la page 176.
5. Qui s'échappait de ses fuseaux, sans qu'elle pût la couper.
6. Ce mot désigne le nombre des bêtes abattues.
7. Terme de vénerie ; désignant l'action du sanglier, quand il déchire les chiens ou les chasseurs avec ses défenses.

« J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette*
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice*.

LIVRE IX

Fable I. — Le dépositaire infidèle.

Sources : *Livre des lumières*, p. 137. — *Bidpaï*, t. II, p. 186.

Grâce aux Filles de mémoire[1],
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux[2],
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages[3] ;
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,

---

1. Les Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la Mémoire.
2. C'est-à-dire en vers ; mais ce n'est pas ici une métaphore banale : La Fontaine emploie le mot à dessein, pour répondre aux *délicats* et à Boileau. (V. l'*Introd.*, p. 23 et 351, vers 4.
3. V. le prologue de la fab. 1 du liv. V

Mainte imprudente pécore*,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le sage[1].
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement[2]
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous tant que nous sommes
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge*
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre[3]
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait :
Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce[4],
Mit en dépôt un cent[5] de fer un jour.
« Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer ? il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire ? un grenier

1. V. le verset 2 du psaume CXV. — *Le Sage*, c'est Salomon, regardé comme l'auteur des *Proverbes*, dans la Bible.
2. A la rigueur ; dans une certaine mesure. Le mot est ici affirmatif. V. Grammaire, p. 408, *Pr. indéf.*
3. V. la *Vie d'Ésope* par La Fontaine; le livre d'Homère comprend les deux poèmes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.
4. La construction régulière serait : *Un trafiquant s'en allant en commerce, mit en dépôt chez son voisin..., etc.*
5. Cent livres, un quintal, comme il est dit plus bas.

A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse et lui dit en pleurant :
« Dispensez*-moi, je vous supplie :
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie ;
Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé ; plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier[1] au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils en un besoin[2] eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je[3],
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure ;
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture*.

Même dispute avint* entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole[4] permise :
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux. »

---

1. Voyez *Versification*, page 53.
2. Nous disons : *au besoin*.
3. C'est un souvenir du *Tartuffe* de Molière : « *Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu, Ce qu'on appelle vu.* » (Voyez la scène III de l'acte V.)
4. Figure de rhétorique, qui consiste à exagérer ce que l'on dit, outre mesure, pour produire une impression plus forte.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur ;
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

Fable II. — Les deux pigeons.

Sources : *Livre des lumières*, p. 19. — *Bidpaï*, t. I, p. 77. — *Horace*, épître 10 du livre I (vers 3 et sq.).

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre[1] :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins* du voyage,
Changent un peu votre courage*.
Encor si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau[2].
Je ne songerai* plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète*
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point*
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi[3]. Mon voyage dépeint[4]

---

1. Il est à remarquer que les deux pigeons de La Fontaine sont frères, et qu'il ne s'agit entre eux que d'amitié ; mais à la fin de la fable, dans « l'épilogue », le poète passe de l'amitié à l'amour. — Dans une fable précédente (liv. VII, fab. 8), le poète nous a dépeint, en un vers rapide et charmant, *cette nation*
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.

2. V. p. 118, note 4.

3. V. p. 419, *négation*. 4°. — Au livre I, fable 8, la même pensée est exprimée sous une autre forme.

4. La peinture, le récit de mon voyage ; v. p. 421, tournures synthétiques.

Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étais là ; telle chose m'avint* ;
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne, et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs*
Les menteurs et traîtres appas*.
Le lacs était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier*, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)[1]
Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile* malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied*,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal[2], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ;

---

1. Voyez l'*Introduction*, page 37. | 2. V. Grammaire, p. 420, *que*, 8°.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois[1] aimé; je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux[2]
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère[3],
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! Quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets* si doux et si charmants*
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!*
Ne sentirai-je plus de charme* qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Fable III. — Le singe et le léopard.

Source : *Ésope*, fab. 159 : le *Renard et le Léopard*.

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient[4] chacun à part.
L'un d'eux disait[5] : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau; tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée[6], et mouchetée! »
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe, de sa part*, disait : « Venez, de grâce,
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.

---

1. C'est-à-dire une fois entre autres. (V. Grammaire, p. 418.)
2. La Fontaine se copie lui-même; il avait écrit ce vers avec quelques autres dans une lettre adressée à la duchesse de Bouillon (juin 1671).
3. C'est-à-dire de Vénus, déesse adorée dans l'ile de Cythère.
4. Les bateleurs qui les montraient avaient mis devant leurs baraques une affiche annonçant l'exhibition, et les représentant, sans doute, en peinture. C'est encore ce qui se passe dans les foires, a la porte des ménageries.
5. Ce n'est pas, en réalité, la bête qui parle; c'est le bateleur qui fait le boniment.
6. Marquée de petites raies.

Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement;
Moi, je l'ai dans l'esprit : votre serviteur Gille *,
Cousin et gendre de Bertrand *,
Singe du pape en son vivant [1],
Tout fraichement en cette ville
Arrive en trois bateaux *, exprès pour vous parler;
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller *,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs [2] :
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »
Le singe avait raison; ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants [3].
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents [4]!

Fable IV. — **Le gland et la citrouille.**

Sources : Tabarin. *Les Rencontres, fantaisies et coq-à-l'asnes facétieux du baron de Grattelard.* (Édition *Jannet*, t. II.)

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve [5].

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là :
Hé parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo [6], que tu n'es [7] point entré

---

1. C'est Bertrand, qui, *de son vivant*, était le singe du pape.
2. Le blanc était une monnaie de billon; il valait cinq ou six deniers, tandis que le sou en valait douze. Six blancs faisaient donc à peu près deux sous et demi.
3. V. Grammaire, p. 412, 3°.
4. Rapprochez de cette épigramme certains passages de La Bruyère dans le chapitre sur les *Grands*, et le portrait de *Philémon* dans le chapitre du *Mérite personnel.*
5. V. Grammaire, p. 409.
6. C'est le nom d'un personnage du *Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac, représentée en 1645.
7. V. Grammaire, p. 411, *modes.*

Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris; plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo[1]. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit[2]. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe; le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
« Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde[3]?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute[4] il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu[5] de toute chose,
Garo retourne à la maison.

Fable V. — L'écolier, le pédant et le maître d'un jardin.

Voyez la fable 4 du livre IV, dont le dénouement est analogue; pour le portrait du pédant, rapprochez la fable 19 du livre Ier.

Certain enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge[6] et par le privilège
Qu'ont les pédants[7] de gâter la raison,

---

1. C'est-à-dire une méprise; ce terme signifie : prendre un *qui* pour un *quo*, se tromper.
2. Régnier disait de même : *Tant de philosophie embarrasse l'esprit* (Satire 15). Le vers suivant est un trait de malice : la nature de Garo l'emporte vite sur l'esprit qu'il s'accorde.
3. Ce mot ne désigne pas ordinairement la citrouille, mais son enveloppe ou calebasse, vidée et séchée, et servant à porter la boisson.
4. Certainement : sans aucun doute.
5. V. l'*Introduction*, p. 29. Rapprochez la conclusion de la fab. 4 du liv. VI.
6. V. p. 285, note 1.
7. Ce mot vient de l'italien *pedante* (celui qui instruit les enfants). Il a été pris de bonne heure en mauvaise part. Rabelais et Montaigne faisaient aux pédants le même reproche que La Fontaine, de charger la mémoire des enfants d'une vaine érudition, ou tout au moins de connaissances mal comprises et mal digérées (V. Rabelais, liv. Ier, ch. xv) : « *Car leur savoir n'estoit que besterie; et leur sapience n'estoit que*

Chez un voisin dérobait, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone[1]
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut :
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchait[2] l'arbre, et fit tant, à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce *,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite[3] :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita[4] Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance *
Eut le temps de gâter * en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces[5] d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

---

moufles (*balivernes*), *abastardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse.* » Il faut lire tout le ch. XXIV du liv. Ier des *Essais* de Montaigne.

1. V. p. 255, note 3.
2. Cassait les branches.
3. Mal élevée.
4. C'est ainsi que dans la fab. 19 du liv. Ier, le magister fait une harangue fort mal à propos. « *Nous sçavons dire : « Cicero dit ainsi. Voylà les mœurs de Platon. Ce sont les mots mesmes d'Aristote ;* » *mais nous, que disons-nous nous mesmes ? que faisons-nous ? que jugeons-nous ? Autant en diroit bien un perroquet.* » (Montaigne, même chapitre.)
5. Les discours apprêtés et selon les règles des rhéteurs.

Fable VI. — Le statuaire et la statue de Jupiter.

Sources : *Avianus*, fab. 23. — Voyez, dans la *Bible*, le chap. XLVI d'*Isaïe* sur les idoles.

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette[1] ?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre. »

L'artisan* exprima si bien
Le caractère de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier*
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poëte[2] autrefois n'en dut guère*,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

---

1. C'est une imitation d'Horace. (Satire 8 du liv. Ier.)
2. V. *Versification*, p. 53. Ce mot est pris ici dans un sens très général ; il désigne ceux qui, chez les Grecs, inventèrent ou tout au moins arrangèrent les histoires fabuleuses des dieux.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère[1];
Pygmalion[2] devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges[3].

Fable VII. — La souris métamorphosée en fille.

Sources : *Livre des lumières*, p. 279. — *Bidpaï*, t. II, p. 385. — Comparez la fable 18 du livre II.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un bramin[4] le fit : je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée[5].
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bramin
Le traite en frère; ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron[6], ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore[7] chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle, et si gentille,

1. Ils finissaient par croire à la réalité des êtres chimériques que leur imagination avait créés; ils étaient leurs adorateurs les plus fervents.

2. Statuaire de l'île de Chypre; il s'éprit d'une statue de Galatée qu'il avait faite, et pria Vénus de lui communiquer la vie. Sa prière exaucée, Pygmalion épousa la jeune femme.

3. Ces deux vers développent, par une image expressive, la pensée exprimée plus haut : *Le cœur suit aisément l'esprit* (dans ses erreurs). Ainsi La Fontaine a voulu montrer que la puissance trompeuse de l'imagination est d'autant plus forte qu'elle se met au service de la passion.

4. Les bramins, ou brahmanes, sont les prêtres de Brahma. Ils forment la première caste chez les Indous; ce sont eux qui expliquent les *Védas*, livres saints écrits en sanscrit.

5. Sa manière de penser.

6. V. fab. 7 du liv. Ier.

7. Natif de Samos; vécut dans la seconde moitié du sixième siècle, et vint se fixer a Crotone, en Italie, où il tint école. La doctrine qu'il professait, et qu'il avait peut-être empruntée aux Indiens, est la *métempsycose :* ou transmigration des âmes dans des corps différents.

Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté[1].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux,
— En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
— Eh bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée;
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le bramin fâché s'écria :
« O vent, donc, puisque vent y a[2],
Viens dans les bras de notre belle! »
Il accourait; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf* passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : « J'aurais une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »
Au mot de rat, la damoiselle*
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat; c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle :
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme[3] entre parmi ces traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable,
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen

1. C'est-à-dire pour Hélène; le fils de Priam, c'est Pâris.
2. Léger hiatus, peu sensible, parce que les deux mots sont étroitement unis.
3. Faux raisonnement.

De cet argument circulaire*,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun[1] :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais agissant diversement
Selon l'organe[2] seulement
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil, un rat eut sa tendresse[3] ?

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin[4].

Fable VIII. — Le fou qui vend la sagesse.

Source : *Abstemius*, fab. 184.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée;
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée*.
On en voit souvent dans les cours[5] :

1. C'est la doctrine des panthéistes. Il n'y a qu'une âme répandue à travers tout l'univers; les âmes des différents êtres n'en sont que des émanations.

2. Ce mot désigne ici le corps entier, qui sert a l'âme d'instrument (c'est le sens du latin *organum*), de moyen d'action.

3. *Et qu'un rat*... Ce vers est ainsi ponctué dans l'édition originale. Le point que certains éditeurs mettent à la place de la virgule supprime l'ellipse... et le sens.

4. Il ne s'agit plus seulement ici, comme dans la fable de la *Chatte métamorphosée en femme*, de la force du naturel; la conclusion de La Fontaine est toute philosophique; les différents êtres, ou plus exactement les espèces vivantes sont séparées entre elles par des limites infranchissables.

5. Les rois et les grands seigneurs avaient à leur cour des bouffons à

Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait* aux fripons, aux sots, aux ridicules*.

Un fol* allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient; mais que leur servait-il?
C'étaient les plus moqués; le mieux était de rire,
Ou de s'en aller, sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant*
De ce que fait un fou? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes[1] un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes[2] tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse. »

Fable IX. — L'huître et les plaideurs.

Boileau avait composé sur le même sujet une fable, insérée d'abord à la fin de la 1re épître en 1669, puis retranchée et introduite dans la 2e épître qui parut en 1672. Au dire de Brossette, ce sujet était emprunté à une ancienne comédie italienne. — Cf. la fable 21 du livre Ier.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :

gages, qui devaient les amuser par leurs saillies burlesques. Ces gens n'étaient pas réellement fous, ils contrefaisaient la folie. Triboulet, le fou de Louis XII et de François Ier, l'Angeli, qui fut cédé par les Condés à Louis XIV, sont restés célèbres.

1. V. Grammaire, *syllepses*, p. 422.

2. Au propre, les caractères symboliques que les Égyptiens employaient pour exprimer leurs idées. Au figuré, des écrits obscurs ou énigmatiques. L'interprétation du mystère est ici donnée par le *sage*.

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser* la proie;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur*; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi[1],
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous sur ma vie.
— Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin[2] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge*,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens[3], et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles*. »

Fable X. — Le loup et le chien maigre.

Source : *Ésope*, fab. 35.

Autrefois carpillon fretin[4]
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[5].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure*,
Est imprudence toute pure.

---

1. Voyez page 418, *négation*, 4°.
2. Ce nom de *Perrin Dandin* se trouve dans Rabelais (*Pantagruel*, III, 39), où il ne désigne, comme chez La Fontaine, qu'un simple arbitre, choisi par les parties : « quoy que juge ne feust, mais home de bien. » (Désignation tout à fait ironique!) Perrin Dandin arrive à la dignité de juge dans la comédie des *Plaideurs*, de Racine (1668).
3. Sans que vous soyez condamnés aux frais du procès. — Du récit de Boileau, retenons le dernier trait :

Messieurs, l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix.

4. Voyez page 173, note 4.
5. C'est l'histoire de la fable 3 du livre V : *le Petit Poisson et le Pêcheur*.

Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : « Jà[1] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique; et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse. »
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle* était au logis;
Il dit au loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure* à toi. »
Le portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme*.
Celui-ci s'en douta. « Serviteur* au portier, »
Dit-il; et de courir*. Il était fort agile;
Mais il n'était pas fort habile* :
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

Fable XI. — Rien de trop.

Source : *Abstemius*, fab. 186.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament[2]
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent, épuise les guérets :
En superfluités s'épandant* d'ordinaire,

---

1. V. Grammaire, p. 417. | 2. Certaine mesure.

Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe[1] sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons[2].
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que[3] le Ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent[4]
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans[5] l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands : il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop[6] est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

FABLE XII. — Le cierge.

Sources : Fables ésopiques de Camerarius, fab. 320. — *Abstemius*, fab. 54.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent[7].
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette[8], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français[9] la chose,
Après que les ruches sans miel

---

1. C'est-à-dire ici l'exubérance et, comme il est dit plus bas, l'*excès*.
2. La Fontaine traduit ici Virgile (*Géorgiques*, liv. Ier, vers 111-112).
3. V. Grammaire, p. 421.
4. « Si cela est, dit Chamfort, les Anglais, qui sont parvenus à détruire les loups dans leur île, sont de grands scélérats. » Il est bien difficile de savoir quels sont ces ordres divins. Si La Fontaine veut seulement nous interdire toute persécution inutile contre les animaux, il a raison.
5. Voyez Grammaire, page 416.
6. C'est la maxime d'Aristote et d'Horace, et c'est un des préceptes de morale les plus chers à La Fontaine.
7. La tradition poétique leur accordait une parcelle de l'âme divine. (Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 219 et suiv.)
8. « *Était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel.* » (Note de La Fontaine.)
9. Tout simplement, sans image : cf. p. 196, note 5.

N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il[1] eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle[2] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers[3] : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

Fable XIII. — Jupiter et le passager.

Sources : *Ésope*, fab. 15. — Cf. dans les *Facéties* du Pogge l'histoire du capitaine qui, près de faire naufrage, voue à la vierge un cierge gros comme un mât. — Voyez encore, dans Rabelais, le vœu que Panurge fait à saint Nicolas pendant la tempête (le quart livre, ch. XVIII-XXIV).

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux[4];
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier. »
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager, pendant l'orage,
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans[5].
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :

1. Ce pronom forme pléonasme. (V. p. 411, *participe*, 2°.)

2. « *Était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont.* » (Note de La Fontaine.) Il était d'Agrigente, en Sicile, et florissait vers 444 av. J.-C. Ce philosophe était de plus un poète, et il avait écrit en vers tous ses ouvrages. Lucrèce s'en inspira.

3. V. p. 293, note 4.

4. « *C'est*, comme le dit Rabelais, *vérifier le proverbe lombardique : Passato el pericolo, gabbato el santo.* » (Quand le péril est passé, on se moque du saint.)

5. V. p. 180, note 1.

Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin*, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents[1] d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur[2] l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

Fable XIV. — Le chat et le renard.

Sources : *Roman de Renart* (édit. Méon, t. IV, p. 260-264). — Camerarius, fab. 396, *le Renard et le Hérisson.*

Le chat et le renard, comme beaux* petits saints*[3],
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs*, deux archipatelins*,
Deux francs patte-pelus*, qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant[4] ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours ;
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain[5].
Le renard au chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile :

1. Le talent d'or était une valeur monétaire usitée chez les Grecs ; il valait environ dix à treize talents d'argent. (V. p. 91, note 2.)
2. V. Grammaire, p. 404, I, 5°.
3. Nous avons déjà vu le portrait du chat, liv. VIII, fab. 22, et VII, 16.
4. V. Grammaire, p. 417.
5. Trait d'observation, qui achève la peinture de nos faux dévots.

En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac*.
— Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac[1] ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non[2], tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise*.
Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise*
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut*.
Partout il tenta des asiles[3] ;
Et ce fut partout sans succès ;
La fumée[4] y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Fable XV. — Le trésor et les deux hommes.

Sources : *Ésope*, fab. 384. — *Anthologie grecque*, IX, 44. — *Ausone*, épigrammes 22 et 23.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable* en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et finir[5] lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit* pas
A gens peu curieux de goûter[6] le trépas.

---

1. Un bissac est un sac à deux poches.
2. V. p. 206, note 6.
3. Expression elliptique : il chercha des refuges, où il fût à l'abri.
4. On enfume le terrier du renard pour le forcer à sortir, et on place à l'orifice des chiens bassets (sorte de petits chiens, très bas sur pattes, dressés à aller en terre) qui étranglent la bête dès qu'elle paraît.
5. Ellipse de la préposition. (V. Grammaire, p. 414, 6°.)
6. La faim ne convient pas aux gens qui n'aiment pas à goûter, c'est-à-dire à sentir la mort venir : notre homme veut une mort prompte.

Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire*.
Tandis que le galant* à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
« Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? Et vraiment si[1] ferai,
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs* était tout prêt; il n'y manquait qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau*.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare[2] rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre*,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc[3] que la Fortune[4] fit?
Ce sont là de ses traits*; elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

Fable XVI. — Le singe et le chat.

Sources : Simon Maioli : *le Singe du pape Jules II et son industrie.* — *Jacques Regnier*, 2e partie, fab. 28. — Dans l'anecdote racontée par Simon Maioli, le singe empoigne de force la patte du chat, et s'en sert comme d'une

---

1. *Ainsi* (*ferai-je*). (V. Gram., p. 418.)
2. V. liv. VIII, fab. 27 et IV, 20.
3. De l'échange : le mot est dérivé du verbe troquer : faire l'échange de marchandises.
4. V. liv. VII, fab. 14. et V. 11.

pince pour retirer « les châtaignes hors des charbons ardents ». — Cet apologue a donné lieu au proverbe (cité par Fleury de Bellingen, 1656) : *Tirer les marrons du feu*, c'est-à-dire se servir d'autrui pour une besogne dangereuse, dont on est seul à retirer profit.

Bertrand* avec Raton*, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat[1] ;
Ils n'y[2] craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres* fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire ;
Nos galants* y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui[3].
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marrons ; si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque,
Et cependant[4] Bertrand les croque[5].
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi[6] ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder[7] en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

---

1. Molière emploie la même métaphore :

C'est un fort méchant plat que sa sotte personne.
(*Misanthrope*, II, 4.)

2. C'est-à-dire à malfaire, dont l'idée est comprise dans l'adjectif : *malfaisants*.
3. Définition énergique de la méchanceté.
4. V. Grammaire, p. 419.
5. « *Cela est peint* », dit Madame de Sévigné de ces vers qu'elle avait retenus par cœur. (Lettre du 27 avril 1671.)
6. V. p. 418, *négation*, 4°.
7. C'est proprement se brûler avec de l'eau bouillante ; au figuré : c'est éprouver quelque dommage. Ce mot est bien ici en situation, puisqu'il rappelle la brûlure du chat.

Fable XVII. — Le milan et le rossignol.

Sources : Hésiode, *Poème des œuvres et des jours*, vers 202-212. — *Ésope*, fab. 3. — *Marie de France*, fab. 57.

Après que le milan[1], manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains* par malheur.
Le héraut[2] du printemps lui demande la vie.
« Aussi bien que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson ;
Je vous raconterai Térée[3] et son envie*.
— Qui, Térée? est-ce un mets propre pour les milans?
— Non pas; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »
Le milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles[4]. »

Fable XVIII. — Le berger et son troupeau.

Source : *Abstemius*, fab. 127.

« Quoi? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile*!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter! ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin*;
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,

---

1. Voyez la note 4 de la page 155.
2. Les hérauts étaient, au moyen âge, des officiers chargés d'annoncer l'arrivée d'un roi ou de proclamer ses ordres. Cette image gracieuse rappelle une comparaison du même genre, de Charles d'Orléans :

Les fourriers d'Esté sont venuz
Pour appareiller son logis,
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz.

3. V. p. 139, note 4.
4. Ce proverbe est cité par Fleury de Bellingen (1656).

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette[1] il entendait le son;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton! »
Quand Guillot[2] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme[3].
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant[4] qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre[5]:
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants* soldats,
Ils promettront de faire rage;
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage:
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Discours à Madame de La Sablière[6].

Iris[7], je vous louerais: il n'est que trop aisé;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur,
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur:

1 et 2. Voyez livre III, fable 3.
3. Borne indiquant les limites d'une propriété. (Latin *terminus*.)
4. V. Grammaire, p. 419.
5. Embarras. Cf. le verbe: encombrer.
6. Tel est le vrai titre de ce long et important morceau, dont on fait à tort, dans la plupart des éditions modernes, la fab. 1 du liv. X, et qui parut, en 1679, avec *la quatrième partie* des fables à la suite du liv. IX. Quant au titre ordinairement placé en tête: *les Deux Rats, le Renard et l'Œuf*, nous le rejetons plus loin, immédiatement avant le récit même des deux Rats. — Sur Madame de La Sablière, v. l'*Introduction*, p. 15.
7. La Fontaine donne à Madame de La Sablière le nom d'*Iris* par la même convention poétique qui lui faisait appeler Madame de Montespan *Olympe*. (V. le début du liv. VII, p. 211.)

Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent* ce point :
Propos, agréables commerces*,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusque-là[1] qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance;
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens;
C'est un parterre où Flore[2] épand* ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille[3] s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie[4],
Subtile*, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Ouï parler[5]? Ils[6] disent donc
Que la bête est une machine[7];
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine*
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.

---

1. Voyez Grammaire, page 420.
2. Déesse romaine des fleurs.
3. Voilà une manière de causer très poétique et tout idéale. Mais La Fontaine songe moins au salon de Madame de La Sablière qu'à sa muse.
4. Celle de Descartes.
5. La Fontaine feint d'ignorer l'érudition de son amie. (V. l'*Introd.*, p. 15.)
6. Les Cartésiens.
7. « *Ce qu'ils* (*les animaux*) *font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car, à ce compte, ils en auraient plus qu'aucun de nous et feraient mieux en toutes choses, mais prouve plutôt qu'ils n'en ont point et que c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes, ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec notre prudence.* » (*Discours sur la Méthode*, 5e partie.) Nous avons donné dans l'*Introduction*, p. 31, un résumé de la discussion.

Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
« L'objet[1] la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle ;
Le sens[2] de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements[3] que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états ;
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas. —
Qu'est-ce donc ? — Une montre. — Et nous ? — C'est autre
[chose.
Voici[4] de la façon que Descartes l'expose,
Descartes[5], ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
« Sur[6] tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense[7] ; »
Or, vous savez, Iris, de certaine[8] science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.

---

1. Le corps extérieur qui agit sur elle.

2. C'est-à-dire le système des organes et des nerfs par lesquels se fait la communication avec le dehors.

3. Cette théorie irritait fort aussi Madame de Sévigné qui ne pouvait se persuader que sa chienne Marphyse ne fût qu'une machine : « *Des machines qui aiment, qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent ; allez, allez, vous vous moquez de nous ; jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.* » (23 mars 1672.)

4. Voici de quelle façon...

5. La Fontaine exprime ici l'admiration de tout son siècle pour celui qui, ayant affranchi la pensée des entraves de la scolastique, avait donné des principes fondamentaux de la raison une démonstration nouvelle, en même temps qu'il expliquait l'univers par un système de mécanisme où l'hypothèse intervenait plus d'une fois, mais que la science moderne n'a pas entièrement rejeté. Descartes était né à la Haye, en Touraine, en 1596 ; il publia en 1637 le *Discours sur la Méthode*, le premier ouvrage de philosophie écrit en français, et dont l'action sur la langue fut considérable. Persécuté par ses ennemis, Descartes trouva un refuge à Stockholm, à la cour de la reine Christine ; il mourut en 1650.

6. Seul entre tous.

7. C'est le principe fondamental de la méthode cartésienne : « *Je pense, donc je suis.* »

8. Il faut entendre : *de science certaine.* (V. Grammaire, p. 404, II, 1°.)

Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie*,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors[1],
En suppose* un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements[2] pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change*, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille*,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord[3] il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier;
Après un lit de bois est un lit de mortier.

---

1. Voyez la note 4 de la page 166.
2. Réponse à Descartes.
3. Dans les pays rapprochés du pôle nord, principalement en Amérique; on y trouve encore des castors, mais moins de sauvages qu'au temps de La Fontaine. Sur les mœurs des castors, voy. la très longue description de Buffon; mais La Fontaine dit en peu de vers ce qu'il est intéressant d'en savoir.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître* d'œuvre y court, et tient haut le bâton[1].
La république de Platon[2]
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie[3].
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir :
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à[4] l'empire ottoman :
C'est le roi polonais[5]. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière[6].
Ces animaux, dit-il, sont germains[7] du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.

1. C'est ici le bâton du commandement ; mais les maîtres d'œuvre avaient bien un bâton qui leur servait à prendre les mesures.

2. Platon a retracé dans un ouvrage intitulé : *De la République* (ou du *Gouvernement*) les conditions d'une cité idéale où tout serait parfait, où les forces et l'activité de chacun concourraient au bien commun.

3. C'est-à-dire vivant à la fois sur la terre et dans l'eau : « *La fenêtre* (*de leur cabane*), *qui regarde sur l'eau, leur sert de balcon pour se tenir au frais et prendre le bain pendant la plus grande partie du jour ; ils s'y tiennent debout, la tête et les parties antérieures du corps élevées, et toutes les parties postérieures plongées dans l'eau.* » (Buffon.)

4. Contre l'empire. (V. Grammaire, p. 413, II, 2°.)

5. Jean Sobięski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673, élu roi de Pologne en 1674. Il avait passé quelque temps à Paris, où il fréquentait le salon de Madame de La Sablière. En 1683, il délivra Vienne, assiégée par les Turcs.

6. Cette matière de la guerre, c'est la haine, transmise par le sang.

7. C'est-à-dire de la même famille, du même genre. On appelle *germains*, en style de jurisprudence, les frères et sœurs nés d'un même père et d'une même mère. — Ces animaux sont nommés dans le pays *boubaks*, et forment deux espèces distinctes, les uns de la couleur et de la grandeur des blaireaux, et les autres de celle des renards.

Corps de garde avancé, vedettes[1], espions,
Embuscades, partis[2], et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure[3]!
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux[4] bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement[5].
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet[6], ni l'instinct. Je parle, je chemine;
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct[7] du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.

---

1. On donne ce nom à des cavaliers postés en observation (italien : *vedetta;* de *veder*, voir.)

2. Petites troupes détachées pour battre la campagne : d'où le nom de *partisans*, donné aux officiers qui les commandaient.

3. Descartes, qui fut surtout combattu par Gassendi, le représentant des doctrines épicuriennes.

4. V. Grammaire, p. 413.

5. Un même effet.

6. La réalité extérieure, le *non-moi.*

7. Descartes ramène toute la variété des phénomènes, en nous et hors de nous, à deux grands principes : la *pensée* et l'*étendue*. Sur cette distinction reposent toutes ses déductions. La *pensée* : c'est la réalité que je saisis en moi, dans ma conscience ; *je pense, donc je suis;* la seule que je connaisse et dont j'ai une idée claire. L'*étendue*, c'est tout ce qui n'est pas cette pensée, toutes les modifications de ce que d'autres appellent la matière. Par suite, les animaux n'ayant pas la pensée consciente qui est la nôtre, Descartes leur refuse toute existence personnelle, toute individualité : ce ne sont que des formes de l'étendue.

Mais comment le corps l'entend-il[1]?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main ; mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide[2] les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore[3];
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit[4] n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point*
Que la plante, après tout, n'a point ;
Cependant la plante respire[5].
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam * parut. C'était maître renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse[6]

---

1. Comment le corps entend-il les ordres de l'esprit? — en d'autres termes, comment l'âme peut-elle agir sur le corps? Ce problème, qui a donné lieu aux systèmes les plus divers, est insoluble tout à fait quand on a distingué aussi nettement que l'a fait Descartes la *pensée* de l'*étendue*.

2. Le mouvement est sans doute éloquent, mais il a tort de nous faire passer brusquement d'un problème à un autre tout différent.

3. Leibniz se tirait de la difficulté en comparant l'âme et le corps à deux horloges réglées par le même ouvrier, de façon à marcher et à sonner de concert.

4. Cet esprit supérieur.

5. La Fontaine ne serait pas très éloigné d'accorder aussi une âme à la plante... une âme toute végétative.

6. V. Grammaire, p. 404.

Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur* étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas[1] dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître[2].
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserais* un morceau de matière[3],
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence[4] d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument[5].
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges[6]
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé

1. Voyez page 418, *négation*, 2°.
2. Mais la pensée de l'enfant ne reste pas longtemps inconsciente.
3. V. l'*Introduction*, p. 32.
4. Ce mot désignait, dans la philosophie scolastique, la substance éthérée (la cinquième substance), et dans l'ancienne chimie, la partie la plus subtile extraite de certains corps. C'est à ce dernier sens qu'il faut rattacher l'emploi figuré que La Fontaine fait du mot.
5. Terme de logique: raisonnement.
6. Ils sont, d'après la théologie, de purs esprits.

Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point[1] sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière;
L'organe[2] étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

LIVRE X

FABLE I. — L'homme et la couleuvre.

Sources : *Livre des lumières*, p. 204. — *Bidpaï*, t. II, p. 276.

Un homme vit une couleuvre[3] :
« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers. »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper[4]),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison[5],

---

1. Un point de l'étendue, qui ne saurait gêner ni modifier cette âme immatérielle.

2. C'est ici le corps tout entier, l'ensemble des organes.

— Voici le résumé, ou plutôt le sommaire de ce long morceau :

I. Compliment délicat à Madame de La Sablière ; s'il va lui parler philosophie, qu'il soit bien entendu que son interlocutrice est une femme d'esprit et non une pédante.

II. Exposé de la théorie cartésienne sur les bêtes-machines.

III. En guise de réfutation, La Fontaine racontera des histoires (véridiques!) sur ses chères bêtes : *a.*) *Le cerf dix cors. b.*) *La perdrix. c.*) *Les castors. d.*) *Les germains du renard.*

IV. Reprise de la discussion théorique — (qui va, comme l'on voit, à bâtons rompus.) — encore un exemple : *c.*) *Les deux rats, le renard et l'œuf.*

V. Conclusion : On peut accorder aux bêtes une âme inférieure et sensible qui leur est commune avec les hommes.

3. C'est pour les naturalistes un reptile non venimeux ; mais on donnait autrefois le nom de couleuvre à toute espèce de serpents, à la vipère par exemple. La Fontaine ne fait pas de distinction.

4. V. l'*Introduction*, page 36.

5. Comme le loup fit à l'égard de l'agneau (I, 10).

L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole[1] des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles;
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons*-nous-en. — Soit fait, » dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. « C'était chose facile[2] :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe; s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu. J'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons, » dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.

1. V. la fab. 13 du liv. VI. | 2. Disait la vache.

Quand il eut ruminé* tout le cas en sa tête[1],
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré*; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux. »
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur[2].
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits; cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer*;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament[3], il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense, ils se mettent en tête

---

1. L'air grave et pensif du bœuf a été très heureusement traduit par M. Leconte de Lisle dans ses *Poèmes antiques* :

Non loin quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes,
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Mais le bœuf de La Fontaine n'est pas un rêveur, c'est un logicien.

2. Le bœuf est un déclamateur, comme la vache est une radoteuse, parce que tous deux ont raison contre l'homme.

3. Grâce à son tempérament, à sa forte constitution. (V. Grammaire, p. 414, 1°.)

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. — J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

Fable II. — La tortue et les deux canards.

Sources : *Livre des lumières*, p. 124. — *Bidpaï*, t. II, p. 112. — *Ésope*, fab. 61.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère*
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique.
Vous verrez mainte[1] république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse[2] en fit autant. » On ne s'attendait guère
De[3] voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine*.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise*
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine! vraiment oui : je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait

1. Voyez Grammaire, page 409, 3°.
2. Quand, au retour du siège de Troie, il erra, pendant dix ans, sur mer et sur terre, avant de revoir Ithaque, son royaume. (V. le début de l'*Odyssée*, et Horace, *Art poétique*, v. 141-142.)
3. V. Grammaire, p. 414, 5°.

De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants[1].
Son indiscrétion* de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage*;
Ce sont enfants tous d'un lignage*.

Fable III. — Les poissons et le cormoran.

Sources : *Livre des lumières*, p. 92. — *Bidpaï*, t. I, p. 357.

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran[2] n'eût mis à contribution;
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien; mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur[3] en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran[4] vit une écrevisse.
« Ma commère*, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute*;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : « Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
— N'en soyez point en soin* : je vous porterai tous,

1. Voyez Grammaire, page 412, 3°.
2. Oiseau aquatique, du genre des palmipèdes : il a le cou long, les jambes hautes, et le plumage noir.
3. V. Grammaire, p. 404, I, 3°.
4. V. Grammaire, p. 404, I, 4°.

L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature[1] y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république. »
On le crut. Le peuple aquatique
L'un[2] après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre*,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance*
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute panse
Me paraît une à cet égard;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

Fable IV. — L'enfouisseur* et son compère

Source : *Abstemius*, fab. 169.

Un pincemaille* avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance*.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
« L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
— Le larron? Quoi! jouir[3], c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :

---

1. Voyez Grammaire, page 405, III.
2. Il y a ici une syllepse. (V. Grammaire, p. 422.) *L'un après l'autre* se rapporte à un pluriel (les poissons) dont l'idée est comprise dans le mot collectif : *le peuple aquatique*.
3. V. liv. VIII, fab. 27, où même leçon est donnée aux avares.

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire;
Sans cela, c'est un mal[1]. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire. »
        Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre; et, prenant[2] son compère*,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :
        Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant, à bon droit, le compère, il va vite
Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »
Le compère aussitôt va remettre en sa place
        L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât[3] rien.
        Mais, pour ce coup, l'autre fut sage ;
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
        Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage[4],
        Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur[5].

FABLE V. — Le loup et les bergers.

Sources : *Ésope*, fab. 318. — *Marie de France*, fab. 73. — *Haudent*, 2e partie, fab. 70.

        Un loup rempli d'humanité[6]
        (S'il en est de tels dans le monde)
        Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
        Une réflexion profonde.
« Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
        Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :

1. Voyez a able 20 du livre IV.
2. V. p. 411, *participe*, 2°.
3. V. p. 411, *modes*, 6°.
4. Le voleur considérait déjà cet argent comme sien.
5. Cf. liv. III, fab. 3 : « *Toujours par quelque endroit, fourbes se laissent prendre.* »
6. L'humanité du loup n'est qu'une velléité de bien faire, qui lui passe vite.

C'est par là que de loups l'Angleterre[1] est déserte,
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau[2] qui ne fasse
Contre nous tels bans[3] publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace[4].
Le tout pour un âne rogneux[5],
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie*.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie;
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt:
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haîne universelle? »
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
« Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent* : voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule?
Non, par tous les dieux, non; je serais ridicule.
Thibaut[6] l'agnelet passera[7],
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra[8].

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or[9] autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite[10]?

---

1. Edgar, roi d'Angleterre, qui régnait vers le milieu du dixième siècle, changea le tribut d'argent, imposé par son prédécesseur aux princes gallois, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. (V. Hume, *Histoire d'Angleterre*, t. I, chap. II.) — (Voyez p. 297, note 4).

2. Ce mot désignait proprement un petit oiseau de proie: il a été appliqué, dit Buffon, « aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs paysans », aux gentilshommes campagnards.

3. Le *ban* était une proclamation que faisait un crieur, au son de la trompette ou du tambour, des ordres et édits du roi ou d'un seigneur.

4. V. la fab. 16 du liv. IV.

5. Atteint de la rogne, gale invétérée.

6. C'est le nom du berger dans la farce de l'*Avocat Patelin;* La Fontaine l'applique à un petit agneau.

7. Expression elliptique pour : *y passera;* (passera par mon gosier!)

8. Insistance comique.

9. Dans l'âge d'or (âge fabuleux), on ne mangeait que les fruits de la terre.

10. La Fontaine nous a montré (fab. 3 de ce même livre) la *cuisine* du cormoran.

Bergers, bergers! le loup n'a tort[1]
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

FABLE VI. — L'araignée et l'hirondelle.

Source : *Abstemius*, fab. 4.

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas[2], jadis mon ennemie[3],
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné[4] me vient enlever les morceaux :
Caracolant[5], frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau;
Je l'ai tissu de matière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière[6],
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle[7], attentive à sa proie,
Malgré le bestion* happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie[8],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne* n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

---

1. Nous avons vu La Fontaine reprocher amèrement aux hommes leur tyrannie à l'égard des animaux. (V. liv. IX, fab. 11, et la fab. 1 de ce liv. X.) S'il se plaint encore, c'est ici avec moins d'âpreté et plus de malice.
2. (Minerve chez les Romains), la déesse de la sagesse et des arts.
3. Arachné, jeune lydienne de Colophon, excellait dans l'art de tisser; elle eut l'audace de défier Pallas, et tissa une pièce d'étoffe avec tant de perfection, que la déesse jalouse déchira l'œuvre et frappa l'ouvrière. Arachné, désespérée, se pendit, et fut métamorphosée en araignée.
4. L'hirondelle; v. liv. III, fab. 15.
5. Terme de manège; un cheval caracole, quand il exécute à droite et à gauche une série de demi-tours.
6. Femme dont le métier est de filer; v. liv. V, fab. 6, note 2.
7. Le rossignol.
8. Ces deux mots forment une antithèse imitée de Virgile. (*Géorgiques*, liv. IV, vers 17.) « *Ces oiseaux apportent dans leur bec la proie douce à la cruelle avidité de leurs petits.* »

Jupin* pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

Fable VII. — La perdrix et les coqs.

Source : *Ésope*, fab. 10.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise* et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie*.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect*,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles[1],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement[2]. »

Fable VIII. — Le chien à qui on a coupé les oreilles.

On ne connaît point les sources de cette fable.

« Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?

1. Filets qui servent à prendre les cailles et les perdrix, soutenus, comme le tonneau, par des cercles de bois.
2. V. la fab. 1 de ce livre.

Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître[1] ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles ? »
Ainsi criait Mouflar*, jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre : il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
A piller* ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée ;
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre* :
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin[2] ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

FABLE IX. — Le berger et le roi.

Sources : *Livre des lumières*, p. 152. — *Bidpaï*, t. II, p. 214 (l'*Ermite*), et t. III, p. 123. Voyez aussi dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse (chant VII) l'épisode du berger qui fut intendant des jardins à Memphis. « *Je pleurais les loisirs de cette humble vie, je soupirais après le repos que j'avais perdu ! je dis enfin : O cour, adieu ! et c'est ainsi que, retournant à mes chers bois, j'y ai vécu des jours heureux.* » La Fontaine avait certainement en mémoire ce passage quand il écrivit sa fable.

Deux démons* à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie[3].
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour[4].

1. « Parêtre » est l'orthographe de l'édition originale. V. *Versification*, p. 53.

2. C'était proprement la pièce de l'armure qui couvrait la gorge de l'homme d'armes ; le mot est ici pris au figuré pour désigner le collier de fer garni de pointes, qu'on met au cou du chien.

3. Comparez le mot de Pascal : « *Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition !* » (*Discours sur les passions de l'amour.*)

4. Pour La Rochefoucauld, l'amour n'est qu'une des formes de l'égoïsme : « *Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour, et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.* (CCLXII.) *On passe souvent de l'amour à l'ambition ; mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.* » (CDXC.)

Je le ferais bien voir; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps*, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur[1] de gens ;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes :
Je te fais juge souverain[2]. »
Voilà notre berger la balance[3] à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins*, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens; le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami; craignez tout. » L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :
« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle[4] à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid[5]
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous? ô dieux!
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je.
« A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
« Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
« Mon fouet était usé; j'en retrouve un fort bon ;

---

1. Expression homérique qui se rencontre aussi dans la Bible.
2. On appelait juges souverains ceux qui avaient le pouvoir de terminer les procès sans appel et en dernier ressort : le Parlement, par exemple, était une cour souveraine.
3. La balance était l'attribut de Thémis, déesse de la justice.
4. Cette façon d'intercaler un apologue dans un autre n'est pas sans nuire à l'unité de la fable ; mais ce conte de l'*Aveugle* se trouve dans le récit même de Bidpaï, et il est bien à sa place dans la bouche de l'ermite.
5. V. *Versification*, p. 52.

« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en[1] perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me saurait-il arriver que[2] la mort?
— Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste* de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés par ses arrêts.
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses :
Il ne trouva partout que médiocrité[3],
Louanges[4] du désert et de la pauvreté ;
C'étaient là ses magnificences.
« Son fait*, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs* d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon[5], panetière[6], houlette,
Et, je pense, aussi sa musette[7].
« Doux trésors, ce dit-il, chers gages[8], qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition[9]? »[1]

---

1. Pour ne l'avoir pas voulu croire.
2. Grammaire, p. 420, *que*, 3°.
3. V. p. 221, note 2.
4. Ce désert et cette pauvreté étaient les louanges, faisaient l'éloge du juge.
5. Sorte de sarrau, ou blouse, comme en portent les bergers.
6. Grande poche ou sac, pour mettre le pain et les autres provisions.
7. Voyez la fab. 3 du liv. III.
8. De mon bonheur passé, de ma douce pauvreté.
9. Malgré ce petit grain, le berger est un sage ; et La Fontaine s'est ému en nous en parlant.

FABLE X. — Les poissons et le berger qui joue de la flûte.

Sources : *Ésope*, fab. 130. — *Babrius*, fab. 9. — *Aphtonius*, fab. 33. — *Hérodote*, liv. I, ch. CXLI. (Cyrus adresse cet apologue aux Grecs d'Ionie, après la prise de Sardes.)

Tircis, qui pour la seule Annette[1]
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait;
Mais nul poisson ne s'approchait :
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade[2] en sa grotte profonde;
Venez voir un objet* mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle[3] :
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât* serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire était sourd aussi bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ses paroles miellées*
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,
Voilà les poissons aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs[4] d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raisons les esprits
D'une multitude étrangère[5],

1. Personnages d'idylle. (V. liv. II, fab. 1, et liv. VIII, fab. 13.)
2. Les naïades étaient des nymphes qui présidaient aux fontaines et aux rivières.
3. C'est ici le langage de la galanterie, en usage dans les pastorales du XVIIe siècle.
4. V. p. 323, note 1.
5. Il ne s'agit donc pas ici de leurs

Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre manière;
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

Fable XI. — Les deux perroquets, le roi et son fils.

Sources : *Bidpaï*, t. III, p. 93. — *Calila et Dimna*, p. 286.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris* ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet;
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament[1] que lui donna la Parque[2],
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants[3],
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau[4], peu circonspect*,
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père[5].
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain; ses cris sont superflus;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque[6] :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque

propres sujets, mais des peuples étrangers auxquels ils prétendent imposer leur joug.

1. L'humeur, le caractère.
2. Elle représente ici le destin; v. p. 340, note 6.
3. Voyez Grammaire, page 412, 4°.
4. Synonyme de moineau.
5. Au vieux perroquet, qui est aussi : l'infortuné vieillard.
6. La barque de Caron, nautonier des Enfers.

Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux[1],
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire* roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi*,
Me leurrer* de l'appât* d'un profane[2] langage?
Mais, que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet[3]
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en; tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil[4] contre l'amour. »

---

1. Allusion au proverbe : que la vengeance est un plaisir des dieux. — Voyez quelques vers plus bas : *la vengeance est un morceau de roi.*

2. D'un langage impie : puisque le roi semble nier la Providence et ne croire qu'à la fatalité.

3. Ce fatal objet, c'est le fils du roi.

4. Pour lier et cicatriser les blessures du cœur; métaphore empruntée à la chirurgie. — Rapprochez de la défiance bien naturelle du perroquet la prudence du rat à l'égard du chat. (Liv. VIII, fab. 22.)

Fable XII. — La lionne et l'ourse.

Source : *Bidpaï*, t. III, p. 186.

Mère lionne avait perdu son faon* :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtait les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère*,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents,
N'avaient-ils ni père ni mère ?
— Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues[1],
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi[2] ?
— Moi, me taire ? moi malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse.
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
— Hélas ! c'est le Destin qui me hait. » Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables* humains, ceci s'adresse à vous :
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube[3], il rendra grâce aux dieux.

Fable XIII. — Les deux aventuriers et le talisman.

Sources : *Livre des lumières*, p. 62. — *Bidpaï*, t. I, p. 247.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule[4] et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable[5], encor moins dans l'histoire.

---

1. Voyez Grammaire, page 412, 6°.
2. « Voila de la logique d'ours, bien étayée, mais peu consolante. » (Taine.)
3. Femme de Priam. A la prise de Troie, elle vit périr son mari et ses enfants, et fut emmenée en esclavage.
4. V. liv. VI, fab. 18, et XI, 2.
5. C'est ici la mythologie.

En voici pourtant un, que de vieux talismans[1]
Firent chercher fortune au pays des romans[2].
Il voyageait de compagnie[3].
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« *Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie*
« *De voir ce que n'a vu nul chevalier errant*[4],
« *Tu n'as qu'à passer ce torrent;*
« *Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre*
« *Que tu verras couché par terre,*
« *Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont*
« *Qui menace les cieux de son superbe front.* »
L'un des deux chevaliers saigna* du nez. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage[5] l'aura fait par tel art et de guise*
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine? il[6] n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée[7], avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas où[8] l'honneur d'une telle aventure*?
On nous veut attraper dedans[9] cette écriture :
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,

---

1. Ce sont des objets, pierres, anneaux, etc., où se trouvent gravés des caractères magiques, et possédant des vertus merveilleuses.

2. Où se passent ces choses prodigieuses, ces aventures fantastiques que racontent les romans d'aventures : pays absolument chimériques.

3. Avec un compagnon.

4. Les chevaliers errants étaient des chevaliers indépendants, qui allaient par monts et par vaux, pour redresser les torts, protéger les faibles et les innocents, etc.

5. L'auteur de l'inscription, celui qui a proposé l'épreuve.

6. V. p. 407, *démonstr.*, 3°.

7. Synonyme de nain; les Pygmées étaient une nation fabuleuse de la Thrace; on les appelait ainsi d'un mot grec qui signifie *coudée*, parce qu'ils n'avaient qu'une coudée de haut.

8. Ellipse; où sera?

9. V. Grammaire, p. 416.

Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté ;
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte[1],
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte[2] en disait autant quand on le fit saint-père :
(Serait-ce bien une misère*
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi[3].

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse[4].
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

Fable XIV. — Les lapins.

DISCOURS À M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

C'est l'auteur des *Maximes*, comme le dit le dernier vers de ce « discours », qui a suggéré à La Fontaine le sujet de sa fable. Peut-être avait-il communiqué au poète un très piquant morceau sur le *rapport des hommes avec les animaux*, qui fut inséré, après la mort du duc, dans les *Réflexions diverses*, à la suite des *Maximes*. « *Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents : les uns, comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels ; d'autres, comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres, comme des ours, grossiers et avides ; d'autres, comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres, comme des renards qui vivent d'industrie et dont le métier est de tromper ! — Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce... Combien de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en un moment...* » (V. liv. I, fab. 11 et l'*Introduction*, p. 36.)

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts

---

1. Comme il le fallait pour n'être pas pris au mot et laisser croire à un refus.

2. Sixte-Quint, né en 1521, élu pape en 1585, à la mort de Grégoire XIII. Il avait été porcher à Montalte, près d'Ascoli. Avant son élection, il se plaignait d'être usé par la vieillesse et se traîna, dit-on, sur des béquilles qu'il rejeta quand il s'entendit proclamer pape.

3. Ce vers se rapporte à Sixte-Quint.

4. « *La fortune favorise les audacieux.* » (Virgile, *Énéide*, liv. X, v. 284.)

Que ses sujets, et la Nature
A mis dans chaque créature[1]
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits* :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière. »
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour;
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet[2].
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder* encor
Même vent, même naufrage;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune[3].

Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit*,
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule[4], à cris[5], à coups de dents
Vous accompagnent ces passants

---

1. V. *Discours à Madame de La Sablière*, p. 311.
2. Cf. liv. VII, fab. 16, vers 5-9.
3. Strophe lyrique. (V. *Versification*, p. 47.)
4. Ils ne songent qu'à la pitance dont les chiens étrangers prendraient leur part.
5. Avec des cris. (V. Grammaire, p. 413, 4°.)

Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états[1], à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller* le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau[2]!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau*,
C'est le droit du jeu*, c'est l'affaire*.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs[3]. En cela, j'ai pour guide*
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur*
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages[4],
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

---

1. Les pays d'états étaient les provinces qui avaient conservé, sous l'ancienne monarchie et jusqu'en 1789, le droit de s'assembler pour régler leurs affaires et voter les contributions qu'elles s'imposaient pour les besoins de l'État; le pouvoir des gouverneurs d'états fut très diminué par Louis XIV.

2. Rapprochez le mot d'Armande dans les *Femmes savantes :*

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
(Acte III, sc. 2).

3. La Fontaine a dit ailleurs :
Les longs ouvrages me font peur.
(Épilogue du livre VI, vers 2.)
Voyez l'*Introduction*, p. 43.

4. V. la fab. 11 du liv. Ier. — La Rochefoucauld était si modeste qu'il refusa de se présenter à l'Académie française.

FABLE XV. — Le marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils de roi.

Sources : *Calila et Dimna*, p. 354. — *Bidpaï*, t. III, p. 320.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[1],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De[2] raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points* tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son[3] homme?
Travaillons; c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler; croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées[4]
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord* trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique, »
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :

1. « Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. » (Note de La Fontaine.) — Pure légende, accréditée par le moine grec Tzetzès. Bélisaire, général de Justinien, détruisit le royaume des Vandales en Afrique et celui des Goths en Italie; s'il tomba en disgrâce, ce ne fut pas pour longtemps, et il ne mendia jamais. Il mourut en 565.
2. V. Grammaire, p. 414, 2°.
3. Tour familier. V. Gramm., p. 407.
4. Hardiesse singulière pour l'époque.

« Moi, je sais le blason[1]; j'en veux tenir école. »
Comme si, devers[2] l'Inde[3], on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien; mais quoi?
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi*?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit : votre science
Est courte là-dessus; ma main y suppléera. »
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas* exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours[4].

LIVRE XI

Fable I. — Le lion.

Source : Cf. *Livre des Lumières*, p. 40.

Sultan léopard autrefois,
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine[5],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi[6] la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.

---

1. C'est ici la connaissance de tout ce qui se rapporte aux armoiries.
2. V. Grammaire, p. 416.
3. V. page 253, note 2.
4. C'est une leçon de morale sociale que nous donne ici La Fontaine; et sa fable pouvait bien paraître à ses contemporains d'une nouveauté presque révolutionnaire. Au siècle suivant, Rousseau parlera comme La Fontaine, en recommandant de faire apprendre aux enfants un métier.
5. V. p. 199, note 3.
6. V. Grammaire, p. 417.

Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir[1] le renard,
Vieux routier* et bon politique.
« Tu crains, ce[2] lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête. »
Le renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire*
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue[3], et qu'il soit en état de nous nuire;
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope[4] : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être, sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormait[5] lors; et dedans[6] son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui[7]; l'alarme se promène
De toutes parts; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage;

1. On dit plus souvent dans ce sens le *grand vizir* (le mot s'écrit aussi *visir*): c'est le premier ministre de l'empire turc.
2. V. Grammaire, p. 407.
3. Sur l'accord du verbe avec le dernier sujet, v. Grammaire, p. 410.
4. V. liv. II, fab. 13.
5. Terme figuré : restait inactif, se croyant en sécurité.
6. V. Grammaire, p. 416.
7. C'est-à-dire *contre* lui.

Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit* mal; et force états
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître*.

Fable II. — Les dieux voulant instruire un fils de Jupiter[1].

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE[2].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien[3] : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison...
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue.
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels;
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit[4].
« Je veux, dit le dieu de la guerre,

1. Ces mots ne figurent pas dans les éditions originales; mais ils sont reproduits par la plupart des éditions modernes. Tout le morceau est un compliment sous forme allégorique.

2. Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Madame de Montespan, était né à Versailles en 1670; il avait donc neuf ans quand parut cette fable.

3. Nous avons vu que La Fontaine n'aimait pas les enfants; v. l'*Introduction*, p. 37 ; il fait naturellement exception pour le jeune dieu.

4. « *M. du Maine est incomparable;*

Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à[1] surmonter les vices,
A dompter les transports*, monstres empoisonneurs,
Comme hydres* renaissant sans cesse dans les cœurs:
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus[2]. »
Quand ce[3] vint au dieu de Cythère[4],
Il dit qu'il lui montrerait tout.
L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire?

Fable III. — Le fermier, le chien et le renard.

Source : *Abstemius*, fab. 149.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait* à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère* un embarras léger.
« Hé quoi! dit-il, cette canaille*
Se moque impunément de moi?
Je vais, je viens, je me travaille*,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi[5],
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie

---

l'esprit qu'il a est étonnant; les choses qu'il dit ne se peuvent imaginer », écrit Madame de Sévigné en 1676. On avait donné pour jouet, au jeune duc, une petite Académie en cire, la *Chambre du Sublime*, et où lui-même était représenté entouré des plus beaux esprits de l'époque, Bossuet, La Rochefoucauld, Despréaux écartant avec une fourche les méchants poètes, et Racine faisant signe à La Fontaine d'approcher.

1. Voyez Grammaire, page 413, II.
2. Les philosophes anciens avaient en quelque sorte spiritualisé les travaux d'Hercule, et personnifié en lui la volonté maitresse des passions. On connait l'apologue d'Hercule, placé entre la Volupté et la Vertu. (V. Xénophon, *Memorables*, liv. II, ch. I.)
3. V. Grammaire, p. 407.
4. L'Amour, fils de Vénus, honorée à Cythère, petite île au sud du Péloponèse.
5. V. Grammaire, p. 406.

Ses chapons, sa poulaille*; il en a même au croc[1];
Et moi, maître* passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin* m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances[2],
Il choisit une nuit libérale en pavots[3] :
Chacun était plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité[4].
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir* liquide[5].
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon[6] irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost* des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris*,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui[7] l'autre emporta le prix[8].
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

---

1. *Croc*, *coq*; *joie*, *monnoie* : sur ces rimes. (V. *Versification*, p. 52.)

2. V. Grammaire, p. 404, I, 6°.

3. Cette plante, dont le suc est soporifique, a été prise comme l'emblème du sommeil. Rapprochez la description analogue de la fab. 3 du liv. III.

4. De nouveau l'expression s'agrandit.

5. Allusion au festin d'Atrée qui fit reculer d'horreur le Soleil; Atrée avait immolé les deux fils de Thyeste et fait servir leur chair dans un banquet à leur père.

6. C'est le début de l'*Iliade;* Agamemnon, petit-fils d'Atrée, avait enlevé Briséis, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Le dieu se vengea en décimant par la peste le camp des Grecs.

7. V. p. 407, *conjonctifs*, 3°.

8. Ils s'étaient disputé les armes d'Achille. Honteux de son action, Ajax se perça de son glaive. V. l'*Ajax furieux* de Sophocle.

Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage?
— Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait.
Si vous, maître et fermier, à qui[1] touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos? »
Ce chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien[2] :
On vous sangla[3] le pauvre drille*.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille*
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre* aux yeux d'autrui[4] quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur[5].

Fable IV. — Le songe d'un habitant du Mogol.

Sources : *Sadi* (poète persan) : *Gulistan ou l'Empire des Roses* (traduction d'André du Ryer, sieur de Malezair. Paris, 1634.)

Jadis certain Mogol[6] vit en songe un vizir[7]
Aux champs élysiens[8] possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;
Le même songeur[9] vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos[10] en ces deux morts semblait s'être mépris.

---

1. Voyez Grammaire, page 413, III, 4°.
2. C'est ce que dit Sosie dans l'*Amphitryon* de Molière :

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce serait paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât.
(Acte II, sc. 1).

3. On lui administra des coups de sangle.
4. Même moralité, liv. IV, fab. 22.
5. On nomme procureur celui qui a pouvoir d'agir pour un autre et en son nom. De là l'expression : *donner sa procuration.*
6. V. p. 220, note 1.
7. V. p. 335, note 1.
8. V. p. 262, note 1.
9. L'homme qui faisait ce songe.
10. Juge des enfers, dans la mythologie grecque, mais non sans doute dans la religion des Mogols!

Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour[1],
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter[2] au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Bien purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf sœurs[3], loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins[4] et nos mœurs différentes[5]?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque[6] à[7] filets d'or n'ourdira* point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins*, et mourrai sans remords[8].

---

1. Pendant son séjour au milieu des hommes. V. Grammaire, p. 421 : *tournures synthétiques*.

2. Au songe du Mogol, La Fontaine rattache (tant bien que mal) son propre songe. C'est une ode à la solitude, imitée de Virgile (*Géorgiques*, III, vers 474 et sq.), mais avec quelle originalité d'expression et quelle émotion intime! (V. l'*Introduction*, p. 17.) Cf. aussi Horace, *Satires*, II, 6 et Racan, *Stances sur la retraite :*

Agréables déserts, séjour de l'innocence...
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude, etc.

3. Les neuf Muses.

4. La Fontaine oublie qu'il a combattu lui-même cette absurde théorie de l'influence des astres sur les destinées humaines (V. la fab. 13 du liv. II.) *Vertus* veut dire ici *propriétés*.

5. V. Grammaire, p. 405, II, 3°.

6. V. liv. V, fab. 6, note 2; v. encore p. 398, note 1.

7. *Avec* des fils d'or. V. *Gram.*, p. 413, IV.

8. N'ayant point fait le mal... mais

Fable V. — **Le lion, le singe et les deux ânes.**

La Fontaine a sans doute arrangé lui-même le sujet de cette fable avec les données de la tradition ésopique.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître* ès arts chez la gent* animale.
La première leçon que donna le régent[1]
Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre[2]; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux[3] animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi[4]
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
— Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre[5],
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes*;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien[6].
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.

---

peut-être n'ayant pas fait beaucoup le bien.

1. C'était le nom de ceux qui enseignaient aux écoliers la grammaire et les humanités; le terme est plaisamment appliqué au singe, qui a pris ses grades à l'Université.

2. C'est la doctrine de La Rochefoucauld (cf. I, 11 et X, 14).

3. Voyez Grammaire, page 413.

4. Voyez Grammaire, page 406.

5. C'est-à-dire par l'espèce des singes.

6. Ainsi font, dans le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, trois pédants grotesques : le maître à danser, le maître de musique et le maître de philosophie.

De tout ce que dessus[1] j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir*,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière[2],
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
« Seigneur, trouvez-vous pas[3] bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait? Il profane
« Notre auguste nom, traitant d'âne
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite notre rire et nos discours de braire.
« Les humains sont plaisants de prétendre exceller
« Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire :
« Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens;
« Vous m'entendez, je vous entends :
« Il suffit. Et quant aux merveilles
« Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
« Philomèle[4] est, au prix*, novice dans cet art :
« Vous surpassez Lambert[5]. » L'autre baudet repart :
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés*,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner; chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences[6],
S'ils osaient, en des Majestés.

---

1. Formule d'usage dans les discussions de la scolastique : de tout ce que j'ai dit là-dessus, je tire cet argument, cette conclusion.

2. Entre gens de la même profession. Ces deux ânes se retrouvent, dans les *Femmes savantes* de Molière où ils s'appellent Trissotin et Vadius. Ils se renvoient l'encensoir avec les mêmes hyperboles en attendant qu'ils s'injurient grossièrement. Voyez la scène 5 de l'acte III.

3. V. p. 418, *négation*, 2°.

4. Le rossignol.

5. Célèbre chanteur, maître de chapelle sous Louis XIV et beau-père de Lulli; Boileau a cité son nom dans sa troisième satire. (Vers 25-28.)

6. On donne le titre d'Excellence aux ministres et aux ambassadeurs;

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre Majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y[1] faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point ; car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat*,
Regardait ce lion comme un terrible sire*.

Fable VI. — Le loup et le renard

Sources : Le *Roman de Renart : Si comme Renart fist avaler* (*descendre*) *Ysengrin dedenz le puis*. Édit. Méon, t. I, p. 240. — Jacques Regnier, 1re partie, fab. 18.

Mais[2] d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point*,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie* ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers[3]. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire* image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé*,

employé dans ce sens, le mot est venu d'Italie, au XVIe siècle.

1. Pour vous en parler. (V. Grammaire, p. 406, 12°.)

2. Interpellation vive, qui appartient au langage familier ; v. p. 420.

3. Alors La Fontaine va donner encore raison à Ésope ; car dans toutes ses fables il n'a cessé de nous représenter le renard comme le type accompli de la ruse et de la « matoiserie. »

Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits;
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire*.
Sire* renard était désespéré.
Compère* loup, le gosier altéré,
Passe par là; l'autre dit: « Camarade,
Je vous veux régaler: voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis: le dieu Faune[1] l'a fait;
La vache Io[2] donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure[3];
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire;
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde[4] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire[5].

Fable VII. — Le paysan du Danube.

Sources: Antonio de Guevara (évêque de Cadix): *Marc-Aurèle et l'Horloge des Princes* (1529). L'ouvrage fut traduit en français par le sieur de la Grise en 1531, et par Herberay, seigneur des Essars, en 1555. Au dix-septième siècle, Cassandre emprunta à Guevara ou à ses traducteurs le récit du *Paysan du Danube* et le plaça dans ses *Parallèles historiques*, qui parurent en 1680, mais dont La Fontaine prit certainement connaissance avant d'écrire lui-même sa fable. Il est bien probable que notre poète recourut aussi à l'une des traductions françaises de l'*Horloge des Princes*. Il sera donc intéressant de rapprocher sa fable du récit

1. Dieu des bois et des troupeaux.
2. Fille d'Inachus, que Jupiter aima, et qu'il métamorphosa en vache pour la soustraire à la jalousie de Junon. Cette mythologie plaisante est au fond une ironie de plus dont ne s'aperçoit pas le compère loup.
3. Maître renard a prévu toutes les objections « trois jours écoulés ont échancré la lune »; c'est lui « qui a mangé cette échancrure et son interprétation le sauve. » (Taine.)
4. V. Lexique au mot *guinder*.
5. Conclusion toute philosophique nos erreurs s'expliquent par nos passions; cette pensée a déjà été exprimée dans la fab. 15 du liv. VII; quant à l'action même, « à l'intrigue » de cette fable, elle est très semblable à celle du *Renard et du Bouc* (III, 5).

même de Guevara, et de voir le parti qu'il a su tirer de la donnée primitive. La Fontaine a pris à l'auteur espagnol les matériaux de son œuvre, jusqu'aux arguments du discours, jusqu'à ces mots qui peignent sur le vif la personne hirsute et velue du sauvage. Mais il a dû les chercher au milieu d'une narration diffuse et prolixe, où ils semblaient comme noyés.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau[1]
Me servit à prouver le discours que j'avance;
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope[2], et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle[3]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché*.
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers[4], nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon[5] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti[6] fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice* des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister[7] :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits

1. Voyez la fable 5 du livre VI.

2. Ésope et Socrate étaient tous deux fort laids.

3. Empereur romain et philosophe stoïcien, né en 121, mort en 180, après J.-C. Il n'y a pas trace dans ses ouvrages de cette anecdote, imaginée sans doute par Guevara.

4. Cette expression doit être ici prise au sens figuré : le regard farouche, menaçant. Cf. l'expression analogue : *regarder quelqu'un de travers*.

5. Sorte de manteau court (latin *sagum*), vêtement militaire des Gaulois et des Romains.

6. « *Ce paysan avoit le visage petit, les levres grosses, les yeux profonds, la couleur hallée, les cheveux herissez, la teste descouverte, les souliers de cuyr de porc espic, le saye de poil de chievre, la ceinture de joncs marins, et la barbe longue et espesse, les sourcilz qui luy couvroyent les yeux, l'estomach et le col couvers de poil, et veluz comme un ours, et un baston en la main.* » (Guevara traduct. de des Essars.)

7. C'est ainsi que Démosthène invoquait les dieux au début de son plaidoyer contre Eschine dans le procès de la Couronne.

Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin[1] nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice[2].
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour[3].
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die[4]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ;
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts[5] ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs[6] ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur*.

---

1. Voyez Grammaire, page 418.

2. « *Ne pensez pas, vous autres Romains, si vous avez prins nostre Germanie, que ce ait esté par aucune industrie de guerre ; car vous n'estes plus belliqueux, ny plus courageux, ny plus hardis, ny plus vaillants que nous : ainsi ayant offensé nos dieux, ilz ordonnerent en leurs secretz jugemens que, pour chastier noz desordonnez vices, vous fussiez nos cruels bourreaux... Pourroit estre, comme à ceste heure vous nous traictez comme esclaves, que quelque jour nous recongnoistrerez pour seigneurs.* » (Guevara.)

3. Ces deux vers plus courts terminent d'un trait rapide une période pressée où tous les mots portent. (V. *Versification*, p. 47.)

4. V. Grammaire, p. 410.

5. Aux arts industriels.

6. Les magistrats envoyés dans les provinces comme gouverneurs ; leur juridiction était à la fois civile et militaire, et leur pouvoir absolu.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome;
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les[1] ; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes;
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes.
Nous ne conversons* plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime[2].
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord :
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre[3] à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois; encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche[4]; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice[5]; et ce fut la vengeance[6]

---

1. On voit le geste énergique de l'orateur; le mot revient plus bas, et cette répétition est pleine de force.

2. « *Sçavez-vous ce que vous avez fait, Romains? que nous avons tous iuré de jamais habiter avecques noz femmes et de tuer noz propres enfans.* » (Guevara.)

3. Il faut prendre ce mot au sens propre « étoffe teinte en pourpre », comme il est pris dans Guevara. Il est clair qu'un Germain, à peine débarqué à Rome, n'a pas assez de crédit pour offrir à ses juges une de ces hautes magistratures, dont l'insigne était la robe à bandes de pourpre. Mais il pourrait être assez riche pour leur faire présent d'étoffes de prix. « *Un pauvre vient à vous demander justice; et comme il n'a argent que bailler, ny vin que presenter, ny huylle que promettre, ny pourpre qu'offrir..... »* (Guevara.)

4. « *Je vous jure que le paysan fut une heure estendu en terre; et tous nous autres, les testes baissées, espouvantez, ne luy peusmes respondre une parole.* » (Guevara.) Une heure, c'est beaucoup !

5. C'est-à-dire patricien. Les patrices ne furent créés que sous Constantin; ils formèrent la nouvelle noblesse de l'Empire, dont ils devenaient les plus hauts dignitaires.

6. « *Il fut créé patrice, avec pension publique,* » dit Cassandre, qui emprunte ce détail à Guevara. Et Taine ajoute : « De l'argent à un

Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir[1].

Fable VIII. — Le vieillard et les trois jeunes hommes.

Source : *Abstemius*, fab. 167.

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait[2].
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche[3] il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins* d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées[4];
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il[5] ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement[6]
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

---

pareil homme! vous le déshonorez. » La Fontaine a pris soin de laisser à l'auteur espagnol ses maladresses et son bavardage.

1. Ce n'est pas à coup sûr le langage d'un vrai barbare. Mais c'est ainsi que doit parler la nature, quand le génie la fait parler. Le *grand cœur*, le *bon sens*, voila les deux principes qui font le secret de cette éloquence, les deux règles uniques de la rhétorique de La Fontaine.

Nota. — Il est à peine besoin de faire remarquer que la pensée exprimée dans le premier vers n'est point du tout l'idée fondamentale de ce long morceau, mais une simple réflexion qui lui sert de point de départ.

2. Style indirect.

3. V. p. 277, note 8.

4. Ce vers si expressif est inspiré d'Horace. (*Odes*, I, 4. vers 15.)

5. Cela. (V. Grammaire, p. 407.)

6. Tout ce que l'homme établit : sa fortune, ses travaux, sa situation matérielle et morale.

Mes arrière-neveux* me devront cet ombrage :
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à[1] l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république*,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter[2];
Et pleurés[3] du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter[4].

Fable IX. — **Les souris et le chat-huant**[5].

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Écoutez un bon mot, oyez* une merveille. »
Savez-vous si les écoutants[6]
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que[7] véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou[8], triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos[9] prend pour son interprète.

---

1. Voyez Grammaire, page 413, I.
2. Greffer par ente (ou entaille), par incision.
3. V. p. 411, *participe*, 2°.
4. Il faut rapprocher de ce morceau, pour l'expression des idées générales sur la mort, la fab. 1 du liv. VIII : la *mort et le mourant*. Mais l'action et les personnages sont ici différents : « A côté du vieillard qui ne veut pas mourir, quoiqu'il ait cent ans, La Fontaine nous montre le jeune homme qui ne sait pas qu'il peut mourir, quoiqu'il n'ait que vingt ans. » (Saint-Marc Girardin.) V. l'*Introduction*, p. 38.
5. V. la note que La Fontaine a placée à la suite de cette fable; il reprend une fois de plus sa thèse favorite sur l'intelligence des animaux, en apportant à l'appui un fait nouveau, qui complétera les exemples déjà donnés dans le *Discours à Madame de La Sablière*. (P. 304.)
6. V. Grammaire, p. 412, 3°.
7. V. Grammaire, p. 416.
8. V. liv. V, fab. 18 et VIII, 22.
9. Celle des trois Parques qui coupait le fil de la vie. Le hibou passait, dans l'antiquité, pour un oiseau de mauvais augure : il était donc l'interprète de la Parque, c'est-à-dire qu'il annonçait le malheur, la mort.

Dans son tronc caverneux, et miné par le temps[1],
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé[2].
Cet oiseau raisonnait; il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon* chassa;
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle* estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre[3].
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine[4]!
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer[5] un peuple mis en mue[6]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
« Quand ce peuple[7] est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout, il[8] est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. » Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite[9].

---

1. Voyez une description toute semblable, liv. VIII, fab. 22, vers 5.
2. V. Grammaire, p. 412, 6°.
3. Ce hibou rappelle Cormoran, le bon apôtre. (Liv. X, fab. 3.)
4. V. p. 305, note 7.
5. Mutiler.
6. V. p. 153, note 4. On enferme les volailles qui muent dans une cage pour les engraisser.
7. Simple collectif : ces gens, ces bêtes.
8. Cela. (V. Grammaire, p. 407.)
9. Montaigne prête également un raisonnement en forme à certains renards de Thrace qui, avant de passer une rivière glacée, mettent l'oreille contre la glace, pour entendre bruire l'eau dessous, et juger, suivant l'éloignement du bruit, de l'épaisseur de la couche. (*Essais*, liv. II, ch. XII.) — Montaigne et La Fontaine veulent sans doute plaisanter en faisant raisonner des bêtes par syllogismes. Il serait déjà très beau de prouver que l'animal est capable, dans ses actions, d'une certaine initiative se réglant sur les circonstances et ne s'expliquant pas entièrement par les lois aveugles et fatales de l'instinct.

Quel autre art de penser Aristote et sa suite[1]
Enseignent-ils, par votre foi*?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux[2]
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Trucheman* de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs[3] en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage :
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin[4] :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs[5], achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe ; et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque[6].

---

1. Ses disciples : les mauvais et les bons, les ergoteurs de l'École scolastique au moyen âge, et les logiciens de Port-Royal qui avaient mieux compris Aristote et qui s'étaient aussi pénétrés de la pensée de Descartes, en publiant « *la Logique ou l'Art de penser*. »
2. V. liv. IX, fab. 1, note 2.
3. Cf. livre V, fable 1, le *prologue*.
4. La Fontaine n'entend parler que des poètes français, puisqu'il a tant de fois rendu hommage à son maître Ésope, « *par qui fut ce bel art inventé*. »
5. Les Muses.
6. La paix de Nimègue venait d'être conclue (1679). V. p. 241, note 4.

LIVRE XII

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE[1]

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes fables de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà[2] d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés* de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original[3] a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable[4], et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent[5]. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges* sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne[6]. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus ; vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin[7]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire

---

1. Louis, duc de Bourgogne, fils du grand dauphin, petit-fils de Louis XIV, était né à Versailles en 1682 ; il mourut en 1712. Il avait douze ans lorsque La Fontaine lui dédia cette dernière partie de ses fables. (V. l'*Introduction*, p. 22.) Élève de Fénelon, il faisait grand honneur à son maître par sa précoce intelligence et son goût très vif pour l'antiquité latine. A onze ans, il avait lu Tite-Live et César dans le texte, et il préparait une traduction de Tacite.

2. C'est-à-dire *allant au delà de votre âge*, par votre jugement et par vos connaissances.

3. Ésope.

4. Voyez les fables 5 et 9 de ce livre. Ces sujets avaient été fournis par Fénelon à son élève qui mettait en latin la prose du maître ; plusieurs de ces *thèmes* du duc de Bourgogne forment un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale (fonds latin, nº 8511).

5. Éloges outrés, mais qui étaient une nécessité de l'Épitre dédicatoire.

6. C'est vrai ; La Fontaine dans ses fables (non dans ses Épitres) est très indépendant.

7. La Fontaine avait alors soixante-treize ans ; il devait mourir l'année qui suivit la publication de cette dernière partie, en 1695.

me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis[1]. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états[2] de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles[3] : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

FABLE I. — Les compagnons d'Ulysse.

À MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Sources : Homère, *Odyssée*, liv. X, vers 135 et suiv. — *Plutarque*, traduit par Amyot : *Que les bestes brutes usent de la raison: en forme de devis* (de dialogue). — Cf. Fénelon : *Dialogues des Morts*, VI : Ulysse et Gryllus. — Gelli, la *Circé*, 1549.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue[4], au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant;

---

1. La France avait alors à combattre la coalition de presque toute l'Europe. La paix ne fut signée qu'en 1697, à Ryswick, « *non plus avec cette hauteur et ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV, mais avec une facilité et un relâchement de ses droits qui étonnèrent également les Français et ses alliés.* » (Voltaire.)

2. Le mot est pris comme synonyme de congrès. — On appelait en France *États généraux* l'assemblée des députés de toutes les provinces.

3. Voyez l'épître au dauphin, p. 76.

4. Cette assertion n'est que démentie en partie par ce dernier recueil. Il faut avouer que plusieurs de ces fables du XII[e] livre sont faibles ou médiocres, soit par le choix du sujet, soit par la mise en œuvre (Voyez les fables 7 et 8). Le style y est trop souvent lourd ou plat. Cependant nous aurons encore quelques jolies fables où nous retrouverons La Fontaine : *l'Aigle et la Pie*, *l'Amour et la Folie*, *l'Eléphant et le Singe de Jupiter*, *le Renard anglais*, etc...

Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[1] dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant;
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient (c'est notre souverain),
Lui[2] qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin[3].
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire[4].
Je m'en tais; aussi bien les Ris et les Amours[5]
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout* :
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects*,
S'abandonnèrent à des charmes*
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse[6], après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé[7], tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage*
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;

1. Le dauphin, fils de Louis XIV et père du duc de Bourgogne.
2. Ces mots et les suivants se rapportent au dauphin, non pas au *souverain*.
3. Campagne de 1688.
4. « Ceci nous prouve, dit Walckenaer, que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandait alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se replier sur la France, sans avoir vu l'ennemi. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690 et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvait alors. »
5. Ces divinités allégoriques représentent ici les jeux et les grâces aimables de l'enfance; plus loin apparaissent le Sens et la Raison, c'est-à-dire les occupations graves, les études personnifiées par les précepteurs du jeune duc : Fénelon et Beauvillier.
6. V. p. 315, note 2.
7. Célèbre magicienne de la fable; elle habitait l'île d'Æa, sur la côte occidentale de l'Italie.

Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme;
Il s'en vit de petits, *exemplum, ut talpa*[1].
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme[2].
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà[3] la parole. »
Le lion dit, pensant rugir :
« Je n'ai pas la tête si folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir?
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque[4]?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
— Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière;
Comme me voilà fait? Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?

---

1. Ces mots, qui signifient, « *par exemple, la taupe* », étaient une formule des grammaires latines de l'époque ; on citait parmi les mots dont le genre est douteux, et qui sont du masculin ou du féminin, le mot *talpa* (taupe), sous cette rubrique : « *exemplum ut talpa.* » — Et ces mots détachés du livre devinrent dans la conversation une citation courante, sans grande signification ; mais La Fontaine les applique ici avec à propos. Il s'adresse à un enfant qui apprend sa grammaire latine, et il lui cite naturellement la taupe parmi les animaux petits.

2. Mot couramment employé dans le langage de la galanterie pour signifier amour, passion.

3. Dès maintenant.

4. Petite île de la mer ionienne, sur la côte d'Épire, patrie d'Ulysse.

Je me rapporte* aux yeux d'une ourse mes amours[1].
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat* :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits[2] gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien[3],
Au lieu de loup, homme de bien.
— En[4] est-il? dit le loup; pour moi je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village[5]?
Si j'étais homme, par ta foi*,
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups[6]?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce*;
Chacun d'eux fit même réponse[7],
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit*,
C'était[8] leurs délices suprêmes;
Tous renonçaient au lôs* des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir, suivant leurs passions;
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes[9].

---

1. Cet ours est assez spirituel. « *Pour moi, ma Pénélope est la truie qui est ici près,* » dit le pourceau à Ulysse, dans le dialogue de Fénelon.
2. V. Grammaire, p. 404, I, 6°.
3. Pour *redeviens ;* v. Grammaire, p. 409, V.
4. C'est-à-dire des hommes de bien. (V. Grammaire, p. 406, 11°.)
5. Voyez la fable 5 du livre X.
6. C'est le mot du philosophe anglais Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme. » — (V. l'*Introduction*, p. 36.)
7. La Fontaine avait écrit *réponce* pour la rime. (V. *Versification*, p. 52.)
8. V. Grammaire, p. 407.
9. Ces deux vers sont la morale de

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant* à l'utile[1] :
C'était sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts;
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

Fable II. — Le chat et les deux moineaux.

À MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Le sujet de cette fable appartient sans doute en propre à notre poète.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates[2].
Le chat était souvent ágacé par l'oiseau ;
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami.
Ne le corrigeant qu'à demi,
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspect*,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait ;
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot[3] et du sage Raton*;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti :
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle*,
D'insulter ainsi notre ami !

la fable. — Les compagnons d'Ulysse ont pu se défendre par des raisons plus ou moins spécieuses; ils n'en sont pas moins condamnés par le moraliste.

1. Comme le recommande Horace (*Art poétique*, vers 343.)
2. V. p. 231, note 7.
3. On appelle vulgairement *pierrots* les moineaux francs.

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre?
Non, de par[1] tous les chats! » Entrant lors[2] au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre* imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

Fable III. — Du thésauriseur et du singe.

Sources : *Nicolas de Pergame* (dialogue 99). — *Tristan l'Hermite*, Le page disgracié, 2e partie, ch. XLI (Paris, 1643). — « *Histoire d'un singe qu'on appelait maistre Robert.* »

Un homme accumulait. On sait que cette erreur[3]
Va souvent jusqu'à la fureur*.
Celui-ci ne songeait* que ducats[4] et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles[5].
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite[6]
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une[7] volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours;
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche :
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait*.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon[8] toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait.

---

1. Voyez Grammaire, page 417.
2. V. Grammaire, p. 417.
3. V. liv. VIII, fab. 27.
4. V. p. 233, note 8. — La pistole était une monnaie d'or d'Espagne qui avait cours en France, avec une valeur de dix livres.
5. La Fontaine a déjà dit :

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
(Livre X, fab. 4).

6. Déesse de la mer; ici la mer elle-même; ce lieu habité par l'avare était donc une île.
7. *De* signifie *avec*. (V. Grammaire, p. 414, 1°.)
8. Monnaie d'or espagnole, d'une valeur indéterminée; en réalité, le *doublon* était le double d'une autre monnaie : il y avait le doublon de 2 écus, celui de 4 écus et celui de 8 écus.

La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom* Bertrand* se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir*.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton[1],
Et puis quelque noble à la rose;
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur[2] toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur* à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.
Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

Fable IV. — Les deux chèvres.

Fénelon a donné sur le même sujet une matière de thème latin au duc de Bourgogne. (V. le manuscrit cité plus haut.) Mais il est probable que la fable de La Fontaine était antérieure à cette matière, dont elle a sans doute suggéré l'idée.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames[3] vont promener leurs caprices;

1. V. p. 97, note 3. — Le *jacobus* et le *noble à la rose* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre ; le *jacobus* se nommait ainsi du roi Jacques Ier et valait 12, 13 ou 14 livres ; le *noble à la rose* portait sur une de ses faces la rose de Lancastre ou d'York et valait de 20 à 24 francs.
2. Plus que toute autre chose.
3. V. l'*Introduction*, p. 33

Rien ne peut arrêter cet animal grimpant[1].
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part* :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche;
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones[2].
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[3].
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée[4];
Et l'autre la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter[5].
Faute de reculer, leur chute fut commune;
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

---

1. Il faut rapprocher de ce joli portrait la description de Buffon : « *Elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions. Elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se cache ou fuit, comme par caprice et sans autre cause déterminante que la vivacité bizarre de son sentiment intérieur. Et toute la souplesse de ses organes, tout le nerf de son corps, suffit à peine à la pétulance et à la vivacité de ses mouvements qui lui sont naturels.* » — C'est ici le cas de rappeler que le mot caprice nous est venu de l'italien *capriccio* (même sens), lequel se rattache à *capra*, chèvre. Le caprice, c'est donc proprement le saut de la chèvre.

2. On sait que les amazones étaient une tribu de femmes guerrières.

3. Rapprochement inattendu et fort amusant. — Il s'agit de l'*île des Faisans*, située au milieu de la Bidassoa ; elle fut ainsi nommée, à cause des conférences qui s'y tinrent en 1659, entre Mazarin et don Luis de Haro, au sujet de la paix des Pyrénées et du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne.

4. Galatée était une nymphe, et Polyphème un cyclope. V. l'idylle XI de Théocrite.

5. Quand Jupiter fut nourri dans l'île de Crète, où l'avait caché sa mère

À MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée
le Chat et la Souris.

Cette fable a été ainsi placée dans l'édition originale sans numéro, avant la Fab. V, à laquelle elle peut servir de prologue. *Se jouer de quelqu'un comme le chat de la souris* est une locution proverbiale. « *Dedans ce ret insensible vous attirastes le bonhomme Monsieur le cardinal de Bourbon, prince sans malice, et le sceustes si dextrement tourner, et manier, que luy meistes une folle et indiscrette ambition dedans la teste, pour faire de luy comme le chat de la souriz, c'est-à-dire, après vous en estre joué, de le manger.* » (Satire Ménippée : harangue de M. d'Aubray.)

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple[1] en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune[2]?
Rien ne lui convient mieux, et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait* la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché* d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris[3].

Rhéa, pour l'empêcher d'être dévoré par Saturne.

1. Voyez la même métaphore, dans la dédicace du livre VII, p. 211, note 5.

2. V. sur la Fortune la fab. 11 du liv. V, et la 12e du liv. VII.

3. Voilà un charmant badinage à la Marot!

Fable V. — Le vieux chat et la jeune souris.

Sources : *Abstemius*, fab. 151. — Du renard qui veut tuer la poule en train de couver.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant[1] sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis*.
« Laissez-moi vivre ; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris ;
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants[2]. »
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ? cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas*,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières[3] ;
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »

Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :
La jeunesse se flatte*, et croit tout obtenir ;
La vieillesse est impitoyable[4].

Fable VI. — Le cerf malade.

Sources : *Locman*, fab. 3, la Gazelle. — *Babrius*, fab. 46.

En pays pleins[5] de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade

1. Voyez Grammaire, page 411.
2. La souris tient le même langage que le petit poisson au pêcheur (liv. V, fab. 3) ; cf. aussi IX, 10 et 18 un raisonnement analogue.
3. Les Parques (v. liv. V, fab. 6.)
4. Quand elle a les appétits féroces du chat ! et d'ailleurs croyez-vous qu'un jeune chat se fût laissé davantage émouvoir ?
5. Tel est le texte de l'édition originale ; « le pluriel est plus usité que le singulier en langage de vénerie, » comme le fait remarquer l'édit. Regnier.

Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh ! messieurs, laissez-moi mourir.
Permettez qu'en forme* commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance* du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire* ;
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme[1] !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Fable VII. — La chauve-souris, le buisson et le canard.

Source : *Ésope*, fab. 42.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris[2],
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs[3], des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise[4] et de recette.
Tout allait bien, quand leur emplette,

1. La Fontaine songe-t-il à d'autres qu'aux parents et amis du malade, quand il dit *les médecins de l'âme ?* Non, le mot aurait été trop hardi, et trop irrévencieux à l'égard de Fénelon. N'oublions pas que La Fontaine s'est converti avant la publication de ce recueil. Quoi qu'il en soit, c'est un drame douloureux et très humain, que ce malade assailli et dépêché par ses faux amis.

2. « Voilà une association dont l'idée blesse le bon sens. Nul rapport, nul besoin réel entre les êtres qu'elle rassemble, et l'esprit la rejette comme absurde. » (Chamfort.)

3. V. p. 233, note 5.

4. La mise des fonds que l'on dépense, et plus simplement : les dépenses.

En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins[1].
Notre trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point:
Le plus petit marchand est savant sur ce point;
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert[2].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal[3], et les gros intérêts,
Et les sergents[4], et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant[5] la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte[6].
Le buisson accrochait les passants à tous coups.
« Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises. »
Le plongeon[7] sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure;
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur*, qui n'est ni souris-chauve*,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé[8].

---

1. C'est-à-dire au fond de la mer.
2. Au XVIIe siècle, le débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant cession; il était alors obligé de porter sur la tête, en public, un bonnet vert, ce qui était le signe de son infamie. Cette coutume était venue d'Italie.
3. V. p. 77, note 4.
4. C'étaient les officiers de justice chargés de signifier les exploits, assignations, etc., et d'opérer les saisies; ce sont aujourd'hui les *huissiers*.
5. V. Grammaire, p. 416.
6. Le mot est ici burlesque : il désigne la troupe des sergents et des créanciers.
7. La Fontaine oublie qu'il s'agit d'un canard.
8. La Fontaine nous a déjà parlé de ces emprunts des grands seigneurs, ruineux pour les petites gens. (V. p. 221, note 1.)

Fable VIII. — La querelle des chiens et des chats et celle des chats et des souris.

Source : *Haudent*, 2e partie, fab. 61.

La Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments;
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés* contraire.
Outre ces quatre potentats[1],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage[2],
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené*
Représenter[3] un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine*.
Quoi qu'il en soit, cet altercas*
Mit en combustion la salle et la cuisine;
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent[4].
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent :
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les souris enfin les mangèrent.

---

1. C.-à-d. l'eau, l'air, la terre et le feu.
2. Viandes et légumes trempant dans un bouillon ou dans une sauce.
3. C'est encore un terme de procédure : faire représentation, porter plainte au juge.
4. Il y a ici une ellipse : et ils étourdirent de leurs plaintes...

Autre procès nouveau : le peuple souriquois*
En pâtit. Maint vieux chat, fin, subtil* et narquois*,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main* basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.
J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit[1], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles*.

FABLE IX. — Le loup et le renard.

La Fontaine, comme il l'indique à la fin de sa fable, a mis en vers un thème du duc de Bourgogne. (V. le manuscrit cité.)

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudrait bien être soldat,
A qui le soldat porte envie[2].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince[3] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

---

1. Cf. liv. IX, fab. 4, vers 1. Ces idées générales sur les éléments et sur la discorde se rattachent mal à la fable même des *Chiens et des Chats*, dont la morale est d'ailleurs différente : le bien peut naître de la division, puisque les souris sont mangées. Ne parlons pas de la platitude du style !

2. Ce début est imité d'Horace.(Liv.I, satire 1, vers 1-12.)

3. L'élève de Fénelon composait sans doute lui-même en latin sur une matière ou canevas donné par le maître. Par thème, nous entendons aujourd'hui la traduction littérale d'un morceau d'une langue dans une autre langue.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte[1]
Ni tous, ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette[2],
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète :
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères[3].
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère* avec moins de hasard :
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup; il m'est mort un mien frère;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le loup dit : « Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins* du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle[4] mit l'alarme au camp et dans la ville :

---

1. Voyez *Versification*, page 53.
2. (V. p. 129, note 1.) C'est ici l'attribut de la poésie pastorale et familière; la trompette, aux sons éclatants, convient à la poésie épique.
3. V. Grammaire, p. 415 (*avec*). Ces éloges excessifs, mais obligés, nous paraissent bien fades.
4. V. l'*Iliade* d'Homère, chant XVI; même mouvement, liv. XI, fab. 3.

Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost* au[1] peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelque[2] pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple[3] aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe[4],
Oubliant les brebis, les leçons, le régent[5],
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion[6].

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

Fable X. — L'écrevisse et sa fille.

Sources : *Ésope*, fab. 295 et 297. — *Aphthonius*, fab. 11.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots[7] : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire[8] est grand;
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant

---

1. C'est-à-dire *du* peuple. (V. Grammaire, p. 413, III, 2°).
2. Nous mettrions plutôt aujourd'hui le pluriel.
3. Le disciple du loup.
4. Sa robe de classe, c'est la peau de loup, dont il s'est revêtu pour apprendre le métier.
5. Son maître le loup. (V. pour ce mot, p. 341, note 1.)
6. V. liv. II, fab. 18 : *tant le naturel a de force!*
7. S'ils ne tournent pas le dos au port (ce qui serait un singulier moyen d'y entrer), ils louvoient, quand le vent ou les courants sont contraires, ils vont de biais ; cela s'appelle courir des bordées. Montaigne exprime une idée analogue, par une métaphore également empruntée à la navigation ; il compare ceux qui cachent leur ambition, « *aux tireurs d'aviron qui s'avancent à reculons... qui tirent et tendent au port lui tournant le dos.* » (*Essais*, III, 1.)
8. Cet accessoire est une digression.

Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes[1].
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter[2].
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit[3] :
« Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
— Et comme vous allez vous-même! dit la fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait[4] ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu[5]? »

Elle avait raison : la vertu[6]
De tout exemple domestique
Est universelle et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone[7] :
Mais il faut le faire à propos.

Fable XI. — L'aigle et la pie.

Sources : *Abstemius*, fab. 26. — *Haudent*, 2e partie, fab. 87.

L'aigle *, reine des airs, avec Margot[8] la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agasse* eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,

---

1. Il s'agit de la ligue d'Augsbourg, conclue en 1686; sur les événements qui suivirent, et sur la paix de Ryswick qui termina la guerre, voir l'épître en prose de ce livre XII, p. 353, note 1.
2. Racine rend le même hommage à Louis XIV, dans le Prologue d'*Esther*.
3. Voyez *Versification*, page 52
4. V. p. 410, *auxil.*, 2°.
5. V. Grammaire, p. 404, II, 2°.
6. L'efficacité.
7. Déesse de la guerre chez les Romains; nous avons déjà vu : le *métier de Mars*.
8. Surnom populaire de la pie.

Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui[1] le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »
Caquet*-bon bec alors de jaser au plus dru*,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace[2],
Disant le bien, le mal, à travers* champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait[3]. Son offre ayant déplu,
L'aigle* lui dit tout en colère :
« Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon bec, ma mie* : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour ;
C'est un fort méchant caractère. »
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux ;
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs*, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux[4] :
Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses*.

Fable XII. — Le milan, le roi et le chasseur.

À SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[5].

La Fontaine indique lui-même Pilpay comme la source de sa fable. (V. vers 75.) Mais il n'y a dans l'auteur indien aucun apologue qui puisse s'y rapporter.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance[6] :

---

1. Voyez Grammaire, p. 408, n° 11.
2. C'est l'affranchi Vulteius Mena, crieur public, que l'orateur Philippe invite à souper, pour s'amuser de son bavardage. (V. la 7e épître du Ier livre.)
3. C'est toujours la pie qui parle.
4. Ce sont des *pestes de cour* (v. liv. X, fab. 9) ou encore des *mouches de cour* (liv. IV, fab. 3). — La Fontaine se retrouve dans cette fable qui est d'un excellent style.
5. La Fontaine était protégé par les Conti. Celui dont il s'agit ici est François-Louis de Bourbon, né en 1664, mort en 1709.
6. « Ceci est d'une meilleure morale que les deux vers qui se trouvent dans la fab. 11 du liv. X :

Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux. »
(Note de Chamfort).

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître[1],
Fut par là moins héros que vous[2].
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or[3], font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes;
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas[4].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen[5] veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles,
Voulut orner ses jeunes ans.
Bourbon de son esprit ces grâces assaisonne;
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie[6].

Un milan[7], de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,

---

1. *La colère* d'Achille est le sujet de l'*Iliade*.

2. Il semble que La Fontaine se souvienne d'un passage très éloquent de Bossuet sur la bonté, dans l'oraison funèbre de Condé (prononcée en 1687.) « *Loin de nous les héros sans humanité! ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs...* »

3. Où l'humanité était heureuse.

4. Cf. Montaigne : « *Les princes me donnent prou s'ils ne m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que j'en demande.* » (*Essais*, liv. III, chap. IX.)

5. Allusion au mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du grand Condé.

6. Après l'épithalame, nous arrivons à la fable.

7. V. page 155, note 4.

D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe[1],
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté.
— Quoi! sur le nez du roi? — Du roi même en personne.
— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne?
— Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un.
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point; les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre*, et le poing[2], mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : « Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler*.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent* de tels faits, par eux si mal[3] suivis.
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle;
Et le veneur l'échappa belle[4],
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal?

---

1. On appelle apocryphes les écrits dont l'authenticité est douteuse.
2. C'est sur le poing qu'on porte le faucon.
3. Cette première histoire sur les mésaventures d'un nez royal est fort plaisamment contée.
4. V. Grammaire, p. 404, II, 2°.

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher[1].
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie[2]?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts;
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore[3],
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles*
Ayant dans les airs leurs familles. »

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultra*[4] de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros[5] de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon* des présents
Il croyait sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette[6],
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe* le pauvre sire :
Lui de crier, chacun de rire,

---

1. V. Grammaire, p. 421, 3° : *inversions*.

2. Les Indiens n'en pouvaient rien savoir, le siège de Troie leur étant entièrement inconnu. Mais La Fontaine pense à Pythagore, qui prétendait avoir assisté au siège de Troie dans la personne du guerrier troyen Euphorbe.

3. C'est au contraire Pythagore qui avait emprunté aux Indiens la doctrine de la métempsycose, comme le dit La Fontaine lui-même dans la fab. 7 du liv. IX.

4. Mots latins devenus une locution française très fréquente, et qui signifient : le plus haut point, la perfection. (*Rien au delà.*)

5. On dit aussi, en langage militaire, un gros d'infanterie, un gros de soldats.

6. On attachait au cou des faucons une petite sonnette et à leurs pieds des grelots.

Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté* ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des dieux[1]. Malgré son noir sourcil*,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats[2], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant*, lui vint donner à boire[3].
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

FABLE XIII. — Le renard, les mouches et le hérisson.

Sources : *Ésope*, fab. 314. — Aristote, *Rhétorique*, liv. II, ch. xx. — Le même sujet se trouve parmi les thèmes latins du duc de Bourgogne. — La Fontaine avait fait de cette fable une première rédaction, retrouvée sur un brouillon écrit entièrement de sa main.

Aux traces de son sang un vieux* hôte des bois,
Renard fin, subtil* et matois*,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé[4].
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger*,
Et le fît aux mouches manger.
« Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun! »

---

1. Homère parle du rire inextinguible des immortels dans l'Olympe. — V. Philémon et Baucis, p. 399, note 6.

2. C'est-à-dire des éclats de rire.
3. V. l'*Iliade* (chant I, vers 597).
4. Même périphrase, liv. VIII, fab. 10.

Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls*; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

Fable XIV. — L'Amour et la Folie.

Sources : Œuvres de Louise Labé (Lyon, 1555). *Débat de Folie et d'Amour.*

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici;
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien[1].

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux;
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.

1. La Fontaine est comme le pontife discret et aimable de l'Amour.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris[1] :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis[2],
Et les juges d'enfer[3], enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas;
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;
Le dommage devait être aussi réparé[4].
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie[5]
Le résultat[6] enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Fable XV. — Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat.

À MADAME DE LA SABLIÈRE[7].

Sources : *Livre des lumières. « Comme il faut rechercher la compagnie des amis, et le profit qu'on reçoit de leurs assistances. »* — *Bidpaï*, t. II, p. 262 et p. 305.

Je vous gardais un temple[8] dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque[9] l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art[10] qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits[11] :
« *Palais sacré de la déesse Iris*[12] »
Non celle-là qu'a Junon à ses gages[13];
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.

---

1. Tour elliptique : elle était femme et mère ; cela suffit, etc.
2. C'était, chez les poètes grecs, la jalousie même des dieux personnifiée : elle était chargée de châtier les mortels qu'une trop grande prospérité enorgueillissait.
3. Eaque, Minos et Rhadamante.
4. Style indirect.
5. La partie adverse.
6. On appelait *résultat* un arrêt de justice.
7. V. le discours placé à la fin du liv. IX.
8. Métaphore employée souvent par La Fontaine, et qui devient ici tout un développement poétique.
9. V. Grammaire, p. 415.
10. La poésie et, en particulier, la fable.
11. V. Grammaire, p. 412, 6°.
12. V. page 304, note 7.
13. La déesse Iris, personnification de l'arc-en-ciel.

L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas[1],
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[2] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement,
Car cet esprit, qui, né du firmament[3],
A beauté d'homme avec grâces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse[4].
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet[5]
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;

---

1. Voyez l'*Introduction*, page 15.
2. Ce sont ici les rois, comme Sobieski, qui devint roi de Pologne. (V. le discours cité, p. 308, note 5.)
3. Sur ces quatre rimes masculines placées à la suite, v. *Versification* ; le firmament, c'est dans la langue théologique, le ciel. — Les stoïciens croyaient que l'âme était formée du feu céleste ; pour La Fontaine, l'esprit de Mme de La Sablière est au plus haut degré : *divin*.
4. Et fasse un portrait qui soit digne de vous.
5. C'est la fable qu'il va raconter.

C'est un mortel qui sait mettre* sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en[1] donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer[2] les traces de ses pas.
Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la tortue
S'écrie*, et dit : « Ah! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »
Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[3],
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.

---

1. De ce dévouement, de cette amitié parfaite que vous estimez.
2. Terme de chasse; éventer la voie, se dit du chien qui découvre une voie fraîche.
3. V. liv. Ier, fab. 19, et IX, 5.

Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher[1] lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille[2] (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs* : on peut penser la joie[3].
Le chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter[4].
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

---

1. V. Grammaire, p. 411, *infinitif.*
2. V. liv. VIII, fab. 22.
3. Ellipse vive : *quelle fut leur joie.*
4. Comparez la ruse analogue du cerf et celle de la perdrix dans le discours à Mme de La Sablière, p. 307.

Porte-maison[1] l'infante y tient de tels propos
Que monsieur du corbeau[2] va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit[3]
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit[4].

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneurs ; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante :
Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente.
Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour ; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

Fable XVI. — La forêt et le bûcheron.

Sources : *Ésope*, fab. 179 et 356. — *Haudent*, 1re partie, fab. 150, et 2e partie, fab. 41.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que[5] la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche :
Il irait[6] employer ailleurs son gagne-pain[7];
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.

---

1. V. Grammaire, p. 404, I, 2°. Ce nom d'infante, que l'on donne en Espagne aux princesses du sang, dépeint ici la démarche grave et solennelle de la tortue, et son train de sénateur. (Liv. VI, 10.)
2. V. liv. Ier, fab. 2.
3. Chacun de son côté, suivant ses moyens.
4. C'est sur ce vers que La Fontaine s'est arrêté dans l'édition de 1694 ; il a retranché ceux qui suivent ; nous les imprimons en petits caractères. Ils ne laissent pas que d'être intéressants ; mais ils affaibliraient le trait qui termine si bien la fable. — Cf. VIII, 11 ; IX, 2, et voyez l'*Introduction*, page 17.
5. V. Grammaire, p. 420, *que*, 6°.
6. Style indirect.
7. Cf. liv. V, fab. 1.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer;
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice[1]
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs[2] :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode[3].

Fable XVII. — Le renard, le loup et le cheval.

Sources : Voyez la fab. 8 du liv. V ; on peut y ajouter un passage du *Roman de Renart* (édition Méon, t. I, p. 281-84 : *C'est de la jument et de Ysengrin*). Mais La Fontaine, pour cette seconde fable, s'est surtout inspiré de Regnier (Satire III, v. 216), en mettant dans son récit moins d'entrain peut-être, mais plus de finesse que son devancier. Les personnages de Regnier sont un loup, une lionne, et un mulet. C'est le loup qui se méfie et s'excuse de ne pas savoir lire, et c'est la lionne qui reçoit le coup de pied du mulet.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés*,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés[4],
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant[5],
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la Fortune nous envoie. »
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,

1. Cf. la fable 15 du livre V.
2. C'est-à-dire de ceux qui s'attachent au monde, comme on s'attache à une secte, à une doctrine.
3. V. l'Introduction, page 34.
4. Cf. Régnier :

Un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.

5. Quelque clerc, capable de bien parler.

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle*.
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom[1], vous le pouvez, messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa[2] sur son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre[3]
Un coup; et haut le pied*. Voilà mon loup par terre,
Mal en point*, sanglant et gâté*,
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie[4]. »

Fable XVIII. — Le renard et les poulets d'Inde.

Sources : Erasme, *Adages*. — Thomas Willis, *Sur l'âme des bêtes*. (Londres, 1672, ch. vi.)

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi! Ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux! non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire*,

1.

Compère, ce dit-il, je n'ay point de mémoire;
Et, comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit.
Régnier.

2.

S'excusant de ne lire, avecq ceste parole
Que les loups de son temps n'alloient point à l'escole.
Régnier.

3. Mot familier, synonyme de lâcher, décocher.

4. Le loup doit surtout sa mésaventure à sa vanité ; dans Régnier, la lionne n'est poussée que « par l'ardente faim » à faire preuve de sa science (ce qui est d'une observation moins intéressante). Et le loup conclut :

Pardieu, les plus grands clércs ne sont pas les plus fins.

Vouloir favoriser la dindonnière* gent*.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac* de ruses scélérates :
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin[1] n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un ; autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon* les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe[2].

Fable XIX. — Le singe.

Cette courte pièce est une simple épigramme ; La Fontaine se souvient du mot d'Horace : « *Le troupeau servile des imitateurs.* » (Ép. I, 19), qu'il a traduit dans l'Épitre à Huet : *quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue.* V. la fab. 9 du liv. IV, où les plagiaires sont comparés au geai, paré des plumes du paon.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme.
Singe en effet d'aucuns[3] maris,
Il la battait : la pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte ;
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit : sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours ;
Il hante* la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

---

1. Personnage de la comédie italienne, dont le costume est fait de pièces de toutes couleurs, et chez qui l'esprit est aussi divers que l'habit.

2. Cette conclusion transporte dans le domaine moral le fait physique de la fascination.

3. V. Grammaire, p. 408.

FABLE XX. — Le philosophe scythe.

Source : Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, liv. XIX, ch. XII.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie[1],
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[2],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux[3] beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait[4], ôtait ceci, cela,
    Corrigeant partout la nature
Excessive à[5] payer ses soins avec usure.
    Le Scythe alors lui demanda :
« Pourquoi cette ruine? était-il d'homme sage[6]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
    Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage[7].
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant[8],
    Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
    Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
    Sans observer temps ni saison,
    Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

---

1. Nom général donné par les anciens aux pays sauvages qui comprenaient la Russie et le Caucase actuels.
2. C'est le vieillard que Virgile nous montre habitant les bords du Galèse, non loin de Tarente; cultivant ses légumes et ses fleurs. « *Il était, dans la simplicité de son cœur, aussi heureux que les rois puissants; à la nuit tombante, il rentrait dans sa demeure, et sa table était chargée des fruits de son labeur.* » (*Géorgiques*, IV, v. 125 et suiv.)
3. V. Grammaire, p. 413, I.
4. Ébrancher, c'est le terme le plus général, qui signifie : ôter les branches; émonder a un sens plus restreint : c'est ôter les branches mortes ou parasites.
5. V. Grammaire, p. 413, II.
6. Était-ce le fait d'un homme sage?
7. Le Styx, fleuve des Enfers.
8. V. Grammaire, p. 411, *participe*.

Ce Scythe exprime[1] bien
Un indiscret* stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort[2].

Fable XXI. — L'éléphant et le singe de Jupiter.

La source de cette fable est inconnue.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas[3] et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos[4].
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée[5], avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille*, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance[6].
Maître* Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre était préparé sur la légation
Mais pas un mot : l'attention

1. C'est-à-dire représente, donne l'idée de...

2. « Vrai sommeil de mort, » dit Plutarque de ce bonheur souverain rêvé par les stoïciens, qui retranchaient du cœur toutes les affections, comme autant de causes de trouble et de désordre. Le fondateur de l'école stoïcienne, qu'on appelait aussi le Portique, était Zénon; il enseigna dans Athènes, vers 260 av. J.-C. — Si La Fontaine ne parle ici que des *stoïciens*, il pense très certainement aux théologiens de Port-Royal, qui avaient adopté la doctrine de Jansénius sur la grâce, doctrine désespérante, n'exceptant de la réprobation divine qu'un très petit nombre d'élus, ayant pour conséquence une morale austère et chagrine. (V. l'*Introduction*, p. 14.)

3. De la préséance (le droit de passer avant un autre).

4. Le champ clos ou lice était un terrain fermé de barrières, où se livraient les duels entre chevaliers.

5. Baguette entourée de deux serpents que portait Mercure, le messager de Jupiter.

6. C'est-à-dire ses *lettres de créance*, l'accréditant comme ambassadeur.

7. Sur l'ambassade qu'il s'attendait à recevoir.

Qu'il croyait que[1] les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
« Mon cousin[2] Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat? » dit le singe, avec un front sévère.
L'éléphant repartit : « Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère[3]?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille; on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris[4]. »
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis[5] :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

Fable XXII. — Un fou et un sage.

Source : *Phèdre*, liv. III, fab. 5.

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues* assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer* :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.

---

1. Voyez Grammaire, page 408, n° 11.
2. « Titre d'honneur que les rois donnent aux princes de leur sang, et aux princes étrangers, et aux principales personnes de leurs États qu'ils veulent honorer. » (*Dict. de Trévoux.*) Les rois et empereurs s'appellent entre eux : *mon frère.*
3. Ces noms désignent ici plaisamment les capitales des éléphants et des rhinocéros.
4. Sous les lambris de nos palais, c'est-à-dire ici, dans l'Olympe.
5. « Quelle réfutation de l'orgueil par un mot! » (Saint-Marc Girardin.)

Maint estafier* accourt : on vous happe* notre homme,
On vous l'échine, on vous[1] l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous[2] :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

Fable XXIII. — Le renard anglais.

Sources : *Abstemius*, fab. 146. — Le *Roman de Renart*, édition Méon, t. III, p. 82-166. Le renard, poursuivi par le chasseur et par sa meute, a l'audace de se réfugier dans le château même du chasseur, et il se suspend à une hart, au milieu de neuf peaux d'autres renards. Ce qui le perd, c'est que le chasseur, comptant ses peaux, est très étonné d'en trouver dix.

À MADAME HARVEY[3].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux[4].
Tout cela méritait[5] un éloge pompeux ;
Il en eût été moins selon votre génie* ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie :
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences[6].

---

1. Voyez Grammaire, p. 406, n° 10.
2. V. fab. 8, liv. IX.
3. V. l'*Introduction*, p. 20.
4. Vous conservez votre cœur à vos amis, en dépit des disgrâces qui peuvent les atteindre. V. p. 20.
5. Aurait mérité.
6. « *La Société royale, ou plutôt la Société libre de Londres, travailla pour l'honneur de travailler. C'est de son sein que sortirent de nos jours les découvertes sur la lumière, sur le principe de la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes, sur la géométrie transcendante, et cent autres inventions qui pourraient, à cet égard, faire appeler ce siècle le siècle des Anglais, aussi bien que celui de Louis XIV.* » Tel est le jugement de Voltaire, passablement exagéré. La Fontaine devait surtout penser à Bacon et à Newton.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens à[1] pénétrer l'emportent sur les autres :
Même les chiens de leur séjour*
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres[2].
Vos renards sont plus fins[3]; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire*.
Là, des animaux ravissants[4],
Blaireaux[5], renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois[6], entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal[7], qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut ou leur donne le change*,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs[8] de meute parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit[9],
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant*,
Mes chiens n'appellent[10] point au delà des colonnes[11]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! » Il y vint, à son dam*.
Voilà maint basset[12] clabaudant[13];

1. C'est-à-dire *pour* pénétrer, en pénétration. V. Grammaire, p. 413, II.
2. Il y a en Angleterre une race de chiens particulièrement propres à la chasse du renard, et nommés *fox-hounds* (chiens à renard).
3. Compliment de pure politesse !
4. Des bêtes de proie.
5. « Mammifère d'Europe qui est rangé parmi les bêtes puantes. » Littré.
6. On dit que la bête est *aux abois*, quand elle est forcée par les chiens.
7. Enfermé dans une vallée étroite par le général romain Fabius le temporisateur, Annibal eut recours à un stratagème ; il fit attacher aux cornes d'un troupeau de bœufs des sarments auxquels on mit le feu, et la nuit, pendant que les bêtes étaient chassées d'un côté, donnant l'alarme aux Romains qui croyaient à une attaque de leurs ennemis, Annibal s'échappait de l'autre.
8. On appelle ainsi, en terme de vénerie, les meilleurs chiens de la meute, qui servent à conduire et à redresser les autres.
9. Autre terme de chasse ; rompre les chiens, c'est les tirer des voies de la bête qu'ils poursuivent, les empêcher de poursuivre, ou les mettre sur une autre piste.
10. Se dit des chiens qui donnent de la voix, qui aboyent.
11. Les montants du gibet.
12. V. p. 300, note 4.
13. Clâbauder, se dit du chien qui aboie sans être sur les voies ; au figuré

Voilà notre renard au charnier se guindant*.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux*;
Mais le pauvret, ce coup*, y laissa ses houseaux*;
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé[1];
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges*.
Votre prince[2] vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère[3]?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin[4], des Amours déesse tutélaire.

---

c'est crier hors de propos, sans raison. — On appelle chien *clabaud* le chien courant qui aboie mal à propos.

1. V. Grammaire, p. 412, n° 6.
2. Charles II.
3. V. p. 286, note 3. — La périphrase est assez obscure : que sont ces *Amours*, habitants de Cythère? — Peut-être les attraits et les charmes de la duchesse.
4. Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, nièce du cardinal. (V. p. 20.)

Fable XXIV. — Le soleil et les grenouilles.

Cette fable et la suivante, la *Ligue des Rats*, ne figuraient pas dans le recueil de 1694 ; elles avaient été composées et publiées séparément par La Fontaine, à l'occasion des événements contemporains auxquels elles font allusion.

La Fontaine imite ici une fable latine du P. Commire, dont le titre est le même. (*Œuvres posthumes du P. Commire*, t. II, p. 134, fab. 26.) Les deux auteurs font, sous forme d'allégorie, une allusion directe aux démêlés des Hollandais avec Louis XIV, dont la conséquence fut l'envahissement de la Hollande par les Français (1672). On sait que Louis XIV avait pris le soleil comme emblème. (V. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. x.) Quant aux grenouilles, elles représentent les bourgeois raisonneurs et indépendants (cf. liv. VI, fab. 12), la Hollande et ses États généraux.

Les filles du limon[1] tiraient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvaient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir[2] en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil[3] de la Nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer :
Il fallait promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades croassantes*
Allaient dans tous les États :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine* ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marais*.

---

1. Voyez encore sur les grenouilles et leur caractère la fab. 4 du liv. III.

2. En d'autres termes : elle faisait sentir la valeur, la force de son empire.

3. Même expression, liv. VII, fab. 18 p. 240, note 2.

Cette plainte téméraire
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles devraient se taire,
Et ne murmurer pas tant :
Car si le soleil se pique*,
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

Fable XXV. — La ligue des rats.

Cette fable est, comme la précédente, une satire allégorique contre les Hollandais. Pour l'intrigue, rapprochez la fab. 2 du liv. II.

Une souris craignait un chat
Qui dès longtemps la guettait* au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'était un maître* rat,
Dont la rateuse* seigneurie
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre de chat ou chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
« Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblant tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un[1] mauvais tour. »
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et les poumons tout essoufflés.
« Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
— En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis*
Fait en tous lieux un étrange ravage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats. »

1. V. Grammaire, p. 414, nº 1.

Chacun dit : « Il est vrai : Sus! sus! courons aux armes! »
Quelques rates*, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet ;
Chacun se met en équipage*;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage[1];
Chacun promet enfin de risquer le paquet*.
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou!

Fable XXVI. — Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

À MADAME DE LA MÉSANGÈRE[2].

Sources : Théocrite, *Idylle*, 23. — Cf. Virgile, 2e églogue, et Baïf : l'*Amour vengeur*.

Aimable fille d'une mère
A qui seule[3] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis[4] qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.

---

1. On a vu dans ce vers une allusion plaisante aux Hollandais.
2. Elle était la fille de Mme de La Sablière ; c'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de la Marquise, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686). Elle était veuve lorsque La Fontaine lui adressa cette idylle.
3. Ce mot se rapporte à la *mère :* votre mère est encore seule à recevoir les hommages de l'amour ; vous n'avez que ceux de l'amitié, mais vous aurez bientôt les cœurs...
4. V. p. 421 : *constr. chargées.*

Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir[1].
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit ;
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit[2].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses.
Il les dit mieux que je ne fais :
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir ;
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet*, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas[3] même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?
Le jeune et beau Daphnis[4], berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir ;
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité*,
Joignait aux fleurs de sa beauté

1. La vieillesse est venue, et la mort n'est pas loin.
2. Voyez le portrait de la mère dans la fable 15 de ce livre.
3. La négation est amenée par le *ne* précédent : elle ne déplaisait même pas en ses rigueurs.
4. Nom de berger sicilien. Dans l'églogue antique, les bergers étaient souvent des demi-dieux.

Les trésors des jardins et des vertes campagnes :
« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument;
On gravera sur la bordure :
« *Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,*
« *Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi*
« *De la cruelle Alcimadure.* »
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint;
Il aurait poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée[1],
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue;
Écho[2] redit ces mots dans les airs épandus* :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe[3] entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide[4].

---

1. Au fils de Vénus, l'Amour ou Cupidon.

2. C'était, dans la mythologie ancienne, une divinité.

3. Ce mot signifiait, chez les anciens, le *séjour ténébreux*.

4. Dans l'*Odyssée* d'Homère (chant XI, vers 503), Ulysse évoque l'ombre d'Ajax, son ennemi, qui refuse de l'entendre et s'enfuit. — Dans Virgile, même scène entre Énée et l'ombre de Didon. (*Énéide*, VI, vers 450.)

Fable XXVII. — Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire.

Sources : *Les Vies des saints Pères des déserts et de quelques saintes*, traduites en français par M. Arnaud d'Andilly. Paris, 1647-1653, t. II, p. 496.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome[1] : ainsi nos concurrents[2]
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché* des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie ;
La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie[3].
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier :
        Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix* de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur* de débats :
Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
        A nul des deux[4] ne convenait :
        Jamais le juge ne tenait
        A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur :
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,

1. Le proverbe est ici plein d'à-propos.
2. C'est ici le sens étymologique du mot : ceux qui courent ensemble ; nos saints couraient vers le même but : leur salut.
3. V. liv. Ier, fab. 21, et IX, 9.
4. A aucune des deux parties.

Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
«Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître[1] est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert. »
Ainsi parla le solitaire[2].
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats[3].
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers* vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages;
Par où saurais-je mieux finir?

---

1. C'était l'inscription gravée sur le frontispice du temple de Delphes, et la devise adoptée par Socrate, comme le principe de la vraie philosophie : « *Connais-toi toi-même.* »

2. Les solitaires de Port-Royal avaient à leur campagne un lieu propre à la méditation, qu'ils appelaient le désert, en souvenir de l'ancienne Thébaïde. La Fontaine, en parlant ici le langage mystique d'Arnaud, oubliait sans doute ce qu'il avait dit de « *quelque indiscret stoïcien* ». (V. fab. 20 de ce même livre.)

3. Vers d'une platitude remarquable!

L'Épître à Huet.

Nous avons dit dans notre *Introduction* à quelle occasion La Fontaine écrivit cette épître (v. page 19), et nous en avons résumé les idées essentielles (page 41. *Les maîtres de La Fontaine*). Ce texte étant souvent demandé aux examens, nous l'ajoutons en appendice à notre édition des Fables.

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS[1]

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN[2] DE LA TRADUCTION D'HORATIO TOSCANELLA (1687).

Je vous fais un présent capable de me nuire :
Chez vous[3] Quintilien s'en va tous nous détruire ;
Car enfin qui le suit? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs[4].
Si vous les en croyez, on ne peut, sans faiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce :
« Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous ;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes ;
Et sans art nous louerions le succès de ses armes !
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents? »
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue[5] ;
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,

---

1. Pierre-Daniel Huet, littérateur érudit et académicien ; il avait été adjoint à Bossuet pour diriger l'éducation du dauphin. D'abord évêque de Soissons, il passa à l'évêché d'Avranches, en 1689.

2. Quintilien (35-95 après J.-C.), professa la rhétorique à Rome. Il écrivit l'*Institution oratoire*, où sont passées en revue toutes les études nécessaires à la formation de l'orateur.
La traduction italienne de Toscanella parut à Venise en 1566.

3. En lisant Quintilien, vous allez préférer les anciens aux modernes !

4. Allusion à Charles Perrault (v. page 19).

5. « Virgile » (Note de La Fontaine),

Souvent à marcher seul j'ose me hasarder[1].
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées[2].
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence[3] est dans mes mains; je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté;
Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter[4]. A la fin grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

1. Dans un passage de ses *Mémoires* (écrits en latin), Huet fait remarquer que La Fontaine a mieux aimé plaider contre lui-même que de frustrer les anciens de l'hommage qui leur est dû (v. Mesnard, *notice*, p. CXLIX, et la traduction des *Mémoires* par M. Charles Nisard, p. 194). Mais n'est-ce pas au contraire pour lui-même que La Fontaine va plaider, sous couleur d'opposer les anciens aux modernes ?

2. C'est-à-dire chez les morts, dans l'oubli du tombeau !

3. Le génie délicat et fin de Térence convenait mieux à La Fontaine que la verve souvent grossière, mais sans doute plus comique de Plaute. — Le rival d'Homère, c'est Virgile. La Fontaine s'est plus d'une fois souvenu d'Horace dans ses fables; voyez, entre autres passages, I, 9; V, 10; IX, 2, etc.

4. « Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses, et ces sortes de pensées qu'on appelle *concetti*. Cela a suivi immédiatement Malherbe. » (Note de La Fontaine). *Concetti* veut dire, en effet, en italien: *pensées;* le mot désigna plus particulièrement les traits recherchés, les pointes, qui abondaient chez les poètes italiens et qu'imitèrent à leur tour les poètes français. Dans la première moitié du XVII[e] siècle, ce faux goût italien fut très à la mode; Malherbe l'avait suivi dans ses poésies de jeunesse, par exemple dans les *Larmes de Saint-Pierre* (imité d'un poème de l'Italien Tansillo).

Mais l'homme qui exerça la plus fâcheuse influence sur la littérature de cette époque, ce fut le fameux cavalier Marino : il vint à Paris, où il eut bien vite un cortège d'admirateurs et d'imitateurs. Son poème de l'*Adone* parut à Paris même, en 1623, avec une préface pompeuse de Chapelain. Saint-Amant, Sarrasin, Malleville, et après eux, tous les faiseurs de sonnets et de madrigaux s'inspirèrent de Marino. Mais en quoi Malherbe et les Italiens avaient-ils pu gâter La Fontaine? Sans doute quand La Fontaine se donnait au genre bucolique et romanesque, quand il écri-

L'auteur avait du bon, du meilleur ; et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence[1].
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi ;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses[2].
On me dit là-dessus : « De quoi vous plaignez-vous ? »
De quoi ? Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache ce goût ancien.
« Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien. »
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent[3] :
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros[4] du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle ;
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains[5] un auteur sans brillants[6] :
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas ! qui sait encor
Si la science[7] à l'homme est un si grand trésor ?

---

vait de petits vers sur commande pour Fouquet (v. pages 9, 10 et 11). — Pas plus que La Fontaine, Malherbe ne persista dans l'imitation italienne ; il arriva bien vite à la haute poésie, et il se réforma lui-même, en même temps qu'il régentait le Parnasse. Aussi, à la fin de cette épître, La Fontaine fait-il son éloge, cette fois en le nommant.

1. Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

(Boileau, *Art poétique*, I.)

2. « Vers de Malherbe » (Note de La Fontaine) ; voyez dans les œuvres de Malherbe. Édit. Lalanne, t. I, p. 232.

3. Concession faite aux modernes (les mêmes idées seront exprimées par Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie*), 1714.) Mais les modernes que prisait La Fontaine n'étaient pas précisément ceux qui méprisaient les anciens : c'étaient sans doute Boileau, Racine, Molière, les grands écrivains de son temps ; ce n'était pas à coup sûr Charles Perrault.

4. Les modèles proposés par Quintilien, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine.

5. A des Italiens (ceux qui sont au delà des monts, par rapport à nous ; le mot est ici pris au sens propre).

6. Sans faux brillants, sans pointes, sans *concetti*. Cette critique s'adresse à Marino et à son école,

7. Cf. page 277, note 7.

Je chéris l'Arioste [1], et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du nord, et qui sont du midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages :
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon [2] ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton*.
La France a la satire et le double théâtre [3] ;
Des bergères d'Urfé [4] chacun est idolâtre ;
On nous promet l'histoire [5], et c'est un haut projet.
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse ;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience ; et nos gens ont du feu [6].
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers ;
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

---

1. V. notre *Introduction*, p. 42 (*Les Italiens*). L'œuvre importante d'Arioste (1474-1533) est le *Roland furieux*, épopée romanesque ; mais La Fontaine goûtait fort ses comédies et ses chansons ; de même il estimait le Tasse (1544-1595) non seulement pour sa *Jérusalem délivrée*, mais aussi pour sa pastorale de l'*Aminta*, ses madrigaux et ses sonnets. Machiavel (1469-1530) est surtout célèbre par ses ouvrages sur la philosophie de l'histoire : le *Traité du Prince*, les *Discours sur Tite-Live*, et par son *Histoire de Florence ;* mais La Fontaine fait évidemment allusion à ses comédies et à ses nouvelles. Sur Boccace, v. p. 258, note 5.

2. Nous revenons aux anciens après cette excursion complaisante dans la littérature moderne et italienne. En somme dans cette querelle bruyante, La Fontaine joue le rôle d'un aimable médiateur. S'il professe une vive admiration pour les anciens, il avoue sa faiblesse pour quelques modernes. — (Voyez page 19 la jolie comparaison qu'il emprunte à Platon pour se l'appliquer à lui-même.)

3. La satire : Boileau. — Le double théâtre : la tragédie et la comédie, Corneille, Racine et Molière.

4. Sur le goût de la pastorale, v. page 101, note 5.

5. Sur les historiens au XVIIe siècle v. Gazier (*Petite histoire de la Littérature française*, p. 386 et suiv.), qui cite Mézeray, le P. Maimbourg, Antoine Varillas, l'abbé de Vertot, Pellisson, Claude Fleury, etc. Si nous laissons de côté les auteurs de mémoires, l'histoire n'était pas encore dignement représentée en France à la fin du XVIIe siècle.

6. Singulier jugement ! et qui prouve combien l'esprit du XVIIe siècle était peu lyrique. Il est bien vrai que Malherbe avait emporté sa lyre avec lui ; il faut attendre au siècle suivant pour rencontrer un réveil de l'ode avec J.-B. Rousseau. Seuls Corneille et Racine ont eu des inspirations vraiment lyriques (stances de *Polyeucte*, chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*), et avec eux La Fontaine lui-même (v. *Versification*, p. 47). — Sur Racan, v. p. 124, note 4.

PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Ce petit poème parut en 1685 dans un volume de poésies mêlées. (V. l'*Introduction*, p. 19.) Il se retrouve dans le volume de Fables de 1694. Voyez le VIIIe livre des *Métamorphoses d'Ovide*, vers 611 et suiv. La Fontaine traduit avec une élégance fidèle le poète latin ; toutefois il supprime certains détails particuliers aux usages romains ; par contre, il lui arrive de s'étendre plus longuement sur les circonstances du récit, pour aviver l'intérêt et mettre plus en lumière les physionomies. Ovide est toujours ingénieux et spirituel, mais il n'a pas la pénétration d'analyse et le sentiment délicat de La Fontaine.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDÔME [1]

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux [2] :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile,
Véritables vautours que le fils de Japet [3]
Représente [4], enchaîné sur son triste* sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but [5], quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.

---

1. Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1654, mort en 1712. Ce fut un des brillants généraux de Louis XIV ; mais la hardiesse de son action allait souvent jusqu'à l'imprévoyance. Il perdit la bataille d'Oudenarde (1708), et remporta, deux ans après, en Espagne, la victoire décisive de Villaviciosa. — Son frère cadet était Philippe, dit le grand-prieur de Vendôme, qui fut aussi lieutenant général. Ils étaient fils de Laure Mancini, nièce de Mazarin. Tous deux protégèrent La Fontaine. (V. l'*Introduction*, p. 21.)

2. V. l'*Introduction*, p. 18.

3. Prométhée ; v. p. 60, note 6.

4. Dont il nous offre l'image.

5. Du terme de la vie ; — *ce séjour :* l'idée devient ici chrétienne : la terre n'est qu'un lieu de passage, et la mort est le commencement de la vie.

Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame[1].
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.

Eux seuls[2] ils composaient toute leur république*,
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré* des soins qu'ils se rendaient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient;
L'amitié[3] modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance*.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence[4];
Tous deux en pèlerins* vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul[5] ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison[6].
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage;
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en ; saluez ces pénates[7] d'argile :
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor[8] que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »

Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.

---

1. La trame de leur commune existence ; Clothon était celle des trois Parques qui était chargée d'ourdir les fils de la vie humaine. (V. liv. XI, fab. 4, p. 340, note 6.)
2. « *A eux deux, ils sont toute la maison.* » (Ovide.)
3. Voici deux vers dont le sentiment exquis n'appartient qu'à La Fontaine.
4. Mercure.
5. Sur l'omission de *pas*, v. Grammaire, p. 418.
6. « *Le toit en est recouvert de chaume et de roseaux.* » (Ovide.)
7. Les dieux du foyer. (V. p. 231, note 7.)
8. V. Grammaire, p. 419.

L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs[1].
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la Fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare[2].
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase[3], autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles[4]:
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès[5].

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord* leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs[6] sourcils*
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout; que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,

---

1. Tous ces apprêts sont indiqués par Ovide.

2. Expressions trop vagues.

3. Ce détail est dans Ovide qui nous montre la vieille femme *se retroussant et posant la table de ses mains tremblantes.*

4. Petits sièges de bois, sans bras ni dossiers ; on dit aussi : *escabeau*. Dans Ovide les dieux s'étendent sur un vieux lit en bois de saule.

5. C'est-à-dire de pain. La Fontaine abrège avec raison la description minutieuse que fait Ovide de ce repas frugal.

6. Le trait se trouve pour la première fois dans Homère. (*Iliade*, I, vers 528-30.) C'est de la description homérique que s'inspira Phidias pour son Jupiter d'Olympie. Horace et Virgile ont assez heureusement rendu l'effet majestueux de ces noirs sourcils qui ébranlent le ciel et la terre. (Voyez *Odes*, III, 1, vers 6. *Énéide*, X, vers 115.)

Ils lui préféreront les seuls présents du cœur[1]. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur
Dans le verger courait une perdrix privée[2],
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain ;
La volatille échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts[3].

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin*, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs[4].
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! »
Il dit : et les autans[5] troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons[6] flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure[7] ;
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères* destins.
Les animaux périr[8]! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes[9].

---

1. « *Et ce qui rehaussait tous ces mets, c'était la bonté empreinte sur leurs visages, c'était l'empressement de leurs cœurs, trésors inépuisables.* » (Ovide.)

2. Dans Ovide, c'est tout bonnement une oie. La Fontaine a-t-il reculé devant le mot propre? Sans doute il ne s'est pas gêné dans ses fables pour appeler les choses par leur nom ; mais il est bon de remarquer que ce petit poème n'est précisément pas écrit avec la libre allure d'une fable ; le style en est constamment soutenu, et le poète a pu s'inquiéter cette fois des habitudes, ou, si l'on veut, des conventions que le goût de l'époque imposait.

3. Cette peinture du soir est exactement traduite d'un vers de Virgile, un des plus pittoresques de la poésie latine. (*Eglogues*, I, vers 83.)

4. Les vents et les nuages chargés de pluie.

5. Ce sont proprement des vents du midi ; ici le mot désigne les vents violents, orageux.

6. Ce sont les nuages poussés par les vents.

7. Ce mot a ici un sens collectif et désigne tout le village.

8. La Fontaine se retrouve tout entier dans cette exclamation. — *car encor :* passe pour les humains. (V. Grammaire, p. 416.)

9. La Fontaine est ici très supérieur à Ovide, qui oublie la peinture de l'inondation et ne songe pas aux larmes de Baucis.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux[1] marbres les plus durs.
De pilastres[2] massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris*.
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle[3]!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés*, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur[4] les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins*? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon[5], si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon[6] ferait d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable[7]?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis[8]
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour[9] d'eux, debout prêtait l'oreille;
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares[10], gens durs, habitacle* d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties*.

---

1. V. Grammaire, p. 413, III, 4°.
2. Ce sont en effet des revêtements en forme de colonnes carrées, appliqués aux murs.
3. Deux peintres grecs. Zeuxis, né à Héraclée (dans la Grande-Grèce), florissait en 424-400 av. J.-C.). Apelle était né en Ionie, probablement à Colophon. Il était contemporain d'Alexandre le Grand.
4. V. Grammaire, p. 418.
5. Dans le récit d'Ovide, Philémon prenant à part Baucis, lui dit quelques mots : tous deux se concertent, et le mari soumet aux dieux leur commun souhait.
6. La Fontaine oublie donc la vraie fonction de Clotho qui est de filer la trame de la destinée; au moment de la mort, le fil était coupé par Atropos (l'Inflexible.)
7. Précaution oratoire.
8. C'est le devant même du temple : « *devant les degrés sacrés* », dit Ovide.
9. V. Grammaire, p. 416.
10. *Syllepse*, v. Gramm., p. 422.

Il ne resta que nous d'un si triste débris* :
Vous en verrez tantôt la suite[1] en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales[2],
Philémon regardait Baucis par intervalles;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée[3].
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement* la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On va les voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre[4].
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents[5].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio[6] me conseilla de l'étendre[7] en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los* que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
Enchaînez ces démons, que[8] sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie :
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer[9]?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.

---

1. Le développement, la manière dont les faits se suivent, s'enchaînent.
2. L'histoire déjà ancienne de ces événements.
3. V. Grammaire, p. 412, 6°.
4. *J'ai vu les couronnes suspendues à leurs branches; et, plaçant à mon tour des fleurs toutes fraîches, j'ai dit : « Les cœurs pieux sont chers aux dieux; et ceux qui ont prié, reçoivent aussi des prières.* » (Ovide.)
5. Ce mot de regret était-il bien sincère? (V. l'*Introduction*, p. 8.)
6. Celle des Muses qui présidait à l'histoire.
7. De le développer.
8. V. Grammaire, p. 420, *que*, 5°.
9. Voilà des compliments que la politesse exigeait, mais que ne méritait nullement le duc de Vendôme; mettons à part le général dont la valeur était réelle; l'homme avait mille défauts, et

Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans[1].
Peu de gens élevés[2], peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime[3].
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous :
Clio, sur son giron[4], à l'exemple d'Homère[5],
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[6] tout le sacré vallon[7];
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages[8]
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Pussent-ils[9] tout d'un coup élever leurs sourcils*,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

---

sa vie privée fut une suite de débordements scandaleux. « *Au fond, l'orgueil même, et un orgueil qui voulait tout, qui dévorait tout... la louange, puis l'admiration, enfin l'adoration, furent le canal unique par lequel on pût approcher ce demi-dieu...* » (Saint-Simon.)

1. Ces présents, ce sont les talents poétiques que La Fontaine et ses pareils n'acquièrent qu'avec le temps. Au contraire, le goût dont Vendôme fait preuve, est un don du ciel, et remplace à lui seul tous les talents.

2. Par la naissance.

3. L'expression est de Virgile. (*Énéide*, VI, vers 129.)

4. Sur ses genoux. Le giron est proprement l'espace compris entre la ceinture et les genoux.

5. Apollon, voulant s'attribuer la gloire de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, prétendait qu'Homère avait écrit ces poèmes sous sa dictée. Cette anecdote mythologique est consacrée par un vers de l'*Anthologie*, développé par Boileau, dans une épigramme dont voici la fin : « *Je chantais; Homère écrivait.* » (*Epigr.* 26.) Clio fait donc à peu près pour La Fontaine, ce qu'Apollon faisait pour Homère : elle retouche les vers du poète.

6. V. p. 21, note 1.

7. Le vallon du Parnasse, séjour des Muses.

8. Le poète parle sans doute de plantations nouvellement faites par le duc de Vendôme dans le parc d'Anet.

9. *Pussent* (et non *puissent*) dans les textes de 1685 et 1694 : l'imparfait du subjonctif indique le second vœu moins réalisable que le premier : *puissions-nous !*

GRAMMAIRE DE LA LANGUE DE LA FONTAINE[1]

FORMES ET SYNTAXE

I. SUBSTANTIFS. — 1° Certains mots sont employés, dans les fables, avec un genre qu'ils n'ont plus aujourd'hui : *Aigle*, *amour* (singulier et pluriel), *chanvre*, *hydre*, *idole*, *ongle*, *volatile*, etc. Voyez au lexique chacun de ces mots.

2° **Mots composés.** — La Fontaine emprunte à Rabelais ou à la langue populaire des surnoms pittoresques : il appelle le chat : *grippe-minaud*, *Rominagrobis*, *Rodilard*, *grippe-fromage;* le rat : *ronge-maille;* la pic : *caquet bon bec;* la tortue : *porte-maison;* un avare : *pincemaille;* un charlatan : *Passe-Cicéron*. La vieille langue française usait volontiers de ce procédé de composition, pour former soit des noms propres de personnes : *Fier-à-Bras; Guillaume Longue-Epée;* soit des noms communs dont la langue moderne a gardé un grand nombre : un *coupe-gorge*, un *couvre-chef*, etc.

3° **Abstractions personnifiées.** — C'est encore un souvenir du moyen âge : *Nécessité l'ingénieuse* (liv. IX, page 310). *Le Besoin, docteur en stratagème* (X, 3). Le médecin *Tant-pis*, et son confrère *Tant-mieux*. La Discorde est escortée de *Que-si-que-non*, son frère, avec *Tien et Mien*, son père. On se rappelle ces personnifications allégoriques du *Roman de la Rose* : *Danger*, *Male-Bouche*, *Bel-Accueil*, *Faux-Semblant*, etc.

4° **Noms de famille et noms de baptême; titres honorifiques.** — Les noms communs d'animaux deviennent des noms propres : *Cormoran, le bon apôtre;* et par un retour inconscient à la vieille épopée française, La Fontaine ne dira pas *le renard*, mais *Renard*. Les noms de famille sont à leur tour flanqués de noms de baptême : *Jean Lapin; Margot la Pie*, etc. Les animaux portent des titres de noblesse ou les appellations usitées dans les confréries, les corporations : *maître Renard, maître Corbeau; dom Pourceau; sire Loup; nosseigneurs les Ours; damoiselle Belette*, etc. La personnification des animaux est ainsi rendue complète.

5° **Dérivation.** — Il faut noter le sens péjoratif des substantifs masculins terminés en *eur : les diseurs de bons mots; les rieurs* (VIII, 8); *les faiseurs d'horoscopes* (II, 13); *un donneur de breuvage* (VIII, 18); *notre prometteur* (IX, 13).

6° Des substantifs sont employés au pluriel avec le sens qu'ils ont au singulier dans la langue ordinaire; mots abstraits :

Satisfaisant mes appétits gloutons (VII, 1).

Mots concrets :

Les vacarmes de la lionne (X, 12). — (Il en ferait) de grandes destructions (IV, 6).

Le pluriel agrandit en quelque sorte l'expression; cet emploi appartient surtout à la poésie :

Mes fureurs au dehors ont osé se répandre (Racine, *Phèdre*, III, 1).

II. ADJECTIFS. — 1° Contrairement à l'usage moderne, certains adjectifs, employés comme épithètes, précèdent le substantif :

« Nos sacrés ongles » (VIII, 14). Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre. (Corneille, *le Cid*, I, 2). — « De certaine science » (livre IX, p. 306) pour : de science certaine. — « La grecque beauté » (IX, 7).

2° Des adjectifs sont pris adverbialement; c'était un fait constant dans l'ancienne langue :

Légère et court vêtue (VII, 10).

« Dire tout net et tout plat » (XII, 1). « Aller tortu » (XII, 10), c'est-à-dire : *de travers*.

« Attendons un petit (*un peu*) » (Des Périers, *Cymbalum*, 1).

On dit encore aujourd'hui : *parler net*, *chanter faux*, *voir clair*, etc. — C'est ainsi que l'adjectif *possible* est employé avec le sens adverbial de *peut-être*.

« Notre mort ne tardera possible guères » (III, 6 et IV, 1).

---

1. Voir pour l'histoire générale de la syntaxe, la *Grammaire historique de la Langue française* de *F. Brunot*, et la *Grammaire de la Langue française* de J. Clément. Pour les auteurs du XVIIe siècle, nous renvoyons aux éditions de la collection des *Grands Écrivains;* quand nous indiquons seulement le nom de l'auteur, les citations sont prises au Dictionnaire de Littré.

Dans certaines locutions, le féminin marque à lui seul le sens adverbial :

« Il feint, à la pareille, d'écouter leur réponse » (VIII, 8) : pareillement. « La garder bonne » (*Vie d'Esope*, page 67). — « La donner belle » (XII, 2), (v. le lexique au mot *beau*). — « Attendez-vous à la pareille » (I, 18).

Dans ces expressions il n'y a aucun mot sous-entendu. Cf. un emploi analogue du pronom masculin :

« Je le donne aux plus forts » (IV, 18).

— La Fontaine écrit des *nouveau venus* (Préface, p. 61); c'est l'orthographe de l'édition originale; elle est plus logique que la nôtre : des *nouveaux venus*, puisqu'en réalité *nouveau* a, dans cette locution, le sens adverbial de *nouvellement*.

3° Un attribut, joint à plusieurs substantifs, s'accorde seulement avec le dernier :

« Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes » (XI, 4).

C'est un souvenir du latin. Le même fait se présente pour l'adjectif employé comme épithète :

« Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle » (Racine, *Athalie*, IV, 1).

4° D'un substantif masculin, La Fontaine dérive un adjectif féminin; c'est une création qui lui est propre :

« Sa majesté lionne » (VII, 7). — « La gent marcassine et la gent aiglonne » (III, 6). — « La race escarbote » (II, 8).

(V. ces mots au lexique).

III. ARTICLE. — En ancien français l'article défini se supprimait souvent devant les noms abstraits :

« Convoitise vaut pis que ne fait un serpens » (Rutebeuf, II, 33).

La Fontaine le supprime volontiers, pour donner à sa phrase un tour vif et familier :

« Le tribut à Nature » (V, 12). — « C'est la loi de nature » (VIII, 17). Voy. aussi X, 3.

Notons encore qu'ici la nature est personnifiée.

« Mauvaise graine est tôt venue » (I, 8). — « Chose ne leur parut à tous plus salutaire » (II, 2).

Dans les énumérations, la suppression de l'article est encore aujourd'hui légitime :

« Femmes, moine, vieillards, tout était descendu » (VII, 9).

L'ancien français omettait le plus souvent l'article indéfini (*un*, *des*) devant les noms indéterminés :

« Se revenoient jeter sur eux comme bestes furieuses » (Montaigne, I, 47).
« Nous disons injures au sort » (VII, 14). — « Il allait par pays » (VIII, 17).

IV. PRONOMS. — PRONOMS PERSONNELS. — 1° **Ellipse du pronom sujet** : Dans l'ancienne langue, et jusqu'au XVII[e] siècle, on supprimait assez souvent les pronoms sujets :

« Et ne saurois ouïr ni raison ni conseil » (Malherbe).
« Et ne sais comme il y manqua » (VIII, 17). — « Leur ai dit la langueur » (VIII, 3). — « Tant y furent » (VIII, 22).

De même avec les verbes impersonnels :

« De tous côtés lui vient des donneurs de recettes » (VIII, 3).

c'est-à-dire *il lui vient* :

« Fallut deviner et prédire » (VII, 15).

Cette suppression ne se rencontre plus aujourd'hui que dans certaines locutions tout à fait familières : *faut pas mentir; tant y a que.*

2° **Ellipse du pronom complément LE** :

« Je leur savais bien dire » (VII, 2).

Cette suppression se rencontre fréquemment au XVII[e] siècle :

« Faites quelque mention de certaines gens dans vos lettres, afin que je leur puisse dire » (Sévigné, II, 67).

3° **Ellipse du pronom complément devant un verbe réfléchi à l'infinitif** : le fait se produisait quand l'infinitif dépendait lui-même d'un verbe comme *faire*, *laisser*, *voir*, etc.

« L'indocilité qui me fait envoler » (VIII, 21). Il faudrait : *qui me fait m'envoler.*
« Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche » (Racine, *Britannicus*, III, 8).

4° **Ellipse de** SE, précédemment exprimé, avec des verbes réfléchis; c'est un cas analogue au précédent :

« Se vautrant, grattant et frottant » (VI, 8).
« Daigne... à tel point l'enflammer qu'il s'embrase, consume et transforme en toi-même (Corneille, *Imitation*). »

5° **Place du pronom complément de l'infinitif précédé d'un autre verbe** : le XVII[e] siècle plaçait plus volontiers le pronom complément devant le premier verbe que devant l'infinitif :

« Il se faut entr'aider » (VIII, 17). — « L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre » (I, 13).

Ce vers nous présente un exemple des deux constructions.

« Ta perte cependant me va désespérer » (Corneille, *Polyeucte*, V, 2).

6° **Place des pronoms compléments avec un verbe à l'impératif** : Pour la règle générale, voyez la grammaire de J. Clément, p. 336 « Quand il y a deux ou plusieurs impératifs de suite, et que ces verbes sont à la même personne et au même nombre, on peut, surtout en poésie, mettre le pronom complément avant le dernier verbe. »

« ...Va, cours, vole et nous venge » (Corneille, *le Cid*, I, 5). — « Polissez-le sans cesse, et le repolissez » (Boileau, *Art poétique*, 1). — « Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux » (II, 8).

7° **Le pronom réfléchi accompagnant les verbes intransitifs** : dans l'ancienne langue cet emploi était presque illimité ; on plaçait le pronom réfléchi devant une foule de verbes neutres, pour marquer plus fortement l'action du sujet : on disait *se mourir*, *se courir*, *se cesser*, *se descendre*, *se dîner*, *se dormir*, *se partir*, etc.

« Comme cil qui se dort » (Brun. Latini, Trésor), — « Li sages champions et fort qui se combat et vaint... » (*id.*, *ibid.*).

se combat est ici pour *combat*, *livre un combat*. — On dit encore : *s'écrier*, *s'enfuir*, *se réfugier*, *s'écrouler*, *s'emparer ;* dans tous ces verbes, le pronom n'est en réalité ni complément direct, ni complément indirect ; il accompagne simplement le verbe. — De là, dans les fables, ces locutions archaïques :

« Le pauvre homme s'en courut » (VIII, 2). — « De rire s'éclata » (III, 1). — « Un seul ne s'éclata » (IV, 18).

8° **Le pronom** SOI : il est d'usage aujourd'hui de remplacer *soi* par *lui* (*elle*, *eux*, *elles*), quand le sujet de la proposition est un nom de personne, ou quand il est pris dans un sens particulier et déterminé :

« Cet homme ne pense qu'à lui ».

Au XVIIe siècle, on faisait souvent usage du pronom réfléchi avec les noms pris dans un sens déterminé :

« Gnathon ne vit que pour soi » (La Bruyère, II, 55). — « Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi » (Racine, *Andromaque*, IV, 3). — « Le rustre, en paix chez soi » (XI, 3). — « Le porc revient à soi » (VIII, 27).

Cet emploi de *soi*, quoique rare, est cependant encore légitime : mais quand le nom est pris dans un sens général et indéterminé, il faut toujours employer soi :

« Aucun n'est prophète chez soi » (VIII, 26).

9° LEUR, **complément d'attribution** :

« Ce leur fut une erreur » (III, 2).

c'est-à-dire : *ce fut de leur part... Leur* est ici employé avec le sens du datif latin :

« Un tissu d'énigmes leur serait une lecture divertissante » (La Bruyère, I, 124).

10° **Emploi explétif du pronom personnel, complément indirect** :

« Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête » (VI, 13). — « On lui lia les pieds, on vous le suspendit » (III, 1). — « Prends-moi le bon parti, laisse là tous les livres » (Boileau, *Satires*, 8).

Dans tous ces exemples, le pronom personnel est logiquement inutile à l'expression de la pensée ; mais il lui donne plus de vivacité.

11° **Le pronom** EN : appliqué aux personnes, et signifiant *de lui*, *d'elle*, *d'eux*, *d'elles*. Cet emploi est aujourd'hui moins fréquent qu'au XVIIe siècle.

« Son époux en cherchait le corps » (III, 16).

(*le corps d'elle, de sa femme*) :

« Sans l'avoir jamais vu, je connais son courage ; Qu'importe après cela quel en soit le visage ? » (Corneille, *suite du Menteur*, IV, 2).

En se rapportant à un nom singulier et pris dans un sens général :

« Redevien... homme de bien. En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère » (XII, 1).

En, c'est-à-dire *des gens de bien* ; c'est un cas de syllepse (v. plus bas, p. 422, 5°). C'est ainsi que *En* peut se rapporter à une idée sous-entendue.

« Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher » (III, 2) :

c'est-à-dire qu'*il allât chercher ailleurs des serviteurs*, *comme les mains*, *les bras et les jambes*.

« Là, chacun d'eux se désaltère. Après qu'abondamment tous deux en eurent pris... » (III, 5).

en, c'est-à-dire *de l'eau*.

12° Y peut toujours s'employer pour les choses avec le sens de : *en cela*, *en cette chose ;* et de *à cela*, *à cette chose :*

« Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout. Il y faut une autre manière » (X, 10) : *en cela*.

« Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire » (Corneille, *Polyeucte*, IV, 6).

13° **Emploi familier de l'adjectif possessif :**

« Mon villageois s'apprête » (II, 12). — « La plainte guérit-elle son homme ? » (X, 15).

C'est un pur gallicisme ; comparez l'emploi de *son* avec le verbe *sentir*. (V. au lexique.)

PRONOMS DÉMONSTRATIFS. — 1° CE complément direct et signifiant *cela* :

« Ce dit-on » (VIII, 20). — « Ce dis-tu » (VIII, 1). — « Ce dit-il » (VIII, 5), etc.

La Fontaine use volontiers de ce tour familier. *Ce* pris comme sujet :

« Quand ce vient à la continue » (IV, 10). « Quand ce vint au père » (Montaigne, I, 17).

On dit encore :

« Sur ce, je vous salue » ; « ce semble. »

2° CE **précédant le verbe être** : Voyez pour les règles de la syntaxe moderne et pour l'historique, J. Clément, pp. 386-389. Au XVIIe siècle, on employait souvent le singulier, là où nous mettrions le pluriel aujourd'hui ; on considérait donc, dans ce cas, *ce* comme sujet du verbe :

« C'était merveilles de le voir » (VIII, 2). « Ce n'est pas seulement les hommes à combattre, c'est des montagnes inaccessibles, c'est des ravins et des précipices d'un côté, c'est partout des forts élevés ». (Bossuet, *Or. fun. du prince de Condé*.)

3° IL **employé pour** CELA : *il* s'employait, dans l'ancienne langue, et au XVIIe siècle avec la valeur d'un démonstratif, au sens neutre :

« J'ai craint qu'il ne fût vrai » (VIII, 11) : *que cela ne fût vrai*. — « Il est bon » : *cela est bon* (III, 5).
« J'ai bien soupiré de ne point aller à Vichy, mais il était impossible » (Madame de Sévigné, VIII, 110).

Nous avons gardé de cet emploi la locution *il est vrai* (cela est vrai).

PRONOMS CONJONCTIFS. — 1° OU : adverbe par son étymologie et son origine, *où* est devenu de bonne heure un pronom conjonctif, tout en continuant d'être employé comme adverbe :

« ... Pour au pays venir, D'où je n'ai sceu perdre le souvenir » (Marot, II, 186) : *d'où — duquel.*
« Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse » (VII, *ép. à Montespan*) : *c'est-à-dire dans lesquels.*
« Chacun a son défaut où toujours il revient » (III, 7) : *où = auquel.*
« Il n'est rien où l'on soit moins préparé » (VIII, 1) : *où = à quoi.*
« Le temps où l'on se doit résoudre à ce passage » (VIII, 1) : *où = pendant lequel.*
« Laissons là la médecine où vous ne croyez point » (Molière, *Don Juan*, I, 2).

2° **Pourquoi** : employé comme pronom conjonctif avec le sens de *pour lequel* :

« Est-ce un sujet pourquoi vous fassiez sonner vos mérites » (IV, 3). — « Les raisons pourquoi elle est telle » (La Bruyère, I, 223).

3° **Qui : employé comme complément indirect** avec une préposition, ne peut se dire que des personnes ou des choses personnifiées. Au XVIIe siècle, *qui*, précédé d'une préposition, pouvait s'employer avec les noms de choses comme avec les noms de personnes :

« Des peines près de qui le plaisir des monarques est ennuyeux et fade » (VIII, 13).

Nous dirions aujourd'hui : *près desquelles*.

« Un bien sans qui les autres ne sont rien » (IV, 13) : *sans lequel.*

(Dans la fab. 22 du liv. Ier, aux deux derniers vers, *de qui* et *dont* sont successivement employés avec le même antécédent : *celui*, représentant le chêne. Il faut toutefois remarquer que le chêne est ici personnifié).

« Soutiendrez-vous un faix Sous qui Rome succombe » (Corneille, *Pompée*, I, 1).

4° **Locution redondante** : la préposition *à* répétée devant *qui*. On disait au XVIIe siècle : *c'est à mon ami à qui je parle*, ou encore : *c'est mon ami à qui je parle*. La seule tournure usitée aujourd'hui est la suivante : « *c'est à mon ami que je parle*. »

« C'est l'idole à qui cet honneur se rend, et que la gloire en est due » (V, 14).

Dans la seconde phrase relative, *à qui* est représenté par la conjonction *que*.

« C'est à vous, mon esprit, A qui je veux parler » (Boileau, *Satire* 9).

5° **Tournures elliptiques** : *qui*, sans antécédent, ayant le sens conditionnel de *si l'on*, *si quelqu'un* :

« Bonne chasse... qui l'aurait à son croc ? » (V, 8).

c'est-à-dire si quelqu'un l'avait à son croc ! — Cf. Mme de Sévigné (IV, 391) :

« Qui m'aurait fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurais jamais cru y résister » : *si quelqu'un m'avait fait voir...*

qui ni quoi :

« Vous ne considérez qui ni quoi » (V, 18) : *c'est-à-dire ni hommes, ni choses.*

façon de parler très familière.

6° QUI **séparé de son antécédent** :

« Un loup survient à jeun, qui cherchait

aventure » (I. 10). — « ...Et le fils dégénère Qui survit un moment à l'honneur de son père » (Corneille, *le Cid*, II, 2).

Dans l'exemple suivant l'irrégularité est plus frappante :

« Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate, qui miaulait d'un ton fort doux... » (II, 18).

Le conjonctif remplace ici un participe présent : *miaulant*, etc.

« La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre volonté que le jeu de son père » (La Bruyère, II, 179).

et *elle n'a point d'autre volonté...*

7° **Qui, interrogatif**, employé au sens neutre et signifiant : *quelle est la chose qui ?...*

« Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage » (II, 5). — « Alcippe qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer ? » (Corneille, *Le Menteur*, II, 3).

C'est le sens du *quid* latin : on le retrouve dans l'interrogation indirecte :

« Nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme, Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome » (Corn., *Nicomède*, I, 3).

c'est-à-dire la *chose qui*, *ce qui*. — Aujourd'hui *qui* interrogatif ne se dit que des personnes ; quand on parle des choses, on emploie la périphrase interrogative *qu'est-ce qui* ou *ce qui*.

8° QUE, **pronom conjonctif : ellipse de l'antécédent** CE :

« Il ferait que sage » (V, 2) : *c'est-à-dire ce qu'un sage doit faire.*

« Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi » (Corn., *Horace*, IV, 2). — « Je ne le verrai, que je crois, de ma vie » (Racine, *Plaideurs*, III, 4) : *à ce que je crois.*

Voyez encore livre VII, 7 :

« Il ne pouvait que dire » : *il n'avait rien qu'il pût dire, rien à dire.*

« Surpris, ravi, confus, je n'ai que repartir » (Corneille, *Suivante*, III, 10) : *rien à repartir, rien à répondre.*

« Les traits du visage très beaux et si bien proportionnés qu'on n'y trouvait que reprendre » (La Font., *Psyché*, II).

9° **Que, complément direct,** remplacé par *lequel :*

« Un trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé » (*Vie d'Esope*, page 70).

Cf. *lequel*, remplaçant *qui* sujet :

« Il n'y avait que ceux de cette famille, lesquels pussent exercer la sacrificature » (Racine, préface d'*Athalie*).

10° **Que, complément circonstanciel :**

« Le temps que tout aime » (IV, 22).

c'est-à-dire *pendant lequel*. (Cf. plus haut, l'emploi analogue de *où*) :

« Il perdit la voix du moment qu'il gagna, ce qui cause nos peines » (VIII, 2). — « Au temps que les bêtes parlaient » (Rabelais, *Pant.*, II, 15).

V. mêmes expressions, p. 143, n. 2.

« Je ne m'ennuyais point cet hiver que je vous avais » (Sévigné, IV, 101).

De cet emploi sont venues les locutions : *maintenant que, à présent que.*

11° QUE **s'unissant à** QUI, dans les deux membres d'une même phrase, le premier comme complément direct, le second comme sujet : c'était une locution fréquente au XVIIe siècle :

« Les éloges que l'envie doit avouer qui vous sont dus » (VIII, 4).

Il y a dans le second membre ellipse de la conjonction : *elle doit avouer* (*que*) *ils* (ces éloges représentés par les deux pronoms) *vous sont dus*. (V. encore p. 370, note 1.)

« Ce que l'on voulait qui fût dit » (IV, 12).

« Cette madame Quintin que nous vous disions qui vous ressemblait » (Madame de Sévigné, II, 289).

Construction analogue avec la conjonction *que :*

« L'attention qu'ils croyaient que les dieux eussent à sa querelle » (XII, 21). — « Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu » (Racine, *Athalie*, III, 4).

12° **Quoi** : ce conjonctif ne se rapporte plus aujourd'hui qu'à des mots d'un sens vague et indéterminé, comme *ce*, *rien*: *ce de quoi je m'étonne ; il n'y a rien sur quoi on ait plus écrit.* Autrefois, on employait *quoi* avec des mots pris dans un sens déterminé, de la même manière que *lequel :*

« Dites-moi quelques marques à quoi je le pourrai connaître » (VIII, 13). — « Le blasphème, seigneur, de quoi vous m'accusez » (Corneille, *Andromède*, I, 2).

PRONOMS INDÉFINIS. — NOTA. — Rappelons que certains pronoms de cette catégorie s'emploient aussi comme adjectifs.

1° **Aucun** : avait à l'origine le sens positif de quelqu'un (latin : *aliquem unum*). Le pluriel était très usité :

« Il y en a aulcuns qui à faulses enseignes, usurpent le nom d'historien » (Amyot, *Préface*, XII, 39). — Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé » (VI, 1) : *quelques-uns.*

(v. encore VI, 6, vers 9.) L'adverbe dérivé *aucunement* est également pris dans le sens positif de : *en quelque façon, à vrai dire :*

« On pourrait aucunement souffrir ce défaut aux hommes » (IX, 1).

Mais *aucun* employé avec *ne* a toujours le sens négatif, et signifie *pas un, nul :*

« Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire » (X, 13).

Dans ce sens, il ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au singulier ; au XVIIe siècle le pluriel était usité :

« J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent » (VII, 2 et III, 14, v. 9). — « Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir » (Corneille, *Pompée*, V, 3).

2° **Chacun** : employé comme adjectif pour *chaque :*

« Chacune sœur » (II, 20).

C'est l'usage du vieux français :

« Entre ses bras, il prist chascun baron » (*Roncisvals*, 98).

Au XVIe siècle seulement, *chaque* commence à remplacer *chacun*. Mais on trouve encore *chacun* adjectif jusqu'au XVIIe siècle :

« Ils nous ont payé les intérêts chacune année » (Malherbe, I, 339).

3° **Maint** : synonyme de : *beaucoup de plusieurs*, avec un sens plus indéterminé ; il marque le genre et le nombre. I. 5, VIII, 24, etc., etc. « *Maint* est un mot qu'on ne devait jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avait à le couler dans le style, et par son origine qui est française. » (La Bruyère.) *Maint* était donc tombé en discrédit au temps de La Bruyère ; il peut encore s'employer aujourd'hui :

« Bref, en mon temps, j'ai leu des livres maints » (Montaigne, I, 371).

4° **Même** : employé adverbialement après un seul substantif pluriel :

« Où du sang des dieux même... » (VII, 13).

Aujourd'hui on écrirait *mêmes*. La règle est absolue : *même* suivant un seul substantif est adjectif et s'accorde. Il n'en était pas ainsi au XVIIe siècle ; et l'on était libre de considérer *même*, dans le cas qui nous occupe, comme un adverbe. (V. Vaugelas, Éd. Chassang, t. Ier, pp. 80 et suiv.)

5° **Rien** : pris avec le sens affirmatif de quelque chose :

« On ne crut point qu'il se doutât de rien » : c'est-à-dire *de quelque chose* (VIII, 18).

Rien venait du latin *rem*, *une chose*, et il conserva longtemps ce sens étymologique. (Cf. l'emploi de *aucun*.) :

« En mai estoie... el tens où tote riens s'esgaie » (*Roman de la Rose*, 49) : *toute chose*.

« Je vous envoie des vers... faites-moi l'honneur de mander si c'est rien qui vaille » (Voiture, *Lettres*, 196).

Ce sens affirmatif s'est conservé dans certaines tournures :

« Est-il rien de plus beau, rien de plus noble ? »

6° **Tout** : La Fontaine écrit :

« Une corne toute usée » (IV, 5).

Aujourd'hui *tout* placé devant un adjectif, est considéré comme adverbe ; il ne s'accorde, que si l'adjectif commence par une consonne : *elle est toute bonne.* — Dans l'ancienne langue, *tout*, placé devant l'adjectif, était lui-même adjectif, et s'accordait en genre et en nombre avec le substantif :

« Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne (*Roland*, 2).

« Ceux-cy, tous ignorans que ilz sont... » (Rabelais, *Pant.*, V. 18).

Cet usage subsiste encore au XVIIe siècle :

« Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins ? » (Corneille, *Cinna*, v. 267).

« C'est Vénus toute entière à sa proie attachée » (Racine, *Phèdre*, v. 306).

7° **L'un et l'autre** : avec le verbe au singulier :

« L'un et l'autre quitta sa ville » (VIII, 19 et VIII, 26, vers 44).

L'Académie laisse le choix entre le singulier et le pluriel : « *l'un et l'autre* est *bon*, ou *l'un et l'autre* sont *bons* ».

V. VERBES ; FORMES. — 1° **Désinences** : La Fontaine a écrit :

« Quitte ces bois et redevien... » (XII, 1).

En latin il n'y avait pas d'*s* à l'impératif, 2e personne. Le français a respecté l'étymologie pour la 1re conjugaison : *aime ;* mais il n'en a pas tenu compte pour les trois autres ; et il a mis une *s* à *finis*, *reçois*, *romps*, par analogie avec la 2e pers. du présent de l'indicatif qui avait toujours une *s*. — L'orthographe de La Fontaine est donc ici conforme à l'étymologie ; au XVIe siècle la langue hésitait :

« Fay lui enfler la voile et lui romp le repos » (Ronsard, *Odes*, 7-1).

Racine écrit encore :

« Fais donner le signal, cours, ordonne et revien Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien » (*Phèdre*, v. 579).

2° **Je vás**, 1re personne, amenée par l'analogie de la 2e : *tu vas.* — C'est une forme beaucoup moins usitée que *je vais.* (I, 10, vers 13 ; et *Vie d'Esope*, page 68.).

3° **Je treuve, il treuve** (II, 20, vers 35, et IX, 4, vers 3), formes anciennes du verbe *trouver :* remplacées par : *je trouve, il trouve.* — Une foule de verbes avaient, dans l'ancienne langue, deux radicaux ; et cette alternance était produite par la position différente de l'accent sur le primitif latin.

Prenons le latin *probáre :* à l'infinitif

la syllabe *pro* n'étant pas accentuée devenait en français *prou :* prouver. — Au contraire, à la 1re personne du présent de l'indicatif : *próbo*, la syllabe *pro*, étant frappée par l'accent, devenait *preu : je preuve*. Ce même fait se produisait à la 2e personne et à la 3e du singulier, ainsi qu'à la 3e du pluriel ; tandis qu'à la 1re personne et à la 2e du pluriel (probámus, probátis) *pro*, restant atone, devenait comme à l'infinitif *prou*. On conjuguait donc : *je preuve, tu preuves, il preuve, nous prouvons, vous prouvez, ils preuvent*. De même le bas-latin *trobáre* devenait *trouver*, et l'on conjuguait : *je treuve, tu treuves, il treuve, nous trouvons, vous trouvez, ils treuvent*. Plus tard on refit par analogie la conjugaison sur la forme de l'infinitif : *je prouve, je trouve ;* mais la langue hésita longtemps entre ces différentes formes. Cf. Molière :

« L'amour que je sens pour cette jeune veuve Ne ferme pas mon âme aux défauts qu'on lui *treuve* (*Misanth.*, I, 1).

4° **Die** : ancienne forme de subjonctif, usitée encore au XVIIe siècle ; *die* a été remplacé par *dise*. (IV, 15, vers 6. — V, 18, vers 10. — VIII, 1, vers 18. — XI, 7, vers 39.) Cette forme se rencontre plusieurs fois dans Molière :

« Faites-la sortir quoi qu'on die... » (*Femmes sav.*, III, 2).

Ce n'est pas la forme du verbe très usitée de son temps, que raille Molière, mais l'admiration niaise de ses savantes, pour cette formule insignifiante : *quoi qu'on die !* — Vaugelas employait toujours *die*.

SYNTAXE. — EMPLOI DES AUXILIAIRES : 1° Outre *avoir* et *être*, certains verbes perdent parfois leur signification propre, pour ne plus exprimer qu'une idée de temps, et devenir de véritables auxiliaires : *aller*, *devoir*, *venir* (*de*). — *Futur prochain :*

« Nous l'allons montrer tout à l'heure » (I, 10).

« Le vautour s'en allait le lier » (IX, 2).

« Il s'en va temps » (VI, *Epilogue*).

« Avec la liberté, Rome s'en va renaître » (Corneille, *Cinna*, I, 3).

« J'ai hâte, il s'en va nuit » (*Le Menteur*, v. 726).

Joint à un participe présent, *aller* marque la continuité de l'action.

« L'allaient quelquefois testonnant » (I, 17).

« Quel malheur me va poursuivant ? » Corneille, *Poésies div.*, 66).

Il en est de même pour le verbe *savoir :*

« Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer » (VIII, 16) : *avança...* « Je leur savais bien dire » (VII, 2) : *je leur disais bien*.

« Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire » (Molière, *Mis.*, II, 3).

2° **Faire tenant lieu d'un verbe précédemment exprimé** : dans ce cas, il perd sa signification propre, et ne devient plus qu'un simple signe verbal : c'est un emploi très fréquent dans l'ancienne langue et au XVIIe siècle ; il faut le regretter.

« Elle m'estime autant que Rome vous a fait » : *Vous a estimé*. (Corneille, *Horace*, II, 3).

« Jamais la dame la plus belle ne charma tant son favori que fait cette épouse nouvelle son hypocondre de mari » (II, 18) : *que charme...* (Cf. p. 85, note 3 et 269, n. 4.)

MODES PERSONNELS. — 1° **Verbes impersonnels employés activement :**

« Notre homme tranche du roi des airs, pleut, vente » (VI, 4).

c'est-à-dire : *fait la pluie et le vent*. Devant ces expressions il *pleut* (pluit), il *neige* (ningit), les Latins sous-entendaient un véritable sujet personnifié : *Jupiter* ou le *Ciel*. Le tour français est imité du latin.

« Lui (Dieu) qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes » (Bossuet, *Sermons*).

2° **Accord du verbe avec le sujet**. — Le verbe, employé avec deux sujets, ne s'accorde qu'avec un seul. C'est encore une imitation du latin ; le fait se produit surtout quand il y a unité dans l'idée :

« Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue » (IV, 4).

« Ane, cheval et mule aux forêts habitait » (IV, 13). V. aussi p. 328, vers 7.

« Ce héros qu'armera l'amour et la raison » (Racine, *Iphigénie*, I, 11).

Le verbe s'accorde à la fois avec son sujet grammatical et avec un complément indirect qui tient lieu d'un second sujet :

« La contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits. » (*Préface de L. F.*, page 57).

3° **Ellipse du verbe**. — 1° Avec changement de nombre :

« Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose... » (IV, 22) : *et celui qui se repose a également tort*.

« Le cœur est pour Pyrrhus et les vœux pour Oreste » (Racine, *Andr.*, v. 538).

2° Devant l'infinitif :

« C'est un point qu'il leur faut laisser et ne pas ressembler à l'âne de la fable » (IV, 5) : *et il ne faut pas ressembler*.

« Comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut point s'en offenser, et

regarder tout le reste, et le tour qu'il donne à sa critique » (Sévigné, II, 361).

3° Le verbe n'a pas été exprimé précédemment :

« Rats en campagne aussitôt » (I, 9).
« Où l'honneur d'une telle aventure ? » (X, 13). — « Eh quoi, cette musique pour ne chanter qu'aux animaux ? » (III, 15).

EMPLOI DES MODES. — 4° **L'indicatif au lieu du subjonctif :**

« Le ciel permit qu'un saule se trouva » (I, 19).

L'indicatif est ici mis avec intention, pour exprimer un fait positif.

« C'est dommage que tu n'es point entré » (IX, 4).

Nous mettrions aujourd'hui le subjonctif ; mais ici encore on constate un fait positif : *tu n'es point entré*, et l'indicatif est amené par la logique.

« Dieu a permis que madame la Dauphine s'est transportée d'une telle colère » (Sevigné, VII, 493).

5° **Imparfait de l'indicatif au sens du conditionnel :**

« Je devais par la royauté avoir commencé mon ouvrage » (III, 2).

c'est-à-dire : j'aurais dû. — (V. encore VIII, 5, vers 11.)

« Je devais retenir ma faiblesse ! tu vas en triompher » (Racine, *Brit.*, v. 970).

On emploie dans le même sens le parfait de l'indicatif :

« Vous avez dû garder » : *vous auriez dû* (III, 4).

C'est une imitation de la syntaxe latine : « *eum colere debebas : tu aurais dû l'honorer ; — consulem mori oportuit : le consul aurait dû mourir.* »

6° **Concordance des temps.** — L'imparfait du subjonctif est amené par le présent historique (représentant un passé) :

« Le compère aussitôt va remettre en sa place l'argent volé, prétendant bien tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien » (X, 4).

L'INFINITIF. — 1° **Infinitif pris substantivement.** — Cet emploi, était très fréquent dans l'ancienne langue, il suffisait de faire précéder l'infinitif de l'article, pour en faire un substantif. Exemples du XVI° siècle :

« Un plaider sommaire » (H. Estienne, *Précellence*, 13). — « Un oser ingénieux » (Ronsard, *Odes*, V, 2). — « Le longtemps vivre » (Montaigne, I, 19).

La langue moderne n'a gardé de cette ancienne formation que quelques expressions : le *lever*, le *coucher ;* le *savoir*, le *pouvoir ;* le *savoir-faire ;* un *pis-aller*, etc. La Fontaine use encore librement de ce tour :

« Le marcher un peu lent de la bête... » (VIII, 15). — « ...Vendre le dormir comme le manger et le boire » (VIII, 2). — « Au partir de ce lieu » (III, 6).

Aussi l'infinitif étant employé comme un substantif masculin, il est naturellement représenté par un pronom :

« Il est bon de parler et meilleur de se taire ; mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés » (VIII, 10).

2° **Infinitif précédé d'une préposition équivalent au gérondif :**

« Par trop approfondir » : *en approfondissant trop* (III, 17).
« Avec de méchants cœurs comme ceux de ces gens-là, on perd tout par être généreux » (Sévigné, III, 381).

Ce tour, très français, est à conserver.

LE PARTICIPE. — 1° **Participe présent ou participe actif.** — Il sert à former des propositions subordonnées dans lesquelles il tient lieu d'un mode personnel, précédé d'une conjonction :

« Il eût cru s'abaisser, servant un médecin » (VI, 7) : *s'il eût servi.*
« Etant devenu vieux, on le mit au moulin » (VI, 7) : *quand il fut devenu vieux.*
« Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence » (XII, 5) : *en implorant, parce qu'il implorait.*
« Et de le mener fouettant par les rues » (*Vie d'Esope*, page 73) : *en le fouettant.*
« Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan » (Corneille, *le Cid*, I, 6) : *parce que vous étiez.*

2° Le participe actif marque donc, à lui seul, des rapports de cause, de temps, de manière, etc. — Comme le participe passif, il forme des propositions absolues, c'est-à-dire entièrement détachées de la proposition principale :

« L'arbre tombant, ils seront dévorés » (III, 6). — « Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge, nos deux messieurs le regardant » (IX, 9).

Dans ce cas, le participe ne se rapportant à aucun mot de la proposition principale, le sujet du participe doit être exprimé ; cette règle est aujourd'hui absolue ; au XVII° siècle on ne l'observait pas toujours :

« S'étant pris aux branches de ce saule par cet endroit passe un maître d'école » (I, 19) : *lui, l'écolier s'étant pris.*
« Et l'abattant, le reste en profite d'autant » (XII, 20) : *moi l'abattant, parce que j'abats.*
« Et, nous foulant aux pieds..., il faudra qu'on pâtisse... » (II, 4).

Quand le participe se rapporte à un complément de la proposition principale, on sous-entend plus facilement le sujet :

« Et prenant son compère, celui-ci l'aide » (X, 4) : *lui prenant, comme il avait pris.*

« Dans le marais entrés, notre bonne commère s'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau » (IV, 11) : *étant entrés :*

ici le participe se rapporte à la fois au sujet et au complément direct de la proposition principale.

« Mais ce serait une raillerie de vous envoyer des nouvelles, ayant un frère et un beau-frère à la cour » (Sévigné, VI, 419).

Quand le sujet du participe est le même que celui de la proposition principale, le sujet du participe ne doit pas être exprimé :

« Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine, fit venir ses enfants » (V, 9).

On trouve cependant, chez les meilleurs écrivains, le sujet redoublé :

« Un d'eux voyant la terre..., il eut la même envie » (IX, 12). — « Et lui-même ayant fait grand fracas... il devint pauvre » (VII, 14). — Les Romains se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, ils avaient mis tous leur espoir et toutes leurs pensées à la perfectionner » (Montesquieu, *Grandeur et Décadence*).

C'est une construction aujourd'hui interdite.

3° **Participe actif pris comme substantif.** — Le fait est fréquent dans la langue :

Les passants, les combattants, les mourants, les vivants, des intrigants, des médisants, etc., etc.

La Fontaine écrit :

« Les regardants » (III, 10). — « Les écoutants » (XI, 9). — « Les consultants » (IV, 18). — « Le gisant » (V, 12). — « Le répondant à toutes sortes de questions » (*Vie d'Esope*, p. 72).

L'usage n'a pas conservé ces expressions.

4° **Orthographe du participe actif.** — Ce ne fut qu'en 1679 que l'Académie rendit le décret suivant :

« *La règle est qu'on ne déclinera point les participes actifs* ». Jusque-là on avait été libre d'écrire le participe actif avec ou sans accord, surtout au masculin ; dans ce cas La Fontaine le fait presque toujours accorder :

« Gens fuyants les hasards » (VIII, 24). — « Donner la chasse aux gens portants bâtons et mendiants (I, 5), etc., etc.

(Nous avons suivi dans le texte des Fables l'orthographe moderne).

« Les morts se ranimants à la voix d'Elisée » (Racine, *Athalie*, v. 124).

PARTICIPE PASSÉ OU PASSIF. — 5° **Le participe passé, employé sans auxiliaire,** ne constitue une proposition qu'autant que le verbe *être* est évidemment sous-entendu :

« Eux venus, le lion par ses ongles compta » (I, 6). — « La tanche rebutée, il trouva du goujon » (VII, 4).

Ici encore, le sujet du participe doit être nécessairement exprimé. Il arrive cependant que le participe se rapporte, sans sujet exprimé, à un mot de la proposition principale :

« Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre... » (XI, 8) : *leur*, c'est-à-dire le marbre d'*eux :* c'est au pronom *eux*, virtuellement compris dans *leur*, que se rapporte le participe *pleurés ;*

tour analogue :

« ...Ou lassés, ou soumis Ma funeste amitié pèse à tous mes amis » (Racine, *Mithridate*, III, 1).

6° INVERSION : A. — **Participe séparé de l'auxiliaire par le sujet :**

« Le sage par qui fut ce bel art inventé » (VII, *à Montespan*).

C'est une inversion purement poétique.

« Prends pitié d'un esprit égaré Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé » (Corneille, *Mélite*, v. 1542).

B. — **Participe passé construit avec avoir, et séparé de l'auxiliaire par le complément.** — Ce fait se produit fréquemment dans l'ancienne langue ; dans ce cas, le participe s'accorde naturellement avec le complément qui le précède :

« Dans la saison que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie » (V, 8). — « J'avais Esope quitté » (VIII, 13). — J'ai maints chapitres vus » (II, 2). — « . . Les endroits où la terre pressée A des pieds du Sauveur les vestiges écrits » (Malherbe, *Les larmes de saint Pierre*).

Cf. « Cruisiées ad ses blanches mains, les beles » (*Roland*, vers 2249) : (*elle a croisé ses mains*).

VI. ADVERBES ET PRÉPOSITIONS. — Nous réunissons ici ces différentes espèces de mots, qui ont entre eux des rapports étroits, et que la langue a souvent confondus.

Deux prépositions sont d'un emploi très étendu, dans la langue du XVII[e] siècle, et tendent à remplacer toutes les autres, pour marquer les diverses circonstances de l'action : A et DE.

A. — I. Rapport de lieu marqué par *à*, avec le même sens que *dans :*

« Il se va confiner aux lieux les plus cachés » (I, 11) : *dans les lieux.*

C'est une tournure élégante, et qui

se rencontre constamment chez les meilleurs écrivains du XVII[e] siècle :

« Je méditais ma fuite aux terres étrangères » (Racine, *Bajazet*, III, 2).

— *Emploi figuré :*

« Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin » (XII, 20). — « Aux formes ordinaires » : *dans les formes*.

— *Nota :* La Fontaine a dit :

« Allant à l'Amérique » (XI, 8).

Aujourd'hui devant les noms féminins le point d'arrivée se marque par *en*, et l'on supprime l'article : *allant en Amérique ;* mais on dira toujours : *aller au Japon, aborder au Pérou.*

— **Rapport de temps :**

« Il vivait de régime et mangeait à ses heures » (VII, 4).

II.— A marquant le but, la fin. — 1° Il est suivi d'un infinitif, et sert à qualifier, soit un substantif, soit un adjectif :

« Engins à vous envelopper » (I, 8). — « Son maître à surmonter les vices » (XI, 2). — « Trois chiens de taille à lui dépenser moins, mais à fuir la bataille » (VIII, 18).

On dit encore dans le même sens : *il est homme à vous résister ; il fait un vent à renverser les toits ;*

« A nager malheureux » (VIII, 23). — Excessif à payer ses soins avec usure » (XII, 20) : *payant avec excès.*

« Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon âme ? » (Corneille, *Médée*, v. 821). — « Oh ! le beau compliment à charmer une dame ! » (Id., *le Menteur*, v. 322).

il qualifie même un autre verbe avec le sens de *pour :*

« Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres » (XII, 23). — « Quand un autre dragon... à passer se présente » (I, 12).

« Il a pris un prétexte à sortir promptement » (S. du *Menteur*, v. 893).

2° Suivi d'un substantif, sens de *pour :*

« A quelle utilité ? » (II, 13) : *pour quelle utilité ?*

« Ne compte à rien le monde » (Corneille, *Imitat.*, III).

Sens de contre :

« Son nom seul est un mur à l'Empire ottoman » : *contre l'Empire*. (*Disc. à Sablière*, IX).

III. — Sens dérivés du précédent. — (*Attribution : à remplace le datif latin.*) — 1° *à* construit avec un substantif, et remplaçant *de :*

« J'ai regret à mon premier seigneur » (VI, 11) : *mon regret se porte vers mon premier seigneur*. Cf. Corneille.

« A toi seul j'élève mes yeux » (*Imitation*, III).

2° Rapport de possession :

« L'ost au peuple bêlant » (XII, 9) : *du peuple.*

C'est un emploi de l'ancienne langue encore conservé dans le peuple ; la *fille à Nicolas.*

3° *à* construit avec des adjectifs qui veulent aujourd'hui la préposition *de ;*

« De qui la tête au ciel était voisine » (I, 22). — « Aux oiseaux ennemie » (II, 5).

« Le pays de Sicile est voisin au royaume de Naples. » (Commines, VIII, 16).

4° *à* construit avec des verbes, contrairement à l'usage moderne :

« Il tâche à se garantir » (VI, 9).

à est aujourd'hui remplacé par *de.*

« Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir. » (Molière, *Tart.*, II, 7.)

« Satisfaire à leurs vaines envies » (III, 12).

C'est encore un souvenir du latin qui emploie le datif ; aujourd'hui satisfaire est construit sans préposition : *satisfaire son ambition.*

« Elle insulta toujours au fils de Cythérée » (XII, 26).

La langue a gardé cet emploi de *insulter*, signifiant non pas : *dire des insultes, des paroles outrageantes à quelqu'un* — mais : *braver quelqu'un, le mépriser.*

« Mon fils audacieux insulte à ma ruine » (Racine, *Mithridate*, II, 5).

« S'excuser au berger » XII, 26.

Nous dirions : *auprès du berger.*

« Pleurer aux veneurs » (V, 15) : *devant les veneurs.* — « Aider aux chevaux » (VII, 9) : *les chevaux.*

« Interpréter à cornes leur longueur (des oreilles) » (V, 4).

« Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète » (Molière, *Tart.*, V, 3).

« Vous à qui touche le fait ». (XI, 3).

Nous dirions : *que touche le fait.*

« Ses murs changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs » (*Philémon et Baucis*, p. 401) : *contre les marbres.*

« L'heureuse Bérénice change le nom de reine au nom d'impératrice » (Racine, *Bér.*, I, 3).

IV. — Rapport d'instrument, de moyen, de cause. — C'est le sens de *avec*, *par*, qui apparaît dans le plus ancien français (*à* s'est, dans ce cas, confondu avec la vieille préposition *aod* (latin, *apud*), qui a donné les formes *od* et *o :*

« Bien le batirent à fuz e à bastons » (*Chanson de Roland*, v. 1825).

« Qui marchoit à gros équipage » (VIII, 15) : *avec un gros...*

« Les emportant aux dents » (III, 13). — « Le marchand à sa peau devait faire fortune » (V, 20). — « A cris, à coups de dents » (X, 14). — « La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie » (XI, 4).

« Vous marcherez vers Rome à communes enseignes » (Corneille, *Sertorius*, v. 345).

DE. — 1° Marquant l'instrument, la cause.

« Il fit tant de pieds et de dents » (VII, 3). — « De son tempérament il eût encor vécu » (X, 1).

De équivaut ici à *par*, *par le fait de*, *avec*.

« Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour » (XII, 25) : *je le pourrai jouer par un mauvais tour*.
« S'appuyer de plusieurs petits princes » (VIII, 18) : *sur plusieurs*.

C'est ainsi que *de* marque l'agent, et sert de complément indirect aux verbes passifs :

« De nul d'eux n'est souvent la province conquise » (I, 13) : *par nul d'eux*, *par aucun d'eux*.
« Portés d'un même esprit » (XII, 27).

Nous disons encore avec des noms de choses : *un arbre battu des vents*, — et même avec des noms de personnes : *il est estimé de tous*.

« Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages » (Malherbe, II, 12).

Sens figuré :

« De bonheur » (III, 9) : *par bonheur*.

Cf. les expressions : *de fortune* (IV, 15) ; *d'aventure* (I, 22).

« Le doux parler ne nuit de rien » (III, 12) : *en rien*.

« Elles me servent de trois choses » (Rabelais, III, 40) : *à trois choses*.
« Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait » (Corneille, *Le Cid*, I, 2).

2° Marquant l'origine, la provenance, et par extension la manière. — L'ancienne langue disait : *de la santé est un trésor ;* c'est-à-dire un trésor vient *de* la santé ; *moult est mal chose d'envie*.

« Mon voyage dépeint vous sera d'un plaisir extrême » (IX, 2).

De là l'emploi de la préposition devant l'infinitif ; *il est honteux de mentir*.

« Notre erreur est extrême... de nous attendre » (IV, 22).

Rapprochez encore ces expressions : il a tort *de* faire, *de* dire...

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage » (I, 10).

Dans ce cas, l'ancienne langue plaçait volontiers l'infinitif en tête de la phrase :

« D'appeler les mains ennemies, c'est un conseil peu gaillard » (Montaigne, I, 13). — « De m'en deffaire je ne puis » (*Id.*, III, 9). — « De dire si la compagnie prit goût à la plaisanterie, j'en doute » (VIII, 8). — « De raconter, c'est un récit de longue haleine » (X, 15). — « D'en chercher la raison, ce sont soins superflus » (XII, 8). — « De lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence » (*Vie d'Esope*, p. 65).

Sens dérivés. 3° *De* précède l'infinitif dit de narration, employé absolument :

« Et flatteurs d'applaudir » (VII, 1). — « Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ; Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes » (II, 14).

Sans sujet exprimé

« L'ours l'accepte ; et d'aller » (VIII, 10)
« Serviteur au portier, dit-il, et de courir » (IX, 10).

Ce tour sert à marquer la vivacité d'une action qui commence : « *les flatteurs se mirent à applaudir.* »

4° Dans la locution comparative *mieux que*, séparant deux infinitifs, on exprime *de* devant le second infinitif :

« Il vaut mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir » (Fénelon, *Telem.*, 14).

Cependant *de* peut être supprimé :

« Mieux vaut s'abandonner que s'appuyer » (VIII, 18).

5° *De* construit avec des verbes qui veulent aujourd'hui la préposition *à* :

« Un mal que chacun se plaît d'entretenir » (I, 11). — Oui, j'écris rarement et me plais de le faire » (Régnier, *Sat.* 15). — « Sa compagne consent de lui prêter sa hutte » (II, 7). — « Mais enfin, je consens d'oublier le passé » (Racine, *Andromaque*, IV, 5). — « On ne s'attendait guère de voir Ulysse » (X, 2). — « Mes transports ...s'attendaient d'éclater. » (Racine, *Bérénice*, III, 1).

6° Ellipse de la préposition *de* devant le second infinitif :

« ...Avertit ses enfants d'être toujours au guet et faire sentinelle » (IV, 22).

C'est un fait constant dans la syntaxe du XVIIe siècle ; la préposition, quelle qu'elle soit, se sous-entend devant le second infinitif :

« Pour ne pas pleurer seul et mourir sans vengeance. » (Racine, *Iphigénie*, v. 766).

7° *De* marquant la partie :

« On n'en voyait point d'occupés » (VII, 1). — « Et d'amis point du tout » (IV, 22).

L'inversion n'est pas ici particulière au style poétique ; l'ancien français plaçait volontiers le complément partitif en tête de la proposition :

« De voz païens leur enveiez cent mille » (*Roland*, 588). — « Des principaux bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort » (Montaigne, I, 70). — « Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste » (Corneille, *Horace*, III, 6).

C'est encore le sens partitif qu'il faut voir dans l'exemple suivant :

« En lui payant de tribut un mouton » (VI, 2) : *en fait de tribut*.

Ailleurs La Fontaine écrit :

« Le temps de pleurs est passé » (VIII, 14).

Dans l'ancienne langue la préposition *de* remplaçait souvent l'article contracté *des* (*de les*). (V. Brunot, p. 377 et sq.) Cet emploi partitif se rattache au sens original de la préposition *de*, qui marque l'éloignement, la provenance ; voyez plus haut nº 2.

8º *De* marquant un rapport de temps : c'est encore ici une extension du sens premier :

« N'en dormit de plus de six mois » (II, 8). — « De longtemps » (II, 5). — « Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils méditent ce dessein. » (Pascal, *Provinc.*, 19).

9º *De* réunissant deux substantifs logiquement mis en apposition :

« Son hypocondre de mari » (II, 18). — « Un saint homme de chat » (VII, 16). — « Un avorton de mouche » (II, 9). — « L'honnête homme de père » (Molière, *Étourdi*, I, 9).

Dans ces divers exemples, le premier substantif qualifie l'autre : son mari hypocondre, le chat qui est un saint homme, etc. — Même emploi de la préposition dans ces expressions :

« Monsieur du Corbeau » (I, 2). — « Ce monseigneur du Lion-là » (VII, 7).

On a cru voir ici, bien à tort, la particule nobiliaire, comme dans ces formules : le *duc de Richelieu*, *Maurice de Saxe*, etc. — La préposition marque simplement l'union des deux substantifs, et c'est un emploi très ancien dans la langue. On disait de même et on dit encore : la *cité d'Aoste*, *la Ville de Paris*, *l'Ile de Corse* ; ce *diable d'homme*, *un drôle de corps*, etc., et La Fontaine a pu lire dans Rabelais :

« Monsieur de l'Ours ». — « Le paovre Monsieur du Pape ».

Nous présenterons, par ordre alphabétique, les autres mots de cette catégorie (adverbes, prépositions, locutions prépositives) qui, dans les Fables, offrent des formes ou des emplois de syntaxe remarquables.

Aussi : pour *ainsi* :

« Aussi fait sa famille » (IV, 4 et IV, 3, vers 25).

« Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil » (Malherbe, V, 15).

(Sur l'emploi négatif de *aussi*, v. plus bas, *négation*).

Avec et avecque. — Cette seconde forme est très usitée au XVIᵉ siècle, où l'on trouve aussi *avecques*. On sait que l'*s* était, en ancien français, le signe caractéristique de l'adverbe : on écrivait *mals* (*mal*), *sempres* (latin, *semper* : toujours), *oncques* (latin, *unquam*, jamais), *guères*, *naguères*, *ores*, *encores* ; cette *s* se retrouve encore dans un certain nombre d'adverbes : *ailleurs*, *dedans*, etc. — La forme *avecque* est encore usitée chez les poètes au XVIIᵉ siècle :

« Vous êtes romanesque avecque vos chimères » (Molière, *Étourdi*, I, 2). — « Je ne suis point d'intelligence avecque mes regards... ni mon oreille » (VII, 18).

La préposition n'est pas répétée devant le second complément ; le fait est fréquent au XVIIᵉ siècle pour toute espèce de préposition :

« La déesse aux cent voix et cent yeux » (Corneille, *poés. div.*, 23).

Avec s'emploie commodément dans le style familier, pour éviter une proposition complète :

« Elle menaça Jupiter d'abandonner sa cour... avec mainte autre extravagance » (II, 8) : *et* elle dit *mainte autre*.

Çà. — Adverbe de lieu (latin, *ecce*, *hac*).

« Venez çà, chien maudit » (Molière, *Etourdi*, III, 4) : *venez ici*.

pris comme interjection familière : VII, 9.

« Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine ».

Composés : *or çà* : locution interjective, VIII, 2, VII, 7.

« Or çà, verbalisons » (Racine, *Plaideurs*, II, 4).

Deçà, *delà* : De tous côtés. V, 6 et V, 9 : « Deçà, delà, partout ».

Dans pour *en* :

« Tout est charme dans vous » (VII, *à Montespan*). — « ...Admirant dans toi l'esprit et le courage... » (Corneille, *Poés. div.*, 51).

Davantage que :

« Que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? » (*Epître*, p. 55.)

Dans l'ancienne langue le mot s'écrivait *d'avantage*, et ne prenait pas de complément. Au XVIᵉ siècle, il s'est écrit sans apostrophe en un seul mot, et, employé comme adverbe de comparaison, il a été suivi de *que* ou de *que de* :

« En faisant deux lieues davantage que par le droit chemin » (*Lanoue*, 664).

Les grammairiens modernes ont décidé que *davantage* devait s'employer absolument, sans complément, comme dans ce vers de Corneille :

« Vous promettez beaucoup, et donnez davantage » (*Polyeucte*, II, 2).

Dedans. — Employé comme préposition : c'était d'un usage très fréquent au XVIIe siècle ; aujourd'hui *dedans* n'est plus qu'adverbe.

« Dedans la sépulture » (II, 2). — « Dedans l'occasion » (III, 6) etc., etc. — « Va dedans les enfers plaindre ton Curiace » (Corneille, *Horace*, IV, 5). — « J'en voyais et dehors et dedans nos murailles » (Racine, *Thébaïde*, II, 1).

Il en était de même pour *dehors* qui n'est plus aujourd'hui qu'adverbe.

Toutefois quand *dedans* et *dehors* sont opposés l'un à l'autre, comme dans le vers de Racine, l'Académie accepte l'ancien usage :

« Les ennemis ne sont ni dedans, ni dehors la ville. »

Au delà de : emploi elliptique au figuré :

« Ce goût exquis et ce jugement que vous faites paraître... au-delà d'un âge » (*Epître* du XIIe livre) : *c'est-à-dire en allant au delà de votre âge, en le dépassant.*

Cf. les expressions : *au delà de ses forces, au delà de l'imagination.*

« L'hyperbole exprime au-delà de la vérité » (La Bruyère, 1).

Dessus : employé comme préposition (même remarque que pour *dedans*).

« Dessus la foi d'autrui » (II, 10). — « Fait s parler les droits qu'on a dessus mon cœur » (Molière, *Dep. am.*, I, 2).

Devant : marquant un rapport de temps :

« ...On le faisait lever devant l'aurore » (VI, 11). — « Dès devant la pointe du jour » (XII, 7). — « J'en goûte devant toi » : *avant toi* (IV, 3).

Aujourd'hui *devant* ne marque plus que le rapport de lieu : *devant la maison*. Pour marquer le temps, on emploie : *avant*.

« Devant toutes choses je lus quatre de vos lettres ». (Sévigné, III, 259).

Devers : mot vieilli, qui a les mêmes significations que *vers* ; toutefois il agrandit l'idée exprimée par le simple :

« Pour s'enfuir devers sa tanière » (II, 14). — « Devers l'Inde » (X, 15). — « Tout un grand peuple armé fuyait devers le port » (Corneille, *Pompée*, V, 1, variante).

En :

« En un besoin » (IX, 1). Nous dirions aujourd'hui *au besoin.*

« En mon endroit » (VIII, 22) : *à mon endroit, à mon égard.*

Encore ou **Encor** : en poésie, on écrit indifféremment l'un ou l'autre suivant le besoin. Dans l'ancienne langue, on écrivait aussi *encores* (sur l'*s* adverbiale, v. plus haut *avecques*). *Encore* s'emploie, dans un sens particulier, pour marquer une restriction :

« Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance » (VI, 3). — « Encor si la saison s'avançait davantage ! » (IX, 2 et même fable v. 33).

« Je n'y sais qu'un remède, encor est-il fâcheux. » (Corneille, *Rodog.*, IV, 3).

Car encore : même sens restrictif :

« Les animaux périr ! car encor les humains, Tous avaient dû tomber sous les célestes armes » (*Phil. et B.*, p. 400) : *passe pour les humains, on admettrait qu'ils fussent tombés.*

Entour : vieux mot qui a donné la locution prépositive : *à l'entour de* :

« A l'entour de ses flancs » (II, 9 et III, 7, vers 14).

« Les voilà tous à l'entour de lui » (Molière, *Princesse d'Elide*). — « Il envoya sonner le tambourin alentour de la ville » (Rabelais, *Garg.*, I, 26).

Entour était usité dans l'ancien français et souvent avec la valeur d'une préposition :

« Entour la Saint-Jehan que la rose est florie » (Berte, II). — « Comme aveilles chassent les frelons d'entour leurs ruches » (Rabelais, *Garg.*, I, 40).

Le mot n'est plus usité qu'au pluriel : *les entours du palais*. — *A l'entour* qui s'écrit plus souvent aujourd'hui *alentour*, a donné le substantif pluriel : *les alentours* (d'une ville, etc.)

Environ : employé comme préposition. (V. au lexique le mot pris substantivement.)

« Environ le temps » (IV, 22).

« Environ lui plus de vingt mille hommes » (*Roland*, II). — « Il m'envoya, environ mes six ans, au collège de Guienne » (Montaigne, I, 196).

La locution se retrouve dans les meilleurs écrivains du XVIIe siècle, et jusque chez Voltaire. Ce mot n'est plus aujourd'hui qu'adverbe.

Force : ce mot est devenu une sorte de locution prépositive marquant la quantité :

« Force moutons » : *beaucoup de moutons* (VII, 1).

La Fontaine l'emploie très souvent. L'ancienne langue disait : *force de gens*. Comme nous dirions : *quantité de gens :*

« Grant force d'archiers » (Commines, I, 8).

Cf. la locution *à force de.*

« A force de façons il assomme le monde » (Molière, *Misanthr.*, II, 5).

Hors :

« Si vous pouvez nous mettre hors » (II, 7). (V. dedans).

Hors s'emploie plus souvent aujourd'hui comme préposition : *hors le logis, hors la loi, hors de Paris.*

Jà : vieux mot populaire (latin, *jam*); nous avons gardé le composé *déjà ; Jà* sert à renforcer le verbe et signifie plus souvent *certes* que *déjà.*

« Jà ne plaise à votre seigneurie » (IX, 10).

« Quand Ribaut seroit pendu, ce ne seroit jà grand dommage » (Voiture).

Lors. — Terme déjà vieilli au XVII[e] siècle. (Ancien français : *l'ore* c'est-à dire *la ore, l'heure*, et avec l's adverbiale : *l'ores.*) Nous ne nous servons plus que du composé *alors* (*ad illam horam*).

« Ce que j'avançai lors » (IX, 10). — « Le sultan dormait lors » (XI, 1), pour lors (VII, 12).

Or représente le simple *horam :* maintenant. *Or çà* (v. çà). *Or bien* (VII, 16) : allons.

Allez, enfans, or bien, et passez outre, or bien (Rabelais, *Pant.*, V, 13).

Mais. — Ce mot, qui vient du latin *magis*, signifiait *plus* en ancien français :

« C'est son parler ne moins, ne mez » (Villon, *Grand Testament*). — « Ne pouvoit mes aller, car forment ert lassée » (Berte, XLVI).

Ce sens a été conservé dans la locution : *ne pouvoir mais* (ne pouvoir plus), *n'en pouvoir mais* (n'en pouvoir plus), c'est-à-dire n'être pas responsable de ce qui arrive, ne pouvoir s'y opposer en aucune façon :

« (Le lion) bat l'air qui n'en peut mais... » (II, 9 et VI, 3).

« Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre ? » (Molière, *Misanthrope*, III, 5).

Nonobstant. — Terme aujourd'hui vieilli, locution composée : *non obstant*, ne s'y opposant pas (*non obstante*) ; se prend, comme préposition, dans le sens de *malgré :*

« Nonobstant cet asile » (II, 8). — « Nonobstant la légèreté à ses pareils si naturelle » (VII, 6).

Le mot se prend aussi adverbialement :

« Vrai est que ces os lui croquoient parfois sous les dents : mais ils passoient nonobstant » (Despériers, *Contes*, LXXV).

Par. — Entre dans la locution *de par :*

« De par le roi » (VI, 14). — « De par tous les chats » (XII, 2).

Cette locution signifie *au nom de.* Avons-nous ici le substantif *part*, dont le *t* serait tombé dans l'écriture ? *de la part du roi.* Il est plus vraisemblable que *par* est réellement la préposition (*per*), jointe à *de :* ce redoublement de prépositions n'est pas rare dans l'ancienne langue. Quant au *t*, qui paraît dans certains textes du moyen âge, il ne prouve que la confusion entre les deux mots :

« Sainz Gabriel qui de part Deu le garde. » (Roland, CC.) : *de la part de... au nom de* (v. au lexique : *Croix de par Dieu*).

Parmi. — Pris, comme préposition, au sens étymologique de *par le milieu de :*

« Parmi des demeures pareilles » (III, 15). — « Un trésor supposé dont parmi les chemins on m'a désabusé » (Molière, *l'Etourdi*, II, 5).

Employé avec un singulier :

« Parmi la plaine » (XI, 1). — « Parmi l'éclat du sang vos yeux n'ont-ils vu qu'elle ? » (Molière, *Psyché*, I, 2).

Pris adverbialement :

« Mais je voudrais parmi quelque doux et discret ami » (VIII, 10).

« Quelque personnage que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmy » (Montaigne, I, 69).

Partant. — (*Par... tant, per tantum*), vieux mot qui peut encore s'employer aujourd'hui ; il est moins long que son synonyme *par conséquent.*

« Plus d'amour, partant plus de joie » (VII, 1).

Près construit sans *de :*

« Près un rivage » (VIII, 13).

près ne peut s'employer ainsi que quand il s'agit d'un lieu : près l'église.

Près de. — Cette locution était souvent remplacée au XVII[e] siècle par *prêt à* et *prêt de. Prêt à* avait alors un double sens ; il signifiait : 1° comme aujourd'hui : *disposé à :*

« La mort ne surprend pas le sage ; il est toujours prêt à partir » (VIII, 1).

2° *Sur le point de, près de ;*

« L'oiseau prêt à mourir » (III, 12). — « J'avais laissé madame de Vaubrun prête à devenir folle, madame Langeron prête à mourir » (Sévigné, IV, 132).

Prêt de s'employait également avec ces deux significations différentes :

1° « Le voilà prêt de faire en tout vos volontés » (Molière, *Dépit*, III, 8) : *disposé à faire.*

2° « Prêt d'être atteint, il s'éloigne des chiens » (VI, 10 et IV, 18) : *sur le point de, près de.*

« On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau : tout a été rompu » (Sévigné, III, 536).

Quelquefois. — Au sens archaïque de : *une fois :*

« J'ai quelquefois aimé » (IX, 2). — « Mais quelquefoys (une fois) qu'ung grand ours que nourrissoyt son pere, eschappa, et lui venoyt lescher le visage... » (Rabelais, *Pant.*, II, 4).

Sans doute. — Avec le sens de : *sans aucun doute, certainement :*

« Sans doute, il eut raison » (IX, 4).

Cette locution a pris aujourd'hui le sens atténué de : *peut-être, vraisemblablement.*

Si. — 1° Pour ainsi : « Si ferai » (IX, 15).

Notons de plus dans cette locution l'ellipse de *je : ainsi ferai-je.* — *Si* (latin, *sic*) était employé dans l'ancienne langue comme adverbe d'affirmation. Nous avons conservé cet emploi dans le langage familier : vous dites que *non*, je dis que *si.*

« Dea, mon amy, ne sçavez-vous parler françois ? — Si foys très bien, respondit le compaignon » (Rabelais, *Pant.*, II, 9).

2° Construit avec *que de* et un infinitif, dans le sens de *assez pour :*

« Je ne suis pas si chéri du Parnasse que de savoir orner... » (II, 1).

C'est une construction très fréquente au XVIIe siècle :

« Ouais ! je ne croyais pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert » (Molière, *Mal. Imag.*, II, 6.)

On supprime aussi *que :*

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ? » (I, 10).

Sur : « Présider sur les honneurs » (*Phil. et B.*, p. 401) : *aux honneurs.* — « Voyez sur quels États l'un et l'autre préside » (Corneille, *Théodore*, II, 2).

Emploi partitif : « *sur tous aimable* » (V. 18) : au-dessus de tous. « *Sur tous les animaux... j'ai le don de penser.* » (p. 306).

Tant que de :

« Si vous me vouliez faire tant d'honneur que d'y prendre... » (VIII, 10).

Nous dirions : *assez d'honneur pour.*

« Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence que de chanter et m'étourdir ainsi » (Molière, *Amphytrion*, I, 2).

Témoin. — Employé adverbialement et invariable :

« Témoin ces deux mâtins » (VIII, 25 et 27, etc.).

« Ce mot est indéclinable, et comme adverbe en cette phrase :

Témoin tous les anciens philosophes ; car, assurément, il faut dire *témoin* et non pas témoins. » (Vaugelas, *Remarques*).

Trop. — Construction remarquable après l'article indéfini :

« Je te crois un trop homme de bien ».

Nous supprimerions *un* (VIII, 13).

Voici. — Entre dans une locution composée :

« Voici de la façon que Descartes l'expose » (liv. IX, *Discours à Sablière*).

Nous dirions : voici de quelle façon Descartes... ou : voici la façon dont Descartes... Voyez plus haut l'emploi du conjonctif *que.*

Voire. — Adverbe dont le sens premier est *vraiment* (latin, *verum*) :

« Au dire voir, ils n'étaient qu'une poignée de gens... » (Froissart, I, 1, 32) : *à dire vrai.*

« Et comme les Normands, sans lui répondre voire » (Régnier, *Sat.* 3) : *sans répondre oui.*

Par extension le mot a pris le sens de *même ;* et c'est le sens où le prend La Fontaine :

« Voire chapitres de chanoines » (II, 2).

Adverbes de négation. — 1° Ellipse de *pas* ou de *point : ne* peut encore aujourd'hui s'employer seul avec certains verbes tels que : *pouvoir, oser, savoir : je n'ose, je ne saurais,* etc. :

« Celui-ci... n'eût voulu... en être soulagé » (I, 4).

« Et ne sais comme il y manqua » (VIII, 17).

Mais, même au XVIIe siècle, *ne* s'employait seul avec toute espèce de verbes :

« Le chien ne bouge, et dit... » (VIII, 17).

« Ne refuse à nos vœux un favorable appui » (Malherbe, I, 4).

C'est qu'en effet, dans l'ancienne langue, *ne* suffisait, sans l'adjonction de *pas* ou de *point*, pour marquer la négation :

« Li commanderes (commandeur) li respondi... qu'il ne me cognoissoit » (Joinville, LXXX).

Mais l'ellipse de *pas* rend parfois la phrase obscure, ainsi dans ce vers de La Fontaine :

« De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes (IV, 13) : *les chevaux ne sont pas nés de tout temps...*

2° Ellipse de *ne :* par contre *ne* est omis volontiers par La Fontaine, et *pas* ou *point* reste seul pour exprimer

la négation : *a*) dans les phrases interrogatives :

« Seront-ils point traités par vous de téméraires? » (VIII, 4).

Ce tour, préféré par Vaugelas, était même admis dans le style oratoire :

« Veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge ? (Bossuet).

b) avec des substantifs, le verbe étant supprimé :

« Pas un seul petit morceau de mouche... » (I, 1).

c) il arrive que la négation exprimée devant le premier verbe est entièrement supprimée devant le second :

« Ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse » (V, 9).

principalement après *que* suivant un comparatif :

« Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme que le Mogol l'avait été » (VII, 12). — (Sa rigueur) ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme » (Racine, *Thébaïde*, v. 1394).

3° Ellipse de *ni :* l'usage actuel exige que *ni* soit répété devant chacun des termes qu'on veut nier : *on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre*, etc. La Fontaine supprime quelquefois *ni* devant le premier terme :

« Et qui ne connaissait l'avent ni le carême » (IV, 11 et V, 7, vers 7).
« Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris» (Racine, *Iphigénie*, IV, 6).

4° *Aussi* remplaçant *non plus* dans les phrases négatives :

« Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi » (IX, 2).

Cette tournure était fort usitée au XVIIe siècle :

« Elle ne disait mot, ni lui aussi » (Sévigné, VIII, 494).

5° *Ni* dans une phrase elliptique :

« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage » (II, 11).

sous-entendez : *ne font;* la seconde proposition est donc négative.

6° Emploi explétif de la négation : il arrive qu'une négation en amène une autre par surcroît :

« N'ayant trait qui ne plût, pas même en ces rigueurs » (XII, 26).

Il semble qu'il faudrait retrancher *pas*, le dernier membre de phrase devant être affirmatif ; mais le poète veut dire *qu'elle* (Alcidamure) *ne déplaisait jamais, pas même en ses rigueurs.* — Cf. Mme de Sévigné :

« On défend aux volontaires de les suivre, ni de quitter les régiments où ils sont attachés » (VIII, 208).

La négation est amenée par le mot *défendre* (on leur ordonne de ne pas).

7° **Nenni.** — Ancienne négation, conservée encore dans les patois (I, 3) :

« Qu'elles ayent plusieurs ouys aux yeulx, et force nennys en la bouche » (Despériers, *Cymbalum*, 127).

Etym.: *nen* (*non*) combiné avec le pronom de la 3e personne : *il : nen-il.* C'est une formation identique à celle de *oïl*, qui est devenu *oui* (*hoc-o... il*).

VII. CONJONCTIONS. — **Comme.** — Pour *comment :*

« Voici comme Esope le mit en crédit » (IV, 22). — « A peine pouvez-vous dire comme il se nomme » (Molière, *Misanthrope*, I, 1).

Comme prend quelquefois un sens affirmatif :

« Comme il viendra, dit-elle » (IV, 22).

et il viendra, car il viendra.

Cependant que. — Locution conjonctive qui n'est plus usitée qu'en poésie ; elle signifie *pendant que*, avec une idée d'opposition :

« Cependant que mon front brave l'effort de la tempête... » (I, 22).

Il faut se reporter au sens premier de *cependant : ce étant pendant, pendant cela*, sens qui se retrouve dans ce passage de La Fontaine :

« Vous reviendrez bientôt ; je fais vœu cependant de dormir en vous attendant » (VII, 12 et IX, 16). — « Ce pendant que ledit duc mist à venir. » (Commynes, VII, 10).

Par extension du sens, *cependant* est devenu synonyme de néanmoins, pourtant.

Dès lors que (I, 14). — Du moment que ; voyez plus haut l'adverbe *lors.*

Devant que et **avant que.** — Les deux locutions s'employaient indifféremment au XVIIe siècle, et se construisaient : 1° avec le subjonctif :

« Devant qu'ils fussent éclos... » (I, 8).
« Je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées » (Molière, *Préc.*, 10). — « Avant qu'il mourût » (Préface, p. 58).

2° Avec l'infinitif ; dans ce cas on pouvait ne pas exprimer *de* après *que :*

« Il mourrait devant qu'être à la ville » (VI, 16). — « Devant que de l'acheter » (*Vie d'Esope*, p. 65). — « Avant que partir » (VI, 1). — « Avant que de les mener sur la place » (*Vie d'Esope*, p. 65). — « Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher » (Corneille, *Polyeucte*, V, 3).

(Sur l'emploi de la prépos. *de* devant l'infinitif, v. p. 414, n°s 2 et 3).

Encore que. — Loc. conj. gouvernant le subjonctif et signifiant *quoique, bien que :*

« On a peur de le voir, encor qu'on le désire » (VIII, 13).

(Voyez plus haut l'adverbe *encore* (ou *encor*), pris au sens restrictif.)

Jusque-là que. — Tellement que, à ce point que... (*Disc. à Mme de La Sabl.*, p. 305, note 1.)

« Il vécut dans une pauvreté évangélique jusque-là qu'après sa mort on ne lui trouva pas de quoi faire les frais pour l'enterrer. » (Racine, IV, 474.)

Mais indiquant une objection que l'auteur se pose à lui-même ; ce tour appartient au langage familier :

« Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point? (XI, 6).

« Mais dites-moy que signifie que les ligueurs ont double croix ?... » (*Sat. Ménippée*).

Moment : ce mot entre dans deux locutions conjonctives : *du moment que :* c'est-à-dire *aussitôt que :*

« Il perdit la voix, du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines » (VIII. 2).

Voyez préposition *de*, 8°.

Au moment que : pendant que, dans le moment où... :

« Au moment que je fais cette moralité... » (VIII, 4). — « Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle... » (Bossuet, *Orais. fun.* du prince de Condé).

Voyez plus haut l'emploi du conjonctif *que*, 10°.

Que : 1° employé avec la négation dans les propositions optatives :

« Que n'est cet avantage pour les ruines du visage! » (VII, 5).

Cf. Racine :

« Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts » (*Phèdre*, I, 3).

Supprimé devant le subjonctif, dans ces mêmes propositions :

« Un plus savant le fasse! » (II, 1). — « Non, monsieur, ou je meure! » (Racine, *Plaideurs*, v. 547).

« Qui voudra mordre y morde! » (*Id.*, *ibid.*, v. 716).

C'est la même ellipse de *que* dans l'expression familière :

« Ne vous déplaise » (I, 1).

qui se trouve complétée dans Molière :

« Ma bru, qu'il ne vous en déplaise, Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise » (*Tartuffe*, I, 1).

2° Propositions complétives :

« Le menaça que ses mauvais traitements seraient sus » (*Vie d'Esope*, p. 64).

« Allez les prier que chacun nous vienne aider » (IV, 22). — « La Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi » (Sévigné, II, 251).

Aujourd'hui *prier* se construit plus souvent avec *de* et l'infinitif : *je vous prie de venir chez moi demain.*

3° Propositions comparatives : un des termes de la comparaison est incomplet :

« Eh? qui connaît que vous les beautés » (VII, *à Montespan*) : *quel autre que vous.*

« Que peut-il faire que de prier le ciel... » (VII, 3).

Quelle autre chose peut-il faire que... — *Que* a donc ici le sens de *si ce n'est.*

« Puis-je former que des souhaits ? » (Molière, l'*Avare*, IV, 1).

Nous renvoyons à *de* pour l'emploi de *que* devant l'infinitif, après les locutions comparatives.

4° Propositions temporelles : avec inversion :

« Retourné qu'il fût au logis » (*Vie d'Esope*, p. 73) : *aussitôt que.*

« Les dieux me gardent de t'affranchir que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres » : *avant que* (id., p. 69).

5° Propositions finales : *afin que :* « descends que je t'embrasse (II, 15) : *de peur que* (afin que ne pas; latin *ne*) :

« Que sur nous ils n'attentent » (*Phil. et B.*, p. 402.). — « Sors vite, que je ne t'assomme » (Molière, *Avare*, I. 3).

6° Propositions consécutives :

« Cette perte ne put sitôt se réparer que la forêt n'en fût épargnée » (XII, 16).

« Faire la grâce que d'en porter » (IV, 12) : *assez de grâce pour en porter.*

Comparez plus haut, une tournure analogue avec *tant... que... de...*, et, *si... que... de...*

7° Propositions concessives. — *Que* signifie *s'il est vrai que*, *étant admis que* :

« Que le bon soit toujours camarade du beau, dès demain je chercherai femme » (VII, 2).

8° Locution elliptique :

« Que bien, que mal » (IX, 2) : c'est-à-dire *tant bien que mal.*

« Que bien, que mal, selon nos fantasies, Nous escrivons souvent des poësies » (Charles Fontaine, *Epître à Sagon*).

Si : 1° Avec le sens de *puisque :*

« Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ? » (I, 10). — « Comment oses-tu dire que tu es de noble race, si tu es le plus traître de tous les hommes? » : *en réalité, tu es le plus traître...* (Scarron, *Roman comique*, II, 14).

2° Employé comme substantif : *un si* : une objection, une difficulté, VI, 4.

« Les si, les car, les contrats sont la porte Par où la noise entra dans l'univers » (L. F., *Contes*). — « Que le diable t'emporte avec tes si et tes mais » (Regnard, *Retour imprévu*).

Tant... que : locution conjonctive employée plusieurs fois dans les Fables avec le sens de : *si bien que, tellement que* :

« Tout broutèrent, tant que le ciel permit aux loups d'en croquer quelques-uns. » (IX, 11, et p. 203, note 5).

Cf. Racine :

« Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne » (*Plaideurs*, v. 711).

VIII. CONSTRUCTION DE LA PHRASE. — 1° **Ellipses** : L'ellipse appartient au langage familier et populaire ; aussi La Fontaine en use-t-il à chaque instant. Nous avons déjà rencontré, dans les remarques précédentes, plusieurs cas d'ellipse (omission d'un pronom, d'un verbe, d'une préposition, etc.). A ces faits de syntaxe, il faut ajouter : *des locutions populaires :*

« ...Vous en aurez : point de cesse, point de relâche » (V, 6) : *vous aurez du travail plus que vous n'en voudrez.*

« Thibaut l'agnelet passera » (X, 5) : *y passera.*

(il passera par le gosier du loup) ; Cf. l'expression : *en passer par : il en passera par où ils voudront*, ou encore : *il passera par où ils voudront :* c'est-à-dire : il se soumettra à toutes leurs exigences.

Des tournures rapides :

« Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris » (XII, 14) : *comme elle était femme et mère...*

« On peut penser la joie » (XII, 15) : *quelle fut leur joie.*

« Toutes deux de même sang, Traitez-nous de même sorte » (VII, 17) : *puisque nous sommes de même sang.*

« Une sultane de renom, son chien, son chat et sa guenon, Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison, s'en allait en pèlerinage » (VIII, 15) : *avec son chien, etc.*

Dans cette phrase il n'y a qu'un seul sujet : *une sultane ;* aussi le verbe est-il logiquement au singulier. Les autres noms sont des compléments circonstanciels.

« Il est velouté comme nous, marqueté, longue queue, une humble contenance, un modeste regard, et pourtant l'œil luisant » (VI, 5).

(Même tournure que dans l'exemple précédent).

« Tout manger à la fois : l'impossibilité s'y trouvait » (XI, 9).

2° **Tournures synthétiques** : les écrivains du XVIIe siècle se rapprochent souvent de la syntaxe latine ; de là des tournures que le génie analytique de notre langue n'a pas conservées, et qui nous paraissent aujourd'hui obscures, par leur concision :

« L'embarras des chasseurs » (IV, 4).

c'est-à-dire causé *par* les chasseurs.

« Louanges du désert et de la pauvreté » (X, 9).

faites par le désert et par la pauvreté. (En latin, la *haine du Sénat* pouvait signifier : soit la haine éprouvée par le Sénat, soit la haine que l'on avait pour le Sénat.)

« Pendant l'humain séjour » (XI, 4) : *pendant son séjour parmi les hommes.*

« Je vois trop quel est votre usage » (IV, 13) : *de quel usage vous pouvez être.*

« Il tenta des asiles » (IX, 14) : *il chercha des refuges où il fût à l'abri.*

« Ce Scythe exprime bien un indiscret stoïcien » (XII, 20) : *donne l'idée de, est l'expression d'un indiscret stoïcien.*

« Mon voyage dépeint vous sera d'un plaisir extrême » (IX, 2) : c'est-à-dire *la peinture, le récit de mon voyage.*

Les latins disaient : « *Carthage prise* (pour : *la prise de Carthage*) termina les guerres puniques. »

« Il feignit vouloir gravir » (XII, 18).

Nous dirions : *il feignit de vouloir...* Notons que l'emploi de la proposition infinitive, inconnu au vieux français, est très fréquent chez les écrivains du XVIe siècle qui imitent les Latins :

« Ils demandoient les cloches leur estre rendues » (Rabelais, I, 18).

Constructions chargées. — Les écrivains du XVIe et ceux du XVIIe siècle aiment à subordonner plusieurs propositions les unes aux autres ; de là ces phrases complexes où les *qui* et les *que* se succèdent :

« Je ne puis qu'en cette préface je ne partage... » (XII, 26). — « Je ne puis, ma bonne, que je ne sois en peine de vous » (Sévigné, II, 498). — « Il n'est pas que vous ne sachiez des nouvelles de cette affaire » (Molière, *L'Avare*, V, 2). — « Il n'arrive rien dans le monde Qu'il ne faille qu'elle en réponde » (V, 11) : *sans qu'il ne faille.*

Ordre synthétique de la phrase. — Pour frapper plus vivement notre imagination, le poète sacrifie parfois la régularité grammaticale :

« Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau, les labyrinthes d'un cerveau l'occupaient... » (VIII, 26).

Voyez plus haut la construction du *participe passé* (6°). C'est parfois une incidente qui renferme l'idée principale :

« Sous vos seuls auspices, ces vers seront jugés, malgré l'envie, dignes des yeux de l'univers » (VII, *à Montesp.*).

Cette libre allure de la phrase entraîne avec elle une foule d'inversions.

3° **Inversions.** — Nous avons remarqué plus haut (préposition *de*,

2° et 7°) que l'inversion est un des caractères de la vieille langue française. Par souvenir du latin, et alors que l'on distinguait encore le cas sujet du cas régime, le complément (direct ou indirect) était souvent placé en tête de la phrase, ou avant le verbe. Ces tournures, encore très fréquentes au XVIe siècle, furent en partie conservées par la langue poétique. — Exemples du XVIe siècle : *le complément direct précède :*

« Toutes choses prenoit en bonne partie » (Rabelais, III, 2). — « Pour ce qu'un moindre mal un pire mal n'esteint » (d'Aubigné, *Tragiques*, éd. Lalanne ; p. 57).

La Fontaine :

« Puis en autant de parts le cerf il dépeça » (I, 6). — « L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent » (V, 18). — « On ne sut pas longtemps à Rome cette éloquence entretenir » (XI, 7). — « Peu de prudence eurent les pauvres gens » (VII, 8). — « Et le premier osa l'abîme défier » (VII, 12).

Corneille :

« Les deux camps mutinés un tel choix désavouent » (*Horace*, v. 1215, variante).

Le complément indirect précède : Voyez les exemples donnés plus haut, préposition *de*, 2° et 7°. — Ce genre d'inversion est très fréquent chez les poètes :

« Du palais d'un jeune lapin Dame belette, un beau matin, s'empara... » (VII, 16). — « Chez la devineuse on courait... » (VII, 15). — « Autrefois Progné l'hirondelle de sa demeure s'écarta, et loin des villes s'emporta... » (III, 15), etc., etc. — « Mon front au Caucase pareil » (I, 22). — « ...L'un d'avoine chargé » (I, 4). — « Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime » (XI, 7. — V. encore p. 373, note 1).

« La main des Parques blêmes De vos jours et des miens se joue également » (XI, 8).

Une inversion, longtemps consacrée dans la poésie française, c'est de placer le déterminatif uni par *de*, avant le déterminé :

« L'homme de la nature est le chef et le roi » (Boileau, *Satire*, 8).

Notons toutefois que La Fontaine en use très rarement :

« De ma musette il entendait le son » (IX, 18). — « D'animaux malfaisants c'était un très bon plat » (IX, 16).

Quant au sujet, il est souvent placé à la fin de la phrase, dans les passages narratifs :

« Dans une ménagerie... vivaient le cygne et l'oison » (III, 12). — « Du rapport d'un troupeau... se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite » (IV, 2).

4° **Construction double** (**anacoluthe**). — On pouvait au XVIIe siècle construire le verbe avec deux compléments, dont l'un est un nom et l'autre une proposition complétive :

« Notre chien, se voyant trop faible contre tous, et que la chair courait un danger manifeste » (VIII, 7). — « Se dit écolier d'Hippocrate... qu'il connait les vertus... » (V, 8). — Je vois votre chagrin, et que par modestie, Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie » (Molière, *Les Femmes sav.*, IV, 3).

Cette construction, pour être blâmée par certains grammairiens, n'en est pas moins très française :

« J'écoutais cependant cette simple harmonie, Et comme le bon sens fait parler le génie » (A. de Musset, *Poésies nouvelles*).

5° **Syllepses**. — Il y a syllepse quand on rapporte un terme à une idée implicitement comprise dans un autre terme :

« Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger » (VIII, 4).

Le mot *peuple* se rapporte aux Athéniens dont l'idée est renfermée dans le mot *Athènes*.

« Qui pourrait souffrir un âne fanfaron ? ce n'est pas là leur caractère » (II, 19) : *le caractère des ânes*.

« Le peuple aquatique l'un après l'autre fut porté » (X, 3).

Ils (les poissons) furent portés l'un après l'autre.

« *Un des dupes* » (IX, 8) : un de ceux qui furent dupes. Dupe a toujours été un substantif féminin ; on dit *être la dupe de quelqu'un*. Il n'est pas vraisemblable que La Fontaine ait fait une faute de français, en oubliant le genre du mot.

« Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge. Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin, Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin » (Racine, *Athalie*, v. 1408).

« Cette province est pleine de noblesse : il n'y en a pas un à la guerre ni à la cour » (II, 309) : *pas un noble*.

6° **Style indirect**. — La Fontaine en use fréquemment, pour abréger le dialogue.

1° Pour plus de rapidité, l'écrivain sous-entend le verbe *dire* dont l'idée est toujours comprise dans un premier verbe — et il supprime la conjonction *que* devant la proposition subordonnée :

« Elle allégua pourtant les délices du bain, La curiosité, le plaisir du voyage, Cent raretés à voir le long du marécage : Un jour il conterait à ses petits enfants Les beautés de ces lieux... » (IV, 11) : *Disant qu'il conterait un jour...*

Le conditionnel présent représente ici

le futur que nous aurions au style direct : *tu conteras un jour*, etc.

2° Il arrive aussi que le verbe *dire* (ou un verbe analogue) n'est pas même exprimé une première fois. Il n'y a plus alors de proposition subordonnée ; mais une proposition indépendante, marquant à elle seule le discours indirect :

« Les oiseaux se moquèrent d'elle : ils trouvaient aux champs trop de quoi » (I, 8) : *ils lui dirent qu'ils trouvaient.*

« Des députés du peuple rat S'en vinrent demander quelque aumône légère : Ils allaient en terre étrangère... Ratapolis était bloquée : on les avait contraints de partir sans argent... ils demandaient fort peu... » (VII, 3).

Ainsi l'imparfait de l'indicatif représente ici le présent de l'indicatif que nous aurions au style direct : *nous trouvons aux champs..., nous demandons...*, etc.

Dans le style indirect, l'imparfait du subjonctif remplace l'impératif du style direct : « *ils le prièrent qu'il leur enseignât le chemin...* » (*Vie d'Ésope*, 64) : enseigne-nous... ; « *partant qu'il prît garde au premier présage...* » (*Vie d'Ésope*, 69) : prends garde... ; « *il a dit que l'on fît venir demain ses amis...* » (IV, 22) : faites venir... ; cf. Sévigné (2 août 1676) : « *Ils criaient qu'on les menât au combat ; qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général ; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort ; qu'on les laissât faire ; qu'ils étaient furieux*, etc... : » menez-nous au combat ; nous voulons venger... ; nous ne craignons rien ; nous vengerons, etc.

3° Tout autre temps de l'indicatif peut être aussi employé :

« Il songe à son malheur. Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ? En est-il un plus pauvre en la machine ronde ? Point de pain quelquefois et jamais de repos... » (I, 16).

Telles sont les réflexions que se fait le bûcheron ; et c'est bien lui qui parle. Voilà donc le discours indirect exprimé par des interrogations, par des exclamations directes. — Il semble parfois que ces deux procédés : le discours direct et le discours indirect, soient confondus par un artifice ingénieux :

« Elle (la pie) offre d'avertir de tout ce qui se passe, Sautant, allant de place en place, Bon espion, Dieu sait » : *je saute, je vais... et je suis, Dieu le sait, bon espion* (XIII, 11).

En résumé, le discours indirect, tel que l'emploie La Fontaine, repose le plus souvent sur l'*ellipse*, et ce sont ces sous-entendus rapides, ces brusques changements de tournures qui lui conservent la grâce et la vivacité de la conversation.

LEXIQUE

DE LA LANGUE DE LA FONTAINE

A quelles sources La Fontaine a-t-il pris son vocabulaire? — **Les mots populaires.** — Il connaît les ressources du langage populaire, la vraie langue, selon Malherbe ; il n'hésite pas à prendre les locutions triviales, mais énergiques qui peignent les choses. (Ex. : *Tripotage.* — « *Ce ne fut pas sans boire un coup* » ; *il ne trouva plus rien à frire* (XII, 6) ; *tandis que coups de poing trottaient* (I, 13) ; *pour un sou d'orage* (IV, 8). Il cite des proverbes villageois (II, 10 et III, 1). — **Les vieux mots** : c'est-à-dire tombés en désuétude, ou conservés dans les provinces. La Fontaine en a pris un bon nombre dans Rabelais et dans les autres conteurs du xvi[e] siècle : *nitée*, *chartre*, *déduit*, *boquillon*, *hère*, *drille*, *liesse*, *chevance*, *lippée*, tous ces mots « gardent avec eux quelque chose de la naïveté du bon vieux temps ». (Taine.) La Bruyère et Fénelon regrettaient la perte de tant de mots si bien faits et si commodes, et que l'usage avait proscrits. La langue ne pouvait-elle être épurée sans s'appauvrir ? — **Les termes techniques.** — En même temps, La Fontaine utilise les vocabulaires des arts et métiers. Il semble qu'il ait suivi le précepte de Ronsard « de s'adresser aux orfèvres, fondeurs, maréchaux, minerailliers, comme à la marine, vénerie, fauconnerie, pour leur demander des métaphores et des comparaisons ». Seulement, en se servant des mots techniques, La Fontaine n'hésite pas a les employer au sens propre quand il en est besoin. — **Termes de vénerie.** — Fin du livre IX, p. 307, sur la chasse au cerf ; et XII, 23 : la chasse au renard ; la chasse au lièvre. — **Termes de fauconnerie** : *leurre*, *gorge-chaude*. — **Termes d'agriculture** : l'*oût*, I, 1, *enter un arbre*, XI, 8. — **Le langage de la Cour** : le *Renard se dispense ;* le *Loup en fait sa cour au coucher du Roi.* (VIII, 3). La circulaire écriture de Sa Majesté lionne est rédigée dans le style officiel des chancelleries (VII, 7. — Cf. VIII, 14). Ailleurs, ce sont les expressions affectées par les beaux-esprits (I. 10), et le jargon de la galanterie : l'*objet*, la *jeune merveille* (VIII, 13 — IX, 2). — **La langue de la dévotion** : Elle est familière au Rat, las des *soins d'ici-bas ;* entendez aussi parler le *saint homme de chat*, *le bon apôtre.* — **La langue du Palais** : La jurisprudence et la chicane sont représentées par un grand nombre de termes. (V. par exemple, la discussion juridique entre les frelons et les mouches à miel (I, 21), et le testament expliqué par Esope (II, 20).

L'imitation du latin. — Comme tous les écrivains de son temps, La Fontaine subit l'influence du latin classique : il rapproche les mots de leur sens original, de leur signification latine (V. *charme*, *supposer*, *dissoudre*, etc.), et pour les tournures de phrase : *Grammaire*, p. 421, 2°. — **Les mots attribués à La Fontaine.** — A-t-il créé tous les mots dont on lui attribue ordinairement la paternité, parce qu'ils ne se trouvent pas dans les dictionnaires du temps ? La plupart existaient avant lui ; il les a fait seulement passer de la langue parlée dans la langue écrite. (V. *croqueur*, *daubeur*, *émoucheur*, *épongier*, *fabuliste*, *gobeur*, *grimaceries*, *pondeur*, *souriquois*, *volereau*, etc.)

V. l'*Essai* de *Marty-Laveaux* (1853) ; — « *les Fables de L. F.* », par *Delboulle* (1891) ; — un vocabulaire de *Lorin* (1852) ; les tomes X et XI de

l'édit. Régnier, etc. — Nous citons dans notre lexique les dictionnaires anciens de *Nicot*, 1606 ; *Cotgrave*, 1610 ; *Ménage*, 1650 ; *Furetière*, 1665 et 1690 ; *Richelet*, 1680 ; la 1[re] édition du Dict. de l'Académie française, 1694 ; le dict. publié à *Trévoux* au XVIII[e] siècle ; — les dictionnaires modernes sur l'histoire de la langue de *Littré ; Godefroy* (en cours de publication) : *Hatzfeld-Darmesteter* (idem) ; *Scheler*, 3[e] édit., 1888 ; *Körting*, 1891.

Abord (d'). Tout d'abord, dès l'abord, aussitôt, VIII, 14.

Nous autres, grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. (MOLIÈRE, *Médecin malgré lui.*)

Dans l'abord, au commencement, II, 9.

Abus. Avec le sens d'erreur, égarement, VIII, 3. Cf. s'*abuser*, c'est-à-dire se tromper. — Le mot se trouve dans Corneille avec le même sens.

Je pardonne un abus que l'amour a formé. (*Œdipe*, IV, 1, et *Poés. div.*, 35.)

Accident. D'une façon générale : événement amené par le hasard, bon ou mauvais.

Ce sont là les projets qu'on fait après un accident favorable. (*Lanoue*, 645.)

Absolument : événement malheureux. VII, 1. Le mot appartient au style élevé :

« Mais nous ne verrons point de pareils accidents, Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents ». (CORNEILLE, *Cinna*, II, 2.)

Accoutumance. Excellent mot, maintenant vieilli, qui signifie : action de s'accoutumer, habitude, IV, 10.

« Mainte chose desplet novele, Qui par acoustumance est bele ». (*Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 7176.)

Dérivé de *accoutumer*.

Accoutumer, *à* et *coutume*, *avoir accoutumé*, locution très française, tombée cependant en désuétude, et signifiant = avoir l'habitude de : avec un infinitif, on met la préposition *de*, VIII, 14 :

« Je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts ». (CORNEILLE, *Examen d'Horace.*)

Achoppement, ce qui fait achopper, VI, 18. Achopper est un vieux mot qui signifie : buter du pied contre un obstacle (*à* et *chopper*, même sens).

« Notre raison s'achoppe à tant d'empeschement ». (CALVIN, *Inst.*, 150.)

Le dérivé n'est plus usité que dans cette expression : *pierre d'achoppement*, obstacle.

Adresser, pris absolument, au sens neutre, I, 17, toucher droit où l'on vise.

Aller droit au but. Ce tireur au blanc a bien adressé, dès le premier coup il a emporté le prix ». (FURETIÈRE.)

Cf. Calvin. (*Inst. chr.*, 130.)

« Dieu permet bien que les trompeurs adressent quelquefois à dire vérité ».

Affaire. Avoir affaire de quelqu'un, avoir besoin, II, 11 ; VIII, 19.

« Et conter pour conter me semble peu d'affaire ». VI, 1 : *Ne me semble d'aucun besoin.*

C'est l'affaire, X, 14, = *c'est ce qui importe*. Le mot est un composé verbal ; on a dit d'abord :

Avoir à faire une chose, ou d'une chose.

Affiner. Tromper, tendre un piège, et plus encore : *prendre au piège*, III, 18. Affiner, c'est proprement amener quelqu'un à la *fin* que l'on cherche.

« Il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie ». (MONTAIGNE, I, 107.)

Affiner est un composé de *finer*, qui est lui-même dérivé du substantif *fin*, et qui signifie *mener à fin*, *achever*.

« Tantes batailles en avons afinées ». (ROLAND, v. 1465.) : *Nous en* (avec cette épée) *avons gagné tant de batailles.*

Ne pas confondre, comme l'a fait Littré, ce vieux verbe affiner, aujourd'hui perdu, avec *affiner* signifiant *rendre plus fin*, *plus délié*, *purifier* (de l'or, de l'argent). Ce dernier mot vient de l'adjectif *fin*.

Affliger. Avec le sens d'abattre, anéantir. C'est le sens du latin *affligere*, XII, 13.

« Je serai du parti qu'affligera le sort. » (CORNEILLE, *Horace*, I, 1.)

Le mot a perdu de sa force : je suis affligé : j'ai de l'affliction, du chagrin.

Agasse. XII, 11. On écrit aussi *agace*. C'est dans l'ancienne langue le nom de la pie. Cf. le provençal *agassa*, et l'italien *gazza*.

Agréer. Dans le sens neutre de plaire. Agréer se disait aussi bien d'une personne que d'une chose, IV, 5, et *Dédicace*, p. 76.

« Elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes ». (MOLIÈRE, *Impromptu de Versailles.*)

Agréer se prend aussi dans le sens

actif de recevoir favorablement. (*Phil. et Bauc.*, p. 398.)

Nos hôtes agréeront les soins...

Aigle. Aujourd'hui le mot est du masculin quand il désigne l'espèce ; il est du féminin quand il s'applique à la femelle. Dans l'ancienne langue, le mot avait dans les deux cas le genre féminin. Au XVIIe siècle, on hésitait encore sur le genre du mot. La Fontaine s'est décidé pour le féminin. Dans la fable 8 du livre II, il écrit : *princesse des oiseaux ;* il est vrai que dans cette fable il s'agit d'une femelle ; mais ailleurs, XII, 11, l'Aigle est « *la reine des airs* », alors qu'*elle* représente l'espèce entière. La Fontaine fait du substantif dérivé féminin « *aiglonne* » un adjectif « *la gent aiglonne* », III, 6. Cf. *marcassine.*

Alerte, et, selon l'orthographe étymologique des premières éditions : *à l'erte*, VIII, 22, de l'italien *all'erta ;* proprement sur la côte, sur l'éminence. *Stare all'erta*, se tenir sur la côte, et par suite *en éveil*, et comme ajoute La Fontaine « sur ses gardes ».

« Le pilote, prévoyant un grain, commenda tous estre à l'erte ». (Rabelais, *Pant.*, IV, 18.)

Aliboron (*maître*). Sobriquet donné à l'âne, I, 13. Etymologie douteuse : Ménage regarde *aliborum* comme le génitif d'*alibi*, et il pense que :

« *Maître aliborum* a été dit premièrement d'un homme fécond et subtil à trouver des *alibi* ».

Cette étymologie est de pure fantaisie. Mais ce qui est plus certain, c'est qu'*Aliboron* était en effet, à l'origine, le synonyme de savant homme, docteur. Puis le mot a été appliqué par ironie et antiphrase aux ignorants vaniteux qui font profession d'un savoir qu'ils n'ont pas. Les textes du moyen âge confirment cette explication.

« Si je fusse roi ou régent, ou un grant maistre aliboron, Chascun ostat son chapeau ». (*Miracle de sainte Geneviève.*)

Altercas (*s* muette) XII, 8.

« Il est suranné ; c'est un débat, une contestation ». (Richelet.)

Altercat, dans Furetière ; se rattache au verbe *alterquer*, également vieilli, et qui signifie prendre la parole à son tour (*altercari*, *alter*, autre) ; par extension : *se disputer.* — Nous disons aujourd'hui : *altercation*, autre forme également ancienne.

Amant signifiait simplement, au XVIIe siècle, celui qui aime, ou celui qui se pose en prétendant, qui fait sa cour, pour épouser, VII, 5.

« Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant, » dit Camille de Curiace, son fiancé ». (Corneille, *Horace*, IV, 5.)

Amasser. Ce verbe s'employait autrefois au lieu de ramasser, IX, 9. La première édition du Dictionnaire de l'Académie le définit ainsi :

« Relever de terre ce qui est tombé, amasser ses gants, amasser un papier. » « Qui sçaurait le poids d'un sceptre ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit à terre ». (Montaigne, I, 330.)

Ame. Désignant le principe de la vie, VI, 13 :

« L'âme lui revient »

et VIII, 16 :

« Il pénétra jusqu'aux ressorts de l'âme. » « Venez et recevez l'âme de Mithridate ». (Racine, *Mithr.*, V, 5.)

Cf. l'expression : *il a rendu l'âme*, il est mort. La Fontaine a dit ailleurs :

« Je respire à regret, l'âme m'est inutile ». (*Elégie à Clymène.*)

C'est le sens du latin *anima :* souffle, et par image : principe vital.

Amour. Féminin dans l'ancienne langue (v. Clément, *Gr. franç.*, § 81 et 65.) Au XVIe siècle, on fit *amour* du masculin, au singulier, par imitation du latin où *amor* est du masculin. Le mot resta féminin au pluriel.

« Le plaisir des amours printannières, IV, 22 ».

Mais la règle n'était pas encore formelle, et l'on faisait souvent *amour* du féminin, même au singulier :

« Par amour singulière ». VIII, 22.
« Votre absence dont je sens l'amertume au travers de toute l'amour maternelle ». (Sév. III, 173).

Antipode. VIII, 24.

« Peuple, antipode des Césars ».

Au propre, l'antipode est celui qui habite à l'extrémité d'un diamètre de la terre, par opposition à celui qui habite à l'autre extrémité. Au fig. : = *qui est l'opposé de.*

« L'antipode de la raison ». (Molière, *Préc. ridic.*, scène 9.)

Apôtre. *Le bon apôtre :* expression ironique, se dit d'un homme hypocrite et de mauvaise foi, VII, 16, et X, 3.

« Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre ». (Racine, *Plaideurs*, I, 1.)

(Cf. les emplois ironiques de *bon* et de *beau*).

Apparemment = comme il appart, à en juger par la vue, III, 11.

..... le respect de son âge, [suffrage.
Du moins apparemment, soutiendra son
(CORNEILLE, *Othon*, III, 5.)

Aujourd'hui le mot n'a plus que le sens dubitatif de *vraisemblablement*.

Appât. C'est au sens propre la pâture qui sert à prendre le gibier ou le poisson, X, 10. — Pris au figuré :

« Ils goberont l'appât (des flatteries), » VIII, 14. — « L'appât du langage », X, 11. — « Prendre la multitude par l'appât de la liberté. » (BOSSUET, *Oraison fun. de la Duchesse d'Orléans.*)

En ce sens figuré, le pluriel de *appât* (ou *appast*) a été écrit *appas*.

« Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas ». MOLIÈRE, (*Tartuffe*, IV, 1.)

Cependant La Fontaine emploie ce pluriel *appas*, au sens propre, IX, 2; dans ce cas, nous écririons *appâts*. — Mais ce qui est tout à fait irrégulier, c'est de faire du mot *appas* un singulier. Cette faute se trouve plusieurs fois dans Corneille.

« Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice ». (*Nicomède*, IV, 2), et dans Molière. (*École des femmes*, I, 1.)

Appeau (autre forme de *appel*). « Sifflet d'oiseleur, avec lequel il attrape les oiseaux en contrefaisant le son de leur voix » (Furetière) et par extension : toute espèce de piège, VIII, 21.

Appétit. Le sens général et premier du mot est : désir des sens, mouvement par lequel la nature cherche à satisfaire un besoin. (Latin, *appetitus*, de *appetere* = désirer, aller vers.) Par extension : inclination morale, goût, passion, etc.

« Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes ». VIII, 27.

« L'ambition qui est un appétit désordonné des charges et des grandeurs. » (PASCAL, *Provinciales*, 9.)

« Il jugea qu'à son appétit » = suivant son goût, I, 7. — « De tout leur appétit dormaient... » = *de toutes leurs forces*, V, 6.

Spécialement, le mot a désigné le désir, le besoin de la nourriture :

« Mes appétits gloutons ». VII, 1.

Appointer. XII, 8 :

« Ils seront appointés contraire. »

= Ils seront brouillés ensemble.

Locution proverbiale tirée du langage du droit; on *appointait* les parties, quand le juge, avant de les entendre, leur ordonnait de produire chacun un mémoire sur leur cause. *Appointement* en ancien français signifiait raccommodement, conciliation.

Contraire est pris adverbialement. dans le sens de *au contraire :*

« *Ils seront donc mis en contradiction, en opposition* ».

Appointeur. XII, 27. Celui qui appointe, qui accommode un procès. Le mot, autrefois très français, n'est pas dans le Dictionnaire de l'Académie.

Aragne. III, 8; et X, 6. Vieux mot, du latin *aranea*. — La langue moderne a adopté *araignée*, qui vient du dérivé *araneata* (en latin : choses faites par l'araignée) et qui dans l'ancienne langue avait ce sens étymologique de *toile* d'araignée.

« Gardez-vous de faire comme l'araigne, qui convertit toutes les bonnes viandes en venin. » (*Marg. Nouv.*, 36.)

Arboriste. Celui qui étudie les vertus médicinales des arbres et des plantes, V, 8.

« Médecin, arboriste, anatomiste ». (RONSARD, Préface de la *Franciade*.)

(Dérivé du lat. *arbor*) — *arboriser*, même sens (V. Rabelais, I, 23.) Ces mots ont été confondus avec *herboriste* (latin, *herba*), *herboriser*, et remplacés par eux.

Archipatelin. IX, 14. 1° *archi :* préfixe tiré du grec, marquant le superlatif : archifou, archiprêtre; 2° *patelin :* le mot est venu de la célèbre farce de *L'Avocat Patelin*. Par ses flatteries, Patelin se fait vendre à crédit du drap, et cité devant le juge par le marchand qu'il a trompé, il se tire d'affaire par de vaines paroles et des contes en l'air. — Le mot est resté dans la langue comme synonyme de flatteur et de trompeur. V. *Tartuffe*.

« Ce n'était point Tartufe, ce n'était point un patelin, c'était un prélat de conséquence ». (SÉVIGNÉ, 12 avril 1680.)

Dérivés : *pateliner*, *patelinage :* tromper, tromperie. *Archipatelin :* c'est donc un homme des plus fourbes, un maître trompeur.

Arcs - boutants *Vie d'Esope*, page 73. Ce mot est écrit dans l'édit. originale : des *arcboutants*.

Arrêter, pris au sens neutre, VII, 6, — III, 5, dans le sens de séjourner (faire un arrêt).

« Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter ». (MOLIÈRE, *Mis.*, III, 5.)

Arrière-neveu. (Voir **Neveu**.)

Art. Emploi remarquable du pluriel, dans le sens de : moyens, pratiques, méthodes (c'est le sens du latin *artes*), VIII, 3. *Des médecins de tous arts*, c'est-à-dire représentant les méthodes, les écoles les plus diverses.

Cf. la définition de Furetière « Art

est principalement un amas de préceptes, de règles, d'inventions et d'expériences... »

Artisan. Dans le sens d'*artiste*, III, 10, — IX, 6. C'est un sens perdu; aujourd'hui *artisan* veut dire seulement : celui qui exerce un art mécanique, un métier.

« Peintre, poète, ou aultre artisan ». (MONTAIGNE, III, 25.)

V. *Ouvrier*.

Assignée. VI, 20. L'orthographe de l'édit. de 1678 est *assinée*, elle représente la prononciation du temps. Nous prononçons encore *sinet*, et nous écrivons *signet*.

Assurer. *Je m'assure*, c'est-à-dire, j'en suis persuadé, j'en ai l'assurance, II, 15.

« Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure ». (MOLIÈRE, *Ecole des Femmes*, II, 2.)

Atourné. VIII, 7, participe passé du vieux verbe *atourner* (*à* et *tourner*) qui signifiait ajuster, préparer, parer.

« Les femmes atornent la viande à ceulx qui vont en la bataille ». (JOINVILLE, 264.) « Comme chascun paroit sa fille et l'atournoit d'ornements ». (MONTAIGNE, III, 159.)

Dérivé : *Atour* (v. fr. *atorn*), parure, plus usité aujourd'hui au pluriel; VI, 21. *Les atours* : les ornements de la parure.

Attaché. Employé absolument, dans le sens de appliqué (à ses réflexions), plongé dans ses méditations, VIII, 26. Sens rare. Comparez les emplois figurés d'*attacher* :

« (L'apologue) nous attachant à des récits... » (VII, *à Montesp.*).

« Inventez des ressorts qui puissent m'attacher ». (BOILEAU, *Art poét.*, 3.) « Les yeux attachés sur lui ». (FÉNELON, *Télémaque*, 7.)

Attendre (s'). Construit avec un nom de personne, dans le sens de compter sur l'aide, le secours de. ., IV, 22, et XI, 3.

« Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre? » (RACINE, *Britannicus*, II, 6.)

Aujourd'hui *s'attendre* ne se construit plus qu'avec un nom de choses : *il s'attend à tout*.

Autant. *Boire d'autant*, « pour dire : boire beaucoup. Cette façon de parler est du style familier. » Diction. de l'Académie, 1694. — En réalité, *d'autant* signifie dans la même proportion, de la même quantité que celui avec lequel on boit. La Fontaine explique lui-même la locution, en la complétant par une autre, II, 10.

« Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison Firent à l'éponge raison ».

Faire raison à quelqu'un, c'est répondre en buvant aux santés qu'il vous a portées : boire autant que lui.

« Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant ». (BOILEAU, *Satires*, 2.)

Avare. Ce mot avait deux sens au XVIIe siècle : 1° il signifiait, comme le latin, *avarus : cupide, rapace*, VII, 12.

« Tu disais en ton cœur avare : je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie ». (BOSSUET, *Or. fun. de Marie-Thérèse.*)

C'est encore dans ce sens que La Fontaine prend le terme d'*avarice*, V, 13, et surtout XI, 7.

2° *Parcimonieux à l'excès ;* qui ne touche pas à son argent, qui lésine sur la dépense, IV, 20. C'est le seul sens usité aujourd'hui.

Avenir. Ancienne forme très usitée encore au XVIIe siècle, de *advenir* (latin *ad venire*) : échoir, se produire; *il avint*, V, 18 et IX, 1 et 2.

« Quoiqu'il en avienne ». (CORNEILLE, *Nicom.*, V, 7.)

Dans les textes du XVIIe siècle, on rencontre souvent le mot écrit : *advenir;* mais le *d* ne se prononçait pas.

Aventure (latin, *adventura*, participe futur pluriel neutre.) Ce qui arrivera en bien ou en mal : entreprise dont l'issue est incertaine ou hasardeuse.

« Courir mainte haute aventure ». VIII, 24, — I, 11,

Par extension : bonne chance, rencontre heureuse (toutefois encore avec l'idée d'un risque à courir).

« Chercher aventure ». I, 10 et VII, 12.

De là le dérivé *aventurier*, X, 13.

« Sous espoir de grosse aventure ». IX, 10.

C'est un terme de négoce « mettre de l'argent à la grosse aventure, pour dire le mettre à profit sur le négoce de mer et sur la quille du vaisseau, où on risque le naufrage, et la prise des corsaires. Le bureau des assurances répond de la grosse aventure » (Furetière). — *d'aventure :* locut. adverbiale = (par aventure) par hasard, I, 22.

Babouin. Nom de singe; employé au figuré, et par plaisanterie, il signifie un vilain petit garçon : I, 19. — Dérivé de *baboue*, moue, qui se rattache à *babine :* nom vulgaire des lèvres chez les singes et les chiens. — Espagnol : *babuino ;* italien : *babbuino*.

Bâiller aux chimères. II. 13. Les

éditions données par La Fontaine ont *baailler* qui est l'ancienne forme du verbe bâiller : faire un bâillement. — Bâiller aux chimères, c'est donc proprement faire un bâillement en regardant des chimères. Littré estime que La Fontaine aurait dû écrire *bayer* qui veut dire : tenir la bouche ouverte en regardant quelque chose. C'est ainsi que l'on dit :

Bayer aux corneilles. (MOLIÈRE, *Tartuffe*, I, 1.)

La Fontaine écrit encore :

« Le nouveau roi bâille après la finance ». VI, 6. — « Aller béant (verbe *bayer*) aprez les choses futures. » (MONTAIGNE, I, 11.)

La confusion entre les deux verbes est facile, à cause de la similitude de prononciation. *Bayer* se prononce à peu près comme *bâiller*.

Balandras. VI, 3. Long manteau de campagne (provençal, *balandra*; espagnol, *balandran*; italien, *palandrana*. Régnier a employé la forme espagnole.

« A son long balandran changé son manteau court. » (Satire 14.)

Baller. IX, 3. Vieux mot, synonyme de danser.

« Il fut dansé, sauté, ballé ». (L. F. JOCONDE.)

« Ils vont chantans par la ville, en ballant leur danse armée ». (AMYOT, *Numa*, 23.)

Substantif verbal : *bal*.

Barbacoles. XII, 8. Ce terme, forgé sur le latin, paraît désigner les maîtres d'école, les pédagogues qui, pour imposer aux écoliers, portaient une longue barbe. (*Qui barbam colit* : celui qui porte la barbe, qui la laisse pousser). *Barbacole* est le nom d'un maître d'école dans un opéra italien : le *Carnaval*, représenté pour la première fois en 1675. Il est bien probable que l'opéra a mis le mot à la mode. (V. Dangeau, VII, 243.)

Bateaux. *Arriver en trois bateaux*, IX, 3. Expression proverbiale, et qui, par son exagération comique, rehausse dans ce passage l'arrivée pompeuse du singe. Rabelais avait dit à peu près de même que la jument de Grandgousier :

« Fut amenée par mer en troys carracques et un brigantin ». (*Gargantua*, 16.)

Furetière cite la même expression, avec un emploi particulier : « On dit ironiquement à ceux qui vantent trop quelque personne :

« Il n'en vient que deux en trois bateaux ».

C'est-à-dire que l'espèce en est rare. » (V. H. Estienne, *Dialogues du lang. ital.* Édit. Ristelhuber, II, 288.)

Battre la campagne, VII, 10. Expression figurée : s'égarer en des projets chimériques.

« Des raisons qui ne feront que battre la campagne ». (MOLIÈRE, *Fourberies de Scapin*, II, 8.)

« Battre, en termes de chasse, signifie étendre ses veneurs par la campagne pour faire lever et sortir le gibier. Battre le bois, la plaine, les buissons. On dit figurément en ce sens d'un orateur, d'un écrivain, qu'il bat la campagne, qu'il bat bien du pays, pour dire qu'il s'égare, qu'il s'éloigne de son sujet. » (Furetière.)

Beau. — Le mot pris dans un sens ironique, entre dans une foule de locutions familières :

« Beau sire ! I, 5, » — « Pendant ce beau discours, VIII, 17 ». — « Comme beaux petits saints, IX, 14. » — « La donner belle à quelqu'un » : *se moquer de lui*, XII, 2.

On dit de même : *la bailler belle*.

« Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle. » (MOLIÈRE, *Femmes sav.*, IV, 3.)

(V. *Grammaire*, adjectifs, 2°). — Pris adverbialement, *beau* signifie *vainement* :

« Il eut beau faire agir ». VI, 3.

Quelquefois, l'adjectif est simplement redondant : *un beau jour; à beaux deniers comptants; déchirer à belles dents.*

« Au beau premier lapidaire » : *au premier venu*, I, 20. — « En un beau matin, II, 18. » — Daims et cerfs bons et beaux, II, 19 ». — « Bien et beau, II, 16 » : *comme il faut.*

aujourd'hui nous employons la construction inverse : *bel et bien*. V. l'emploi analogue du mot *bon*.

Bel esprit (le, un). Ce mot désignait tantôt la culture des lettres, la délicatesse de l'esprit ; tantôt une personne lettrée, capable de juger les ouvrages et d'écrire elle-même. Le mot fut à l'origine pris en bonne part.

« O vous donc qui, brûlant d'une ardeur perilleuse, courez du bel esprit la carrière épineuse ». (BOILEAU, *Art. poét.*, I.) — « Et bel esprit, il ne l'est pas qui veut ». (MOLIÈRE, *Femmes sav.*, vers 848.) —

La Fontaine range Mlle de Sillery parmi les beaux esprits, VIII, 13. Le mot prit bien vite un sens péjoratif, et désigna l'affectation de l'esprit, le pédantisme.

« Ascagne est statuaire et Cydias bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne » (LA BRUYÈRE, *De la société*). — « Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde ». (J.-J. ROUSSEAU, *Émile*, V.)

Bertrand. IX, 3, IX, 16, et XII, 3. « Nom propre d'homme qu'on a donné à un singe. — Les Italiens ont de même appelé un singe Bertuccio, de Bertus, nom propre d'homme. » (Ménage.) Bertrand était sans doute le nom de quelque pièce du théâtre italien. (V. *Gille*.)

Besacier. I, 7. = porteur de besace. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires du XVII[e] siècle ; mais il se rencontre au XVI[e]. (V. Delboulle.)

« Ceux qui s'appellent religieux, tant des caymans, ou besaciers, ou bribeurs (ceux qui vivent de bribes.)

(C'est-à-dire des moines mendiants.) H. Estienne (*Apologie*, éd. Rist., II, 288.) La besace est une longue pièce de toile cousue en forme de sac ouvert par le milieu et fermé par les deux bouts, dont chacun est une poche. (Lat. populaire : *bisaccia*, *bis*, deux fois, et *saccus*, sac. — Cf. *bissac*.)

Besogne. I, 18.

« Pour toute besogne avait un brouet clair » : *pour tout apprêt, pour tout mets.*

Le mot avait, dans l'ancien français, un sens très large : il signifiait ce qui sert aux besoins, et aussi, comme aujourd'hui, ce qu'il est nécessaire de faire, travail, ouvrage. — Il s'écrivait : *besoigne*, forme féminine de *besoing* (besoin).

« Renvoyerent leur harnois, sommes, malles et habits par mer ; si arriverent ces besognes à l'Escluse en Flandre ». (FROISSART, I, 1, 44.)

Bestion. Petite bête, diminutif de *beste* (latin, *bestia*), bête. (Cf. le diminutif *bestiole*), III, 8, et X, 6 ; mot hors d'usage. On appelait aussi *bestions* les représentations de bêtes sur des tapisseries, ou dans les ornements d'architecture. (V. Philibert Delorme, *Archit.*, IV, 10.) (L'italien *bestione* est au contraire un augmentatif et signifie : *grosse bête*.)

Bête.

« On les menacera de moi comme de la bête ». (*Vie d'Esope*, p. 64.)

« On appelle populairement la bête, ce qui fait peur : « *Une nourrice dit à son enfant qui crie : je feray venir la bête.* » (FURETIÈRE.)

Voyez la fable 16 du livre IV : *le Loup, la Mère et l'Enfant.*

« On dit aussi d'une personne que l'on hait ou que l'on redoute : c'est ma bête noire, ou : c'est ma bête. — L'Antechrist est aussi appelé *la grande Bête* dans l'Apocalypse. » (Furetière.)

Biberon. Biberonne : *substantif*, qui aime à boire. — Mot assez rare, II, 20 :

« Se estoit un bon biberon, En son voirre (verre) ne laissoit rien ». (*Sermon joyeux du bien boyre*, XV[e] *siècle*.)

Bon, prend un sens ironique dans certaines locutions (Cf. *Beau*) :

« Trois bons marchands » III, 1. = *de vrais marchands ayant bien la figure de leur métier.*

Ou seulement un sens redondant :

« Daims et cerfs bons et beaux ». II, 19. « Bien et beau ». II, 16. = *comme il faut*.

Cf. les expressions :

« Un bon apôtre », — « un bon diable » — « la bailler bonne », — « la garder bonne ». (*Vie d'Esope*, p. 67.) = *garder rancune*. (V. *Gramm.*, adject., 2.)

Bonhomme : IV, 4. Écrit dans l'édition originale *bon homme*, mais les deux mots avaient déjà la valeur d'un composé.

Bonnet : *jeter son bonnet* (II, 20), c'est-à-dire renoncer à résoudre une difficulté proposée. Le bonnet était la coiffure des avocats, des docteurs, des juges, etc. On disait : *prendre le bonnet*, pour ; se faire recevoir docteur :

« Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs » (BOILEAU, *Satire* 8.).

Boquillon : terme populaire signifiant bûcheron, V, 1. Ancienne forme : *bosquillon ;* ce mot vient de *bosquet*, ou *bouquet :* petit *bois* (*bosc* est la forme picarde de *bois*). — Les bosquillons sont les gens qui travaillent dans les bois.

Bouche : *les esclaves de bouche*, c'est-à-dire les serviteurs préposés au soin de tout ce qui regarde le boire et le manger, II, 20. — Au XVII[e] siècle on disait *les officiers de la bouche*, ou *la bouche*, pour désigner le service de la table du roi. *Avoir bouche à cour* signifiait : avoir droit de manger à l'une des tables chez le roi.

« Il fallut établir des tables (*à Marly*) comme à Versailles pour le bas-étage de ce qui y avait bouche à cour ». (St-SIMON.)

Bouillons : VIII, 16. Métaphore usitée au XVII[e] siècle pour signifier les transports, les mouvements passionnés du cœur.

« Modère ces bouillons de ta mélancolie ». (BOILEAU, *Sat.* 7.)

Bouillon vient de *bouillir*, et a donné *bouillonner* pris aussi dans le même sens figuré.

Bourgeois : I, 3 — VIII, 15. Le bourgeois, sous l'ancien régime, était celui qui avait dans une ville droit de cité, et qui jouissait des franchises municipales. — On disait encore, au XVIIe siècle, *bourgeois*, comme nous dirions aujourd'hui citoyen :

« Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois, qu'elle (*Rome*) daigne égaler à ses moindres bourgeois ? » (CORNEILLE, *Nicomède*, I, 2.)

Insensiblement, le mot a pris dans la langue un sens défavorable ; le bourgeois, opposé au grand seigneur, à l'homme de cour, est devenu l'homme commun, vulgaire.

« Ils nous traitent de bourgeois et disent que nous ne sommes pas galants ». (BOILEAU, *Héros de romans*.)

Le Dictionnaire des Précieuses (1660) cite comme nouvelles les expressions : *atomes bourgeois*, *air bourgeois*. (V. Molière, *Précieuses ridicules*, 5, et *Femmes savantes*, II, 7.)

Bout (le haut) = la place la plus honorable de la table :

« On le fit asseoir au haut bout... » *Vie d'Esope*, p. 68. — « A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis ». (MOLIÈRE, *Tart.*, I, 2.)

Emploi figuré ; VIII, 13 — et XII, 1. Autrefois il n'y avait qu'une seule place d'honneur à la table ; et c'était à l'un des bouts. Les tables étaient carrées ou rectangulaires. Le bout opposé était par conséquent : *le bas bout*. Il en est encore de même dans certaines provinces et dans les campagnes : la personne la plus considérée se met *au haut bout*.

Bouteille : *maison de bouteille*. On appelait ainsi une petite maison de campagne, un pied à terre, où l'on venait, en partie de plaisir, pour manger et boire « et vider les bouteilles ». On appelle encore ces rendez-vous : « un vide-bouteilles ». II, 20. — *Porter les bouteilles*, II, 10 : expression proverbiale qui signifie : marcher avec lenteur ; on porte les bouteilles avec précaution, en marchant lentement, de peur de les casser.

Bravement. Ce mot avait deux sens autrefois : 1° avec courage ; 2° habilement (élégamment, de la belle manière). L'adj. *brave* avait aussi ces deux sens :

« Un brave signifie aussi une personne bien vêtue. Les bourgeois ne sont *braves* que les Fêtes et Dimanches ». (FURETIÈRE.)

Braverie signifiait le luxe des habits :

« Cet homme a dépensé tout son bien en braveries inutiles ». (*Idem*.)

On dit encore aujourd'hui, en terme de musique : un *air de bravoure*, c'est-à-dire un morceau brillant, qui fait valoir l'habileté de l'exécutant. — Le mot est venu de l'italien *bravo* :

« Si vous estes brave en habits, il le faut estre encore plus en propos ». (H. ESTIENNE, *Dial.*, II, 219).

La Fontaine joue sur le double sens du mot, II, 19 : *c'est bravement crié*, dit le lion qui félicite l'âne de sa voix assourdissante, en lui rappelant sa couardise.

Breuvage : dans le sens de poison, VIII, 18. — Cf. l'étymologie de *poison*, qui vient de *potionem* et qui est une forme plus ancienne de *potion*. A l'origine *poison* était féminin et signifiait simplement breuvage.

« Que je vos ai la poison quise (*cherchée*), qui bone est contre vostre mal ». (RENART, 19362.)

Insensiblement le mot a pris le sens péjoratif que La Fontaine donne ici au mot *breuvage* = (liqueur nuisible, mortelle). Cf. XII, 1.

Brièveté : écrit *brèveté* dans l'édit. originale (*Préface*, p. 57). Ménage remarque que la prononciation la plus générale est *brièveté*. — Cf. *bref* ; la forme première était *brief* (latin, *brevis*).

Brifaut : surnom donné à un chien de chasse ; V, 17, et IX, 14. C'est un terme populaire qui signifie gourmand, vorace, — de *brifer* : manger avidement. Dérivé : *brife* = grosse bouchée (origine inconnue).

« Par sa table où tu fis chère, trinquas et briffas tout ton soûl ». (Seconde suite du *Virgile travesti*, livre X.)

Buter : frapper au but ; au figuré, III, 1 : *je saurais où buter* = où m'adresser :

« Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire ». (MOLIÈRE, *l'Etourdi*, V, 3.)

Dérivé de *but*.

Cabinet. Ce mot signifiait, au XVIIe siècle, un meuble à tiroirs, un secrétaire, IV, 20.

« Franchement il est bon à mettre au cabinet »,

dit Alceste en parlant à Oronte du sonnet qu'il eût mieux fait de garder pour lui. (MOLIÈRE, le *Misanthrope*, I, 2.)

Caméléon. VIII, 14. Ce mot, écrit au XVIe siècle *chaméléon*, signifie proprement en grec : *lion terrestre*, et

désigne une espèce de lézard auquel on attribuait la faculté de changer de couleur, selon les objets qui l'entouraient. Au figuré, le mot se dit d'un homme qui change de sentiments et de conduite, suivant les circonstances.

« Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde? de même qui peut définir la Cour? » (La Bruyère.)

C'est une image analogue à celle de La Fontaine.

Campagne. *La campagne des airs.* VIII, 16. *Campagne* vient de l'italien *campagna*, et représente l'ancien français *champagne*. Ces mots sont dérivés du latin *campus*, plaine. Une campagne, c'est proprement une étendue découverte et plate.

Canaille. Au sens propre, ce mot signifiait une troupe de chiens. En vieux français, on disait *chienaille;* canaille a été pris, au XVIe siècle, à l'italien *canaglia*, et se rattache à *cane* (latin *canem*, chien). Le mot est donc un collectif, et, pris au fig., doit s'appliquer à un groupe de plusieurs personnes, et non pas à un seul individu. C'est, au figuré, un terme de mépris :

« Manger moutons, canaille, sotte espèce ». VII, 1.

Canaille qualifie évidemment *moutons*. Mais, dans la fable 7 du livre VIII, La Fontaine a pris le mot dans son sens propre :

« Et chacun de tirer le mâtin, la canaille.

Ailleurs, livre VIII, 18, le sens figuré est rapproché du sens propre ; il s'agit encore des chiens. Cf. Rabelais :

« Arrière, mastins, hors de la quarrière ; hors de mon soleil, canaille, au diable ». (Pant., *Prol. du Tiers-livre.*)

C'est le sens propre sous la métaphore.

Cannelle. VII, 14, écrit *canèle* dans l'édition originale. Dès 1694, l'Académie écrit, comme aujourd'hui, *cannelle.*

Canton. Dans le sens de région, partie d'un pays. I, 8 ; VI, 18, et VIII, 20, *les cantons de l'univers*. Cf. Pascal :

« Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ».

Caquet-bon-bec. Dénomination populaire, appliquée par La Fontaine à la pie, XII, 11, et qui se retrouve dans le dicton :

« Caquet bon bec, la poule à ma tante. »

en parlant d'une cajoleuse, dit Oudin (*Curiosités françaises*, 1640 ; v. *Comédie des proverbes*, 1636).

Carat. Si l'on divise théoriquement une masse d'or en 24 parties d'or pur, chacune de ces parties est un *carat*. De l'or à vingt-quatre carats serait donc de l'or pur. De là cette expression figurée : VII, 15 : « *ignorante à vingt et trois carats* », c'est-à-dire d'une ignorance à peu près complète.

« Une dévote à vingt-quatre carats ». Saint-Simon) : *dévote achevée.*

Carrel ou **carreau** et **quarriau**, signifiait au propre une flèche fort grosse dont le fer avait quatre pans ; latin populaire : *quadrellum*, de *quadrum*, carré. Au figuré et au pluriel, le mot désigne en poésie la foudre, VIII, 20.

Carrer (se). V. 14. Expression figurée : proprement se donner une taille carrée : « Marcher avec affectation et témoignage d'orgueil, comme font les fanfarons. » (Furetière.)

« Montrer ses belles dents, se carrer sur un pied ». (Régnier, *Sat.* 8.)

Case, petite demeure, cabane. III, 8, et VIII, 9; du latin *casa* qui a donné en français la préposition *chez* = en la demeure de... Cf. l'italien *casa*, maison.

« Chastel ne case ». (*Roman de la Rose.*)

Cavalier. *Adjectif :* qui est d'un cavalier. *Cavalier* avait le sens général d'homme d'épée, de gentilhomme.

« Me trouves-tu bien fait en cavalier ? » (Corneille, *Le Menteur*, I, 1.)

De là les expressions : l'air cavalier, la mine cavalière, « *un équipage cavalier* », V, 21.

« Tout ce que je fais a l'air cavalier ». (Molière, *Préc. rid.*, 10.)

Chalandise. Affluence de chalands, vogue, VII, 15, terme vieilli.

« Ainsi faisoyent aulcuns chirurgiens de Grèce les operations de leur art sur des eschaffauds à la vue des passants, pour en acquerir plus de praticque et de chalandise ». (Montaigne, IV, 173.)

Chaland veut dire acheteur, pratique ; dérivé de *chaloir* (*calere*, avoir de la chaleur, et au figuré : avoir de l'intérêt pour quelqu'un ou quelque chose).

Chamailler. On dit *chamailler* et *se chamailler*. Le mot est aujourd'hui devenu trivial, et ne signifie plus que *se quereller*. Il appartenait dans l'ancienne langue au style noble, et avait le sens de *se battre, combattre*, VII, 8.

« Enfin, après avoir bien chamaillé l'un contre l'autre, Bertrand fit un dernier effort». (*Mémoires sur Duguesclin*, XVIe s.)

« Moi chamailler, bon Dieu! suis-je un Roland ? » (Molière, *Dépit am.*, V, 1.)

L'étymologie est incertaine ; mais nous croyons avec Ménage que *cha-*

mailler vient de *chamail* ou *camail*, armure de tête. Chamailler, c'est proprement frapper sur le camail. Le sens du mot au XVI[e] siècle confirme notre explication. Notons que l'étymologie de Ménage est une de celles que propose Scheler : « aucuns dient que ce mot vient de *malleus* et *malleare*... ce qui n'est pas du tout hors de propos ; il vient de *capomaliare*. » (C'est-à-dire frapper sur la tête.)

Chambre. VIII, 19.

« Être logé à la troisième chambre ».

Chambre a, dans cette expression, le sens d'étage. Le troisième étage était alors le plus élevé ; il ne comprenait que les greniers et les mansardes ; il était donc habité par les plus pauvres, et, par conséquent, souvent par les gens de lettres.

Change, page 307. « Se dit en terme de vénerie, quand des chiens qui poursuivent un cerf ou quelque gibier le quittent pour courir après un autre qui se présente devant eux. » (TRÉVOUX). (V. *Voie*.)

Chanvre. I, 8, *la chanvre*. Ce mot, aujourd'hui du masculin, était féminin en ancien français :

« Or fault du lin et de la chanvre ». (EUSTACHE DESCHAMPS, *Poésies mss.*, cité par Lorin.)

Il est encore féminin dans quelques provinces. (Latin, *cannabis*, féminin.)

Chape-chute. Bonne aubaine, prise sur autrui, IV, 16. Le mot signifie proprement *chape tombée*. La chape (provençal et espagnol *capa*. *une cape espagnole*) c'était un grand manteau dont on s'enveloppait tout le corps ; *chute* est le féminin de l'ancien participe passé du verbe *choir*.

« Cil s'enfuirent, Renart eschappe, Dès or gart bien chascun sa chape ». (*Roman de Renart*, v. 9576.) — « Ains a trové kape keue ». (J. BODEL, *Saint-Nicolas*, XII[e] siècle.)

Charme. XII, 1 et II, 18. C'est le sens propre du latin *carmen*, d'où le mot français est venu : paroles, formules magiques dont l'effet est l'*incantation*, ou encore l'*enchantement* (cf. *enchanter*, *enchanteur*, du latin *cantare*, *canere*, parler, dire). Tous ces mots ont le même sens original.

Chez les écrivains du XVII[e] siècle, et en particulier chez La Fontaine, les emplois figurés des mots *charme*, *charmer*, sont très rapprochés de ce sens primitif. Plus la langue vieillit et plus s'efface, comme pour tant d'autres mots, le sens expressif. Aujourd'hui, nous disons à tout propos : c'est une personne charmante ; je suis charmé de votre obligeance, etc., sans songer à la métaphore. Sens figuré : VII, *à Montesp.* ; IX, 2, même emploi du mot *charmant*.

« Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes ». (CORNEILLE, *Polyeucte*, I, 3) — « Le cardinal de Richelieu pouvait-il charmer la balle qui l'a tué ? » (VOITURE, *lettre 74*.) — A ma douleur je chercherai des charmes ». (RACINE, *Bajazet*, II, 5.)

Chartier. VI, 18. C'était l'orthographe la plus usitée au XVII[e] siècle ; elle était admise par l'Académie (1694) concurremment avec *charretier*, qui est aujourd'hui la seule forme permise ; (dérivé de charrette). De même La Fontaine écrit *charton* pour charreton, VIII, 12.

Charton. (Voir **Chartier**.)

Chartre. Vieux mot signifiant prison, VI, 6. Il n'est plus usité que dans cette locution : *tenir en chartre privée*, séquestrer une personne sans autorité de justice. (Latin : *carcerem*, prison.)

« Puis li liast on poins et piez, si fust jetez trestoz liez en la chartre ou en la jeôle ». (RENART, v. 8603.)

Châteaux en Espagne. VII, 10. = projets chimériques, irréalisables. On trouve, dès le XIII[e] siècle : *château en Asie*, *château en Albanie*, avec le même sens : ce qui voulait dire faire des châteaux en des pays étrangers, où l'on n'est pas, où l'on ne possède rien, et qui ne seront jamais construits. L'Espagne, dont parlaient si souvent les chansons de gestes et les romans, était de plus considérée comme le pays des aventures merveilleuses.

Chattemite. « Mot vieux et burlesque qui signifie hypocrite » (Richelet), du bas-latin *cattus* : chat, et de *mitis*, doux (voyez l'article *Mitis*) ; *faire la chatte mite*, c'est faire la chatte douce, et au fig. faire l'hypocrite, VII, 16. Le mot se trouve dans Rabelais qui emploie également *chattemiteux* et *chattemitillon*.

« Tous les vieux quartiers de Iuno aux cafars, cagots matagots, botineurs, papelards, burgots, patespelues, porteurs de rogatons, chattemittes ». (Ancien prologue du *Quart-livre*.)

Chaudeau. III, 7. Mot vieilli, = boisson chaude, ou potage. Ancienne forme : *chaudel* (dérivé de *chaud*).

Chaumine. I, 16. Cabane, ou hutte de bûcheron, recouverte de chaume. L'ancienne langue avait formé de *chaume*, l'adjectif *chaumin* ; on a d'abord dit *case chaumine*, puis *chaumine*.

« Sans difficulté ils entrent en la case

chaumine mal bastie, mal meublée, toute enfumée ». (RABELAIS, livre III, chap, 17).

Chef. Avec le sens étymologique de tête, I, 12 (latin, *caput*).

« Et que peut plus un corps dont le chef est à bas ». (ROTROU, *Saint-Genest*, V, 21.)

Locutions composées : *de son chef :* terme de jurisprudence, I, 12 : de son propre droit. Au figuré, *chef* prend le sens de fin d'une chose, perfection : *mettre une chose à chef*, ou l'*achever*, c'est la mener jusqu'au bout. *Venir à chef :* venir à bout.

« Aucun d'eux ne put venir à chef de son dessein » (LA FONTAINE, *Contes*).

« Il pense mettre à chef quelque belle entreprise ». (RÉGNIER, *Sat.* IX.)

Derechef, I, 12, et II, 5. = de nouveau,

Cheminer. Faire le chemin, se dit d'un pas lent et régulier. I, 4, — VII, 9, — VII, 18, et IX, page 305, et par extension, en parlant de la main du semeur, I, 8.

« Voyez dans quel sentier la vertu chemine ». (BOSSUET, *Or. fun. de la reine d'Angleterre.*)

Chère. Ce mot est passé directement du grec dans le français populaire : *cara* signifiait tête, visage. On a dit bonne chère, c'est-à-dire bon visage ; faire bonne chère = bon accueil et, par extension, bien traiter celui qu'on reçoit à sa table. De là le sens neutre de l'expression : *faire bonne chère;* bien manger, bien vivre.

« Sa fille a embracée, si la baise en la chière » = *au visage.* (BERTE, XII.)

Le sens étymologique de chère se retrouve encore au XVIIe siècle :

« Voulant cacher ma honte et sa colère, Elle couvrit son front d'une meilleure chère » = *d'un meilleur visage.* (RÉGNIER, *Elég.*, 4.) — « Ne sachant quelle chère me faire » = *quel accueil.* (SÉVIGNÉ, IV, 506.)

Sens dérivé (festin). IV, 12, — VII, 4, — VIII, 9.

« Nous feras-tu bonne chère ? » (MOLIÈRE, *l'Avare*, III, 5.)

Faire chère lie : faire bonne chère (bon repas) et mener vie joyeuse, III, 17 et VII, 14. *Lie* vient du latin *lætus* (joyeux), c'est la forme féminine ; *chère lie* signifie donc proprement : visage joyeux. — Cf. Le mot *liesse* (joie), du latin *lætitiam.*

« Et leur disoit ces langages de si lie chiere » :

= *d'un visage joyeux* (Froissart, I, 1, 284).

Chevance. Le bien qu'on a, VII, 6, et IV, 20. *Chevance* a le même radical que *chevir* qui veut dire « être maître de... »

« Qui bon conseil croit et quiert, Honneur et chevance acquiert ». (CHRISTINE DE PISAN, *Charles V*, I, 15.) — « S'accointer de grands et puissants en tous biens et chevances ». (LA BRUYÈRE, *De la Cour.*)

« Et votre petit chien Brisquet... mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ? — Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir » (MOLIÈRE, *Don Juan*, IV, 3) : *en venir à bout.*

Littré et Scheler rattachent *chevance* et *chevir* à *chef.* Le dictionnaire Hatzfeld-Darmesteter dérive *chevir* du lat. popul. *capīre* (pour *capere*) = prendre, ce qui nous paraît plus vraisemblable.

Chômer. III, 2 et 8 ; VIII, 2. L'orthographe de l'édit. originale est *chommer*. V. *Versification*, p. 52. Sens propre : ne pas travailler les jours de fête.

Circonspect. Le mot est écrit sans *t* dans l'édition originale. X, 11, et XII, 2. V. *Versification*, page 52.

Circulaire. Adjectif : une lettre circulaire ; lettre d'avis adressée à plusieurs personnes à la fois. *Une circulaire écriture*, VII, 7. On dit aujourd'hui par abréviation une circulaire. Cf. pour le sens du mot, IX, 7, *cet argument circulaire :* qui fait un tour complet, qui revient à son point de départ.

Clerc. VII, 1.

« Ce mot clerc appartient aux ecclésiastiques, et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent profession de bonnes lettres, aussi, par métaphore, nous appelâmes *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc*, celui qu'on tenoit pour bête, et la science, *clergie* ». (PASQUIER.)

Ayant ainsi pris le sens de savant, le mot désigna particulièrement les scribes qui travaillaient chez les gens de justice : clerc de procureur, d'huissier. Dans cette fable, le loup est aussi un homme du palais. Sa clergie est frottée de chicane.

Clopin clopant. *Aller clopin-clopant* ou *clopiner :* marche en clochant, en traînant le pied. *Clopin* : boiteux ; *cloper* : boiter (même radical que *clocher*, III, 1.) (ancien français *clop*, du bas-latin *cloppus*). On trouve en Berry, *cloper*. V, 2, et XII, 12 : *clopinant.*

« Et chemina dusques al hospital tout clopant ». (*Chr. de Rains*, p. 107.)

« Le frater est toujours ici, il clopine ». (SÉVIGNÉ, V, 121.)

Coi. Tranquille, immobile (du latin *quietus*, même sens). De là l'expression : *se tenir coi*, se tenir tranquille, rester

à sa place, VIII, 12, et III, 4 ; « *se tient clos et coi* », VIII, 3 : même sens.

« Li reis de Egypte se tint tut coi en sa terre ». (*Rois*, 432.)

Emploi adverbial :

« Lors le manant les arrêtant tout coi ». (La Fontaine, *Contes*.)

« Sur le coi de la nuit ». (*Ibid.*)

Pris comme épithète :

« Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois ». (*Ibidem.*)

Le féminin était *coie ;* au XVIII[e] siècle, on a écrit *coite*.

Coiffer. *Se coiffer* de quelqu'un, expression figurée qui est familière, et s'emploie surtout en style galant, pour signifier : être épris, infatué de..., IV, 1.

« C'est un bonheur de n'être point sujette à se coiffer d'un de ces oisons-là ». (SÉVIGNÉ.)

« De son Tartuffe elle paraît coiffée ! » (MOLIÈRE, *Tart.*, I, 2.)

Commerces. Signifiant entretiens, conversations. La conversation est un commerce de pensée. Sens fréquent au XVII[e] siècle ; livre IX, page 305.

« Cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée ». (LA BRUYÈRE, II, 46.)

« Les jolis commerces de prose et de vers ». (MOLIÈRE, *Précieuses ridic.*, sc. 9.)

Commère. (Voir **Compère**.)

Compagnon. Le sens général est celui d'associé, de camarade, d'égal. Au moyen âge, on appelait *compagnon* l'ouvrier ou artisan qui était reçu définitivement dans le corps du métier. Sens dérivés : *un bon compagnon*, serviable, aimable ; *être bon compagnon*, homme de plaisirs ; *c'est un hardi compagnon*. C'est ainsi que le mot a pris dans la langue le sens particulier de *gaillard, rusé* (cf. les significations du mot *galant*) : XI, 9 ; XII, 18. Pour l'expression : *de pair à compagnon*, v. plus bas au mot *pair*.

Compère. Le parrain par rapport à la marraine. *Commère :* la marraine par rapport au parrain.

« Frère Hugue, compère le roy du comte d'Alençon » (*compère du roi*). (JOINVILLE, 268.)

Tel est le sens premier et populaire de ces deux mots ; par extension, ils ont été pris pour désigner des personnes unies par la camaraderie ou l'amitié. *Etre compères et compagnons*, c'est être très liés et agir ensemble. « *Compère le Renard, commère la Cigogne* », I, 18 et VII, 4 ; X, 4. On dit familièrement *un gai compère, une méchante commère*. Une *commère* signifie aussi une femme délurée, bavarde, VIII, 6.

« Les harengères députèrent quatre de leurs plus maîtresses commères ». (SAINT-SIMON, III, 3.)

Composé. I, 7, « *Dans son composé* », c'est-à-dire dans sa nature propre, dans les différents éléments dont cette nature est formée. Un composé est un tout formé de diverses parties unies ensemble. Par exemple : la nature humaine est un *composé* de deux parties, le corps et l'âme ; le corps à son tour est un *composé* de différents éléments, membres, organes, etc. Le mot s'emploie au figuré :

« C'est un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province ». (LA BRUYÈRE, 5.)

Compte, III, 8, est écrit *conte* dans l'édition originale ; de même *mécompte* : *méconte*, VI, 1. — V. de nombreux exemples de cette orthographe dans le *lexique de Corneille* (Marty-Laveaux).

Conter et *compter* sont, à l'origine, le même mot ; latin, *computare :* de l'idée de calculer, d'énumérer, on est passé à l'idée de *discourir, raconter*. Ainsi s'explique l'incertitude de l'orthographe au XVII[e] siècle.

Compteur. Celui qui compte, qui a l'habitude de compter, XII, 3. Le mot, usité en ce sens en ancien français, a été à peu près oublié par la langue moderne, et il ne figure pas, avec cette signification, dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie (1878).

« Tous ces compteurs d'étoiles ». (V. HUGO, *Contemplations*.)

Conseil. Au sens latin de résolution, projet, *consilium*, VII, 12.

« Confonds dans ses conseils une reine cruelle ». (RACINE, *Athalie*, I, 2.)

Conseillers.

« Ces conseillers muets dont se servent nos dames ». (I, 11.)

Cette périphrase, désignant les miroirs, était du langage des *Précieuses*.

« Vite, venez nous tendre ici le conseiller des grâces ». (MOLIÈRE, *Préc. ridic.*, sc. 7.)

V. *le grand Dictionnaire des* « *Précieuses* » ou *la clef de la langue des ruelles*, publié par Somaize, en 1860. Le miroir y est encore appelé :

« Le peintre de la dernière fidélité, le singe de la nature, le caméléon ».

Considérable. VIII, 19. Sens premier : *digne de considération*. Le mot a vieilli dans ce sens.

« Monsieur le Dauphin devient tous les jours plus considérable » (SÉVIGNÉ, V, 164).

Consulter « une affaire », II, 20, la mettre en consultation ; en terme de pratique, le verbe est ainsi construit

avec un nom de chose comme complément.

« J'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie. (MOLIÈRE, *Pourceaugnac*, I, 10.)

Continu, *à la continue*, d'une manière continue, continuellement, à la longue, IV, 10.

« Rien ne charme à la continue ». LA MOTTE, II, 5.)

Converser, pris au sens latin de *vivre avec, au milieu de* (con-versari), XI, 7.

« Ceux qui ne conversent plus au monde (les morts) ». (CALVIN, *Instit.*, 704.)

= ceux qui n'habitent plus la terre.

« Aussi bien, en l'humeur où je me trouve, je ne dois plus converser avec les créatures raisonnables ». (VOITURE, *Lettre* 11.)

= avoir commerce avec... Par extension le mot a signifié : causer, parler avec. (Cf. *Commerce*.)

Convoiteux, qui convoite ; mot vieilli, VIII, 27.

« Esprits volages et trop convoiteux de nouveauté ». (CALVIN, *Instit.*, 355.)
« Que son cœur convoiteux d'avarice ne crève ». (RÉGNIER, *Sat.* X.)

Corps. En bon corps, X, 9 = en bon état ; cf. la locution *en bon point* qui a donné le substantif *embonpoint*.

Coup. Entre dans l'expression adverbiale *ce coup* : « *C'est ce coup qu'il est bon de partir*, IV, 22. = C'est cette fois, c'est maintenant, et XII, 23. — Cf. *à ce coup, pour ce coup :*

« Certes Rome, à ce coup, pourrait bien se vanter, D'avoir eu juste lieu de me persécuter ». (CORNEILLE, *Pomp.*, II, 2.)

A tous coups, à chaque instant. Cf. *tout à coup, tout d'un coup, coup sur coup*.

Courage. Avec le sens général de *cœur, désir, volonté*, IX, 2. — *Cœur* et *courage* étaient synonymes dans l'ancienne langue. On prenait encore ces deux mots avec le même sens au XVIIe siècle.

« Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux »? (CORNEILLE, *Médée*, v. 552.) — « Il m'en fait chaque jour (des bienfaits), sans changer mon courage ». (*Cinna*, v. 77.)

= mon cœur, mes sentiments à son égard. — Voy. encore La Fontaine :

« Si le long de vos bords Louis porte ses pas, Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ». (*Elégie sur Fouquet*.)

Courir. Entre dans une locution familière et proverbiale : *Je cours encore* qui s'emploie pour dire : je m'en allai en hâte, on ne m'y rattrapera plus. — I, 5. Même signification, IX, 10.

Court. « *C'est là notre plus court*, IV, 22 ». — Expression elliptique : notre chemin le plus court, c'est-à-dire au figuré : le moyen d'en venir le plus vite à bout.

« Votre plus court sera, Madame la mutine, D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine ». (MOLIÈRE, *Sgan.*, 1.)

De là cette locution : *pour faire court*, II, 7. = Pour aller plus vite (dans le récit), pour abréger, en résumé. — *Prendre quelqu'un de court*, c'est lui couper le chemin, le surprendre brusquement, IV, 20, note 6. Cf. *Vie d'Esope*, p. 66.

« Comme on a coutume de faire quand on est court. »

= quand on ne sait que répondre.

Cousu. *Tout cousu d'or*, VIII, 2. C'est-à-dire très riche. « On appelle un homme tout *cousu* de pistoles, celuy qui en a beaucoup, par allusion à la manière des avares, qui cousent leur argent dans leurs habits, pour le mieux cacher et garder. » (Furetière). — L'explication de Littré nous paraît moins bonne « avoir en ornements beaucoup d'or sur ses habits ».

« On viendra chez moy me couper la gorge dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles. » (MOLIÈRE, *l'Avare*, I, 4.)

Craître (pour croître, XI, 1). V. *Versific.*, p. 53.

Crins. Désignant *les cheveux*. — C'était un emploi de l'ancien français conservé dans le style poétique (latin, *crines* = *cheveux*). — *Fables*, V, 6.

« La discorde aux crins de couleuvre ». (MALHERBE, III, 2.)
« Les crins (elle) ot (eut) lons et blons plus que li ors luisans. » (*Saxons*, V.)

Croassant. II, 4, et XII, 24. Appliqué à tort aux grenouilles. La Fontaine a confondu *croasser* et *coasser*. Le premier terme ne s'applique qu'aux corbeaux ; le second convient seulement aux grenouilles.

Croix *de par Dieu*, VII, 15. Nom populaire de l'alphabet, parce que la première lettre était précédée d'une croix, dont on faisait soi-même le signe, au nom de Dieu (*De par Dieu*. — V. *Gramm.*, p. 417), avant de lire.

« C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu ». (MOLIÈRE, *Pourceaugnac*, I, 5.)

Croquant. II, 12. Synonyme de manant, de vilain. (V. ces mots.) » Ce mot est bas et vieux. Il signifie un gueux, un misérable. » (Richelet.) On appela croquants les paysans qui se

révoltèrent en Guienne sous Henri IV, parce qu'ils avaient pour cri de ralliement : « *Sus aux croquants!* » sobriquet qu'ils donnaient à leurs seigneurs (Mézeray) ; de Thou dit que ces paysans étaient eux-mêmes les croquants :

« Parce qu'ils croquaient et mangeaient les pauvres gens ».

Le terme est sans doute antérieur à cette histoire ; *croquart* se trouve dans Froissart.

Croqueur. V, 5. Terme peu usité, peut-être créé par La Fontaine ; signalé comme burlesque, par Richelet. — Dérivé de croquer. (V. *Croquant.*)

Cuider. Vieux verbe qui signifiait *penser*, *croire*, et venait du latin *cogitare*, même sens. (IV, 11.)

« Je cuyde que soye descendu de quelque riche roy ». (RABELAIS, *Gargantua*, I, 1.)

Culebute. Ancienne orthographe, IV, 22 ; nous écrivons *culbute*.

« Et du haut jusqu'au bas je fis la culebute ». (RÉGNIER, *Sat.* IX.)

Cure. Souci. Vieux mot qui vient du latin *cura*, III, 1.

» Dist Oliviers : n'ai cure de parler. » (*Chanson de Roland*, XC.)

Curée. « Terme de vénerie, est le repas qu'on fait faire aux chiens et aux oiseaux après qu'ils ont pris quelque gibier... on disait anciennement *cuirée*, d'où le mot de curée a été fait par corruption, à cause que la *curée* se fait dans le cuir de la beste... de morceaux de pain trempez au sang de la beste, qu'on met sur sa peau avec quelques morceaux de chair ». (Furetière.) Même explication dans *R. Estienne* (1549), V, 15 ; par ext. *régal*. « *Voilà toujours curée*, VIII, 25 » : de quoi faire curée (et IV, 11).

« Combien, au jour de la curée, Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant » ? (A. DE MUSSET, *le Rhin allemand.*)

Dam. Vieux mot qui signifie dommage (latin, *damnum*), autrefois usité dans la locution *à son dam* : à son préjudice, XII, 23.

« Nul plaid... prindrai, qui... cist meon fradre Karlo in damno siat ».

= Je ne ferai aucune paix qui soit à dam à mon frère Charles. — (Serments de Strasbourg.)

« Et ne m'ont les destins, à mon dam trop constants, Jamais après la pluie envoyé le beau temps » (RÉGNIER, *Sat.* IX.)

Dame. Titre honorifique donné plaisamment par La Fontaine à certains animaux : *dame Baleine*, *dame Fourmi*, I, 7. — *Dame* vient du latin *domina* (maîtresse). C'était autrefois le titre que l'on donnait aux femmes de qualité, par opposition aux femmes mariées de la bourgeoisie, qui portaient le nom de *demoiselles*. — *La dame de ces biens* = la maîtresse de..., VII, 10.

« Il (Scipion) fit Rome dame de Carthage et du pays d'Afrique ». (BOUCIQ, III, ch. XIII.)

C'est ici le sens latin : *maîtresse de...*

Damoiselle. Féminin de *damoiseau*, ou *damoisel* (bas-latin, *dominicellus*, diminutif de *dominus*, seigneur). *Damoisel* était le titre donné aux jeunes garçons nobles, qui n'étaient pas encore reçus chevaliers ; *damoiselle*, le titre donné aux filles nobles et aux femmes mariées de la bourgeoisie. La forme plus moderne du mot est *demoiselle*. (*Damoiselle belette*, III, 17.)

Dauber. Au propre, frapper.

« Frère Jean le daubba tant et trestant que je le cuydoys mort ». (RABELAIS, *Gargantua*, IV, 16.)

Au figuré, railler, critiquer, VIII, 3.

« On m'a dit qu'on va le dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle manière... (MOLIÈRE. (*Critique de l'Éc. des Femmes.*)

Dérivé : *daubeur*, VIII, 3, employé au fig. et au plur. = ceux qui médisent des autres. Le mot a été admis dans la 4e édition de l'Académie (1762). Il ne figure pas dans les dictionnaires du XVIIe siècle, mais il existait avant La Fontaine. Godefroy cite un exemple de *daubeor*, *daubour* (même mot que daubeur), pris au sens particulier d'ouvrier qui crépit les murailles :

« Des charpenters, des mazouns (maçons), de plastrers, de daubours, de teulers (tuiliers) ».

Or, on crépit en frappant, en enfonçant l'enduit sur le mur ; c'est le sens étymologique du verbe dauber. Le dictionnaire Hatzfeld-Darmesteter confirme notre explication : il tire le mot de *dealbare* : revêtir d'un enduit blanc, crépir, et par suite frapper ; Scheler le dérive de l'anglo-saxon *dubban* : frapper.

Débiter.

« La manière dont Ésope a débité sa morale », p. 55.

= exposé.

Le mot n'a pas ici le sens péjoratif ; pas plus que dans ce passage de Corneille.

« Je vous demande pardon si je vous débite avec tant de franchise ma pensée ». (*Lettres*, X, 464.)

Mais dès le XVIIe siècle, il exprimait le plus souvent, comme aujourd'hui, une critique.

« Chacun a débité ses maximes frivoles ». (BOILEAU.)

Débris. Avec le sens de brisement, destruction, V, 2 ; XI, 3. — *Phil. et B.*, p. 402.

« Les royaumes sortis du débris de ce premier empire ». (BOSSUET, *Hist. univ.*, III, 4.)

Décamper. IV, 22. Terme aujourd'hui familier, qui était autrefois de la langue militaire et signifiait *lever le camp*. — Au fig. = se retirer précipitamment, s'enfuir.

« Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marborough ». (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, 19.)

Déconfiture. Ce mot ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le langage familier ; autrefois il était du style élevé et signifiait défaite, déroute :

« La gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pays des Thermopyles ». (MONTAIGNE, I, 243.)

Faire déconfiture de rats, II, 2, c'est-à-dire les exterminer. — Dérivé de *déconfire*, du latin *de conficere* = achever. Cf. défaire, défaite.

Déduit. Vieux mot qui signifie divertissement, plaisir, IV, 20,

« Sachiez que n'i ot (que elle n'y eut) guere ne joie ne deduit ». (BERTE, 36.)

Dérivé de *déduire*, qui avait pris en ancien français le sens de *divertir*, détourner, amuser, comme le verbe divertir lui-même.

Déloger sans trompette. IV, 22, et VII, 16. Expression proverbiale, empruntée, comme *décamper*, à la langue militaire. Les troupes délogent quand elles quittent leurs logements ou quand elles cèdent la place à l'ennemi. — En vieux français, on trouve aussi *se desloger*.

« Sans trompette » : *sans bruit, à la dérobée*. (V. MOLIÈRE, *Misanthrope*, IV, 4.)

Démettre. Pris au passif : il fut démis, déposé, VI, 6. Cf. Montaigne, II, 83 :

« Il faut desmettre cettuy-ci » = le destituer.

Démettre est plus usité aujourd'hui comme verbe réfléchi : *se démettre de ses fonctions*.

Démon. Dans le sens antique d'*esprit*, *génie* (en grec, *daimon*), VII, 6, et X, 9.

« Un plus puissant démon veille sur vos années ». (CORNEILLE, *Cinna*, II, 1.) — « La peine et la récompense sont les deux démons qui gouvernent les choses humaines ». (BALZAC, *Socrate chrétien*.)

Dénoncer = déclarer, publier, sens du latin *denuntiare*. — (*Vie d'Esope*, page 71.) Dans ce sens, on dit aujourd'hui *annoncer*.

« N'entreprenant guerre qu'aprez l'avoir denoncée ». (MONTAIGNE, I, 24.)

Dents. *Savants jusques aux dents*, VIII, 9. Rabelais semble fournir de cette locution la même explication que La Fontaine :

« Jadis un antique Prophète de la nation judaïque mangea un livre, et fut clerc jusques aux dents : présentement vous en boirez un, et serez clerc jusques au foye ». (V. 45.)

Furetière donne une autre étymologie moins vraisemblable :

« Le proverbe vient de ce qu'autrefois on ne tenoit personne pour savant jusqu'à ce qu'il fût passé docteur : ce qui ne se faisoit point qu'après de fort grands repas où on exerçoit ses dents ».

Littré rattache la locution à celle d'*armé jusqu'aux dents*, la science étant comparée à une armure. Nous nous en tenons à l'explication de Rabelais.

Derechef. (Voir Chef.)

Dessein, V, 19. Avec le sens du latin *consilium* : entreprise, résolution. — *Consilium* a donné en français *conseil*. (V. ce mot.)

« Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir ». RACINE, *Mithridate*, II, 6.

Détester. Pris absolument dans le sens du latin *detestari*, jurer avec imprécation, VI, 18.

« L'un en gémit, l'autre en déteste ;
Et ce que font les plus contents,
C'est de pester contre la peste ».
(CORNEILLE, *Poésies diverses*.)

Détroit. X, 14. Ancien terme de jurisprudence = ressort, district, étendue de pays soumise à une juridiction. Le latin *districtum* a donné, par formation populaire, *détroit*, par formation savante, *district*.

« Il feit aussi venir tous les princes et roys compris dans le destroit de sa charge ». (AMYOT, *Pompée*, 47.)

Détruire. Ayant pour complément un nom de personne, VI, 9, *le beau souvent nous détruit*, et XI, 1. C'est un emploi tombé en désuétude.

« Faites-la (cette jeunesse) tost détruire, jà n'en aiez pitié ». (BERTE, 15.)
« Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire ». (CORNEILLE, *Médée*, II, 1.)

Detteur. XII, 7. Vieux mot qui s'écrivait aussi *debteur* (du latin *debitor*) et signifiait : celui qui fait habituellement des dettes. Il ne faut donc pas le confondre avec *débiteur*, lequel exprime le simple fait d'avoir une dette, et non

une habitude. V. Rabelais, chap. III du *Tiers-livre ;*

« Comment Panurge loue les debteurs et les emprunteurs ».

Devineuse. Donné par La Fontaine comme féminin de devin, VII, 15, où il écrit encore *devine*. Furetière signale *devineuse* comme moins usité que *devineresse*, la seule forme aujourd'hui employée, qui se rattache, ainsi que *devineuse*, au masculin *devineur*. Cf. *Demandeur* : qui fait au féminin, *demandeuse* et *demanderesse*. Cette terminaison *esse* vient du suffixe latin *issa ;* elle avait été autrefois celle d'un grand nombre d'adjectifs en *eur ;* mais elle a disparu pour faire place à la terminaison *euse*, du suffixe latin *osa*, et ne s'est conservée que dans quelques mots. Le féminin régulier de devin est *devine* qui appartient à la vieille langue.

« Tu envoyas les sybilles devines Pour tes hérauts ». (Ronsard, V, 170.)

Dévouer. Dévouement, VII, 1. Ces mots sont pris ici avec toute la force du sens latin *devovere :*

« Le sénat dévouait, c'est-à-dire consacrait par un vœu, aux dieux infernaux quiconque passerait le Rubicon ». (Montesquieu, *Grandeur et Décad.*, 11.)

« Codrus se dévoua à la mort pour le salut de son peuple ». (Bossuet, *Histoire univ.* I, 5.)

A Rome, les Décius se *dévouèrent*, pour assurer la victoire de leur patrie.

Diable. *Pauvre diable*, I, 5, = un homme misérable, sans le sou ; *loger le diable dans sa bourse*, IX, 15, c'est-à-dire n'y loger rien, comme ajoute La Fontaine. Le diable est le mauvais esprit, le malin (grec, *diabolos :* calomniateur) ; les acceptions figurées du mot conservent ce sens péjoratif, qui s'adoucit dans certaines locutions : *un bon diable*, *il a de l'esprit en diable*, *ce diable d'homme*. V. Mellin de Saint-Gelays (*Edit. elzév.*, t. I, p. 277) : il y est question d'un charlatan qui promet de montrer le diable et déploie une bourse vide :

« Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien ? — Ouvrir sa bourse, et ne voir rien dedans ».

Dindonnier. « *La dindonnière gent* », XII, 18. Pris ici comme adjectif, le mot est une création de La Fontaine. *Dindonnier* n'est admis par l'Académie que comme substantif, et pour signifier : *gardeur de dindons*. Voyez plus loin *moutonnier*.

« Dindonnière de la paternelle maison ». (Scarron.)

Dinée. (*Vie d'Esope*, p. 65). Ancienne formation par le suffixe féminin (Cf. *la montée*, *l'allée*, etc.).

« Ne se dit que dans les voyages du lieu où l'on va disner et du repas qu'on y fait vers le milieu du jour ». (Furetière.)

Disgrâce. Ce mot avait au XVIIe siècle un sens plus fort qu'aujourd'hui ; il signifiait malheur, infortune. On encourt la disgrâce d'un roi, ou d'un grand ; de même, au figuré, on subit la disgrâce du sort, de la fortune, III, 16 et VI, 21.

« La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces ». (Racine, *Bajazet*, II, 3.)

Dispenser (se). Réfléchi pris absolument, VIII, 3.

« Le renard se dispense » :

se dispense de venir, s'abstient de paraître.

« Que sa majesté nous dispense ».

Cf. VI, 14, et IX, 1, et Corneille (suite du *Menteur*) :

« L'occasion convie, aide, engage, dispense » (vers 1181).

= donne dispense.

Dissoudre. Avec le sens du latin *dissolvere :* détacher, défaire, VIII, 22. *Dissoudre ces nœuds.*

« N'ai os qui n'ait la jointure dissoute ». (Marot, IV, 261.)

« Ce grand bastiment ayant esté desmis et dissoult ». (Montaigne, I, 121.)

Dom. Synonyme de seigneur (le mot est formé du latin *dominum*, cas-régime) ; titre d'honneur que l'on donnait à certains dignitaires, en particulier aux religieux bénédictins. Formes du vieux français : *danz*, *dannes*, représentant le cas-sujet (*dominus*) :

« Dannes, Dieu nous aït ». (*Chanson de Roland*, CCXLIII.)

= Seigneur Dieu nous aide ! *Damne*, *dam* et *damp :* cas-régime.

« Là estoit damp abbé, qui point ne s'espargnoit ». (Froissart, I, 1, 86.)

Écrit *don*, le mot s'emploie comme particule nobiliaire en espagnol. La Fontaine donne plaisamment cette appellation à un pourceau, VIII, 12, et à un cheval, V, 8.

Douteux. Avec le sens de craintif, II, 14.

« Imbécile, douteux, qui voudrait et qui n'ose »

dit Régnier (*Sat.* V), en parlant du vieillard. Le verbe *douter* avait dans l'ancien français le sens du composé *redouter*.

« Et Sarazin nes ont mie dutez ». (*Chanson de Roland*, 95.)

(Ils n'ont pas redouté les Sarrasins).

Drille. XI, 3. Le pauvre drille, c'est-à-dire le pauvre diable. *Drille* était un terme d'ancien français signifiant un fantassin, un soldat à pied. On ne l'emploi qu'au figuré, dans le sens où le prend La Fontaine. Etymologie possible : ancien haut allemand *drigil*, garçon, serviteur.

Drôle. I, 18 ; VI, 1 ; XI, 9.

« Bon compagnon, homme de débauche, prêt à tout faire, plaisant et gaillard. » (FURETIÈRE).

Cf. *Galant ;* et pour le sens, le féminin *drôlesse*.

Dru. Pris adverbialement : *caqueter au plus dru*, c'est-à-dire le plus fort possible : se jeter au milieu des choses, parler à tort et à travers, IV, 7 et XII, 11. Cf. ces expressions : *il pleut dru* (serré), *vous y allez dru*, c'est-à-dire vivement, sans façons.

« Allant... plus dru qu'une navette au travers d'un métier ». (RÉGNIER, *Sat.* X.)

On dit proprement que l'herbe est drue, quand elle est bien venue, épaisse et serrée.

« Tout l'abat mort au pré sur l'herbe drue. (*Roland*, 102.)

(Le mot est d'origine celtique).

Duire. Verbe tombé en désuétude, encore usité à certaines formes au XVII[e] siècle, *il duit*, *ils duisent*, *il duira*. Il signifie : convenir à, IX, 15.

« Tout duit aux gens heureux ». (LA FONTAINE, *Contes.*)

Ce mot vient du latin *ducere :* conduire, guider, façonner. Il s'employait avec ce sens actif en ancien français, et aussi avec le sens neutre de *convenir*.

« Bien sout (sut) esprevier duire et ostour e falcon ». (WACE, *Rou.*)

« De Bacchus le breuvage me duit, les dons aussi des Muses ». (AMYOT, *Solon*, 66.)

Écornifleur, livre IX, page 311. — *Écornifler*, c'est *écorner* la part d'autrui, — vivre aux dépens des autres : « chercher des franches lippées » (Trévoux). Le mot est dérivé d'*écorner*, il est pris, dans un autre sens figuré, par Montaigne :

« Je m'en vois escorniflant, par cy par là, des livres les sentences qui me plaisent ». (I, 143.)

Un écornifleur est donc un parasite, et par extension un voleur.

Écot, ce que chacun paie pour sa part d'un repas fait en commun. De là cette expression figurée :

« Faire la fortune de tous écots ». (V, 11.)

c'est-à-dire lui faire une part dans tous les malheurs qui arrivent, la rendre responsable de tout. — Cf. Brantôme, cité par Lacurne :

« Conter d'escot pour quelqu'un ».

Payer pour lui. (De l'ancien bas allem. *Skot :* contribution.)

Écrier (s'), à quelqu'un, III, 1 :

« Fuyons, s'écriait-il à la bête... » (FÉNELON, *Fables.*)

L'ancienne langue disait : *escrier quelqu'un.*

« L'escria moult felonessement ». (JOINVILLE.)

Avec le sens de se *récrier*, XII, 15 : protester pas son cri. Cf. un autre emploi absolu du mot : se récrier (d'admiration) :

« Nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira ». (MOLIÈRE, *Précieuses*, 10.)

Égayer : *un ouvrage*, *la narration* (*Préface*, p. 59). La Fontaine explique lui-même ce qu'il entend par ces mots :

« Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable... ». (*Ibid.*)

Égayer, c'est donc, au figuré, rendre agréable. De là l'expression *égayer son esprit* (VI, 1), en parlant d'un écrivain, qui traite avec agrément telle ou telle matière :

« Mon esprit... qui dans ses caprices s'égaie » (RÉGNIER, *Ep.* III.)

La définition de Littré « *se donner carrière* » est donc incomplète. L'esprit qui *s'égaie*, se donne carrière, mais dans une œuvre agréable, et qui séduit. — *Égayer ses esprits*, IV, 11 : se récréer soi-même (v. ce dernier mot).

Éjouir (s'), IV, 21. — Se réjouir, se livrer à la joie :

« Quant li rois l'entendi, mout en fu esjois ». (BERTE, 75.)

« Chevreuse... s'éjouit avec lui de la même joie ». (SAINT-SIMON.)

Le mot était déjà vieilli du temps de La Fontaine.

Élever : employé absolument avec le sens de : exalter, vanter, I, 14 et XII, 12 :

« On ne l'entend jamais De ce charmant héros élever les hauts faits ». (THOMAS CORNEILLE, *Ariane*, II, 1.)

On dit plus souvent dans le même sens : élever jusqu'aux nues, jusqu'aux cieux.

Embâtonné, II, 18 ; armé d'un bâton (vieux mot) :

« Mes ménades feront de telles algarades à ces monstres embâtonnés ». (SCARRON, *Typh.*, II.)

Émoucheur : VIII, 10, le mot n'est pas dans les dictionnaires anciens. C'est un dérivé du verbe *émoucher :* chasser les mouches. Dans Rabelais, on lit (*Pantagruel*, II, ch. xv) *esmoucheteur* qui vient d'esmoucheter, — dérivé lui-même de *mouchette*, petite mouche. — Godefroy cite *esmoucheor*, *eur*, *esmocheor :* appliqué à l'instrument (*émouchoir*, chasse-mouches) :

« Muscarium, esmoucheur à esmoucher ». (*Glossaire de Salins.*)

La Fontaine (ou la langue populaire) aurait donc pris dans un autre sens le mot (celui qui chasse les mouches).

Émouvoir (s'), ayant pour sujet un nom de chose — s'élever, se produire, VIII, 19 :

« S'émut jadis un différend ». — « Il s'émut une grande querelle ». (MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, 11.)

Cf. Bossuet :

« S'était-on avisé d'émouvoir une question si frivole ? » (*Histoire des Variations*, 15.)

Empêcher, avec le sens d'embarrasser, III, 3 ; IV, 11 ; VII, 6 ; XII, 5 :

« Je suis bien empêché, la vérité me presse ». (RACINE, *Plaideurs*, III, 3.)
« Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche l'esprit ». (PASCAL.)

Empenné : armé d'empennes, ailerons de plumes, qu'on assujetissait à la flèche pour en assurer la direction (latin : *in* et *penna*, plume), II, 6 :

Li sergent qui furent amont Descochent carriax enpenez. (*Roman de Renart*, v. 18 979.)
« Les flattoit de cette parole empennée ». (RONSARD, Ed. MARTY-LAVEAUX, t. II, p. 123.)

Emute : VII, 8, rime *avec dispute.* — Cette forme s'explique par le participe *émeu* (émouvoir) dont elle dérive, et qui se prononçait *ému.* On écrivait *émeute*, mais on prononçait *émute ;* puis l'influence de l'orthographe amena la prononciation *eute.* — Quant au participe, il s'est écrit *ému*, comme il se prononçait :

« Un trouble s'étant esmeu pendant ce parlement ». (MONTAIGNE, I, 25.)

Encensoir, XI, 5. *Prendre tour à tour l'encensoir ;* locution figurée : se renvoyer des louanges. Cf. Boileau :

« Donne de l'encensoir au travers du visage ». (*Épître* IX.)

Encenser, même sens figuré :

« Autre part que chez moi cherchez qui vous encense ». (MOLIÈRE, *Misanthrope*, I, 1.)

Enfouisseur, X, 4. Ce mot n'apparaît pour la première fois dans le Dictionnaire de l'Académie qu'en 1878.

Engeance, mot généralement péjoratif, I, 19 ; VIII, 20 ; VIII, 24 ; et employé toujours comme tel aujourd'hui. Le sens primitif est : *race*, en parlant de certains animaux domestiques — et par extension, en parlant aussi de l'homme. C'est le sens primitif qui paraît employé, IV, 1.

« L'affection que l'engendrant porte à son engeance ». (MONTAIGNE, II, 69.)

Engeance vient du vieux mot *enger* qui veut dire produire et dont l'étymologie est inconnue.

Engeigner, vieux mot, tombé en désuétude dès le XVIIe siècle, et que regrette La Fontaine, IV, 11. — Il signifie tromper : prendre par *engin.* — *Engin* vient du latin *ingenium*, esprit, talent, artifice — et par extension du sens : tout ce qui est œuvre d'intelligence, ce qui sert à la ruse : instrument, piège :

Bone est force, et engins mieux vaut : là vaut engins où force faut (manque). (WACE, *Brut*, 8 263.)

C'est dans ces vers du vieux poète normand le sens primitif d'esprit, de ruse.

« Ah ! guene fel, com nous a engegniez ! » (RONCISV., p. 66.)

Enseignes, marques, signes, indices (latin, *insignia*), I, 21. — Cf. les expressions : *à bonnes enseignes* (a bon titre). — *A telles enseignes que...* (en preuve que...). — Au singulier, *enseigne* veut aussi dire signe extérieur, marque, par exemple un drapeau, un tableau figuratif suspendu à la devanture des marchands, etc. — Au moyen âge, *enseigne* signifiait aussi cri de ralliement, de guerre :

« Charles (crie) Montjoie l'enseigne renomée ». (ROLAND, 266.)

La Fontaine emploie le mot dans ce dernier sens, IV, 15.

Enserrer, IV, 19 ; VIII, 2 : serrer dans, enfermer, contenir

En obscure fosse (je) m'enserre Comme ceux qui sont trespassez. (MAROT, IV, 337.)

Entier, dans l'expression : *se donner entier*, pour *tout entier*, VIII, 4. « L'assemblée... se donne entière à l'orateur », et VII, 18. — Corneille avait d'abord écrit dans *Cinna*, I, 3 :

« Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins ? »

Dans une édition suivante il modifia le vers, et ajouta *tous* devant *entiers.*

(Sur l'orthographe de *tout*, voyez *Grammaire*, adj. indéfinis, 5°).

Entrefaite (sur l'), VI, 8, cet emploi du singulier est rare. Nous disons : *sur ces entrefaites.* (= dans ce moment-là.)

Entre-suivi, VIII, 16, qui ne se suit pas également, inégal :

« L'aide et l'ennui de la vie Ont leur course entre-suivie Aussi naturellement Que le chaud et la froidure ». (MALHERBE, VI, 58.)

= *entre-suivie*, c'est-à-dire coupée par cette alternative. — Nous retrouvons l'expression dans le *Discours* en vers, lu à l'Académie par La Fontaine :

« Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie ; De soixante soleils la course entre-suivie Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ».

Envers, *mettre à l'envers :* renverser, I, 14. — L'expression est aujourd'hui tout à fait familière et même burlesque. — Il n'en était pas ainsi dans l'ancienne langue :

Voicy celluy qui par ses heurts divers, A mis l'orgueil de Venise à l'envers. (J. MAROT.)

En vain contre le Roi vous apposez vos armes ; Sa Majesté brillante avec de si doux charmes, Peut mettre en un moment vos dessins à l'envers. (CORNEILLE, *Poésies diverses*, 21.)

Envie : avec le sens général de désir, volonté : « *sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies* », III, 12 ; *passer son envie :* se satisfaire, X, 5 ; *contenter son envie :* se divertir, VIII, 16. — Le mot a le sens de passion violente, IX, 17 :

« Vous n'avez pu former une si noble envie ». CORNEILLE, *Pompée*, III, 2.)

= un si noble dessein.

« N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ! » (RACINE, *Bajazet*, III, 7.) « Mourons donc... — Ah ! Seigneur, quelle cruelle envie ! » (*Id.*, THÉB., vers 1493.)

Environ. Substantif employé au singulier dans l'ancienne langue, et par La Fontaine, II, 9. *On tremble à l'environ.*

« Ils trouvarent tout le pays à l'environ en paix et silence ». (RABELAIS, *Gargantua*, I, 26.)

Aujourd'hui, on ne dit plus que : *les environs, aux environs de Paris.* Pour la locution *environ le temps*, v. *Gramm.*, préposit.

Épandre. Employé au XVIIe siècle avec le sens de répandre ; toutefois il y a entre les deux mots une nuance : *épandre* veut dire que l'on verse dans toute la largeur : le fleuve s'épand dans la plaine. Sens figuré, VIII, 19 ; livre IX, page 305 ; XII, 26. S'épandre, IX, 11.

« J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre ». (CORNEILLE, *Cinna*, IV, 4). — « Il faut espandre le grain, non pas le respandre ». (MONTAIGNE, IV, 9.)

Épongier. II, 10. *Camarade épongier...*, en parlant de l'âne qui porte les éponges. C'est un mot créé sans doute par La Fontaine ; nous ne l'avons rencontré dans aucun dictionnaire.

Épris. Participe passé du vieux verbe *éprendre*, VII, 8. Saisi d'une passion violente, de quelque nature qu'elle soit.

« Épris de colère et d'amour ». (ROTROU, *Antigone*, V, 3.)

Il s'emploie absolument, et signifie pris d'amour, amoureux.

« Car enfin il vous hait ; son âme ailleurs éprise... ». (RACINE, *Andr.*, II, 2.)

Équipage. Ce mot avait, au XVIIe siècle, un sens très général : il signifiait toute espèce d'apprêts : habillement, équipement, et tout ce qui compose le train de maison : « *tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage* », VII, 6 ; voyez encore IV, 6 ; VIII, 15 : « *qui marchait à gros équipage* ». De là ce sens figuré ; « *mettre en piteux équipage* » = en mauvais état, IV, 4.

« Il fut question de me présenter en équipage d'abbé ». (HAMILTON, *Gramm.*)

« Tout ce que la grandeur a de vains équipages ». (MALHERBE, VI, 25.)

= de vaines pompes, de vains appareils. On dit encore, dans un sens plus restreint : équipage de guerre, de chasse. Le sens premier du mot est tout ce qui sert à équiper un navire. *Équiper* vient lui-même de *esquif* (vaisseau), et signifiait anciennement : se mettre en mer.

Escarbote. *La race escarbote*, II, 3. Adjectif tiré, par La Fontaine, du substantif *escarbot* (voyez *aiglonne*, *marcassine*) ; mais *escharbote*, *escarbote* existe comme substantif féminin, en vieux français, avec le sens d'escarbot.

« En ce se montre nice et sotte.
Elle ressemble l'escharbotte
Qui guerpist l'odeur des florettes,
Et suy le chemin des charrettes :
Es estrons des chevaulx se boute ».
(J. LE FEVRE, cité par Godefroy.)

Esclandre. Signifie primitivement bruit qui fait de l'éclat (bruit retentissant), accident fâcheux, défaite, III, 3, et X, 8. Aujourd'hui le mot signifie généralement un *scandale*.

« Mais peu dura cestuy esclandre »,

dit Rabelais en parlant d'un combat, V, 25. (Latin : *scandalum*, avec *e* prosthétique.)

Espèce. « *Sotte espèce* ». VII, 1. Ce mot est pris ici dans l'acception de qualité, genre : gens d'une espèce méprisable ; « *la belle espèce!* », VII, 5 ; ici encore le terme est ironique et méprisant ; dans ce sens, on trouve le mot employé absolument :

« La plupart de ces gens-là sont des espèces, vous le savez ».

= des gens de rien. (MARIVAUX, *Préjugé vaincu*, sc. 4.)

Même sens dans les locutions : *une espèce d'avocat, de médecin ; une pauvre espèce d'homme.*

Esprits (les), c'est-à-dire les *esprits animaux*. On désignait sous ce nom les petits corps, légers et ténus, que l'on croyait répandus dans le corps et qui y jouaient le rôle de principe vital. V, 17 ; VIII, 1.

« Ils sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui, montant continuellement en grande abondance, du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres ». (DESCARTES, *Discours de la Méthode*, 5e partie.)

Par extension, la vie, la chaleur, l'énergie.

« J'ai senti défaillir ma force et mes esprits ». (RACINE, *Bajazet*, V, 1.)

« *égayait ses esprits* » = se récréait, prenait du bon temps, IV, 11.

Esquiver. Employé absolument avec le sens neutre de *s'échapper*, IV, 6, et VI, 2.

« J'esquive doucement et m'en vais à grands pas ». (RÉGNIER, *Sat*. VIII.)

Employé plus souvent activement :

« Ja por morir n'eschiveront bataille ». (ROLAND, LXXXV.)

(Le mot vient de l'ancien haut allemand *skivhan*.)

Estafier. XII, 22. On appelait ainsi de grands laquais armés, dont l'usage avait été emprunté à l'italien. L'estafier était proprement celui qui tenait l'étrier au maître (italien *staffiere*, de *staffa*, étrier.)

Éteuf. Terme vieilli, qui signifie la balle dont on se sert pour jouer à la paume, IX, 7 ; *renvoyer l'éteuf*, c'est donc renvoyer la balle, et, au figuré, se décharger sur un autre d'un embarras, d'une affaire. Le mot donne encore lieu à d'autres locutions figurées : *se renvoyer l'éteuf*, se rendre la pareille ; *repousser l'éteuf*, repousser une attaque, répliquer vertement ; *jouer des éteufs*, faire des coups de sa façon :

« Il joua des mesmes estœufs qu'il avoit fait vers l'autre mareschal ». (D'AUBIGNÉ, *Hist.*, II, 272.)

Éteuf est de la même famille que *étoffe, étoupe* (latin *stuppa*) : la balle est ainsi appelée parce qu'elle est garnie d'étoupe.

Étonner. Ce mot avait au XVIIe siècle un sens plus fort qu'aujourd'hui ; il signifiait causer un ébranlement moral, frapper de stupeur ou de terreur ; c'est le sens du bas latin *ex-tonare*, frapper du tonnerre, foudroyer, *Étonnement*, même sens. (*Phil. et Baucis*, p. 402.)

« Retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! ». (BOSSUET, *Or. fun. d'Henriette d'Angleterre*.)

V. fable IV, 4, où le participe *étonné* veut dire à la fois *assourdi* et frappé de stupeur, et dans *Phil. et Baucis*, p. 401.

Étrange. Signifiant *étranger*, XII, 23 « *les nations étranges* ». Au figuré : « *peine étrange et nouvelle aux humains* », VII, 6.

« Granz sont les oz de celle gent estrange». (ROLAND, 84.) — « Tous ceux qui sont estranges de la religion d'un seul Dieu ». (CALVIN.)

(Latin : *extraneus*, étranger.)

Étrètes. III, 8 (pour étroites), V. *Versification*, page 53.

Éventé. Au figuré : « *une tête éventée* », IX, 8 en parlant d'un fou : « qui a perdu la raison ». La Fontaine a dit ailleurs : « *tête à l'évent* ». (*L'Eunuque*, V, 4.) *S'éventer*, se dit des liquides exposés à l'air et qui perdent leurs qualités.

« Se le vin sent l'esventé ». (MÉNAGIER III, 3.)

Expliquer. Rapproché du sens primitif de *déployer*, IV, 18.

« Je vous expliquerai le nœud qui les assemble ».

= je déferai, je délierai, et non pas je vous donnerai l'explication. Car le vieillard ne donne pas cette explication. Il se contente de désunir les dards en les séparant.

S'expliquer a quelquefois au XVIIe siècle ce même sens latin : *explicare*, déployer, dérouler.

« Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique ». (BOILEAU, *Art poét.*, III.) — « On voit les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits s'expliquer et se développer de là avec une telle régularité ». (BOSSUET, *Connaiss.*, IV, II.)

Fabuliste. On a longtemps cru

que le mot avait été inventé par La Fontaine. (V. *Préface*, p. 61.) L'Académie ne l'avait pas admis dans la 1re édition de son dictionnaire (1694). La Motte, publiant un recueil de fables en 1709, remarque que ce mot est encore nouveau : « mais il est établi par La Fontaine, à qui il appartenait bien de donner des noms en cette matière. »

En réalité, *fabuliste* était connu au XVIe siècle.

« Donnez-vous garde d'avoir pour office d'estre gaudisseur, plaisanteur, moqueur ou fabuliste ». (Cité par DELBOULLE sans autre indication.)

Le Moyen Age connaît *fabulateur*, *fabuleur*, *fableur*.

Fait. Désigne particulièrement le bien, l'argent que l'on possède, XII, 3, — IV, 12 et X, 9.

« Si le jeune prince s'est allé perdre, ne perdons pas sa maison, ni le fait de son père, ni le nostre ». (COMMYNES, I, 13.) — « Bienheureux celui qui a tout son fait bien placé ». (MOLIÈRE, *l'Avare*, I, 4.)

Au figuré : *l'innocence des champs est-elle votre fait?* VII, 2 = Ce qui vous revient, ce qui vous convient.

« Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie ». (MOLIÈRE, *Tartuffe*, 2.)

Famille. IV, 4, et IV, 22. Sens primitif du mot : toutes les personnes, parents ou non, maîtres ou serviteurs, qui vivent sous le même toit. C'est le sens du mot en latin.

« Environ trente valets que pages, de la famille du duc de Bourgogne ». MONSTREL, dans *Lacurne*, XVe siècle.

Père de famille, XI, 3. = *paterfamilias* = chef de toute la maison.

Fantôme. Signifiant apparence, vision, et désignant l'image brillante produite par un miroir, VI, 15. C'est le sens original du latin *phantasma* (mot tiré lui-même du grec) : ce que l'on voit, ou plutôt ce que l'on croit voir. De là les sens figurés. V. encore VII, 12 :

« Fidèles courtisans d'un volage fantôme ». — « Si font (*les verres*) fantosmes aparens A ceux qui regardent par ens (*eux*) ». (*Roman de la Rose*, 18381.) — « Estimer le fantôme autant que la personne ». (MOLIÈRE, *Tartuffe*, I. 6.)

= l'apparence autant que la réalité.

Faon. VIII, 27, — X, 12, *fan* est l'orthographe des anciennes éditions : elle représente la prononciation exacte ; (Cf. *paon*, prononcé *pan*) et s'accorde mieux avec la rime *content* que notre orthographe actuelle *faon*. Le terme appliqué (X, 12) au lionceau est impropre : « il ne désigne que le petit d'une biche, d'une daine ou d'une chevrette ». (Richelet.)

Fat. Avec le sens de sot, sans jugement, niais, XI, 5. C'est à peu près le sens qu'avait au XVIIe siècle le mot *impertinent*.

« Le fat est entre l'impertinent et le sot ; il est composé de l'un et de l'autre ». (LA BRUYÈRE.)

Dès le XVIIe siècle le mot a pris en outre le sens de suffisant, infatué de soi-même, qui est aujourd'hui le seul usité.

Fatal. Qui est marqué par le destin (latin, *fatum*), *le fatal tribut*, VIII, 1, = la mort ; *les fatales défenses*, VIII, 16.

« ...D'Ilion la fatale journée ». (RACINE, *Iphig.*, v. 1406.)

= le jour marqué par le destin pour la chute d'Ilion.

Fatiguer. Au sens neutre : emploi très français, mais familier, XII, 22.

« Plus les troupes fatiguaient, plus il semblait qu'elles redoublassent de vigueur ». (RACINE, *Siège de Namur*.)

Favori. VII, page 211. Le livre *favori* : ce mot a dans ce passage la valeur du participe *favorisé* : livre favorisé par le roi et par Mme de Montespan, *favori* est le participe passé de l'ancien verbe *favorir*.

« Moy qui l'ay favory d'esprit de sens et d'âme ». (REMY BELLEAU, *Bergeries*.)

Le mot, employé comme adjectif, a perdu de sa force : *un auteur favori*, *une lecture favorite*. De là le substantif : *un favori*.

Feinte. Dans le sens de *fiction*, ce que le poète a inventé, ce qu'il imagine, III, 1, et VI, 1. Le mot est dérivé de *feindre*, dont le sens premier est : façonner, arranger, représenter. De même que l'artiste façonne la matière à laquelle il veut donner une forme (argile ou marbre), le poète dispose les différents éléments de sa fiction, de son œuvre. Ce sens ancien du mot se retrouve dans Du Bellay :

« N'est-ce pas toi, dont la divine main De vil bourbier forma le corps humain, Pour y enter l'ame que tu as feinte Sur le portrait de ton image saincte ? » (III, 92.)

On voit comme le mot a passé au sens dérivé de *faire croire ce qui n'est pas*, *mentir*. Mais ce qui est curieux, c'est que La Fontaine emploie le mot *mensonge* dans le même sens que *feinte* : fiction poétique (V. plus bas.)

Fier. Latin *ferus* : sauvage ; au propre : il signifie la nature farouche et

sauvage, par exemple celle du lion. Au fig. : la puissance orgueilleuse. Le mot présente souvent les deux sens réunis, I, 6, — VIII, 20. Cf. Racine : Esther dit d'Assuérus :

« Accompagne mes pas Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ». (*Esther*, I, 4.)

Figue. *Faire la figue* (à quelqu'un), c'est-à-dire se moquer de lui, le braver, le mépriser, II, 5.

« Faisaient par leur savoir... La figue sur le nez au pédant d'Alexandre (Aristote). (Régnier, *Sat.* X.)

XIII[e] siècle.

« Cil prince nous ont fet la figue ». (*Fables et contes anciens*).

Cette locution vient de l'italien : *far la fica*. Il s'agit d'un geste outrageant : on montrait à celui que l'on voulait insulter, la main à peu près fermée, en plaçant le pouce entre l'index et le doigt du milieu ; c'était une sorte de *piez de nez*. (V. le dict. de la Crusca.)

Fils *de bonne mère* (*il n'était...*), I, 14. Locution proverbiale employée par Rabelais :

« Il n'estoit fils de bonne mère qui ne perdît sa coingnée ». (*Prologue* du livre IV.)

et par H. Estienne. (*Dial. ital.*, II, p. 191, éd. Ristelhüber.)

« Car n'estant estimé fils de bonne mère, celuy qui ne met la main à la dague, ou à l'espée... »

On dirait aujourd'hui : *fils de bonne famille, de bonne maison*.

Fin. Le mot indique l'idée d'achèvement, de perfection : *mettre à fin* = achever, venir à bout, VIII, 25. Cf. *affiner* et *chef*. — *A toutes fins :* quoi qu'il dût arriver, IV, 21. Le sing. est aujourd'hui plus usité.

Finance. Au singulier avec le sens d'argent comptant, VI, 6, — VII, 6, — X, 4. Le mot vient de l'ancien verbe *finer*, qui signifiait finir, mener à terme, — c'est avec l'argent que l'on *fine* les affaires. Cf. le sens étymologique du mot *chevance*.

« Que si ma dernière ordonnance Ne me produit quelque finance... » (Boisrobert, *Epît.* XII.) || « Messire Thomas Felleton (*fait prisonnier*) fut mis à finance de son maistre messire Jean de Lignac, à qui il paya trente mille francs ». (Froissart, III, 2, 8.)

Flatter. Se flatter, VII, 1, et XII, 5 = s'abuser ; *une flatteuse erreur*, VII, 10, = trompeuse ; *une ombre qui vous flatte*, VII, 12. C'est une métaphore très usitée au XVII[e] siècle.

« Ne m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance ». (Racine, *Britannicus*, III, 6.)

Flouet. III, 17. C'est l'orthographe de la Fontaine ; nous disons aujourd'hui *fluet ;* un corps fluet, c'est un corps mince et d'apparence délicate.

« Si l'enfant leur sembloit laid, contrefait ou flouet, ils l'envoyoient jetter dedans une fondrière ». (Amyot, *Lyc.*, 32.)

Le mot vient de *flou*, ancien terme qui est encore usité dans le langage des peintres, et qui signifie : tendre, délicat. *Le flou du pinceau*.

Foi. *Par ta foi, par votre foi...?* Interrogation elliptique = j'en appelle à la foi, à votre foi, répondez franchement. Cette formule revient plusieurs fois dans les fables, X, 11, — X, 15, — XI, 9, — XII, 1. On dit dans le même sens : *jurez-en votre foi* (Molière, *Mariage forcé*, 2). — et encore : *en bonne foi, de bonne foi ; foi d'animal*, I, 1.

Foin. Interjection populaire exprimant la répulsion : *foin du loup*, IV, 15. Signalé comme burlesque par Richelet.

« Foin de moi ». (Racine, *Plaideurs*, V, 5.)

Scheler le rattache à *fœnum* (foin, herbe), Génin à *phu*, exclamation latine ; Jaubert à *fouin*, qui signifie en Berry putois, et par suite ce qui pue. L'étymologie reste incertaine.

Fol. La Fontaine suit pour ce mot l'ancien usage : 1° il écrit : *fol qui s'y repose*, IV, 17. On n'écrit aujourd'hui fol que quand l'adjectif est suivi d'un substantif commençant par une voyelle : *un fol amour*. 2° Il fait du mot *fol* un substantif : *un fol allait criant...*, IX, 8.

« J'ay souvent ouy en proverbe vulgaire qu'un fol enseigne bien ung sage ». (Rabelais, III, 37.)

Aujourd'hui on écrit toujours *fou*, quand le mot, est substantif. (Cette syllabe *ol* s'est changée en *ou* dans plusieurs mots. Cf. *col* et *cou*, *mol* et *mou*, etc.).

Forcené. XII, 8. Hors de soi, = hors de sens. Le mot, loin de perdre de sa force, signifie maintenant un *fou furieux*.

« Le dépit dont l'âme est forcenée ». (Régnier, *Sat.* XI.)

Provençal : *forsenat ;* italien : *forsennato ;* il serait donc logique d'écrire *forsené* (composé de *for* et *sen*, sens ; le *c* a remplacé l'*s* par confusion avec le mot *force*.)

Forme. I, 10. *Sans autre forme de procès*, et III, 13. « *Forme*, en terme de jurisprudence, se dit de certaines règles établies par les ordon-

nances pour faire les procédures de justice (Trévoux.) De là l'expression : *en forme, en bonne forme*.

« Il signe un bon contrat, écrit en bonne forme ». (RACINE, *Plaideurs*, II, 6.)

« *Expédiant les loups en forme* » = d'après les règles de l'art, sans rien omettre, IX, 10. Cf. XII, 6 = *en forme commune* = sous la forme ordinaire, comme cela se fait pour tous.

Fort. Substantif masc., désigne, en terme de chasse, le plus épais du bois, où les bêtes sauvages se retirent. (III, 3.) — Appliqué au renard.

« Il entre dans le fort, se mêle avec les piqueurs ». (LA BRUYÈRE, VII.)

C'est un sens très ancien :

« S'il advient que tu destournes un cerf des taillis et tu le poursuis jusques au fort ». (*Modus*, f. XII, verso, dans Littré.)

Fortune. *De fortune*, IV, 15, locution adverbiale, signifiant par hasard. — Cf. la locution analogue : *d'aventure*. (C'est le sens latin de *fortuna*.) — Cf. Molière :

« Je l'avais sous mes pieds rencontré par fortune ». (*Sgan.*, 22.)

Foudre. Masculin, VIII, 20 : *il lance un foudre*.

« Tout chargé de lauriers, craignez encore le foudre ». (CORNEILLE, *Cid*, II, 1.)

Dans ce sens propre, foudre est aujourd'hui du féminin. — On dit au figuré : *un foudre de guerre*. II, 14.

« Un homme qui se dit un grand foudre de guerre ». (CORNEILLE, *le Menteur*, III, 5.)

Fouir. Creuser (latin, *fodere* ramené à *fodire*), III, 6, où le verbe est employé absolument.

« Jà ne forrons en nule terre,
Por semenchier ne por aquerre. »
(*Gui de Cambrai*, XIIIe s.)

Cf. enfouir, enfouisseur.

Fourbe. Subst. fém. Caractère du fourbe, acte du fourbe, fourberie, III, 6.

« En matière de fourbe, il est maître, il y pipe. » (CORNEILLE, *Nicomède*, IV, 2.)
« Ce héros voit la fourbe et s'en moque dans l'âme ». (CORNEILLE, *Pompée*, II, 2.)
« Pour estre advocat ou financier, il ne fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations ». (MONTAIGNE, IV.)

Fourches-fières. IV, 16. Bâton armé d'un fer à une extrémité et d'une fourche à l'autre.

« Le cuidant ferir parmi le corps d'une fourquefiere qu'il avoit ».

dans Du Cange qui indique l'étymologie vraisemblable de *furca* (fourche), *fera* (fière, c'est-à-dire forte, puissante).

Fourmi écrit *Fourmis*, II, 12. C'est une forme du vieux français, venue du latin populaire *formicus*. Le mot était du masculin et prenait au cas sujet du singulier une *s*. Le cas régime donnait fourmi. Au XVIe siècle, fourmi prit le genre féminin du latin classique *formica*, mais quelques-uns l'écrivaient encore avec une *s*, reste de l'ancien usage.

« Formis est petite chose, mais il est de grant porveance ». (BRUN-LATINI, *Trésor*.)

Fourvoyer (se). Employé au sens propre : de s'écarter du chemin, se mettre hors la voie (*foris via*). I, 5, et VIII, 20.

« Il s'estoit forvoyé et en avoit failly la droite voye ». (AMYOT, *Démétrius*.)

Au figuré : s'égarer, se tromper.

Frairie. Partie de bonne chère et de divertissement, III, 9. Le sens propre du mot est *assemblée;* de là *fête, gala* (latin, *frutria*, collège, corporation).

« Gilot de la frarie des drapiers dist à Lochon de la frarie des tanneurs » (Dans *Du Cange*.)
« C'est un goinfre qui n'aime que la frairie et le cabaret ». (TRÉVOUX.)

Franc. Avec le sens de *intact*, entier, sain et sauf, V, 5. Franc, à l'origine, veut dire *libre*, pays franc. Franche-Comté — corps francs.

« Et demeura la bonne cité de Tournay franche et entière, qui avoit esté en très grand péril ». (FROISSART, I, 1.)

De là tous les sens figurés du mot.

Frayant. Qui occasionne des frais, VI, 4. Terme tombé en désuétude : part. présent de l'ancien verbe *fraier*, dérivé lui-même de l'ancien français *frait*, amende; d'où le pluriel : *les frais;* cf. *défrayer*.

« Il n'avoit rien fait, fors que frayé et despendu grandement et grossement ». (FROISSART, I, 1.)

Frire. XII, 6. = *Rien à frire*. = (dans la poêle), c'est-à-dire rien à manger. Locution populaire, se prend au figuré.

« On dit qu'un homme n'a plus de quoi frire, pour dire qu'il n'a plus de bien ». (TRÉVOUX.)

Inversement :

« Voilà de quoi frire, voilà de quoi manger, de quoi faire bonne chère ». (*Idem.*)

Fuir. Dans le sens d'*échapper à*, III, 1 : *Vous... que rien ne doit fuir*, c'est-à-dire qui devez tout savoir. C'est une tournure essentiellement latine : *nil te fugit* = rien ne te fuit, rien ne t'échappe.

« Entre les deux infinis qui l'enferment et qui le fuient ». (PASCAL.)

Fureur. VII, 1, XI, 7.

« Dans la plus grande fureur des guerres civiles... » (BOSSUET, *Or. fun. de la reine d'Angl.*) — Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison ». (RACINE, *Phèdre*, vers 792.)

C'est le sens du latin *furor :* égarement, aveuglement de toute sorte de passion, folie furieuse — dérivé de *furere* = être hors de soi, être fou. — Aujourd'hui le sens du mot tend à se restreindre; on l'emploie surtout pour désigner l'excès et l'aveuglement de la colère.

Gage. *A gage*, qui reçoit des gages, VI, 3, *notre souffleur à gage :* il soufflait, comme si on l'avait payé pour cela. La Fontaine s'écarte de l'usage en employant cette expression au singulier.

Gaillard. 1° *Le gaillard savetier*. VIII, 2; 2° *Nos gaillards pèlerins*, II, 10; 3° *Gaillard corbeau*, II, 16.

1° « Enjoué, gay, qui ne demande qu'à rire ou à faire rire ». (TRÉVOUX.) 2° « D'un homme qui se porte bien, qui est dispos et vigoureux. » (*Idem.*) 3° « On dit aussi d'un homme que c'est un gaillard, cautus, sagax, pour dire que c'est un adroit, un fourbe, un homme à surprendre les autres, dont il faut se défier ». (*Idem.*)

Cf. *Galand* et *Drôle*.

Galand. Telle est l'orthographe constante de La Fontaine; le mot est écrit une seule fois avec un *t* dans la table 5 du livre IV, où il rime avec talent. Féminin : *galande* (IV, 11). Remontons au sens premier du mot. Galand vient de l'ancien verbe *galer*, qui signifiait : se réjouir, se divertir, se donner aux plaisirs, et aussi, comme le dit Furetière « boire d'autant ». A *galer*, se rattache le vieux français *gale*, qui signifiait réjouissance et bonne chère. On trouve aussi au moyen âge : un *galois*, c'est-à-dire un ami du plaisir. Un galant (ou galand) a donc signifié un homme de plaisir et, par extension, un gai compagnon, un homme adroit, rusé, plein de ressources; le mot prend alors un sens tantôt favorable, tantôt défavorable; *un galant* se dira d'un homme avisé, empressé, actif, vaillant : *un gentil galant;* ou d'un débauché, de celui qui vit d'expédients, qui cherche à tromper son monde, d'un voleur.; on appelait au XVe siècle *verts galants* des bandits, des détrousseurs. Nous retrouvons chez La Fontaine ces différents sens :

1° *Sens primitif* (celui qui se donne au plaisir), *un homme galant;* c'est celui qui est empressé auprès des femmes, qui leur fait la cour. — Dans ce cas, l'adjectif se place toujours après le substantif. Mais on emploie aussi le mot absolument : *un galant ;*

« Miroirs aux poches des galands ». (I, 11.)

2° *Sens dérivés :* a) avec une acception favorable : *un galant homme*, c'est un homme aimable, empressé, d'un commerce agréable; c'est en un mot *un honnête homme*. — Dans ce cas, l'adjectif se place avant le substantif.

« Mécénas fut un galand homme ». (I, 15.)

b) Avec le sens plus ancien et souvent défavorable : d'homme habile, rusé, qui pense plus à soi qu'aux autres :

« Le galand n'en donna que le tiers ». I, 14. — « Le galand fait le mort ». III, 18. — « Déjà dans son esprit la galande le croque ». IV, 11.

Galerie. Endroit couvert qui sert d'abri et de promenade : *faire ses galeries* d'un lieu, c'est le fréquenter habituellement, y faire sa promenade quotidienne, III, 12.

« On dit proverbialement d'un homme qui a souvent voyagé dans un même lieu, que ce sont ses galeries. Tavernier a fait dix fois le voyage des Indes, ce sont ses galeries ». (FURETIÈRE.)

Garant. Les grammairiens modernes distinguent entre *garant*, adjectif, signifiant *responsable* de... et *garant*, substantif masculin, signifiant *garantie*. Mais cette distinction est parfois malaisée à faire, et les meilleurs écrivains ne paraissent pas s'en être souciés. Ainsi La Fontaine :

« La raison est-elle garant de ce que fait un fou? » IX, 8 (et non garante) : « Il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve » (et non garant). (MARIVAUX, *Jeux de l'amour et du hasard*, I, 1.)

Garder. Pris au sens neutre, pour *se garder*, VIII, 6.

« Gardez de babiller ». (MOLIÈRE, *Éc. des Femmes*, IV, 9.)

Gascon. Pris comme synonyme de hâbleur, vantard; *certain renard gascon, d'autres disent normand*, III, 11. *Se tirer en gascon d'une semblable affaire*, VIII, 10. De là le dérivé *gasconnade*, c'est-à-dire hâblerie, fanfaronnade. Cf. *normand* pour signifier menteur; seulement les Normands mentent par intérêt, en affaires, surtout dans les procès, et sans éprouver le besoin de se vanter eux-mêmes.

Gaster. Nom donné à l'estomac : « *Messer Gaster*, III, 2. » Le mot gaster est en grec le nom même qui

désigne l'estomac, le ventre. L'expression est empruntée à Rabelais.

« Mester Gaster, premier maistre es arts de ce monde ». (Livre IV, ch. LVII.)

Pour le titre de *messer*, voyez plus bas.

Gâteau, VIII, 7. *Avoir sa part au gâteau :* expression proverbiale. Cf. X, 14. « Avoir part dans une affaire. On dit aussi : *Il a trouvé la fève au gasteau* pour dire : il a trouvé une bonne fortune, une bonne rencontre. — *Je ne mange pas mon gasteau dans ma poche :* je veux donner part du profit de l'affaire à ceux qui me l'ont procurée. » (Trévoux.)

Gâter. Ce mot avait dans l'ancienne langue un sens très énergique : il signifiait *détruire*, et s'appliquait aux personnes comme aux choses, XII, 17.

« Voilà mon loup par terre, mal en point, sanglant et gâté ».

« *Gâter... le jardin*, » (IX, 5) = le dévaster.

« Carles li magnes ad Espaigne guastede » (ROLAND, vers 703).

= a ravagé l'Espagne.

« Quatorze chevaulx dessoubs luy que mors que gastez ». (PERCEFOREST.)

(Le mot vient du latin *vastare :* ravager, désoler.)

Génie. Avec le sens de goût, caractère, humeur, XII, 23. C'est un des sens les plus usités du latin *ingenium*.

« Je trouve quelquefois des réponses brusques et dures et je crois voir que l'on sent la différence des génies ; mais tout cela n'empêche point une grande liaison ». (*Sévigné*, IV, 437.) — « Néron découvre son génie : Cette férocité que tu croyais fléchir, De tes faibles liens est prête à s'affranchir ». (RACINE, *Britannicus*, III, 2.)

Géniture. Dans le sens de progéniture et désignant un seul enfant, IV, 16, V, 18, VIII, 16 et IX, 1.

« Nourri je suis en la maison de France, de qui tu es royale géniture » (MAROT.)

Le mot a vieilli.

Gent. Race, nation. Le mot est appliqué par La Fontaine aux animaux : la *gent trotte-menu*, les souris (III, 18) ; la *gent chienne* (VIII, 24) ; *gent marcassine*, *gent aiglonne* (III, 6) ; *gent marécageuse*, les grenouilles (III, 4). Le mot était autrefois du style noble, comme synonyme de *nation*.

« O combien lors aura de veuves la gent qui porte le turban ! » (MALHERBE, III, 1, *les Turcs*.) « Gent paienurr ne voelent cesser unkes ». (ROLAND, vers 2639.)

= la nation des païens, les Sarrasins. Etymologie : latin, *gentem*, même sens.

Le pluriel *gentes* a donné le substantif collectif *gens : les honnêtes gens*, *les vieilles gens*. — Le sens de nation, peuple, a été conservé dans l'expression *le droit des gens*.

Gésine. Être en gésine, se disait d'une femme qui a fait ses couches, III, 6. Le mot vient de *gésir*, être couché (latin *jacere*). Il est maintenant vieilli. Le verbe gésir n'est plus usité qu'aux formes suivantes : *ci-gît*, *il gisait*, *gisant*. Voy. V, 12 : *le gisant*, en parlant d'un malade étendu sur son lit.

Gille. Nom donné au singe, IX, 3, et XII, 21 : « nom de bouffon dans les farces et comédies ». (Trévoux.)

Gobeur, pris au sens propre : celui qui gobe, qui avale, IX, 9. — Le mot est plus souvent pris au figuré et signifie : celui qui se laisse tromper par de beaux discours, par de vaines promesses. — *Gober*, même sens figuré : *Ils goberont l'appât*. VIII, 14. — *Gobeur* ne figure pas dans les anciens dictionnaires.

Gorge-chaude, terme de fauconnerie : c'est la viande encore chaude que l'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé. — On appelle proprement *gorge* le sachet supérieur de l'oiseau, qui se nomme vulgairement poche ; et par métonymie, le mot désigne ce qui entre dans la gorge, l'aliment qu'on donne à l'oiseau. — Par extension, *gorge chaude* veut dire régal, IV, 11. (V. *Curée*.)

Goulée, ce que l'on prend avec la gueule « grande bouchée » (Furetière). — Le mot est dérivé de *goule*, ancienne forme de *gueule*, latin *gula*. — Cf. la formation de *bouchée* (bouche), *lippée* (lippe), *becquée* (bec) ; IV, 4.

Grâce (*faire*), employé absolument dans le sens de : faire une grâce, un don gracieux, accorder une faveur, I, 14. — *Faire grâce* signifierait aujourd'hui : pardonner, remettre une peine.

« Elle croit m'affliger : sa haine me fait grâce ». (RACINE, *Bérénice*, vers 924.) *Me fait plaisir, me cause de la joie.*

— *De sa grâce*, locution qui signifie : de son propre gré, sans en être prié (= à titre gracieux), IX, 5, — et que La Fontaine applique ironiquement au discours du Pédant :

« De sa grâce, il graissa mes chausses et mes bottes ». (RÉGNIER, *Satire* X.)

Grain, VIII, 15. On appelait grain « le plus petit des poids dont on se sert pour peser les choses précieuses. Un carat de diamants pèse 4 grains. Il y a 480 grains à l'once ». (Furetière.) — On dit encore, au sens figuré, d'un homme

qu'il ne pèse pas un *grain*, pour signifier qu'il n'a aucune valeur.

« Tout cela ne pèse pas un grain. » (SÉVIGNÉ, V, 108.)

Gratter, se gratter, XI, 5. Allusion à l'adage latin : *asinus asinum fricat :* l'âne gratte l'âne — qui se dit, au figuré, des sots qui se flattent réciproquement :

« On dit aussi qu'on gratte quelqu'un où il lui démange, quand on flatte sa passion dominante ». (TRÉVOUX.) — « Ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin... ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour ». (MOLIÈRE, *Avare*, III, 5.)

Gré, substantif masculin, = reconnaissance, gratitude :

« *Le gré de sa louange.* » I, 14 : la reconnaissance qui lui était due pour sa louange.

V. encore X, 1, et *Phil. et Baucis*, p. 398.

« Il y a des volontés de Dieu qui n'exigent de nous autre chose que le gré du cœur ». (BOURDALOUE.)

Aujourd'hui le mot s'emploie rarement seul ; mais on dit bien : *savoir bon gré, mauvais gré, se savoir gré de... :*

« La belle se sut gré de tous ces sentiments ». VII, 5.

Grègues : haut-de-chausses, ou culottes, portées aux XVIe et XVIIe siècles. — Estienne faisait venir ce mot de l'italien *grechesco :* à la grecque. Les grègues ou greguesques auraient été primitivement des chaussures à la grecque. Scheler rejette cette étymologie. Il pense que le mot vient du celtique, et représente une autre forme de *braie* (caleçon). — Au figuré : *tirer ses grègues :* les relever, se retrousser, pour courir plus vite : s'enfuir, II, 15.

Grimaceries, synonyme de grimaces, VI, 6. C'était sans doute un terme populaire, recueilli par La Fontaine ; l'usage ne l'a pas consacré. Il n'est pas dans les anciens dictionnaires. Le suffixe *erie* a fourni une foule de mots dérivés de verbes, et qui appartiennent à la langue familière : *tromperie, singerie, criaillerie.*

Grippeminaud. (Voir **Gripper**.)

Gripper. Saisir d'un mouvement rapide, et comme avec des griffes. V, 6. — C'est une autre forme de griffer. (allemand, *greifen*, saisir ; gothique, *gripan*). De là les composés : *grippefromage*, VIII, 22 ; *grippeminaud*, VII, 16, (minaud, minet, nom du chat), épithètes qui désignent le chat. — Ce dernier terme est emprunté à Rabelais qui l'applique au premier président du Parlement de Paris. Voyez *Pantagruel*. V.11 :

« Comment nous passâmes le guichet habité par Grippe-Minaud, archiduc des Chats-Fourrez ».

Les chats-fourrez, ce sont les conseillers et les juges, fourrés, c'est-à-dire revêtus de leurs fourrures (de leurs hermines).

Gruger, au propre, signifie briser quelque chose de dur avec les dents ; avaler : IX, 9. Au figuré : manger, dévorer, I, 21.

Me voilà noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats, qui pourraient bien gruger ma noblesse. (MARIVAUX. *Double inconstance*, III, 4.)

Etymologie : bas allemand *grusen*, écraser, —. (le mot est passé en anglais : *to grudge*).

Guère : *n'en devoir guère*, ne pas céder à, n'être pas en reste avec, IX, 6. — On dit également : *n'en devoir rien.*

« J'ai vu les beautés de la Seine, ses bords n'en doivent rien à ceux de la Loire ». (SÉVIGNÉ, IX, 38.)

Guet. Primitivement : la troupe chargée de la surveillance pendant la nuit dans une ville. — *Le mot du guet*, c'était le mot de passe. — Au figuré : *se donner le mot du guet*, c'est être d'intelligence, IV, 15. — Par extension, *Guet* signifie l'action d'épier ce qui se passe : *avoir l'œil, l'oreille au guet*, VIII, 2. — *Faire le guet, mettre au guet, guetter*, II, 14. — IV, 10. — XI, 3. — XII, 25.

Guide, substantif. La Fontaine le fait, suivant l'ancien usage, du féminin. VII, 17 :

« La cour est mon autheur, mon exemple et ma guide ». (DU BELLAY, II, 78.) — « La guide des pécheurs est encore un bon livre ». (MOLIÈRE, *Sganarelle*, I.)

Aujourd'hui le mot est exclusivement masculin, excepté quand il signifie la bride d'un cheval.—Emploi remarquable du singulier :

« En cela j'ai pour guide tous les maîtres de l'art ». X, 14.

Guide signifie dans ce passage « ce qui guide » la *guide*, comme dans l'exemple de Du Bellay.

Guinder. Lever en haut, hisser au moyen d'une machine ; au fig. *se guinder :* se hisser, XII, 23 :

« Nous admirâmes les peines qu'ils eurent à guinder leur canon si haut ». (SAINT-SIMON.)

De là cette expression : *guinder la hart au col :* hisser au gibet le condamné, en lui attachant au cou la *hart*, pour le pendre. VI, 19.

« Hart est le lien d'un fagot ou d'une bourrée à Paris : par quoy j'entens que quand on crie : « De par le Roy, sur peine de la hart », vault autant à dire que « sur peine de la corde » jadis qu'on s'aydoit

des branches pour espargner le chanvre ». (B. des Périers, *Nouvelle*, 97.)

Reguinder : guinder de nouveau, faire remonter, XI, 6. Ce composé est signalé par Cotgrave (xvii[e] siècle). Il n'a pas été admis par l'Académie. (Germanique : *windan*, hisser.)

Guise. Manière, façon (ancien haut allemand *wisa;* allemand moderne : *weise*). V, 19 : *Chacun selon sa guise;* X, 13 : *De guise :* de telle façon ; X, 2, *en cette guise.*

« Tant de villes, tant de guises ».

(= de coutumes, de modes) (Cotgrave). — Nous disons encore : *il agit à sa guise*, = à sa façon, suivant son bon plaisir.

Habile. Avec le sens très fréquent, au xvii[e] siècle, de savant, de connaisseur fin et délicat, VIII, 19, IX, 10. habile = intelligent.

« Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles ». (La Bruyère, *Des biens de la fortune.*)

Habitacle (*Phil. et Baucis*, p. 401.) Séjour, réceptacle. Le mot ne se dit guère qu'en poésie. Il était employé dans l'ancienne langue :

« ... Au Louvre, ancien temple et habitacle des roys de France ». (*Satire Ménippée.*)

Hanter. IV, 3 ; VIII, 22 et 24. Mot suranné, qui veut dire faire son séjour habituel de... (Se prend aujourd'hui en mauvaise part ; pris dans ce sens, XII, 19.)

« Les seraines (sirènes) en la mer hantent ». (*Roman du Brut.*)

Etymologie douteuse. Scheler propose *ambitare*, fréquentatif, de *ambire*, *aller*. Cf. le dérivé : *hantise*, action de hanter :

« Expérience et hantise du monde ». (Charron.)

Happer. Saisir vivement, d'un mouvement brusque, V, 8 ; VIII, 7 ; XII, 12 ; XII, 22.

« Où est Renart en male trape que li chien durement le hape ». (*Roman de Renart*, v. 2070.)

(Vieux français : *happe*, crampon de fer.)

Haro. C'était un terme de pratique, usité en Normandie ; on criait *haro!* quand on voulait faire arrêt sur quelqu'un ou sur quelque chose, et traduire immédiatement la cause devant le juge. On appelait *clameur de haro* l'opposition ainsi formée. De là, l'emploi figuré : *crier haro sur quelqu'un*, c'est le dénoncer à l'indignation, aux représailles de la société, VII, 1. Notons que dans La Fontaine, il s'agit d'une véritable cour de justice, et que *haro* est le terme propre. L'étymologie de ce mot est encore incertaine ; on a cru longtemps que *haro* représentait *ha! Raoul* ou *aïe* (aide-moi) *Raoul!* et que ce cri était donc un appel à Raoul ou Rollon, premier duc de Normandie, qui fut un grand justicier ; mais il est plus probable que le mot est d'origine germanique, et qu'il faut le rattacher, comme l'ancien verbe *haroder* (crier), à l'ancien allemand *haren* (crier) ou *haro*, *herod* (ici ! = viens ici, viens à moi !).

Hasarder. Construit avec un complément direct, avec le sens de braver : hasarder le vent, le naufrage, X, 14.

« Les ambassadeurs anglais qui n'avaient pas le pied marin pour hasarder les échelles de cordes s'excusèrent d'y monter ». (Saint-Simon.)

Le mot s'emploie surtout aujourd'hui pour signifier la chose que l'on expose au hasard : hasarder sa vie, sa fortune.

Haut. *Gagne au haut*, II, 15, c'est-à-dire s'enfuit vers le haut, ou simplement s'enfuit. Cf. les expressions : *gagner au large* ou *le large* et *tirer de long*, II, 12.

Hennir, **hennissement**. (*Vie d'Esope*, p. 73.) Dans l'édition originale, ces mots sont écrits par un *a : hannir...* c'est aussi l'orthographe de Richelet ; elle est d'accord avec la prononciation.

Hère. *Haire* dans l'édition originale. Terme de mépris : personne misérable, sans argent et sans considération. I, 5. On dit aujourd'hui : *un pauvre hère.*

« Gros nez... tu ne ressembles pas au nez de quelque herre, qui ne boit que de l'eau ». (Basselin, VI.)

Etymologie probable : de l'allemand *herr*, maître, seigneur.

Heure. *Tout à l'heure*, avec le sens de sur l'heure, à l'instant même, I, 10 ; VI, 21 ; VII, 2 ; VIII, 1, etc.

« Je vous ai commandé de partir tout à l'heure ». (Racine, *Mithridate*, III, 1.)

Même sens de la locution *à l'heure* :

« Et je souhaite fort, pour ne rien reculer, qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeler ». (Molière, *l'Etourdi*, I, 9.)

= immédiatement. De là : *tout* (tout à fait), *à l'heure*. Aujourd'hui, cette locution signifie seulement : *dans un moment*, *dans quelques instants.*

Hoc. On dit qu'une chose est *hoc* à quelqu'un, quand elle lui revient en toute propriété, qu'elle lui appartient, V, 8. Quelle est l'origine de cette ex-

pression ? Suivant le dictionnaire de Littré et Livet, elle vient du jeu de cartes appelé *hoc*. Au *hoc*, les quatre rois, la dame de pique, le valet de carreau et toutes les cartes au-dessus desquelles il ne s'en trouve point d'autres, comme les six, quand tous les sept sont joués, sont *hoc;* et en les jouant on dit *hoc*, parce qu'elles sont assurées au joueur.

« Je ne scay ni le hoc, ni la prime, ni le trictrac ». (BALZAC, *Lettres*, 1er août 1645).

On aurait donc dit, pour signifier qu'une chose est assurée à quelqu'un : *cela lui est hoc*. A cette explication, Génin fait une objection probante, c'est que les cartes furent inventées au XVe siècle seulement, et que dès le XIe *hoc* est pris dans ce sens. N'est-ce pas en effet prendre l'effet pour la cause ? *Hoc* veut dire en latin *cela*, et a été employé en ancien français avec le sens de *oui*, *c'est cela; c'est hoc*, c'est cela ; *ce m'est hoc*, oui, c'est à moi.

« Et mon congé cent fois me fut-il hoc, La poule ne doit point chanter devant le coq ». (MOLIÈRE, *Femmes sav.*, V, 3.)

Hoquet. V, 2. Accroc, heurt, c'est le sens propre du mot, aujourd'hui perdu. Saint-Simon l'emploie au figuré :

« M. de Retz se disposa à se faire recevoir au Parlement ; il y trouva un hoquet auquel il n'avait pas lieu de s'attendre, son habit fut contesté par les magistrats ».

Diez et Kœrting en font une simple onomatopée (*hoc* et le suffixe *et*). Il vaut mieux rattacher le mot au vieux français *hoc* qui signifiait croc, accroc (racine germanique), d'où *hocher* et *hochet*, autre forme de *hoquet*. Ainsi s'expliquent et le sens propre employé par La Fontaine et le sens dérivé, seul conservé : le spasme du diaphragme qui produit une secousse brusque et un resserrement subit de la glotte.

Hoqueton. III, 3. On appelait primitivement *hoqueton* ou *auqueton* une camisole épaisse et fortement rembourrée que portaient les hommes d'armes au moyen âge. On finit par désigner sous ce nom les casaques d'archers et, par extension, les archers eux-mêmes. On disait les *hoquetons* du grand prévôt, du chancelier, pour les gardes qui accompagnaient le prévôt et le chancelier. Le mot désigne aussi souvent :

« Cette façon de saye court, sans manches, que portent assez communément les hommes de village ». (NICOT.)

De l'arabe, *al-quo'ton*, qui a donné aussi le français coton.

Hosties. Victimes (*Phil. et Baucis*, p. 401). Dans ce sens général, le mot est rare et n'appartient qu'à la poésie :

« Qui marche au premier rang des hosties rangées, Qui prendra le devant des brebis égorgées ? ». (D'AUBIGNÉ, *Tragiques*, V.)

(Latin : *hostia*, même sens.)

Houseaux. Bottes de cuir, jambières, qu'on appelait aussi *heuses*. *Laisser ses houseaux*, se disait proverbialement pour mourir, XII, 23. On disait de même : *se déhouser* (quitter ses houses) = mourir. (Diction. de Trévoux.) C'est une métaphore populaire : on quitte ses bottes parce qu'on meurt. Le mot *heuse* (ou house) est d'origine germanique. Il s'est conservé dans le nom de *Robert Courte-Heuse* = (Courte-Botte), duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant.

Hure. IV, 1.

« En venerie, c'est la teste d'un sanglier, ours et autres bestes mordantes ». (NICOT.)

Le mot désignait aussi au moyen âge la chevelure et la tête d'un homme. Aujourd'hui, il ne s'applique plus qu'à la tête du sanglier, du saumon et du brochet.

Hydre, fait du masculin, XI, 2. Le genre de ce mot a varié autrefois :

« Un hydre renaissant ». (DESPORTES.)

Cependant, au XVIIe siècle, il est le plus souvent du féminin, comme aujourd'hui :

« Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ». (CORNEILLE, *Cinna*, IV, 3.)

On le trouve du masculin dans Victor Hugo :

« L'hydre des factions qui, sorti des ténèbres... ». (*Odes*, I, 7.)

Hypocondre. Dans le sens de *fou*, *extravagant*, II, 18. Ce sens n'est pas mentionné par le *Diction. de l'Acad.* de 1694 :

« ... Cent fois la bête a vu l'homme hypocondre Adorer le métal que lui-même il fit fondre ». (BOILEAU, *Satire* VIII.)

Le plus souvent, hypocondre se dit d'un homme atteint de mélancolie, d'une tristesse sombre. On supposait que cette maladie de l'âme et des nerfs avait son siège dans les *hypocondres* (parties latérales de l'abdomen, situées sous les fausses côtes).

Idolâtre. Pris par extension : qui adore les vaines apparences, comme un nom, des titres, etc. IV, 14.

« Je ne prends point pour juge une cour idolâtre ». (RACINE, *Bérénice*, II, 2.)

Idole. IV, 8, — V, 14. Le genre de

ce mot a varié : il est masculin dans La Fontaine et dans Corneille :

« Et Pison ne sera qu'un idole sacré ». (*Othon*, III, 1.)

Aujourd'hui, il est toujours du féminin. La Fontaine prend le mot (V, 14) dans le sens étymologique et général d'*image*, représentation sensible (latin, *idolum* du grec, *eidôlon*, image) et il l'applique au reliquaire que l'âne porte ; aujourd'hui on entend le plus souvent par *idole* la statue ou l'image d'une divinité païenne.

Imbécile. Pris au sens latin de faible de corps, lâche, IX, 18.

« Et moi ton serviteur, pauvre, lâche, imbécile, Dont tout l'effort est inutile, A moins qu'avoir l'appui de ta divine main ». (CORNEILLE, *Imitation*, III, 10.)

C'est un sens aujourd'hui perdu.

Impertinent. Qui est ou qui agit contre la raison, contre le bon sens. Impertinent est, au XVIIe siècle, à peu près synonyme de *sot*, et de *fat* (Voyez ce mot), XI, 5. — *Impertinence*, VIII, 19.

« Une infinité de fables impertinentes ». (BOSSUET, *Hist. univ.*, II, 8.)

= absurdes.

« L'impertinent auteur ! L'ennuyeux écrivain ! Le maudit traducteur ! » (BOILEAU, *Satire* IX.)

Imposer. Dans le sens de faire illusion, tromper ; les grammairiens ont distingué *imposer* et *en imposer*, prenant *imposer* dans le sens de commander le respect, et *en imposer* dans le sens de *tromper ;* cette distinction assez subtile n'existait pas au XVIIe siècle ; IV, 14 et *Préface*, p. 62.

« Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer ». (MOLIÈRE, *Tartufe*, V, 6.)

Incessamment. III, 6, — VI, 7, — VIII, 5, et VIII, 19. C'est le sens primitif de *sans cesse*.

Boileau :

« La vieillesse chagrine incessamment amasse ». (*Art poétique*, III, 283.)

Aujourd'hui le sens le plus ordinaire est : *au plus tôt*, *sans délai*.

Inclination. Sens particulier, II, 20, *chacune prit son inclination*, ce qui était conforme à ses goûts. « Inclination se dit aussi pour la chose qui est l'objet du penchant ou de l'affection de quelqu'un ». *Dict. de l'Académie française*.

Indiscrétion. Manque de jugement : de *discernement ;* et par suite manque de retenue : *action inconsidérée*, X, 2.

« Nous voyons avoir esté permis aux hommes et femmes se marier, voire à l'asge d'indiscrétion et où il semble n'y avoir pas de connoissance ». (PASQUIER.)

L'adjectif indiscret est aujourd'hui plus usité dans ce sens que le substantif : *mon zèle est indiscret*, VIII, 1, = hors de saison, importun. Cf. Racine :

« Ce triomphe indiscret ». (*Britannicus*, IV, 4.) — « Les fureurs indiscrètes ». (*Athalie*, I, 7.)

= Immodérées.

Influence. Sens étymologique, ce qui coule sur (*in-fluere*), II, 13, et VIII, 16. On nommait ainsi une sorte d'écoulement matériel que l'on supposait provenir du ciel et des astres sur les corps terrestres. Sens figuré :

« S'il ne sent point du ciel l'influence secrète » (BOILEAU, *Art. poét.*). — « Les nuées saintes placées sur la tête des fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du ciel ». (MASSILLON, *Panég. de saint François de Paule.*)

Inquiet. Sens latin : *inquietus*, *in* privatif et *quietus*. = Incapable de repos, agité, VIII, 16, — VII, 12 : *votre humeur inquiète*, et IX, 2 ; même sens du substantif *inquiétude*, VI, 5.

« Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de repos ». (BOSSUET, *Or. fun. de Le Tellier.*)

Intriguer. Avec le sens d'occuper, de préoccuper (de l'italien : *intrigare*), VIII, 5.

« J'ai été depuis quatre ou cinq mois si intrigué de l'affaire de ma pension. . » = si préoccupé..... (MALHERBE, t. III, p. 300.)

Le mot a perdu de sa force, et signifie aujourd'hui : exciter, piquer de curiosité... Cf. le sens primitif du mot intrigue : embarras, difficulté :

« Je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue ». (SÉVIGNÉ, I, 539.)

Jean. *Gros-Jean*, VII, 10. Nom de paysan, et synonyme populaire de *lourdaud*, de *rustre*. Se trouve, avec ce sens, dans Rabelais. Le nom de Jean avait, à lui seul, la même signification. Rabelais dit encore : *Jean le Veau :* pour signifier un imbécile, un pleurard.

Jeu. Jeux de prince, IV, 4.

« Encore y a-t-il une autre sorte de cruauté, à sçavoir celle qui s'exerce plus de gayeté de cueur, et par un plaisir qu'on y prend, que par vengeance. A quoy les princes et grans seigneurs s'addonnent plustost que les hommes de basse ou de médiocre condition. Dont est venu le proverbe qui se dit de ceux qui prennent plaisir à pousser l'un, frapper l'autre, ou autrement faire mal : ce sont jeux de princes ; ils plaisent à ceux qui les font ». (H. ESTIENNE, *Apologie pour Herodote*, éd. Ristelhüber, II, p. 414.)

Même définition dans des Périers, *Nouvelle*, CXII.

Jeu. Le droit du jeu, X, 14. Locution proverbiale (Ce que chaque joueur doit mettre comme enjeu : les règles du jeu).

« C'étoit bien le droit du jeu que vous eussiez fini entièrement cette affaire ». (Sévigné, IX, 23.)

Jeune (Les). Pris substantiv., VIII, 1. C'est un usage très ancien de la langue, qui s'est conservé dans la locution : les *jeunes et les vieux*.

« C'est donc à dire Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire ? » (V. Hugo, *Hernani*, II, 3.)

Jonchée. En parlant des cadavres de rats qui couvrent la terre, IV, 6. Le mot se dit ordinairement d'un amas de feuilles :

« Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée ». (Ronsard.)

Jupin. I, 7. Surnom familier et burlesque que La Fontaine donne à Jupiter. *Juppin*, en vieux français veut dire *débauché*, *polisson* (verbe *jupper*, crier).

« C'était un mot propre aux étudiants de l'Université ». (H. Est., *Dial.*, II, p. 308.)

(V. *Sat. Mén.*, *Harangue de Rose* et Rabelais, liv, 3, chap. 12).

Là-bas. Désignant les enfers, par euphémisme, et opposé à *ici-haut*, qui signifie sur la terre, IV, 20. — Voyez encore : VIII, 20 et X, 15. — Ce sens est signalé par Furetière.

Lacs (prononcez *lâ*). I, 6. — Le mot, dans l'édition originale, est écrit *las*, IX, 2, pour rimer avec *appas*. — Le *lacs* est un nœud coulant qui sert à prendre des oiseaux ou tout autre gibier ; tandis que le *rets* ou le *filet* est un tissu à mailles et à jour. — Diminutif : *lacet* (latin, *laqueus*).

Laridon. Nom donné à un chien qui sert à la cuisine, à un tournebroche, VIII, 24. — C'est le latin *laridum*, prononcé à la française *laridon*, forme ancienne du latin *lardum* : lard.

Lécher. N'a-t-il point assez *léché l'ours ?* = traîné le procès en longueur, I, 21. — Cette locution est empruntée de Rabelais, qui en donne en même temps l'explication :

« Ung procès, à sa naissance première, me semble (comme à vous aultres, Messieurs) informe et imparfaict. Comme ung ours naissant n'a pieds, ne mains, peau, poil, ne teste : ce n'est qu'une pièce de chair, rude et informe : l'ourse, à force de leicher, la met en perfection des membres. — Semblablement les sergens, huissiers, appariteurs, chiquaneurs, procureurs, commissaires, advocatz, enquesteurs, tabellions, notaires et juges pédanés, sugcans bien fort et continuellement les bourses des parties, engendrent à leurs procès teste, pieds, griphes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs. Ainsi rendent le procès parfait, galant et bien formé ». (Rabelais, III, 42.)

La Fontaine fait encore allusion à cette croyance populaire que les ours lèchent leurs petits, VIII, 10, et XI, 7. D'où l'expression proverbiale un *ours mal léché*, pour signifier un homme grossier.

Légende. (Etymologie : *legenda*, ce qui doit être lu). = Recueil de récits traditionnels, VII, 3. — La légende était le recueil contenant les actes des saints et qu'on lisait dans les couvents à certaines heures de la journée. — Par extension, on appela *légende* les récits d'aventures merveilleuses et populaires. — La légende de Charlemagne est la matière de tout un cycle de nos chansons de gestes. — La légende repose toujours, ou du moins est supposée reposer sur un fond historique. — On voit la différence qui existe entre la légende et le conte, où tout est imaginaire.

Leurre. Terme de fauconnerie : c'est un morceau de cuir rouge, en forme d'oiseau, qui sert pour rappeler le faucon, lorsqu'il ne revient pas droit sur le poing, ou qui sert aussi d'appât pour prendre les oiseaux. — Sens propre, XII, 12. — Sens figuré : *leurre* signifie séduction, tromperie, II, 16. — Dérivé : *leurrer*, X, 11 : tromper.

« Ceux qui, pour le seul regard du profit, se remuent comme un oiseau fait au branlement du leurre ». (Lanoue, 182.) — « Amours loirre les cueurs comme faucon en loirre ». (Alain Chartier.)

Lier. IX, 2. Terme de fauconnerie : se dit de l'oiseau qui enlève sa proie en l'étreignant, en la liant dans ses serres.

Liesse, mot déjà vieux au XVII[e] siècle (Voyez *Furetière*) et qui signifiait joie, plaisir (du latin, *lætitiam*, même sens), VI, 12. « Gais et pleins de leesse » (*Roman de la Rose*, v. 107) = de joie. — Le pèlerinage de Notre-Dame de liesse, c'est-à-dire de joie. (Voyez le mot Chère.)

Lige. Terme de féodalité. L'homme *lige* est celui qui est lié par un serment de fidélité à son seigneur et qui lui promet aide et secours envers et contre tous. — De là les expressions de : *hommage lige*, *foi lige*, *fief lige :*

« Cele que (à qui) j'ai de cuer (cœur) fai lige hommage ». (Couci, 19.)

Le mot est pris au figuré, IV, 12 :

« Toute espèce lige de son seul appétit ». = Dépendant de, ne relevant que de son appétit.

Lignée. Race, postérité, III, 8 et VIII, 16 :

« E il e sa lignée e sa mesun peri ». (THOMAS-LE-MARTYR, 74. XIIe siècle.)

Lignage : l'ensemble des personnes qui appartiennent à la même lignée, X, 2.

« Mout fut de haut lignage ». (BERTE, 30.)

(*Lignage* **est un dérivé de** ***linea :*** ligne.)

Lippée. *Franche lippée*, bon repas qui ne coûte rien, I, 5. — *Chercheur de franches lippées*, c'est-à-dire parasite. — On dit dans ce sens : « *courir la lippée* ».

« Le roy d'Angleterre emportoit toujours quelque lippée pour sa part ». (*Satire Ménippée.*)

Une *lippée*, c'est ce que l'on peut prendre avec la bouche, c'est une bouchée ; de là le sens de repas, festin. Le mot vient de *lippe*, terme familier qui signifie *lèvre*, ou plutôt la lèvre inférieure (de l'allemand *lippe*).

Lopin. *Morceau, portion.* — Très employé en ancien français dans le sens de *part :*

Sans la faveur extraordinaire de Dieu, la France eust esté desmembrée en plusieurs lopins. (LANOUE, 26.)

VIII, 7. = morceau de viande. — On dit aussi un lopin de terre.

Lôs. Vieux mot, qui signifie louange, gloire, aujourd'hui hors d'usage (latin, *laus*, même sens), XII, 1. — Et *Phil. et Baucis*, p. 402.

« En douce France en perdreie mon los ». (ROLAND, 81.) — « Ou, si vous voulez, à payer ce sera quand vostre los et renom cessera ». (MAROT, *Epître au roy.*)

Richelet et l'Académie (1694) n'admettent le mot que dans le style burlesque. — La Bruyère le regrette comme excellent. Il est bien digne de la haute poésie.

Louvats, synonyme de louveteaux, petits du loup, III, 13. — Pour louveteau, on disait encore autrefois *lovel*, *louveau.*

Louvre. Désignant toute espèce de palais, VII, 7.

« Sans regarder si c'est Louvre ou cabane ». (Contes.) — « Sa maison va être le Louvre des États de Bretagne ». (SÉVIGNÉ.)

Le Louvre était le palais des rois de France. — Le mot paraît venir du bas latin *lupara*, qui signifiait château royal, mais dont l'étymologie est inconnue.

Loyer, salaire, récompense. Sens tombé en désuétude, VI, 13 ; XII, 22 :

« Pouvoir dire : ce bras a servi Venceslas, N'est-ce pas un loyer digne de cent combats ? » (ROTROU, *Venceslas*, III, 6.) — « Qui mult te sert, malvais luer l'en dones ». (*Tu lui en donnes.*) (ROLAND, 183.)

Ce mot vient du bas latin *locarium :* prix du gîte, d'où le sens usuel *loyer d'une maison.* — C'est par extension et au figuré que le mot a signifié autrefois *salaire.*

Machine. Pris au figuré et désignant l'ensemble des organes, la constitution d'un être ou d'un corps quelconque, VII, 18, *en toute sa machine :* il s'agit de la nature générale, de la constitution du soleil. — On dit dans le même sens la machine humaine.

« Nos pauvres machines sont sujettes à bien des misères ». (SÉVIGNÉ, VII, 37.)

De là cette expression : *la machine ronde*, la terre ; I, 16, c'est la traduction de l'expression latine : *orbis terrarum*, le globe des terres.

« Toute l'Europe est en émotion ; on voit bien, comme vous dites, que la pauvre machine ronde est abandonnée ». (SÉVIGNÉ, II, 543.)

Géruzez fait remarquer qu'au moyen âge la même expression désignait le ciel ; on disait : sous la machine ronde, c'est-à-dire sous les cieux.

« Est-il soubz la machine ronde, Cousturier qui ouvrage mieulx en habits que moy ? Je me fonde qu'il n'en est nul dessoubz les cieulx ». (*Le Cousturier*, farce.)

C'est dans ce dernier sens que l'expression a sans doute été prise par La Fontaine, VI, 18 : il y est question d'Hercule portant la machine ronde ; or Hercule avait pris un instant la place d'Atlas, condamné par Jupiter à porter le ciel sur son dos. — On dit, dans un autre sens figuré, des *machines*, pour signifier les ressorts qui font mouvoir les affaires, les intrigues, les machinations.

« Les machines que l'Europe remue ». (*Épître* du Ier livre, p. 56.)

De là le dérivé : *Machineur*, X, 9 : « *tous les machineurs d'impostures* » = ceux qui machinent, qui ourdissent les impostures, les calomnies.

« Metius est celui qui a esté cause, machineur et entrepreneur de ceste bataille ». (Exemple du XVIe siècle, dans Littré.)

Ce mot a été remplacé, dans ce sens figuré, par *machinateur.*

Madré, XII, 17 = rusé. Ce mot signifie au propre, *bigarré*, *divers :* il vient de *madre :* bois de différentes couleurs ; il désigne donc au figuré les ressources diverses, les changements d'un esprit inventif et trompeur. Ce mot est signalé comme « *vieux et ridicule* » par Marg. Buffet. (*Observations sur la langue française*, 1648.)

Mafflu. (Écrit encore *mafflu* et *mafflé*) ; terme familier : qui a de grosses joues, III, 17.

« Sa taille était fort ordinaire, son visage long, mafflé, fort lippu ». (SAINT-SIMON.)

Le mot paraît être de la même famille que *mouflu*, *mouflard* (même sens), *moufle* : visage gras et rebondi ; *mufle*.

Magister, I, 19 et VIII, 9. Mot repris au latin ; magister a donné en fr. pop. *maistre* ; on appelait magister un maître d'école dans un village.

« J'aimerais mieux être magister de Chaillot ou de Vaugirard que président de la plus brillante académie étrangère ». (D'ALEMBERT, *Lettre à Voltaire*, 13 août 1765.)

Main. *Faire sa main*, VIII, 7, c'est-à-dire prendre sa part d'un vol, faire des profits illicites.

« Les autres pillaient tout et faisaient leur main et s'en allaient ». (SAINT-SIMON.)

Cf. l'expression : *faire main basse*, XII, 8, ramasser, prendre tout. — *Donner les mains* : consentir. (*Vie d'Esope*, p. 70.)

« Pourvu que votre cœur veuille donner les mains. Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains ». (MOLIÈRE, *Mis.*, V, 7.)

Il est question, VI, 15, *de la main* de l'autour, et IX, 17, *des mains* du milan. C'est un terme de fauconnerie ; on dit la *main*, les *doigts* et les *ongles* du faucon. (V. Furetière.)

Maintenir. Avec le sens de protéger, faire subsister, III, 2.

« Le Parnasse français, ennobli par ta veine, Contre tous ces complots saura te maintenir ». (BOILEAU, *Epître VII*.)

Maître. La Fontaine donne ce titre honorifique à plusieurs de ses personnages : *maître Corbeau, maître Renard* (I, 2), etc. Sous l'ancien régime, on appelait *maître*, celui qui, après avoir été apprenti, prenait rang dans un corps de métier. De là l'expression : *passer maître* qui, au figuré, veut dire : être savant, habile dans un art, III, 5, et VI, 19.

« Bien que maîtres passés en l'art de bien parler. » (RÉGNIER, *Satire I*.)

— *Maître d'œuvre* : l'ouvrier qui commande aux autres dans un atelier (IX, p. 308.) Aujourd'hui on donne encore le titre de maître aux avocats, aux avoués et aux notaires, VII, 15. La Fontaine se sert souvent du mot d'une façon familière et comique.

« Nos deux maîtres fripons ». (IX, 16.) « Holà ! maître sot. » (MOLIÈRE, *Don Juan*, I, 2.)

Maline. Féminin de *malin* (VI, 15), aujourd'hui *maligne*. La Fontaine adopte une forme qui se trouvait d'accord avec la prononciation usuelle de son temps, où l'on n'entendait pas le *g* ; ajoutons que *maline* rime mieux ainsi avec *machine*.

Manant. Dans le plus ancien français, le *manant* est l'habitant d'une ville ou d'un village : *celui qui demeure* (dérivé de *manoir*, manere, demeurer) ; l'infinitif a été pris substantivement et a signifié le lieu de la demeure. Le *manant* pouvait donc être un homme aisé, riche, un propriétaire.

« Et trouva on bien en ladite ville de Saint-Lô manans huit mille ou neuf mille que bourgeois, que gens de métier ». (FROISSART, I, 1, 270.)

Plus tard, le mot désigna l'homme attaché à la glèbe, le paysan, qui vit dans la terre où il est né. C'est dans ce sens que La Fontaine l'emploie, I, 8 ; VI, 13 ; IV, 4. Enfin, par extension du sens, un *manant* a signifié un homme grossier. (Cf. *rustre* (*rusticus*) qui a les mêmes acceptions, au propre et au figuré.)

Manoir. *Le manoir liquide*, XI, 3, et XII, 3, = la mer.

Manquer. Pris absolument dans le sens de commettre une faute, se tromper, I, 14, et II, 3.

« Quand on connaît sa faute, on manque doublement ». (CORNEILLE, *Médée*, II, 6.)

Cf. le sens de : *manquer à une personne* (lui manquer de respect). « *On ne saurait manquer, de louer*, » c'est-à-dire avoir tort en louant, I, 14.

Marais. Ecrit *marets* (au plur.) dans les anciennes éditions, XII, 24 ; *marois*, en ancien français. (V. *Versification*, p. 52.)

Marcassine. III, 6 ; adjectif tiré par La Fontaine du substantif *marcassin* (petit du sanglier). Le mot est un diminutif de marcasse, qui se rattache au v. fr. *marc*, *marcas*, *marchas*, (marais, bourbier.) (Cf. *Escarbote*.)

Marché. Employé au figuré, VIII, 13. *Il est force gens qui font le marché d'autrui*, c'est-à-dire les affaires d'autrui. — Cf. l'expression figurée : *faire un bon, un mauvais, un sot marché* ; — V, 6. *Ce meurtre n'amenda nullement leur marché*..., n'améliora pas leur sort.

« C'est bien empirer mon marché ». (MONTAIGNE, I. 28.)

Marri. Fâché et repentant. Terme vieilli, VII, 10.

« Mout fut Rolant couroucés et marris ». (RONCISV., XIIe s.)

« Oui, son mari, vous dis-je, et mari très marri ». (MOLIÈRE, *Sgan.*, 9.)

Il est à remarquer que La Fontaine rapproche également ces deux termes

par la rime ; c'est une sorte de jeu de mots.

Martin-bâton. Surnom de valet armé d'un bâton, et par extension le bâton personnifié. IV, 5. Rabelais :

« Martin baston en fera l'office ». III, 12.

Par abréviation : *Martin*, V, 21.

Mâtin. Gros chien de basse-cour. *Fables*, I, 5 ; VII, 1 ; X, 9, et XII, 9. — *Mastin*, en vieux français, signifiait domestique.

Mâtineau, petit mâtin. VIII, 18.

Matois. Rusé, faiseur de mauvais coups. Terme familier et pris en assez mauvaise part. II, 15, et IX, 14 : « cervelle matoise ».

« On a beau estre agil et subtil de la main comme un basteleur ou un matois à couper une bourse ». (BRANTOME, *Cap. franç.*, t. III.)

Le mot vient de *mate*, nom d'une place du vieux Paris, où s'assemblaient les filous. En ancien français, *mate* veut dire filouterie, tromperie. Dérivé : *matoiserie*, tromperie, XI, 6.

Méchant, *mauvais*, *plat*, *sans esprit*, *sans valeur*, VIII, 19 ; *de méchants livres bien payés*, VIII, 8 : *les méchants diseurs de bons mots. Méchants soldats*, IX, 18. — Avec le sens de *funeste*, *malheureux* : c'est le sens premier et étymologique : *de méchants effets*, VII, 17. En vieux français : *meschéant*, participe de meschoir, signifiait : qui tombe mal (*mes*, particule négative, et *choir*, tomber, arriver).

« A donc y seras-tu plus meschant de ce que tu cuideras y estre plus heureux ». (ALAIN CHARTIER.)

Mélancolie (*mélancolique*). Le mot était un terme de l'ancienne médecine et signifiait une disposition physique à la tristesse et à la peur : une humeur noire. On l'appelait encore *vapeurs du cerveau*. Le lièvre (II, 14) est donc mélancolique, parce qu'il est d'un tempérament peureux.

« Il y a des animaux mélancoliques de tempérament ». (FURETIÈRE.)

Par exemple encore : le *cerf* (*Académie*, 1694). Quant aux sens figurés du mot (tristesse morale ou simplement rêverie vague et poétique) La Fontaine les connaissait, lui qui aimait

« Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique ».

(Du grec : *melancholia*, bile noire).

Ménage. Avec le sens d'*économie*,

« Les deniers des recettes en partie se perdaient par mauvais ménage..... ». (MALHERBE, le XXXIIIe livre de *T.-Live*, ch. XLVI.)

VIII, 18. Cf. le sens des mots : *ménager*, verbe et adjectif ; *ménager son argent*.

« Le sage est ménager du temps et des paroles ». (VIII, 26.)

Ménage. Avec le sens de ruine, désordre, confusion, II, 8.

« C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci, Et que de me complaire on ne prend nul souci ». (MOLIÈRE, *Tartuffe*, I, 1.)

Cf. l'expression : *faire un beau ménage* = faire du désordre dans sa maison.

Ménage vient du bas latin masnaticum, mansionaticum, dérivé de *mansio*, habitation. Dans l'ancienne langue, *mesnage* conserve souvent ce sens étymologique : *ostel ou maisnage*. (Coustumes du Beauvoisis, dans Littré).

Ménagerie. Endroit d'une maison ou d'une ferme où l'on renferme les bestiaux et tout ce qui sert au *ménage :* oiseaux de basse-cour, etc., III, 12 et X, 7. Le mot n'est plus usité dans ce sens.

Mensonge. Ce mot a souvent chez La Fontaine le sens particulier, mais très classique de fiction poétique :

« Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous, VII, à *Montesp.*, et II, 1 ».

= *la fable*. (V. *feinte*.)

« Quand la Grèce parlait, l'univers en silence Respectait le mensonge ennobli par sa voix ». (VOLTAIRE, *Odes*, 5.)

« Et même qui mentirait Comme Esope et comme Homère, Un vrai menteur ne serait ». (IX, 1.)

Merci. Dans la locution composée : *merci de... merci de moi*, IV, 16. Le sens littéral est : *grâce pour moi*. *Merci* signifiait grâce, pitié (latin, *mercedem*).

Hé ! merci de ma vie ! ». (MOLIÈRE, *Tart.* I, 1.) — « Clamez vos coulpes, si priez Deu merci ». (ROLAND, 87.)

Messer. Forme venue de l'italien ; c'est le même mot que *messire* (mon sire, ancien français *mes*, cas sujet de *meus*, et *sire*), II, 19 ; III, 2 ; IV, 16.

« Le gouverneur d'icelle (île) estoit messer Gaster, premier maistre es arts de ce monde ». (RABELAIS, IV, 67.)

Messire. Au moyen âge, ce titre était réservé aux seigneurs de la plus haute noblesse. Il devint avec le temps un titre honorifique assez banal, VII, 11 : *Messire Jean Chouart* (et IV, 11).

Mettre. Sens de risquer, exposer : *mettre comme enjeu*, XII, 15. Cf. commettre, compromettre.

« N'envions point à une sorte de gens

leurs grandes richesses... ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir ». (La Bruyère, *Biens de la fortune*.)

Mie. XII, 11. *Ma mie*, expression populaire, corruption de *m'amie* (ma amie).

« On me mande toujours des merveilles de ma petite mie ». (Sévigné, II, 377.)

Miellé. X, 10. Le mot ne se trouve ni dans Furetière ni dans Trévoux. La Fontaine dit « *paroles miellées* » = douces comme le miel. Littré ne donne pas d'autres exemples de l'emploi figuré. Richelet ne donne que *mielleux*. Godefroy cite : « *dolçors mielee* », ce qui est bien l'emploi figuré.

Miraut. IV, 4, et V, 17. Nom d'un chien de chasse, du vieux verbe *mirer* : regarder attentivement, épier (latin, *mirari*), usité surtout avec la forme réfléchie : *se mirer*, se regarder dans un miroir ou dans un corps transparent, VI, 9.

« Plus je regarde et mire (observe) ta personne ». (La Fontaine, *Contes*.)

Misère. Avec le sens de malheur, infortune (et non de pauvreté), X, 13.

« Misère de l'homme sans Dieu ». (Pascal, *Pensées*, 22.)

Misérable a le même sens, X, 12 : « *Misérables humains* ».

Mitis. Surnom du chat, III, 18. *Notre maître Mitis*; mot latin qui veut dire doux; il est appliqué au chat, à cause de son poil qui est doux au toucher, et de l'hypocrisie de son caractère.

« Il y a bien un meilleur mot (que catus ou felis, noms latins du chat) c'est mitis : car vous scavez bien qu'il n'est rien tant privé qu'un chat : et même la queue qui est soueve (douce), quand on la manie, s'appelle suavis ». (Bonaventure des Périers, *XXIIIe Nouvelle*.)

Modeste. Dans le sens de modéré dans ses désirs, qui se contente de peu, VIII, 27.

« Pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense ». (Fénelon, *Télémaque*.)

Monts *et merveilles*, IV, 2 (promettre), expression proverbiale qui signifie : faire les plus belles promesses ; on dit encore dans ce sens : promettre *monts et vaux*; ou encore *des monts d'or* (Furetière). Autre locution encore très usitée : *aller par monts et par vaux*, IV, 3 ; II, 10 = voyager en toute sorte d'endroits.

Mot, VIII, 17, semble être dans ce passage une interpellation familière, pour *motus : point de réponse, mot*, c'est-à-dire silence. Faut-il y voir avec Walckenaer une ellipse, pour *pas un mot ?* Ce tour semble trop forcé. Mais l'expression pourrait venir par ellipse de ces locutions : *ne dire mot, ne sonner mot* ; — et *mot*, ainsi détaché, serait devenu un terme négatif, comme *pas* et *point*.

« Motus, il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là ». (Molière, *G. Dandin*, I, 2.)

Motus, c'est sans doute *mot*, affublé d'une terminaison latine.

Mouche. Pris au figuré avec plusieurs sens, indiqués à la fable 3 du livre IV :

« Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ? ». — « Les mouches de cour sont chassées ? » (Ce sont les espions.) — « Les mouchards sont pendus ».

Sens analogue au précédent ; toutefois *mouchards* désigne ici des *espions de guerre*. Le mot ne désigne plus aujourd'hui que les espions de police. — Enfin, dans un sens spécial, *mouche* « est un petit morceau de taffetas ou de velours noir que les dames mettent sur leur visage par ornement ou pour faire paraître leur teint plus blanc... Les mouches taillées en long s'appellent les assassins (Furetière.) V. *même fable*.

Mouflar. Nom de dogue, X, 8. Ce mot est dérivé de *moufle*, ancienne forme de *mufle*, qui signifie populairement visage. Un mouflard est celui qui a un gros mufle, une grosse tête. (V. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XII.) :

« Bien luter et calciner ses pantoufles mouflin mouflart ».

(En enflant les joues).

Moutonnier. II, 16. La moutonnière créature, c'est-à-dire le mouton ; le mot ne s'emploie plus qu'au figuré, pour signifier : qui a le même caractère que les moutons, et fait ce qu'il voit faire aux autres.

« Qu'un seul mouton se jette à la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord : toutes feront le saut ».
(La Fontaine, *Contes*.)

C'est dans ce sens que l'on dit : la multitude ignorante et moutonnière.

« La nauf vuidée du marchant et des moutons : reste il icy, dist Panurge, ulle âme moutonnière ? ». (Rabelais, *Pantagruel*, IV, 8.)

Narquois. XII, 8. « Filou adroit et rusé qui trompe les autres », (Furetière.) — (Cf. *matois*.) Aujourd'hui le mot signifie seulement *moqueur*. — On disait : *parler narquois* pour parler le jargon des voleurs. (Dérivé de *nargue* (v. fr. *narque*), *narguer : naricare*,

froncer le nez, et par suite se moquer.)

Nativité. XII, 26. Ce mot avait dans l'ancienne langue le sens de *naissance* : jour de la nativité = anniversaire de la naissance, — et s'employait dans la langue profane. Aujourd'hui le mot est exclusivement de la langue religieuse : *la nativité de Jésus-Christ, de la Vierge*.

« El jor de la nativité le rei ». (MACHABBÉES, II, 6.) — « Et ceux qui n'estoient pas gentilshommes de nativité ». (FROISSART, IV, 27.)

Nettoyer. Proprement : rendre net, débarrasser de ce qui est sale ou de ce qui encombre. — Au figuré, nettoyer les plats, bien manger ; — nettoyer une maison : emporter tout ce qui s'y trouve. — *Nettoyer un monceau de pistoles*, VIII, 7, = le faire disparaître en s'en emparant. — Cf. Froissart, II, 2, 29 :

« L'armée du duc de Lancastre avoit nettoyé tous les havres de Normandie des François ».

On dit familièrement : *nettoyer le tapis*, gagner tout l'argent qui est sur jeu.

Neveu. *Arrière-neveux :* ce composé, pris au pluriel, signifie : descendants éloignés, ou tout au moins : *arrière-petits-fils*, XI, 8. — Dans la fable 1 du livre VIII, le mot est employé au singulier. Or, comme *neveu* avait gardé, au XVII[e] siècle, le sens du latin *nepotem :* petit-fils, l'expression composée signifie donc : *arrière-petit-fils*.

« Et la terre humectée But à regret le sang des neveux d'Erechtée ». RACINE, *Phèdre*, II, 1.)

Nitée. IV, 22. — Forme picarde, en français *nichée*. (Participe de nicher pris substantivement). — Etymologie : *nid* (latin, *nidus*).

Nivelle (le chien de Jean de). VIII, 21. Allusion au proverbe : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle qui s'enfuit quand on l'appelle*. Jean II, duc de Montmorency, fit sommer à son de trompe son fils Jean de Nivelle de venir servir le roi Louis XI contre le duc de Bourgogne ; mais « tant plus on l'appelait, tant plus il se hâtait de courir et de fuir du côté des Flandres ». Le père irrité le traita de *chien*. « Il n'était plus dans la bouche du peuple que : *le chien de Jean de Nivelle !* » (Fleury de Bellingen, *Proverbes français*, 1656.) Sur cet emploi de la préposition *de*, v. Grammaire, p. 415, 9°.

Noise. IX, 14, — X, 7 = dispute bruyante :

« Grant est la noise, si l'oïrent Franceis ». (ROLAND, LXXVII.) — « Imprudents boute-feux de noise et de querelle ». (MALHERBE, V, 23.)

Ne s'emploie plus que dans la locution : *chercher noise*.

Normand, c'est-à-dire rusé comme un Normand. — Les Normands étaient réputés pour leur esprit de chicane et de ruse :

« C'est un Normand, c'est-à dire c'est un homme fourbe et fin, à qui il ne faut pas se fier sans caution bourgeoise ». (*Richelet*.)

III, 11 ; VII, 7 : « *Répondre en Normand* ».

C'est ne dire ni oui, ni non. — On dit de même : une réponse normande, pour une réponse évasive. VIII, 21 : « *le Normand et demi* » ; il s'agit ici d'un chapon du Mans, et La Fontaine fait allusion au proverbe :

« Un Manceau vaut un Normand et demi ».

— Voyez l'article *Gascon*.

Nourriture. Au sens, autrefois très usité, d'éducation, VIII, 24. — Cf. le verbe *nourrir*, X, 11, pris à la fois au sens propre et au figuré :

« Les enfants étaient nourris dans cet esprit. Les pères nourrissaient les enfants dans ces sentiments ». (BOSSUET, *Histoire universelle*, 3[e] partie.) — « Elle (Rome) a nourri vingt ans un prince votre fils. — Si vous faites état de cette nourriture ». (CORNEILLE, *Nicomède*, II, 3.)

Corneille emploie même le mot pour désigner la personne qui a été élevée, qui a été l'objet de l'éducation :

« Et conserver sa chère nourriture ou pour le consulat, ou pour la dictature ». (*Ibid.*)

Nouvelles. *Point de nouvelles*, locution proverbiale, qui signifie : n'y comptez pas, il n'en sera rien, vous n'en aurez point de nouvelles. I, 17.

« Mais de l'argent, point de nouvelles ». (RÉGNIER, *Epître* III.)

Objet. Signifiant l'*image* (d'une personne ou d'une chose), VI, 9 — VII, 18.

« Et celui qui perdra votre divin objet Demeurera du moins votre premier sujet ». (CORNEILLE, *Rodogune*, III, 4.)

C'est-à-dire votre divine figure, votre personne. — L'*objet* est ce qui est mis sous les yeux (latin, *objectum*) ce que l'on voit. — Par extension *objet* signifie la personne aimée, VII, 13, et IX, 2 :

« O trop aimable objet qui m'avez trop charmé ». (CORNEILLE, *Polyeucte*, II, 2.)

Occuper. VIII, 11 :

« S'occupait au sommeil ».

Cf. Captivité de saint Malc ; vers 513 :

« Dans un cloître éloigné, Malc s'occupe au silence ».

S'occuper prend donc par extension le sens de *se livrer à*. — Occuper veut dire, d'après le sens primitif : *prendre tout entier :*

« Le monde nous occupe ». (Bossuet, *Or. fun. de la Duchesse d'Orléans*).

Œuvre. Ce mot était autrefois masculin quand il signifiait : livre, ouvrage, XII, 2 :

« Si maint œuvre de moi, solide autant que beau, peut tirer un héros de la nuit du tombeau ». (*Songe de Vaux.*)

L'Académie admet encore œuvre du masculin dans ce sens, mais seulement en poésie. — Au xvi[e] siècle, on rencontre le mot du masculin, même au sens d'ouvrage matériel :

« Le pont du Guard qui semble œuvre plus divin qu'humain ». (Rabelais, *Pantagruel*, II, 5.)

Ongle. Avec le genre féminin, VI, 15. La Fontaine suit l'usage le plus ancien. — *Ongle* venait du latin *ungula*, diminutif de *unguis*, et resta longtemps féminin :

« Je me travaillois d'entrouvrir mon pourpoinct à belles ongles ». (Montaigne, II, 56.)

Orbiculaire. XI, 6. Rond, en forme de cercle. (Orbe = latin, *orbis* = cercle.) — Le mot apparaît au xvi[e] siècle. (V. Paré, IV, 9.)

« Dieu a donné aux planètes le mouvement orbiculaire d'orient en occident ». (Voltaire.)

Ost. Mot vieilli déjà du temps de La Fontaine, et que regrettait La Bruyère, XI, 3, — XII, 9 :

« Si l'orrat Carles, fera l'ost returner ». (Roland, vers 1060.) — « Il se logea une nuit, et toute son ost ». (Froissart, I, 1, 162.)

Etymologie : latin, *hostis* (*hostem*) qui signifiait ennemi, mais avait pris en bas latin le sens d'armée. — Le mot *ost* est dans l'ancien français plus souvent féminin que masculin.

Ouïr dire. VII, 12, *par ouïr dire*. — *Ouïr* est un ancien infinitif, qui vient du latin *audire* (entendre). Nous en avons gardé le participe *ouï*, dans cette locution : *j'ai ouï-dire, par ouï-dire*, qui a remplacé *par ouïr dire :*

« Ils ont voulu les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action ». (Montaigne, I, 152.)

Impératif : *Oyez*, XI, 9 :

« Oyez, dit-il ensuite : oyez peuple, oyez tous ». (*Polyeucte*, III, 2.) — *J'ouïs*, XI, 5.

Ourdir. Ce mot signifie proprement : « *disposer et arranger au long les fils ou chaîne de la toile sur le métier, pour ensuite y passer la trème* ». (Furetière.) — La trème ou trame, c'est donc le fil que le tisserand passe en travers, dans le sens de la largeur, pour achever sa toile : III, 6. De là les sens figurés : ourdir une ruse, tramer un complot (= préparer, machiner). XI, 4 : *ourdir* est pris au figuré, mais en bonne part.

Oût ou l'*août*, synonyme de moisson. — *Avant l'oût*, I, 1, c'est-à-dire avant la moisson (parce que la moisson se fait au mois d'août), et V, 9. — Le mois d'août est le huitième de l'année grégorienne. Il était nommé par les Latins *Augustus*, nom de l'empereur Auguste — d'où est venu le français aoust, août. — En vieux français on prononçait aoust de deux syllabes. — Dès le xvi[e] siècle le mot ne compta que pour une seule syllabe, et s'écrivit aussi l'*oût :*

« Es parties septentrionales, les bleds ne sont couppés qu'en aoust, duquel mois à telle cause, la cueillette en porte le nom, de lui, en tels endroits, dite l'aoust ». (O. de Serres, 129.)

Outre. Fait du masculin dans l'édition originale : « *un outre* », (*Vie d'Esope*, p. 64) ; Furetière et l'Académie (1694) indiquent le masculin ; (latin, *uter*, masc., ventre). — Le mot est aujourd'hui du féminin.

Ouvrier. Dans le sens d'artiste, IX, 6 (v. *artisan*) : « *se dit en choses morales. Artifex... Dieu est le grand ouvrier. — Se dit aussi de ceux qui font des ouvrages d'esprit* » (Trévoux) ; Etym. *operarius :* celui qui fait une œuvre :

« Fait de main d'ouvrier ».

dit La Bruyère, en parlant d'un bon livre. (*Des ouvrages de l'esprit.*)

Paillard. VI, 8. C'était proprement celui qui couche sur la paille. Il ne nous paraît pas que La Fontaine ait employé le mot au sens propre : *l'Ane qui couche sur la paille*, cela ne signifierait pas grand'chose. — Paillard veut dire ici : paresseux (qui aime à se rouler sur la paille, à rester couché). — C'est par gourmandise et par égoïsme que l'âne s'obstine à rester dans le pré, où il s'est vautré. — Rabelais a employé dans le même sens le verbe neutre *se paillarder :* se rouler, se vautrer. (*Gargantua*, I, 21.)

Pair. « *Vivre de pair à compagnon* ». IV, 5. — Dans le régime féodal les pairs étaient ceux qui étaient de même condition. On devait être jugé par ses pairs. On dit encore : vivre avec ses pairs. — Le mot est resté au singulier dans cette locution : *pair et compagnon :*

« La Vienne était un gros homme frais, rustre, très volontiers brutal, pair et compagnon avec tout le monde ». (SAINT-SIMON.)

Vivre de pair à compagnon, c'est vivre sur le pied de l'égalité, surtout en parlant d'un inférieur qui vit trop familièrement avec une personne qui est au-dessus de lui. (V. *Compagnon*.)

Panader (se). Le mot se dit du paon qui étale sa queue, et qui fait la roue, II, 17. — Et, par extension, de quelqu'un qui marche en étalant avec ostentation ses parures, IV, 9. Emploi figuré :

« ... Le voyant se vanter de notre commerce, et se panader dans les occupations qu'il lui donnait... ». (SÉVIGNÉ, II, 431.)

Le mot se trouve dans Furetière. — L'Académie ne l'a admis dans son dictionnaire qu'en 1762. — C'est une autre forme de (*se*) *pavaner*, plus usité dans le même sens et venu directement du cas régime *pavonem : paon*, et que Cotgrave écrit ainsi : « *se paonnader* ».

Panneau. Expressions figurées, *Tendre un panneau*, IV, 19, et XII, 23 ; *donner dans le panneau*, V, 20 :

« Donner dans ses propres panneaux... ». (LA FONTAINE, *Contes*.) — « Quoique bien averti, j'étais dans le panneau. — Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau ». (CORNEILLE, *Menteur*, II, VI.)

Le panneau, « c'est une espèce de filet qu'on met sur le passage du gros ou menu gibier pour le prendre, qui est composé de plusieurs pans de maille... On dit d'un homme qu'il a donné dans le panneau, pour dire qu il a été surpris par son trop de crédulité, qu'il a donné dans un piège qui lui avait été tendu ». (Furetière.)

Papelard. Hypocrite, faux dévot ; *d'une voix papelarde*, IV, 15 :

« Or est frère Renart clamez, Et si fet moult le papelart... ». (*Roman du Renart*, v. 15 188.) — « Contrefaisant le papelart, qui sait ses parolles farder ». (CHARLES D'ORLÉANS, *Rondeau*.) — « Les abus d'ung tas de papelarts et faulx prophètes ». (RABELAIS, livre II, ch. 29.)

Le mot vient de l'italien : *pappalardo*, où il signifie proprement un marmotteur de prières, par suite un faux dévot. L'étymologie proposée par Génin : *celui qui mange le lard*, est très douteuse.

Paquet. « *Risquer le paquet* ». XII, 25. Expression proverbiale : tout risquer...

« Après mon expérience, je pouvais bien hasarder le paquet ». (SÉVIGNÉ, 6 juillet 1670.)

Cf. les expressions : *se renvoyer le paquet l'un à l'autre* (des accusations, des propos désobligeants) :

Voici votre paquet. (MOLIÈRE, *Mis.*, V, 4.)

= votre compte (ironique).

Faire son paquet : se préparer à partir, III, 8. — et, par extension, à partir pour l'autre monde, mourir, VIII, 1.

Parangon. Vieux mot, inusité, qui signifie modèle, idéal, XII, 12 :

« Ne pourrait-on pas à bon droit nommer nostre siècle le parangon de méchanceté ? » (H. ESTIENNE, *Apolog. d'Hérodote*.) — « Aristoteles prime homme et paragon de toute philosophie ». (RABELAIS.)

L'ancienne forme du mot était *paragon*, qui signifiait *équerre*, et par suite, au figuré, règle normale, modèle parfait. Parangonner signifiait comparer :

« Qui oserait se parangonner au grand Alexandre ? » (TRÉVOUX.)

Parbleu. Ce juron populaire est une altération de *Par Dieu*. — *Parbieu* est devenu à son tour *parbleu*, que nous trouvons dès le XVIIe siècle. — Les gens du peuple prononçaient : *parbieu*, les gens de la ville ou de la cour : *parbleu*. III, 1.

Parentage. Union par les liens du sang ou par les alliances de famille, IV, 1. — Le mot est pris au figuré, X, 2 :

« Nommer en son parentage une longue suite d'aïeux ». (MALHERBE, II, 5.) — « Guenes i mist cels de son parentage ». (RONCEVAUX.)

Etymologie : *parent*, et le suffixe *age*. — Cf. *lignage*.

Parfait. Conserve encore le sens verbal d'*achevé*, VIII, 1.

« Voilà donc qui est fait et parfait ». (SÉVIGNÉ, 27 août 1690.)

— Du verbe *parfaire :* achever une chose, de manière qu'il n'y manque rien :

« Mal fait qui ne parfait ». (COTGRAVE.)

Paroisse :

« Porter habit de deux paroisses ». (XII, 11.)

Locution proverbiale, qui s'applique bien à la pie, puisqu'elle a le dos noir, mais le ventre et le dessous des ailes blancs. — « Se dit de deux choses dépareillées qu'on porte ensemble ». (Trévoux), et par extension, de ceux qui sont à la fois de deux partis opposés. — Le Duchat dit que chaque paroisse habillait de ses couleurs les pionniers qu'elle fournissait pour l'armée et renvoie à *Montluc*, *Commentaires*, livre II, an 1544.

« Faisait-il pas bon voir un grand seigneur, voire un roy, portant des manches de deux paroisses? c'est-à-dire dont la moitié estoit d'ostade, et l'autre moitié de velours ». (H. ESTIENNE, *Apologie*, éd. Ristelh. II, 130.)

La paroisse répondait à une circonscription territoriale.

Part. VII, 2 :

« Des humains presque les quatre parts ».

C'est le sens étymologique, comme quand on dit : les *parts d'un gâteau.*

« Passe une bonne part d'une si belle nuit ». (CORNEILLE, *le Cid*, V, 3.)

On dirait plutôt aujourd'hui *partie ;*

« Ceulx de la part du roy ».

(C'est-à-dire du côté, de l'armée du roi). Commynes, I, 3. — De là cette locution : *De sa part* = de son côté, I, 17 — VII, 6 — VIII, 10 — IX, 3 — XII, 4 :

« Allez de votre part assembler vos amis ». (CORNEILLE, *Héraclius*, I, 5.)

Passe-Cicéron. VI, 19. Mot composé, peut-être forgé par La Fontaine : un homme qui dépasse, à l'en croire, l'éloquence de Cicéron.

Patibulaire. XII, 23. Adjectif pris substantivement = un gibet. — On dit *une mine patibulaire*, en parlant d'un homme qui *sent le gibet* (latin, *patibulum*).

Patois. Primitivement *langue indigène* (dérivé probablement du bas latin *patriensis*, indigène ; *patois* pour *patrois*, en vieux français a signifié aussi pays) — et par suite : « langage corrompu et grossier, tel que celuy du menu peuple, des paysans et des enfants qui ne sçavent pas encore bien prononcer ; on le dit aussi des étrangers dont on n'entend point la langue ». (Furetière.) C'est dans ce sens que La Fontaine dit : le *patois des animaux* (leur langage particulier), III, 1, et VIII, 14 :

« Lais d'amors et sonnés cortois Chantoit chascun en son patois... ». (*Roman de la Rose*, 710.)

(C'est ici le sens primitif.) — Le mot désigne aujourd'hui un ancien dialecte français, parlé seulement par les paysans ou les gens du peuple.

Patte-pelus, au pluriel. IX, 14. La vraie forme du mot est au singulier : *patte-pelue ;* au pluriel : *pattes-pelues.* — Ce terme signifie un hypocrite, doucereux, dont la patte est pelue, c'est-à-dire poilue, qui fait la patte douce, ou la patte de velours (comme les chats). — Rabelais l'emploie dans ce sens :

« Cafards, cagots, pattes-pelues, porteurs de rogatons, chattemites ». (*Pantagruel*, Quart-livre, anc. prologue.)

Pécore. I, 3. Dans ce passage, le mot est pris au propre, et signifie « *un animal, une bête* » (Richelet). (Tiré de l'italien *pecora*, venu lui-même du latin, pluriel neutre de *pecus.*) — Le mot a pris dans la langue un sens injurieux :

« Son mari était une sorte de pécore lourde et ennuyeuse à l'excès ». (SAINT-SIMON.)

Cf. le mot, de sens analogue, *Pecque*, dont on se sert pour désigner une jeune sotte qui fait l'entendue. — L'étymologie est la même : *pecus.*

Pèlerin. (*Philémon et Baucis*, p. 398) : c'est ici le sens premier du mot : étranger (latin, *peregrinus*) et par suite voyageur. Plus bas, le mot est pris avec le sens particulier et plus fréquent aujourd'hui de : celui qui va en pèlerinage, qui visite par dévotion quelque lieu consacré par la religion. — Cf. II, 10 : « *nos gaillards pèlerins* ». X, 2 : la *pèlerine* : la voyageuse :

« Peuple pèlerin et estrange ». (Texte du XIVe siècle dans LITTRÉ.) — « Pèlerin qui chante larron épouvante ». (XVIe siècle, *ibid.*)

Penser. Pris substantivement ; le plus souvent au pluriel : *les pensers*, III, 1, et VIII, 26. On a d'abord dit : *le penser*, comme on disait le marcher, etc. (Voyez *Grammaire*, infinitif, 7°) :

« L'usage a préféré *pensées* à *pensers*, un si beau mot, et dont le vers se trouvait si bien ». (LA BRUYÈRE.) — « Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques ». (ANDRÉ CHÉNIER.)

Peste de cour, X, 9. Expression figurée :

« Vous avez là, ma fille, une peste avec vous, avec qui, sans péché, je ne saurais plus vivre ». (MOLIÈRE, *Tartufe*, II, 2.) — « C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une Mme Patin ». (DANCOURT, *Chevalier à la mode*, V, 1.)

Petit monde ou microcosme :

« Il ne se dit que de l'homme, qu'on ap-

pelle ainsi par excellence, comme estant un abrégé des merveilles du monde ». (FURETIÈRE.) — *Préface*, p. 60.

Phaéton. VI, 18. Synonyme plaisant de cocher, charretier, par allusion à Phaéton, fils du Soleil, qui conduisit un jour les chevaux de son père, et faillit, par sa maladresse, mettre le feu à la terre.

Philis. Nom de bergère commun dans la pastorale et dans les vers galants :

« Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ; Racan chanter Philis, les bergers et les bois ». (BOILEAU, *Art poétique*, I.)

Appliqué ironiquement à une gardeuse de dindons, VII, 2.

Pièce :

« Faire des pièces à quelqu'un ». (*Vie d'Esope*, p. 67.)

Faire une pièce, c'est jouer une pièce de théâtre, et au figuré jouer un mauvais tour à quelqu'un ; nous disons de même : *faire une farce, une mauvaise farce :*

« Nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac ». (MOLIÈRE, I, 3.)

Pied. *Au pied levé*, VIII, 1. Prendre quelqu'un *au pied levé*, c'est le prendre au moment où il a le pied levé pour s'éloigner ; au figuré c'est le surprendre au moment où il n'est pas prêt, à l'improviste. — « *Haut le pied* », locution populaire, XII, 17 = lève haut le pied, décampe. « On dit de ceux qu'on fait partir brusquement : Buvez un coup, et haut le pied ». (Furetière.) — *Pié* écrit pour *pied*, IX, 2, dans l'édition originale.

Piller. Terme de chasse, livre IX, page 307. Se dit du chien qui se jette sur le gibier ; par extension : X, 8, et au figuré : X, 14. = « *Piller le survenant, nous jeter sur sa peau* » :

« Il me semble qu'il est comme ces chiens à qui l'on dit longtemps : Tout beau (cri pour arrêter le chien), et puis tout d'un coup, pille ! » (SÉVIGNÉ.)

(Italien *pigliare* = prendre.)

Pincemaille. Synonyme d'*avare*, X, 4. — C'est un de ces mots composés comme la vieille langue aimait tant à en former. (V. H. Estienne, *Précellence*, 107.) = Celui qui serre les mailles, les sous. — La maille était une petite monnaie de cuivre valant la moitié du denier ; d'où la locution : *sans sou ni maille*. — Et cette autre : *avoir maille à partir avec quelqu'un*, avoir un différend comme si l'on avait une maille à partager.

Piquer (Se). Se vanter de... Faire profession de... I, 9 ; II, 20 ; VI, 7 ; VIII, 25.

« Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien ». (LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 203.)

Cf. Les expressions : *se piquer d'honneur ;* — *se piquer au jeu.* Absolument : *se piquer* = s'irriter, XII, 24.

« Entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose ». (MOLIÈRE, *Précieuses.*)

Piquer, pris au figuré, veut dire exciter (un sentiment, une passion).

« Un brûlant aiguillon lui pique le courage ». (RÉGNIER, *Épît.*, I.)

Pitance. Portion que chacun reçoit aux repas, dans une communauté. Du bas latin : *pictantia*, que Ducange dérive de *picta*, *pite*, sorte de petite monnaie. Une pitance de moine était estimée une pite. Par extension, portion congrue, VIII, 7 ; IV, 8 ; XII, 6.

Piteux. *Digne de pitié*, sans l'idée de ridicule que ce mot éveille aujourd'hui, VIII, 27. Même sens dans Corneille :

« ...Et le piteux jouet de tant de changements ». (*Horace*, IV, 14.)

= digne de commisération.

« Plaintes et piteuses larmes ». (*Commynes*, V, 8).

Plafonds. I, 14. Le mot est écrit *plat fonds* dans l'édit. originale. Il s'écrit aujourd'hui sans *s*... (depuis que l'orthographe a distingué *fond* et *fonds*), et en un seul mot (Cf. *bon homme* pour *bonhomme*.)

Plaisant. XII, 1. *Le plaisant* = ce qui plaît, ce qui est agréable.

« Adieu, plaisant pays de France... » (*Marie-Stuart.*)

Aujourd'hui le mot signifie seulement ce qui divertit, ce qui est risible.

Plat. Employé adverbialement. Sens propre : *Tu l'étendras tout plat*, VIII, 17 ; = à plat. Sens figuré : « *Te dis tout net et tout plat*, » XII, 1, = tout uniment, franchement.

« Le Roi le refusa tout plat ». (SAINT-SIMON.)

(V. *Grammaire*, adject. 1°.)

• **Plumail.** Ce mot, qui signifie touffe de plumes, est pris par La Fontaine dans le sens de plumet, aigrette, IV, 6.

« Car j'ay mis plumail au vent, or le suyve qui a attente ». (VILLON, *Grand Testament.*)

Dérivé de *plume*.

Poil. Désignant la chevelure, sens très fréquent dans l'ancienne langue, encore usité au XVII[e] siècle, I, 17.

« Et Blancandrins i vint al chenu peil ». (*Roland*, 37.)

« Et comme notre poil blanchissent nos désirs ». (RÉGNIER, *Satire* V.)

Point. Ce mot vient du latin *punctus*, *punctum* : piqûre (le verbe *pungere* a formé *poindre* = piquer.) Il a donné lieu à une foule de locutions métaphoriques dans le plus ancien français.

Rapport d'espace : le *point mathématique*, le *point*, *la ligne* (p. 312, note 1.) Dans ce sens le mot est devenu un terme d'astronomie : c'est le lieu précis où se trouve un astre au moment où on l'observe (p. 266.) Sous divers points, X, 15, = du ciel : sous divers climats.

Point est devenu une véritable négation, tenant lieu de *pas*, et se construisant avec *ne : il n'est point riche :* pas riche d'un point. Dans ce cas, les éditions originales ont *point;* dans les autres cas *poinct* (*punctus*.) *De point en point* = complètement, IX, 2.

Rapport de temps : *être sur le point*, VII, 6 (au moment précis où l'on va faire une chose.)

« Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence Arrive sous le nom de jambon de Mayence ». (BOILEAU, *Satire* 3.)

VI, 10, *partir à point;* V, 6, *à point nommé :* juste à temps ; IV, 12, se rencontrer *tout à point*.

Sens dérivés : l'essentiel, ce qui importe, VIII, 25, *le point est de l'avoir;* VI, 13, *c'est là le point* et I, 21, *éclaircir le point*, l'affaire elle-même, l'objet de la discussion : « cet orateur bat la campagne sans aller au point. Un juge habile va droit au point » (Trévoux.) *Point :* avantage, livre IX, page 310, et XI, 6 ; *mal en point*, XII, 17, = en mauvais état.

« Qui soit de pauvre mine et qui soit mal en point ». (REGNIER, *Satire* 2.)

La Fontaine écrit ailleurs *en bon point* (*Contes*), d'où le substantif *embonpoint*, I, 5.

« Or deves soffrir et atendre tant Qu'en bon point le puissies prendre ». (*Roman de la Rose*, 3226.)

Le dîner cuit *à point*, I, 18.

Pondeur. Mot sans doute forgé d'une façon comique par La Fontaine, VIII, 6, sur le féminin *pondeuse*, qui vient de *pondre* (sens primitif, déposer ; latin, *ponere*.)

Poulaille. XI, 3. Un mot qui ne se trouve pas dans le Dictionnaire de l'Académie, et qui n'en est pas moins très français :

« C'est un terme d'économie domestique. Il se dit de toutes sortes d'animaux domestiques qui se nourrissent dans les basses-cours des fermes ». (TRÉVOUX.)

Pourpris. (*Phil. et Baucis*, p. 401.) Enceinte, habitation ; du vieux mot *pourprendre* qui signifie prendre en entier, dans tout le pourtour.

« Qui en ces porpris l'amena ». (*Roman de la Rose*, v. 2943.)

= en ces jardins.

« Ains (mais) aura l'hostel avec le pourpris, et s'entend ledit pourpris la closture, ou fossez s'il n'est clos ». (*Nouvelles coustumes*, dans LITTRÉ.)

On dit poétiquement : *le céleste pourpris* pour désigner les cieux.

Pratiques. Avec le sens spécial de menées, d'intrigues avec l'ennemi, V, 19.

« Son adresse et ses pratiques (*de Richelieu*) nous firent avoir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes dans le cœur de l'Allemagne... ». (VOITURE, *Lettres*, 74.)

On dit dans le même sens : *avoir des intelligences* dans une place.

Précieuse. Ce mot fut d'abord pris dans un sens favorable. On appela *précieuses* les femmes qui fréquentaient l'hôtel de la marquise de Rambouillet, où l'on se piquait de bel esprit et de beau langage. Vint ensuite Molière, avec sa comédie des *Précieuses ridicules* (1659), où il raillait l'affectation de bel esprit et le langage maniéré de certaines femmes qui cherchaient à copier les Précieuses de l'hôtel.

Le terme de *précieuses* prit ainsi peu à peu un sens défavorable et devint synonyme de femme impertinente, affectée dans son langage et dans ses manières. C'est dans ce dernier sens que La Fontaine emploie le mot, VII, 5.

« Les précieuses font dessus tout les dédaigneuses ».

Il leur prête sur l'amour et sur le mariage les idées et les théories des *Précieuses ridicules* de Molière, qui étaient aussi celles des *Femmes savantes* (1673.)

Préciosité. VII, 5. Ce mot désigne le caractère de la *précieuse :* son langage, ses manières, ses idées et ses goûts. La Fontaine ne l'a pas inventé, comme on l'a cru à tort. Il a été employé, avant lui, par Ménage et par madame de Sévigné.

« J'en ai beaucoup appris depuis trois ans (sur l'art d'élever les petits enfants) ; mais j'avoue qu'auparavant cela, l'honnêteté et la préciosité d'un long veuvage m'avaient laissée dans une profonde ignorance ». (*Sév*, [illegible] 393.)

Madame de Sévigné prend évidemment le mot en bonne part (V. l'article précédent.)

Prélasser (se). Marcher avec un air de gravité fastueuse, comme un prélat, III, 1.

« Je veidz Diogenes qui se prelassoyt en magnificence ». (RABELAIS, *Pantagruel*, II, 30.)

La forme *prelater* (qui dérive régulièrement de prélat) se trouve dans Montaigne, IV, 158.

Prétendre. Employé activement sans préposition, dans le sens de réclamer, I, 6, *je prétends la troisième* (part).

« Ces deux peuples étaient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendait ». (BOSSUET, *Hist. univ.*, III, 6.)

Prit. Dans la locution *il en prit* (aux uns comme aux autres), I, 8, c'est-à-dire il en arriva. On dit encore : bien lui en prit, mal lui en prit. Cette locution est employée seule, sans complément, XI, 1, *Il en prit mal.*

« Bien lui prend de n'être pas de verre ». (MOLIÈRE, *Femmes sav.*, III, 2.)

Prix. *Au prix de...* = en comparaison de... V, 6; III, 18.

« Que l'homme, revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ». (PASCAL, *Pensées*, I, 1.)

Au prix, employé sans complément, avec le même sens, XI, 5.

Propette. Féminin de *propet*, diminutif de propre, VII, 11. Les formes *propret*, *proprette*, sont seules usitées aujourd'hui ; c'était le contraire autrefois. Le dictionnaire de Trévoux donne *propet* comme seul usité.

Prou. Mot de la vieille langue signifiant : *assez*, *beaucoup*.

« Les princes me donnent prou, s'ils ne m'ostent rien ». (MONTAIGNE, III, 9.)

« Il faut nécessairement que j'en reçoive (de votre écriture) peu ou prou, comme on dit ». (SÉVIGNÉ.)

Ni peu ni prou : ni peu, ni beaucoup, en aucune façon, V, 18.

Prou a été formé sur le radical *prod* qu'on trouve dans le verbe latin *prodesse*. Il se trouve en ancien français comme substantif avec le sens de *profit*, *abondance : de son preu* = pour son profit ; *y avoir preu* = en retirer profit. C'est dans ce sens que La Fontaine a dit :

« Buvez ; bon prou vous fasse ». (*Contes.*)

Provende. Provision de bouche, IV, 16, c'est le même mot que *prébende*, qui a signifié le revenu attaché à un canonicat, et le canonicat lui-même.

« Qui argent porte à Rome, assez tost provende a ». (RUTEBEUF, 234.)

Etym. : bas latin *præbenda :* la chose qui doit être fournie, provision.

Province. Avec le sens latin : *provincia* = pays gouverné, gouvernement, VIII, 14 et 18.

« L'enragé qu'il était (*Alexandre*), né roi d'une province Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince » (BOILEAU, *Satire* 8.)

Sous l'ancien régime, ce nom désignait une certaine étendue de pays administrée au nom du roi par un gouverneur. De là ce sens dérivé : *la province* pour désigner tout ce qui est hors de la capitale, III, 1.

Pudeur, VIII, 11.

« Ce mot ne désigne que la bonne honte ; on ne s'en est servi que depuis M. Desportes, qui en a usé le premier, à ce que j'ai entendu dire ». (VAUGELAS, *Rem. sur la langue française.*)

Le mot désigne donc cet embarras, cette confusion que l'on éprouve à sortir d'une certaine réserve, qui sied aux âmes délicates, aux cœurs modestes.

« Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur... Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce, Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». (RACINE, *Iphigénie*, I, 1.)

Puéril (*Vie d'Esope*, p. 63.) L'orthographe des premières éditions est *puérile ;* on hésitait au XVIIe siècle entre ces deux formes. Ménage se prononce pour *puérile.* L'Académie écrit en 1694 *puéril* et en 1718 : *puérile.*

Quart. Vieil adjectif qui équivaut à quatrième, I, 13 : « *un quart voleur.* »

« Au quart (au quatrième coup de bâton). il fait une horrible grimace ». (LA FONTAINE, *Contes.*)

Le mot ne s'emploie plus dans ce sens. On dit *fièvre quarte*, en terme de médecine, et en terme de chasse : le *quart an* ou le *quartan* d'un sanglier (sa quatrième année). Cf. l'expression : être en *tiers* ou en *quart* dans une partie, dans un dîner.

« Le premier grant de ceste maison de Bourgogne fut Phelippe le Hardy, le second fut... le tiers... le quart a esté le duc Charles ». (COMMYNE, IV, 13.)

Quête. Recherche. *Se mettre en quête :* aller à la recherche, à la poursuite. C'est une locution qui revient souvent dans La Fontaine, III, 18 ; V, 20, etc. Bas latin *questa*, *quæsita*, participe de *quærere :* qui a donné en ancien français *querre*, et au XVe siècle

la forme analogique *querir*. De là, *quêter le lièvre* : terme de chasse (chercher sa piste). IV, 4.

Quidam. Se prononce *kidan* et veut dire *un certain* homme, un homme quelconque, un passant, dont il est inutile de donner le nom, III, 1.

« Il étoit un quidam dont je tairai le nom ». (LA FONTAINE, *Contes*.)

Le mot s'employait dans la langue du Palais, qui usait aussi de la forme féminine *quidane*. Etym. : latin, *quidam* : un certain.

Quilles. IX, 9.

« Ne laisser que le sac et les quilles ».

Expression proverbiale = ne laisser rien. On prend l'enjeu, et on ne laisse aux autres que les quilles et le sac qui les enveloppe. Autres locutions :

« Troussez vos sacs et vos quilles ». (CH. D'ORLÉANS.)

= allez-vous-en.

« Avoir son sac et ses quilles ».

= être chassé.

Quitter. Tenir quitte, remettre, céder. C'est le sens premier du mot, XII, 12. « *Quitter sa part* ».

« Je vous quitte de la personne ». (LA BRUYÈRE, I, 160.)
« J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire ». (RACINE, *Théb.*, IV, 1.)

= qu'il me cédât.

Racaille. IV, 6, Appliqué aux rats. — VIII, 21 : terme général de mépris. — peut-être de l'ancien scandinave *racki* ; anglais *rack* = chien. Cf. *canaille*.

Raminagrobis. Nom donné au chat, VII, 16, et XII, 5. « C'est un mot de gaudisserie que le français a forgé à plaisir, pour gaudir un qui contrefait le grave et le sévère : *tragice gravis*. Faire du raminagrobis : *incedere magnifice vel sese ostentare*. (Nicod. qui reproduit R. Estienne.) Le mot se trouve dans Rabelais, appliqué par plaisanterie « *à un vieux poète françois* » que l'on croit être Guillaume Crétin. III, 21. « *Raminagrobis de guerre*, » dit aussi Brantôme. Le mot est peut-être formé de *rominer*, qui se dit en Berry du ronronnement des chats ou de ruminer et de *gros-bis* : proprement grosse farine bise, et, par métaphore, un homme qui fait l'important. En somme, l'étymologie est très douteuse.

Rapporter (se) à quelqu'un, ou *s'en rapporter*, ou absolument *se rapporter*. Remettre un différend à un arbitre. C'est un terme de pratique.

« Je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend » (MOLIÈRE, *l'Avare*, IV, 4.)

VII, 16, X, 1, et XII, 1.

Ratapon. (Voir **Ratopolis**.)

Rate. XII, 25. Ce mot n'est pas dans l'Académie, mais il est très français, il se trouve dans Marot. (*Épître à Lyon-Jamet*.)

« Et prisa fort ratz, *rates* et ratons ».

Le dictionnaire de Trévoux en signale l'emploi figuré :

« Ma petite rate, ma petite amie ».

Dans la même fable, La Fontaine écrit :

« La rateuse seigneurie ».

en parlant d'un maître rat. En *forgeant* cet adjectif, le poète s'est souvenu de Marot qui avait imaginé l'adverbe *rateusement* (à la façon des rats.)

« Secouru m'a fort lyonneusement ;
Or secouru seras rateusement ».
(*Même Épître*.)

Raton. IX, 16, XII, 2. Nom donné au chat = le preneur de rats. Dimin. de *rat*. Ordinairement petit rat :

« Qui prendroit, biau fiz, un chaton, qui onques rate ne raton veü n'auroit ». (*La Rose*, v. 14242.)

Ratopolis = Ville capitale des rats. Mot composé de *rat* et du grec *polis* qui veut dire ville, VII, 3. — Cf. Boisvin dans sa traduction en vers de la *Batrachomyomachie* :

« Et non loin de Ratapolis : C'est ainsi qu'on nommoit jadis des rats la principale ville, Comme qui dirait Ratonville ».

Ratapon ; roi de rats, IV, 6.

Récompenser. Dans le sens où nous disons aujourd'hui *compenser*, livre IX, page 305.

« Je me promène avec plaisir, et je récompense le temps perdu ». (SÉVIGNÉ, VII, 371.)

Cf. *se récompenser* = se dédommager. (Préface, p. 59) et : *en récompense* = en compensation. (*Ibid.*, p. 59).

Rediseur. XII, 11. « Celui qui répète par indiscrétion, par malignité, ce qu'il a entendu dire ». C'est la définition de l'Académie qui ne donne le mot que dans ses deux dernières éditions. « C'est, dit l'abbé Féraud, un mot de Mme de Sévigné ». (*Dict. critique de la langue franç.*)

Vous m'avertissez quelquefois de ne dire certaines choses qu'aux échos... Nous en avons un dans cette place, Coulanges, qui est petit rediseur mot à mot jusque dans l'oreille ». (SÉVIGNÉ, IX, 278.)

Régaler. Employé seul, avec le

sens de divertir, amuser, XII, 12. On dit, avec un complément, régaler d'une rénade, d'une histoire, etc.

« Je vais vous régaler de grandes nouveautés ». (LA BRUYÈRE, I, 50.)

Régal : toute espèce de fête, de divertissement.

« On dit dans le beau style : un régal de conversation, on nous donne un régal de musique ». (MARG. BUFFET, *Observ.*, p. 36.)

Reginglette. I, 8. Piège à prendre les oiseaux, nommé aussi *ginglette.* Il est fait d'une branche d'un bois flexible dont l'extrémité, repliée de force, tient à une planchette mobile sur laquelle on a répandu du grain; l'oiseau en se posant sur la planchette la fait basculer, et la planchette *reginglant* (se redressant) fait le jeu d'un ressort et retient l'oiseau prisonnier. (V. sur les différentes façons de construire ce piège, *Lorin* et *Littré.*) On le nomme *sauterelle* en Lorraine. Regingle, regingler se rattachent peut-être au Berry *reginguer* (regimber) lequel vient de *gigue :* jambe.

Renflammer = enflammer de nouveau. Vieux mot, que n'a pas admis l'Académie. IX, 2.

« Qui voudra voir comme amour me surmonte, Comme il renflamme et renglace mon cœur ». (RONSARD.)

République. Pris par La Fontaine au sens latin du mot : la chose publique, c'est-à-dire l'Etat, sous quelque forme qu'il se présente, monarchie, oligarchie ou démocratie, VII, 3; VIII, 1; VIII, 19, et XI, 8.

« Vous semblez croire... que l'Évangile ne propose que des maximes funestes à la république » (MASSILLON, *Carême*).

Respect. Le mot est écrit sans *t* dans l'édition originale, X, 7. (Voy. *Versific.*, p. 52.)

Ressorts. Sens figuré, VIII, 16. *Il pénétra jusqu'aux ressorts de l'âme* (c'est-à-dire jusqu'au principe même de la vie). Cf. Boileau, *Satire* I :

« Un Dieu tourne le monde Et règle les ressorts de la machine ronde ».

L'emploi de cette image pour désigner les causes profondes et cachées de la nature tient au système cartésien qui considérait le monde comme un *mécanisme.* (V. l'*Introd.*, p. 31.)

En parlant de la cour, VIII, 14 :

« C'est bien là que les gens sont de simples ressorts ».

Ridicules. Adjectif pris substantivement et signifiant : *ceux qui sont ridicules.* IX, 8.

« Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler »? (MOLIÈRE, *Critique*, 7.

« Fi donc! c'est une ridicule : à son âge épouser un jeune homme! » (DANCOURT, *Madame Artus*, V, 11.)

Ripaille. Grande chère, excès de table. *Faire ripaille*, VIII, 7. *Ripaille* est le nom d'un château sur les bords du lac de Genève où se retira Amédée, duc de Savoie, qui fut depuis antipape sous le nom de Félix V. — Il s'y livrait à la bonne chère, ce qui fit dire : *faire ripaille :* manger et festiner comme au château de Ripaille. Au XVI[e] siècle, on disait : *ripailleur* (Lanoue, 279.) — De *ripa*, rive, ainsi dit :

« Pour ce qu'il est à la rive du lac ». (BONIVARD, *Chr. de Genève*, II, 1.)

C'est du moins l'étymologie communément admise. Scheler propose de rattacher le mot au vieux français *riper*, gratter, de la même famille que *ribaud*, débauché.

Ris. VI, 21. Synonyme de rire.

« Un ris immodéré ».

Dit La Bruyère (ch. I.) Au pluriel, *les ris* personnifient la gaieté :

« Que dirais-je des traits où les Ris sont logés ». (LA FONTAINE, *Psyché*, I.)

Robin. Robin mouton (IX, 18.) La Fontaine a pris ce nom à Rabelais. (*Pantagruel*, chap. VI du *Quart-livre.*) On a vu, à tort, dans ce terme, l'ancien français *robin* (homme de robe), qui aurait été appliqué au mouton, à cause de sa robe de laine. *Robin* est un prénom, comme Renard; c'est, dit Scheler, une forme variée de *Robert.*

Rodilardus. II, 2, et *Rodilard*, III, 18. Surnom donné au chat. La Fontaine l'a emprunté à Rabelais. (Livre IV, ch. LVII.)

« Les gryphes du célebre chat Rodilardus. »

Ce sobriquet veut dire ronge-lard (*rodere lardum.*)

Ronde. IV, 22, et IV, 11. Terme militaire : visite de nuit autour d'une place de guerre, dans un camp, etc. Officiers de ronde. — Chemin de ronde. — La troupe elle-même qui fait la ronde. Au fig. : faire la ronde, tourner autour d'un lieu pour l'observer.

« Le chien veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers. » (BUFFON.)

A la ronde = alentour. III, 18, et VII, 3.

Roussin. Gros cheval de labour, bête de somme. De là cette alliance de mots ironiques employée par La Fontaine : VI, 19, et VIII, 17. *Un roussin d'Arcadie.* Les ânes d'Arcadie étaient très renommés dans l'antiquité. (Cf. Regnier, *Satire X.*)

« Il les fit gentiment de chevaux devenir gros asnes d'Arcadie ».

(Provençal, *roncin*); v. fr. *roucin*, dérivé peut-être de *rosse*, german. *ross*, cheval.

Routier. Au sens propre (peu usité) : celui qui connaît les routes. Au figuré, celui qui a de l'expérience, qui est rusé, III, 18; XI, 1.

« Un vieulx gentilhomme esprouvé en divers hazards et vray routier de guerre ». (RABELAIS, I, 33.) « Le vieux maréchal de Villeroy, grand routier de cour ». (SAINT-SIMON.)

Ruer. *On se rue en cuisine* : on fait force cuisine, IV, 4. C'est une locution populaire. Rabelais emploie de même le verbe *ruer* au sens neutre. (*Gargantua*, livre I, ch. XI.)

« Il ruoit très bien en cuisine ».

« Mais je n'ai jamais eu le loisir de me ruer tant soit peu en cuisine ». (JEAN DE LA TAILLE, *les Corrivaux*.)

Ruminer. Se dit des bœufs qui mâchent une seconde fois les aliments déposés dans une première poche de l'estomac, avant de les avaler complètement. Au figuré, le mot signifie : penser et repenser à une chose. La Fontaine a employé le mot à la fois dans les deux sens, IV, 21, et X, 1.

« Et quoique là-dessus je rumine sans fin ». (MOLIÈRE, *Dépit am.*, II, 4.)

Rustaut. Surnom donné à un chien de chasse, V, 17. *Rustaud* veut dire qui a des manières et le langage d'un paysan. Le mot est dérivé de l'ancien français *ruste* (latin, *rusticus*) et dont *rustre* est une seconde forme.

Sac. Au figuré : « *un sac de ruses* », XII, 18; « *j'ai cent ruses au sac* », IX, 14; « *fouille en ton sac* ». (*Ibid.*) Cf. *un sac de procès* (parce qu'on mettait dans un sac toutes les pièces d'un même procès) et les sens figurés de la locution : « *vider son sac* », « *le fond du sac* ». Il est assez probable que le *sac de ruses* est venu, par analogie, du *sac de procès*.

« Vous avez ri de tout ce que je vous mandais : c'était le reste de mon sac, qui me paraissait assez bon ». (SÉVIGNÉ. IV, 161.)

Sagette. Forme vieillie, du latin : *sagitta*, flèche, VIII, 27. On trouve en ancien français la forme contractée : *saette*.

« Sagette, hors d'usage; je n'en voudrais user qu'en bouffonnerie ».

= c'est-à-dire dans le style burlesque. (Malherbe, t. IV, p. 352, éd. Lalanne.)

Saigner *du nez*. Expression proverbiale et figurée, qui signifie : manquer de courage, de décision, au moment de l'action, X, 13.

« Quand quelqu'un a l'âme poltronne,
A tout bruit il tremble et s'étonne,
A tout coup il saigne du nez ».
(SCARRON, *Virgile*, 4.)

« Les autres qui n'ont gueres envie de mordre (qui feignent saigner du nez, avoir une estriviere rompue, ou leur cheval desferré), demeurent derrière ». (LANOUE, 291.)

Saint. *De petits saints*, VII, 1. — *Comme beaux petits saints*, IX, 14, se dit par ironie des hypocrites, qui affectent l'apparence de la sainteté. On dit aussi : *c'est un petit saint de bois*. (Furetière.)

Séjour. Avec le sens de pays, demeure, XII, 23.

« Pierre de Lerault, concierge du séjour de Neelle du duc de Berry ». (Dans DU CANGE.)

= de l'hôtel.

Cf. *demeure*, pris au sens collectif de pays habité, village. (*Phil. et Baucis*, p. 400, note 7); *pendant l'humain séjour*, XI, 4 = le séjour au milieu des hommes.

Semondre. Du latin : *submonēre*, avertir, qui est devenu *summonĕre*, en bas latin : *summondre*, par l'intercalation d'un *d* euphonique. (Cf. *absolvere*, absoudre) Dérivé : *semonce* (en ancien français, *semonse*, forme féminine du participe *semons*). Sens général : avertir; 1° engager à venir, inviter. V, 7 :

« Charles, semun les oz (armées) de tun empire ». (ROLAND, 293.) — « Tels de mes amis, ou de leur propre mouvement, ou semons par moy comme d'un office ». (MONTAIGNE, III, 260.)

2° réprimander :

« Alceste, levant son ami qui juroit en diable et demi, se mit tout bas à le semondre ». (SCARRON, *Virgile travesti*, 5.)

Semonce a ces deux sens : XII, 1, où il signifie invitation, sommation.

Sentir. Employé dans les expressions suivantes : *sentir le fagot*, IV, 19, c'est-à-dire avoir des sentiments d'hérétique; au moyen âge, on brûlait les hérétiques sur un bûcher.

« Sentant la hart d'une lieue à la ronde ». (MAROT, *Ep.*, *à François Ier*.)

= la hart : la corde. (V. le mot *guinder*.)

« Savez-vous, mes drôles, que cette chanson sent sur vos épaules les coups de bâton? ». (MOLIÈRE, *Sicil.*, sc. 9.)

= vous mériteriez des coups de bâton. Au figuré :

« Sentir son renard ».

V, 5, c'est-à-dire avoir l'air et les qualités d'un vrai renard.

« Tout sentait son sabbat et sa métamorphose ». VII, 15.

« Cela sent son vieillard », (MOLIÈRE, *Éc. des Maris*, I, 1). — « Barbezieux, avec tous ses grands airs, sentait plus l'intendant que le général d'armée ». (SAINT-SIMON.)

Sentir. Ne pas se sentir = être hors de soi, être transporté d'un sentiment violent : « *ne se sent pas de joie* », I, 2, de joie = par (à cause de) la joie ;

« Je suis dans une colère que je ne me sens pas ». (MOLIÈRE, *Mariage forcé*, 6.)

Sergent de bataille. VII, 9. C'était un officier supérieur, chargé, le jour du combat, de ranger les troupes en bataille. Il était assisté, dans cette opération, des maréchaux de camp. On disait encore *un sergent de bande.* Cf. Montaigne, VI, 99 :

« Je n'ay point d'aultre sergent de bande à renger nos pieces que la fortune ».

Serviteur. Locution elliptique, VIII, 21, employée par ironie pour exprimer un refus : *je suis votre serviteur.* VII, 17 : *je suis son humble servante.* Cf. Molière, *Misanthrope*, IV, 1.

« Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur ».

= je me refuse à louer ses vers.

« Serviteur au portier, et de courir ». IX, 10.

Sévère. Ce mot avait, au XVIIe siècle, un sens énergique qu'il n'a plus aujourd'hui. *Ces sévères destins.* (*Phil. et Baucis*, p. 400.) = destins cruels, inexorables. « *Les eaux sévères* », celles qui ne se laissent plus repasser, les eaux de la Mort inexorable ; c'est l'épithète appliquée par les poètes latins aux fleuves des enfers.

« Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère ».

= impitoyable. (Racine, *Andromaque*, V, v. 213.) Racine dit aussi :

« Un sévère destin ». (*Iphigénie*, v. 1191.)

Cf. *triste.*

Singe. Pris au figuré, celui qui contrefait, qui imite comme un singe, VIII, 14 : *peuple singe du maître* (en parlant des courtisans).

« Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes ». (MOLIÈRE.)

(en parlant des fausses précieuses, *Précieuses ridicules*, préface).

Singulier :

« Esope a trouvé un art singulier ». *Épître*, p. 55.

C'est-à-dire unique, lui appartenant en propre ; c'est le sens premier du mot latin *singularis*, seul, unique. Cf VIII, 22. « *Par amour singulière* ».

« Cette fermeté d'âme à vous si singulière ». (MOLIÈRE, *Femmes sav.*, V, 1.)

Par suite, le mot a signifié : excellent, parfait. (La perfection est chose rare.)

« Hier, j'étais chez des gens de vertu singulière ». (MOLIÈRE, *Misanthrope*, III, 4.)

Sire. Un des rares cas-sujets qui soient restés dans la langue. *Sire* vient du latin *senior*, dont le cas-régime *seniorem* a donné *seigneur. Sire* ne s'employait donc au moyen âge que comme sujet et comme vocatif. Le latin *senior* signifiait vieux. De l'idée de vieillesse on a passé naturellement à l'idée de respect, d'autorité. *Sire* fut, au moyen âge, le titre que l'on donnait aux différents chefs de la société féodale ; à tous les seigneurs, soit justiciers, soit féodaux, et par conséquent au roi, le premier des seigneurs.

« Tu n'ies mis hum, ne jo ne sui tis sire ». (ROLAND, v. 318.) — « Vous avés dit que vostre sire se merveille moult pour quoi nostre seigneur (nos seigneurs) sont entré dans sa terre ». (VILLEHARDOUIN, LXVII.)

Sire roi, X, 11 et, en parlant du lion, *un terrible sire.* XI, 5 ; I, 6 ; etc. Par extension, le mot se prend ironiquement dans le langage familier : « *Sire Grégoire* », VIII, 2. « *Un pauvre sire* », VIII, 9. « *La somme plut au sire* », IX, 15.

Soin. Le mot avait, au XVIIe siècle, plus de force qu'aujourd'hui. Il signifiait l'*attachement* à une chose, la *peine* ou l'*effort* pour obtenir cette chose, et, par suite, la *préoccupation*, l'*inquiétude* de l'esprit. C'est le même développement de sens que le latin *cura.*

« Le soin de l'Etat ». (RACINE, *Andromaque*, V, vers 1183.) — « Que de soins m'ont coûté cette tête charmante ». (Id., *Phèdre*, v. 675).

« *Ton soin me fait injure* », VIII, 22 ; « *des soins d'un avenir* », XI, 8. De là, cette locution : « *être en soin d'une chose* » = s'en mettre en peine, X, 3 ; « *les soins de la jalouse Amarylle* », II, 1 = les peines de cœur ; « *leurs pensers et leurs soins* », III, 1 = leurs soucis ; « *les soins d'ici-bas* », VII, 3 = l'attachement aux affaires et aux biens du monde, opposé au détachement de la vie religieuse ; le mot relève ici du langage mystique. Cf. Molière :

« Par son trop peu de soin des choses temporelles Et sa puissante attache aux choses éternelles ». (*Tartuffe*, II, 2.)

Songer. Pris activement dans le

sens de : *voir en songe*, IX, 2 : « *Je ne songerai plus que rencontre funeste* », et XII, 3.

« Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée ». (CORNEILLE, *Polyeucte*, I, 1.)

Soucier. Au sens actif : causer du souci, de l'inquiétude, II, 9. Molière :

« Hé! je crois que cela faiblement vous soucie ». (*Dépit am.*, IV, 3.)

(Latin : *sollicitare*).

Soudoyer. I, 12. Prendre des gens de guerre à sa solde.

« Outre la solde, on doit aussi fournir l'équipage, car on doit un homme équippé et soudoyé ». (LANOUE, 236.)

Dérivé de *solde* qui a donné aussi *solder*, *soldat ;* à la même famille se rattache *soudart*.

Soudre (*Vie d'Ésope*, p. 72) :

« Ils s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre ».

Vieux mot inusité (du latin : *solvere*) qui signifie *délier* et qui a été remplacé par son composé *résoudre*.

« Ledit Panurge solut très bien le problème ». (RABELAIS, *Pant.*, II, 16.)

Le mot est employé au propre par Calvin :

« Christ n'a pas ottroyé à ses apostres la puissance de lier et soudre, avant que leur avoir eslargi le saint Esprit ». (*Instit.*, 503.)

= délier.

Soûl : *l* ne se prononce jamais, même devant une voyelle (du latin : *satullus*, diminutif de *satus :* qui est rassasié ; même radical que dans *satietas*, satiété) = rassasié, repu. Dérivé : *soûler*, rendre soûl. Sens propre : XII, 13. « *Saouls* » est l'orthographe des anciennes éditions.

« Quand j'ai bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison ». (MOLIÈRE, *Médecin malgré lui*, I, 1.)

= repu. Sens figuré : VIII, 9 : « *des lares paternels... se trouva sou* » = dégoûté. Le mot est écrit sans *l : sou*, pour rimer avec *trou*, dans l'édition de 1678.

« Les cœurs ne sont jamais soûls de grandeurs ». (LA FONTAINE, *Poésies mêlées*, 33.) — « Inventer de nouveaux plaisirs à une âme soûle et dégoûtée ». (BALZAC, *Trois. Disc. sur la Cour.*)

Substantivement : *son soûl*, *leur soûl*, II, 2, et III, 17 : « *ayant dîné son soûl* », de façon à être rassasié. On dit dans le même sens : *le soûl*.

« Nous philosopherons maintenant tout le soûl ». (REGNARD, *Le Joueur*, IV, 13.)

Souloir. « *Il soulait passer* » (*Intr.*, p. 8.) Terme vieilli = avoir coutume (du latin : *solere*). « L'usage a préféré... *être accoutumé* », dit La Bruyère qui regrette *souloir*. Le verbe avait toute sa conjugaison en ancien français :

« Si cum il semper solt haveir ».

= ainsi qu'il a toujours coutume d'avoir. (*Fragment de Valenciennes.*)

« Je ne suis plus ce que je soulois être. » (RÉGNIER.)

Sourcil, écrit *sourci*, et au pluriel *sourcis* dans les éditions originales, XII, 12 et *Phil. et Baucis*, p. 399 et 403 : *les sourcis des arbres* = leurs têtes, leurs sommets. Cf. Du Bellay :

« Non autrement qu'on voit parmy les nues Les haults sourcils des grands Alpes chenues ».

Souriquois. Mot peut-être forgé par La Fontaine : *Le peuple souriquois*, le peuple des souris. IV, 6 et XII, 8.

Souris-chauve. XII, 7, ancienne forme de ce composé ; les mots sont renversés dans la forme moderne, employée aussi par La Fontaine dans cette même fable.

Souvenance. VII, 1. Terme inusité déjà au temps de Vaugelas qui le trouve bon seulement en poésie. Cependant il peut encore s'employer aujourd'hui, même en prose, mais comme archaïsme. S'employait en ancien français pour *souvenir*, *mémoire*.

« Ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux ». (MONTAIGNE, I, 147.)

Spéculateur. Celui qui observe le ciel, II, 13. C'est le sens étymologique (latin : *speculatorem*, de *speculari*, regarder de haut) ; il est aujourd'hui inusité. Nous appelons spéculateur un homme qui fait des spéculations de banque, de commerce, etc. Cf. l'expression : sciences *spéculatives*, c'est-à-dire sciences d'observation, mais d'une observation élevée, qui ne recherche que les lois absolues, sans s'inquiéter de leur application. Même sens primitif du verbe *spéculer*.

« Ils prisrent à speculer sus plus occultes choses, si comme des passions de la lune ». (CHRISTINE DE PISAN.)

Subtil. Employé par La Fontaine dans le sens du latin : *subtilis*, fin, perspicace, pénétrant, VIII, 12 ; II, 20. (V. aussi *Préface*, p. 62.)

« Leur subtil conducteur (Cromwell) qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers ». (BOSSUET, *Or. fun. de la reine d'Angleterre.*)

Aujourd'hui, le mot a pris un sens péjoratif, et désigne l'excès de la finesse poussée jusqu'à la minutie et

au raffinement. Même sens premier du verbe *subtiliser* = rendre plus fin, livre IX, page 311. *Subtilité* = finesse (*Vie d'Esope*, p. 67).

Support. Employé au figuré dans le sens d'appui, de protection. Ce sens est aujourd'hui inusité, VIII, 18. Molière, *Ecole des femmes*, III, 5 :

« Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse ».

Supposer. Mettre à la place de; terme de chasse : se dit du cerf qui, pour donner le change aux chiens, lance sur la voie un de ses petits, livre IX, page 307 (v. *Change*). C'est le sens du latin : *supponere*, placer sous, et ce sens primitif se retrouve encore dans cette expression : *supposer un enfant*, c'est-à-dire vouloir le faire reconnaître pour fils ou pour fille de ceux dont il n'est pas né (le mettre à la place de celui qui serait véritablement l'enfant).

Suppôt. III, 7. Pris au figuré : *un suppôt de Bacchus ;* un ivrogne. On appelait *suppôt* celui qui était attaché par quelque fonction à un corps, à une société (latin : *suppositus*, préposé).

« Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice ». (Boileau, *Satire* VIII.)

Au figuré, on dit *suppôt du diable*, etc., *suppôt des tyrans*, etc.

Suspendre. Dans le sens de tenir en suspens, attentif :

« On demeura surpris : cela suspendit les esprits ». (VIII, 8.)

Emploi rare du mot pris absolument. Cf. Mme de Sévigné, VIII, 226 :

« Nous sommes suspendus dans l'attention de Philisbourg et de vos nouvelles ».

Mais le mot s'emploie toujours dans ce sens figuré avec un complément indirect :

« ... L'auditoire qui paraissait pendu et suspendu à tout ce qu'il disait ». (Sévigné, VIII, 49.)

Tartufs. IX, 14, au lieu de *tartuffes*. L'*e* a été retranché pour la mesure du vers. Le *Tartuffe*, comédie de Molière, est de 1664. La pièce est désignée par le nom du principal personnage, hypocrite et faux dévot, et ce nom propre, popularisé par Molière, a passé dans la langue comme nom commun. (V. *Patelin*.) — Molière avait pris le nom de son personnage à la comédie italienne.

Téméraire. En parlant du jugement, VIII, 26. — Le *vulgaire téméraire*, c'est-à-dire léger et irréfléchi dans ses jugements. — De là cette expression usitée dans la langue théologique : *jugement téméraire*, c'est-à-dire mal fondé, hasardé :

« Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre ». (Bossuet, *Or. fun. de la duchesse d'Orléans*.)

Testonner. Vieux mot, aujourd'hui inusité, qui avait un double sens : 1° donner des coups sur la tête ; 2° arranger la tête : peigner les cheveux. — Le mot est pris dans le second sens, I, 17. La Fontaine a pris soin de l'expliquer lui-même : *testonnant, c'est-à-dire ajustant sa tête :*

« Toutes ces femmes de Saint-Germain et cette La Mothe se font testonner par la Martin (c'est à-dire coiffer) ». (Sévigné, II, 117.)

Emploi de testonner dans le premier sens (battre) :

« Il estoit en voie d'être testonné par ledit mari irrité ». (Des Perriers, *Contes*, VIII, 3.)

Etymologie : *teston*, diminutif de tête.

Tirer de long, ou le long, se dit de la bête qui s'en va sans s'arrêter, II, 12. — Cf. l'expression : *tirer au large* (s'enfuir). — « *Tirez, tirez !* » c'était un cri dont on se servait pour chasser les chiens, ou les décider à suivre la voie. (V. Racine, *Plaideurs*, vers 824.) — De là cet emploi figuré, dans Molière :

« Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme ».

= Allez-vous-en ! (*Etourdi*, IV, 8.) — Le verbe *tirer* s'emploie ainsi au sens neutre dans le sens de *se diriger vers*...

« Nous sommes découverts, tirons de ce côté ». (*Etourdi*, III, 13.)

Toucher. Pris au figuré, ce mot avait au XVIIe siècle plus de valeur qu'aujourd'hui. Il exprimait une impression forte causée à l'âme, VIII, 15 ; XII, 27, et *Vie d'Esope*, p. 75.

« J'espérais que l'éclat dont le trône se pare Toucherait vos désirs ». (Corneille, *Rodogune*, I, 5.)

Tourne-broches. Ce composé est écrit en un seul mot dans les éditions originales, VIII, 24, « tournebroches ». — On employait autrefois des chiens pour tourner la broche.

Trait. *Donner un trait à quelqu'un*. On dit aujourd'hui lancer, décocher un trait. — *Trait* signifie : trait satirique, attaque mordante, épigramme, IX, 8 :

« N'avez-vous pas vu la généalogie de M. de Noailles et les traits qu'il donne indirectement à la maison de Bouillon ? » (Sévigné, V, 398.)

Peut-être faut-il rattacher la locution au sens de : *trait du visage; donner des traits à quelqu'un*, c'est faire son portrait, mais d'une manière satirique :

« Les traits que vous donnez à celle qui cache la moitié de son esprit... nous font voir que vous seriez un bon peintre, si c'était encore la mode des portraits. » (Sévigné, X, 343.)

Cf. IX, 15 : *les traits que fait la Fortune.*

Transports. Ce mot est pris absolument pour désigner *les passions* (les mouvements qui transportent le cœur), XI, 2 :

« Dompter les transports, monstres empoisonneurs ».

C'est un emploi tout à fait rare. Au xviie siècle le mot désignait souvent, non la passion elle-même, mais les mouvements ou les effets de la passion :

« Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne ». (Racine, *Phèdre*, IV, 2.)
« Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ». (*Id*, *Andromaque*, III, 3.)
« Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports (de mon chagrin) ». (Sévigné, II, 47.)

Travailler. Se *travailler :* faire des efforts, se fatiguer, au propre et au figuré, I, 3, et XI, 3 :

« Il est guindé sans cesse, et dans tous ses propos, On voit qu'il se travaille à dire de bons mots ». (Molière, *Misanthrope*, II, 5.)

Travers. *A travers champs :* expression prise au figuré par La Fontaine et signifiant : à tort et à travers, au hasard, XII, 11. — Il faut prendre ce mot dans le même sens à la fable 9 du livre VIII. — Furetière cite une locution analogue du langage familier :

« On dit proverbialement : A travers des choux, pour dire : faire quelque chose étourdiment et sans considération ».

Cf. l'expression *battre la campagne.*

Tripotage. III, 6. De *tripoter*, qui signifie proprement : brouiller différentes choses; le *tripotage*, c'est donc ici le pêle-mêle et la confusion du ménage. — *Tripoter* vient de *tripot*, nom que l'on donnait au lieu clos où l'on jouait à la courte paume. Par extension *tripot* a signifié une maison de jeu. La racine paraît être l'ancien verbe *triper* qui signifiait « danser, s'agiter ».

Triste. Avec le sens énergique du latin *tristis :* affreux, lugubre :

« Enchaîné sur son triste sommet ». (*Philémon et Baucis*, page 397.) « Ils (les Césars) n'imaginèrent pas les tristes lois qu'ils firent ». (Montesquieu.)

Trousse. En vieux français *tourse*, de *torser*, roman *tortiare*, dérivé du latin *tortus :* tordu, roulé; désigne la réunion de plusieurs choses liées ensemble et que l'on porte sur soi : trousse de linge, d'instruments, de vêtements. — Sens particulier au pluriel : on appelait *trousses* des chausses qui ne descendaient qu'à la moitié de la cuisse et que portaient autrefois les pages. — Au figuré : *être ou courir aux trousses de quelqu'un*, c'est-à-dire à sa poursuite, VIII, 12. Dérivé : *trousser*, ajuster, VII, 10.

Trucheman. On écrit aussi *truchement ;* celui qui sert d'interprète à des personnes parlant des langues différentes. — De l'arabe *tardjoman*, qui a aussi donné au français *drogman :* même sens. — La Fontaine l'emploie au figuré, XI, *Epilogue.* — Cf. Molière :

« Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements ». (*Femmes sav.*, I, 4.)

Veau. *Faire le veau*, III, 1, locution populaire : « être étendu comme un veau : être couché tout de son long » (Trévoux).

« Tu t'amuses ainsi qu'un veau, Comme un blondin qui fait le beau, A dormir jusqu'à près d'onze heures ». (Scarron, *Virg.*, VII.)

Venelle. Petite rue, ruelle; *enfiler la venelle :* locution proverbiale qui signifie se dérober, prendre la fuite, XII, 17.

« J'enfile la venelle ; et, tout léger d'effroi, je cours un fort long temps sans voir derrière moi ». (Régnier, *Satire* XI.)

Vertu. Dans le sens de courage. C'est l'acception propre du latin *virtus*, V, 21.

« La honte de mourir sans avoir combattu Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu ». (Corneille, *le Cid*, IV, 3.)

Vie. Dans le sens de bonne chère, plaisir, I, 9; I, 14; III, 17, *Dieu sait la vie...!*

« C'est proprement le carnaval que la vie que vous faites ». (Sévigné, VI, 271.)

Vieux. Placé devant une voyelle, XII, 13, *un vieux hôte.* On employait rarement *vieil*, malgré Vaugelas qui établit la distinction que nous observons aujourd'hui. V. Ménage, *Observations*, I, 43, qui cite

« Ce vieux esclave ». (Maynard.) — « Un vieil singe de courtisan ». (Du Bellay, *Olive*, 60.)

Vilain. II, 12. Paysan, et par suite,

avec un sens péjoratif, homme grossier. *Vilain* vient du bas-latin *villanus* (de villa, maison des champs). C'est à l'origine l'habitant de la ville ouverte, sans défense. Dans le langage féodal, le vilain est l'homme de la campagne, l'homme du bas peuple (V. *bourgeois*), par opposition aux bourgeois et aux nobles.

« Les gentilshommes se battaient entre eux à cheval et avec leurs armes ; et les vilains se battaient à pied et avec le bâton ». (MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, XXVIII, 20.)

Vite. Adjectif qui signifie rapide, léger, V, 17.

« Plus vites que les aigles, plus courageux que les lions ». (BOSSUET, *Or. fun. de Condé.*) — « Cette volupté viste et précipiteuse ». (MONTAIGNE, III, 363.)

L'adjectif est aujourd'hui inusité, sauf dans la langue du sport. L'adverbe *vite* (*avec vitesse*) est toujours employé.

Voie. *Confondre et brouiller la voie*, page 307 ; terme de vénerie.

« Le cerf passe et repasse souvent deux ou trois fois sur sa voie (*sur les traces de ses pieds*) ; il cherche à se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change ». BUFFON. V. *Change*.

Voiture. Pris dans le sens de charge, VI, 16, = ce qui est voituré.

« La voiture des vivres en son camp par la mer estoit longue »... (AMYOT, *Marius*, 25.)

On dit encore : *une voiture de foin*, pour la charge de foin qui tient dans une seule voiture.

Volatile. IX, 2. Substantif féminin dans La Fontaine, masculin dans l'Académie. On trouve la forme *volatille*, XII, 12, mais *volatille*, ainsi écrit, désigne ordinairement la volaille bonne à manger ; tandis que La Fontaine emploie le mot dans le sens général d'*oiseau*, d'être qui vole, et dans ce sens on doit écrire : volatile.

Volereau. Diminutif de voleur, II, 16. L'abbé Féraud croit que le mot est de l'invention de La Fontaine (*Diction. critique de la langue française*). *Ereau* est un suffixe péjoratif : comparez *poétereau* (mauvais poète), et, avec le suffixe *eau* : *tyranneau*.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES

Virginia Johnston
Walker

Virginia Johnston Walker

Virginia Johnston Walker

Virginia Walker

Louie Leopold
Robert

ou

TABLE DES MATIÈRES



Virginia Walker

209-21. — SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL. — IMP. WILLAUME


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 122286914

